



RENÉE CARLINO

RIEN QU'AVEC

TOI



NEW ADULT

Renée Carlino

RIEN QU'AVEC TOI

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Moreau

Milady

À Rachel, ma sœur.

Chapitre premier

NOUVELLE DONNE

C'est par une matinée d'octobre que tout commença. À 7 heures, je me réveillai dans mon petit appartement de Lincoln Park, comme d'habitude. Je me préparai, avalai une gaufre un peu rassie, enfilai quatre couches de vêtements et me dirigeai vers la station de métro Fullerton. À 8 h 15, je montai dans le train, comme à mon habitude. Rien ne semblait différent des autres journées, et pourtant, sans que je le sache encore, tout allait changer pour moi, ce jour-là. Je pris place derrière deux de mes condisciples de voyage, afin d'assister à notre « messe » quotidienne, le métro étant notre église et Juste Bob notre pasteur – ou du moins était-ce ainsi que je le considérais. Lors de notre première rencontre, quand je lui avais demandé son nom, il avait répondu : « Bob. » Et comme j'attendais qu'il poursuive, il avait précisé : « Juste Bob. » Depuis, c'était ainsi que je l'appelais.

Des signaux d'alarme auraient dû se déclencher dans ma tête de jeune femme de vingt-six ans lorsque Juste Bob avait commencé à prêcher dans le métro aérien, sept mois plus tôt, mais je n'éprouvai alors aucun besoin particulier de me protéger puisque, dès qu'il ouvrit la bouche, je fus immédiatement séduite. Jamais il ne brandit une bible, ne parla de religion, de diable, ni ne tint le moindre propos sulfureux. Non, la première phrase qu'il prononça ce jour-là fut : « Vous êtes tout ce que vous avez. »

AMEN.

C'était un vieil homme au visage fatigué, qui avait dépassé les soixante-dix ans. Quelques cheveux gris poussaient sur le haut de son crâne rond et lisse, et il portait invariablement le même jean et le même pull. Ses vêtements étaient propres, ou du moins en avaient-ils l'air, mais une odeur caractéristique émanait de sa personne : celle de livres anciens nichés dans les sombres recoins des vieilles bibliothèques. Je l'imaginai vivant dans un appartement délabré, tapissé de livres reliés s'entassant jusqu'au plafond. Il pouvait à peine tenir debout, et encore moins marcher, aussi était-ce un miracle qu'il arrive à monter chaque jour dans le métro avec la précision d'une horloge, pour s'adresser à ses loyaux disciples, c'est-à-dire une dizaine de personnes. Je ne connaissais absolument pas les autres – chacun restait sur son quant-à-soi –, mais leurs visages m'étaient devenus familiers, au cours des sept derniers mois.

Chicago comptait son lot de gens complètement fêlés qui montaient dans le métro aérien et parlaient fort, sans s'adresser à quiconque en particulier. J'avais pris cette ligne toute ma vie, mais Juste Bob était différent : il avait un message à délivrer, et il se trouvait que j'avais précisément besoin d'entendre ce message. Chaque jour, il abordait un nouveau sujet. Parfois, il se prenait pour la présentatrice de télévision Suze Orman et nous prodiguait, comme elle, des conseils financiers ; d'autres fois, il discourait sur les pesticides et les conservateurs alimentaires qui, selon lui, avaient des répercussions sur la taille des consommateurs qu'ils rendaient plus grands. Ce jour-là, je suis à peu près sûre qu'il tentait d'incarner Gandhi, avec un fort accent de Chicago. Il nous incitait à nous représenter le changement que l'on voulait voir advenir. Il affirmait : « Visualiser les choses pour qu'elles se réalisent, tel est le message que je veux vous transmettre aujourd'hui, les amis. Vous devez

les voir avant qu'elles se produisent. Vous devez être votre propre oracle. Visualisez votre rêve pour qu'il se réalise. »

Lorsque mon arrêt approcha, je me levai pour me placer devant la porte. Juste Bob s'asseyait souvent sur le siège près de la sortie, tandis qu'il tenait son sermon. Quand je passai devant lui, il se leva sur ses jambes tremblotantes et posa la main sur mon épaule, ce qui était tout à fait inhabituel.

— Kate, commença-t-il (j'ignorais qu'il connaissait mon prénom), aujourd'hui, va se produire un grand changement dans ta vie. Visualise cette idée pour que ce changement puisse advenir.

Et alors, comme à chaque fin de ses sermons, il ajouta :

— Et n'oublie pas...

Il haussa les sourcils, attendant que je finisse la citation :

— Je suis tout ce que j'ai, dis-je. Absolument.

À y repenser, c'était un peu effrayant, mais encore une fois son discours correspondait à mes attentes, à l'époque. Il me relâcha l'épaule, et je sortis du métro à State Street, où le vent glacial qui soufflait sur Chicago me happa, tout comme la curieuse sensation que mon destin allait changer de cours.

Il était vrai qu'une évolution dans ma vie aurait été la bienvenue.

Après ma première rencontre avec Juste Bob, je m'étais mise à le chercher tous les matins sur la Brown Line, même si ma quête rallongeait ma durée de transport pour me rendre au travail. Elle se produisit une semaine après la disparition de Rose quand, pour la première fois de ma vie, je me sentis réellement et totalement seule au monde. Rose était l'amie d'enfance de ma mère, et c'est elle qui m'avait élevée à la mort de cette dernière, emportée par un cancer du sein, alors que j'avais huit ans. Elle m'avait eue à quarante ans, après avoir passé sa vie à croire qu'elle ne tomberait jamais enceinte – jusqu'à ce qu'elle rencontre mon père. Lui, je ne le connaissais pas.

Ma mère était une femme merveilleuse. Elle voyait en moi un petit miracle, aussi m'adorait-elle et s'efforçait-elle de combler le moindre de mes désirs. En même temps, elle m'encourageait à penser par moi-même. C'était le genre de personne qui avait toujours l'air impeccable jusqu'à ce qu'elle tombe malade, et pourtant je me rappelle encore qu'elle m'avait dit : « Tu es belle, Kate, mais ne compte pas trop sur ta beauté pour réussir. » Puis elle avait posé son doigt sur ma tempe et ajouté : « C'est ce que tu feras de ton intelligence qui compte. »

Je me souviens d'elle comme d'une femme affectueuse, mais ferme ; on aurait dit qu'elle voulait me préparer aux défis que la vie me réserverait. J'avais toujours eu le pressentiment que je ne profiterais pas d'elle très longtemps, et l'avenir, hélas, me donna raison. Heureusement, Rose avait pris le relais auprès de moi... jusqu'à ce qu'elle aussi s'en aille. Elle avait succombé à une infection généralisée à la suite d'une banale opération des calculs biliaires. Je ne comprenais pas quel Dieu pouvait s'acharner sur moi au point de m'arracher toutes les personnes qui m'aimaient – et puis, un jour, tout s'éclaira.

Personne ne prendra soin de moi, qu'importe le nombre de gens qui m'entourent, je suis tout ce que j'ai.

Ces mots devinrent mon mantra.

Je les claironnai alors que j'entrais dans le hall du *Chicago Crier*, un journal bien connu dans ma ville natale, et pour lequel je travaillais depuis cinq ans. J'y rédigeais des articles pour la rubrique « Bric-à-brac d'idées », et abordais des sujets comme les dangers des acides gras non saturés, les avantages du yoga par rapport au Pilates ou inversement, les qualités de tel ou tel rouge à lèvres, ou encore le meilleur endroit pour se procurer du bon vin à un prix modique. Bref, on ne me confiait jamais de thèmes sérieux. Jerry, mon rédacteur en chef, m'adorait, mais, depuis le décès de Rose, je

lui rendais des papiers bâclés, avec un enthousiasme quasi nul. Je ne m'attendais par conséquent à aucune promotion, étant dépourvue d'énergie d'une part, et ne la méritant pas d'autre part. Pourtant, quand je franchis les portes du journal ce matin-là, j'eus tout à coup une sorte de vision. Je n'aurais su la décrire de façon précise, mais je me vis devant mon ordinateur, en train de taper avec ferveur et passion, ce qui ne m'était pas arrivé depuis de longs mois.

Lorsque j'arrivai à mon étage, Beth se tenait près de mon box. C'était une femme de haute taille, à la chevelure grisonnante et à l'air intimidant, mais, en réalité, elle avait un cœur immense et un réel talent d'écriture. Elle s'habillait comme une ado, portant invariablement de larges bermudas, des tee-shirts et des baskets, mais cela n'avait aucune importance, puisqu'elle était, à juste titre, la meilleure journaliste de la rédaction. On lui confiait toujours les missions les plus importantes, car elle déversait toute son ardeur et le fond de son âme dans le moindre mot qu'elle écrivait. Je l'admirais.

— Salut, petite.

— Bonjour, Beth, comment s'est passé ton week-end ?

— Génial. J'ai pondu dix mille mots.

Et je n'en doutais pas un instant ! Pourquoi n'arrivais-je pas à suivre son exemple ?

— C'est quoi ?

Je désignai alors un gros dossier posé sur mon bureau, dont la couverture indiquait uniquement : R.J. LAWSON.

— C'est Jerry qui te confie cette histoire, répondit-elle. Au départ, je ne voyais pas du tout de quoi il s'agissait, et puis je me suis rappelé qu'il n'arrêtait pas d'en parler, il y a quelque temps.

Je confirme. Jerry était littéralement obsédé par R.J. Lawson et tenait à ce que son journal parvienne un jour à écrire un article sur lui. Personnellement, je ne connaissais pas du tout le dossier.

— Mais pourquoi me chargerait-il, moi, de cette mission ?

Beth m'adressa le petit sourire entendu qui était sa marque de fabrique.

— J'en sais rien, mais il va arriver d'une seconde à l'autre, et vous pourrez en discuter. Tu as de la veine, j'aurais adoré m'en occuper. Personne n'a été en mesure de décrocher une interview avec Lawson depuis qu'il a disparu de la scène publique. Cela dit, je suis heureuse que la mission t'échoie, tu en as besoin.

Je la considérai quelques instants, puis marmonnai :

— Mouais, tu as raison... Ça va peut-être changer la donne.

À ces mots, un grand sourire éclaira son visage.

— Tu as tout compris, ma jolie !

Puis elle donna un coup de pied dans une boule de papier froissé qui atterrit directement dans la corbeille derrière moi.

— Waouh ! Droit au but ! m'exclamai-je.

Sur cet exploit, Beth regagna son box. Posant les yeux sur l'épais dossier que Jerry avait placé sur mon bureau, je ne pus m'empêcher de rire : il avait vraiment perdu la tête pour me confier une mission aussi importante, un véritable défi journalistique, en fait... Brusquement, je relevai la tête et le surpris en train de regarder par-dessus ma cloison.

— Ça te plaît ? C'est une exclusivité, dit-il en haussant les sourcils.

— Et pourquoi moi ?

— Kate, que sais-tu de ce type ?

— Rien, mis à part le fait que tu as déjà harcelé tout son entourage pour extorquer des informations que tu n'as jamais obtenues. Et je peux aussi te garantir que Beth se serait fait couper un doigt pour que tu lui confies le dossier.

Jerry hochait lentement la tête, puis se mit à contempler le plafond, comme s'il réfléchissait. Les locaux du journal évoquaient un entrepôt. L'immense plateau de travail était partagé en une centaine de box environ. Dans l'air résonnaient le bourdonnement des conversations et le cliquetis des claviers sur lesquels tapaient frénétiquement les journalistes. En arrière-fond, Jerry passait une musique d'ambiance pour créer un cocon de créativité qui n'avait, je dois l'avouer, plus aucun effet sur moi depuis longtemps ; cela dit, je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même. En ce moment, il soufflait des baffles un tube de José González. Je regardai Jerry, toujours occupé à scruter le plafond...

Il avait quarante ans et ressemblait à Richard Dreyfuss, à l'époque de *Rencontres du troisième type*. Il portait ses lunettes sur le bout du nez, ce qui le vieillissait, mais il estimait que cela lui donnait un air respectable. Il était toujours amoureux de sa femme et adorait ses enfants, le père de famille idéal, son seul défaut étant d'être d'une franchise un peu brutale.

Baissant finalement les yeux vers moi, il déclara :

— Tu es une bonne journaliste, Kate, ou du moins tu as tout ce qu'il faut pour l'être, et tu as aussi un beau cul.

— Jerry ! Quel rapport avec mon travail ? m'insurgeai-je. Je ne veux pas que tu me confies cette mission pour mes atouts physiques !

— Allons, allons, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu as toutes les qualités requises pour ce dossier. R.J. est un célibataire de trente ans. Une belle fille comme toi sur cette mission, ça ne peut pas nuire.

— Eh bien, merci ! répondis-je d'un ton sarcastique.

— Quoi ? Tu abdiques ?

— Non, bien sûr que non. Seulement, je n'arrive pas à croire que toi, Jerry...

— C'était un compliment, Kate.

— OK, très bien.

Évidemment, il ne pensait pas à mal, il était juste brut de décoffrage ; c'était aussi l'homme le plus loyal du monde et il ne cherchait pas à me manipuler. Il avait dû juger que, pour R.J., qui refusait généralement toutes les interviews – c'était d'ailleurs la seule information que je détenais à son sujet –, l'approche frontale de Beth n'aurait pas été appropriée.

— Très bien ?

— Oui, merci de me confier cette mission, Jerry. Mais, honnêtement, je suis intriguée. Pourquoi R.J. a-t-il accepté de nous accorder une interview exclusive ? Nous ne sommes pas un journal national.

— Je n'ai pas cessé de lui casser les pieds et de lui adresser des demandes pour une entrevue, si bien qu'il a fini par accepter, répondit-il d'un ton triomphant. Il s'est dit « impressionné par mon insistance », et il lui semble que notre journal est plus intègre que les autres. Visiblement, il s'est renseigné sur nous. Il a l'air enclin à parler de son exploitation viticole, qui s'inscrit dans le développement durable et recourt à des techniques écologiques de pointe. La seule petite réserve, c'est qu'il indique dans son mail qu'il tient *jalousement* à sa vie privée et qu'il souhaite que l'article porte *exclusivement* sur le vin. À toi de voir...

» Une histoire comme celle-ci, Kate, pourrait donner une tout autre portée au *Crier*, surtout si tu parviens à lui arracher des confidences. Ce qui signifie que tu dois lever toutes les zones d'ombre qui planent sur lui.

Je fis pivoter mon fauteuil et croisai les jambes. J'avais mordu à l'hameçon.

— Dis-moi tout ce que tu sais sur lui.

— Agrippe-toi à ton siège, car ce type est une véritable énigme. En 1998, Ryan Lawson, tout juste

diplômé du Massachusetts Institute of Technology, était un vrai prodige de l'ingénierie informatique et cofonda la plus grande société de la Silicon Valley. Il était doté du potentiel requis pour devenir Steve Jobs et Steve Wozniak réunis, un surdoué du numérique doté d'un solide sens des affaires.

— Waouh !

— Comme tu dis ! Il a inventé un serveur qu'utilisent aujourd'hui la plupart des agences gouvernementales, des banques et des grandes entreprises, car il est impossible à pirater.

— Hum, hum... Et tu me demandes d'interviewer un génie de la technologie, alors que j'écris des articles sur le rouge à lèvres et le vin ?

— Justement, Kate... En 1999, il a vendu toutes les actions qu'il détenait et s'est évaporé. Personne ne sait où il se trouvait, ni ce qu'il a fait des trois milliards de dollars qu'il avait empochés. Des rumeurs se sont mises à circuler sur son compte, on a raconté qu'il était parti en Afrique pour financer la construction d'écoles sur ce continent, et qu'il y participait aussi de ses propres mains, ce qui n'a jamais été confirmé.

— Dans ce cas, comment as-tu fini par le trouver ?

— Il y a trois ans, j'ai appris par un journal californien qu'il avait racheté neuf cents hectares d'un vignoble qui périssait, ainsi qu'une maison d'hôtes défraîchie, dans la Napa Valley. Il est parvenu à rester discret jusqu'à l'année dernière, lorsque son vin a commencé à rafler tous les prix imaginables.

Les pièces du puzzle commençaient lentement à se mettre en place dans mon esprit.

— Mais oui ! Le fameux pinot R.J. Lawson ! Il est remarquable.

— N'est-ce pas ? Ce type a l'art de changer en or tout ce qu'il touche.

— Mais pourquoi Beth a-t-elle tant envie d'interviewer un viticulteur ?

— Parce qu'il refuse de recevoir des journalistes et qu'il n'a pas été photographié depuis une décennie. Imagine un peu que Bill Gates ou Steve Jobs ait disparu au sommet de leur gloire. C'est une histoire à très fort potentiel.

— Je ne parviens toujours pas à croire que tu me confies ce dossier.

— Écoute, Kate, je vais être honnête avec toi. Tu n'as pas écrit d'articles géniaux, ces derniers temps. Récemment, j'ai même entendu dire que tu souhaitais révéler une imposture de première importance sur le chewing-gum aux fruits : la bonne haleine qu'il est censé donner serait un mythe...

— Parfaitement, répliquai-je avec véhémence, piquée par son ironie. Il a d'ailleurs un effet contraire sur l'haleine, et il est important d'en informer le public. Je trouve que c'est un sujet intéressant.

— Intéressant, c'est le moins qu'on puisse dire ! Mais nos lecteurs se fichent pas mal de l'effet des chewing-gums aux fruits sur leur haleine ; ils veulent des histoires *intéressantes*, qui leur procurent des sensations. Et même si tu écris un papier sur le vin, tu dois toucher le cœur des lecteurs. Il faut une composante humaine dans un article.

— Oui, je comprends, seulement, je manque de motivation depuis... depuis la mort de Rose.

Il m'adressa un bref regard teinté de compassion : de toute évidence, il trouvait l'excuse un peu mince.

— Tu pars pour la Californie demain, m'annonça-t-il alors. Lawson t'accorde une interview en deux temps : le mardi et le jeudi. Tu logeras sur place, dans une de ses chambres d'hôtes. Ce sera calme, et tu pourras probablement pondre la moitié de l'article pendant ton séjour. Bon, quand tu rentreras chez toi, parles-en à ton petit ami et dis-moi ce qu'il en est.

Mon petit ami ? Mais il n'en a vraiment rien à faire.

— Je suis partante, Jerry, et je n'ai pas besoin d'en référer à Stephen. Combien de temps serai-je

absente ?

Il me considéra un long moment

— Tu as perdu ta stimulation, Kate, conclut-il à voix basse. Ce feu sacré qui te faisait avancer. Ne rentre pas tant que tu ne l'as pas retrouvé, et rapporte-nous une histoire géniale, compris ?

Chapitre 2

PAS SEULE, MAIS SOLITAIRE

Stephen et moi habitions dans le même immeuble. Nous nous étions rencontrés deux ans auparavant, dans la laverie du sous-sol, et depuis nous faisons chaque semaine notre lessive ensemble. L'appeler mon petit ami était un peu prétentieux, car à part nos séances à la laverie et un dîner de temps à autre le vendredi soir, nous avions rarement l'occasion de nous croiser. Bourreau de travail, il cherchait à monter rapidement les échelons au sein de sa « prestigieuse » société de marketing, qu'il appelait agence de création, alors qu'en réalité c'était une vulgaire fabrique à profits. Il passait le plus clair de son temps à imaginer des méthodes susceptibles de convaincre ses clients de liquider leur stock et de changer le packaging de leurs produits, afin que tout le monde empoche des bénéfices. Il était motivé et plein d'énergie, mais son travail lui laissait peu de temps à consacrer à sa vie amoureuse... La preuve : nous avons eu plus de rapports sexuels dans la laverie de notre immeuble que dans un vrai lit !

Ce jour-là, je sortis plus tôt du *Chicago Crier*, afin de préparer ma valise en vue du voyage. Stephen me retrouva au sous-sol de l'immeuble à 18 heures, comme d'habitude. Nous apportions à tour de rôle le dîner ; ce soir, c'était lui qui avait acheté de la nourriture thaïe.

— Salut ! Comment s'est passée ta journée ? demandai-je en levant la tête vers lui pour l'embrasser.

Avec son mètre soixante-treize, Stephen ne mesurait que quelques centimètres de plus que moi, mais il avait une présence très affirmée en raison de son assurance, que d'aucuns percevaient d'ailleurs comme de l'arrogance.

— Bonsoir, ma jolie. J'ai eu une journée super chargée, et tout le monde se cogne la tête contre les murs à cause du compte Copley. D'ailleurs, il faudra que je prenne un appel en conférence dans quelques minutes, précisa-t-il en me tendant une barquette en aluminium. Je t'ai pris un curry jaune, ça te convient ?

— Mouais.

Il ne me demandait jamais si ma journée à moi s'était bien déroulée...

Sans émettre de commentaire, je soulevai le couvercle de la boîte en carton et la refermai immédiatement.

— C'est du poulet ?

— Oui, comme tu aimes.

Son intonation ne reflétait pas le moindre doute.

— Je suis végétarienne, Stephen. Depuis dix ans.

— Je sais, mais je pensais que tu mangeais du poulet.

— En général, on ne se dit pas végétarien quand on mange du poulet.

— Je suis désolé, j'aurais juré t'avoir déjà vue commander un curry jaune au poulet.

— Au tofu, sans doute.

— Je te proposerais bien d'échanger, mais j'ai pris aussi du poulet, dit-il en sortant de sa poche son

portable qui vibrait.

— C'est bon, je mangerai le riz.

Il posa alors l'index sur sa bouche pour m'enjoindre de me taire avant de répondre au téléphone.

— Ici, Stephen Brooks. Oui, je le prends... Hé, mec, qu'est-ce qui se passe ? Quoi ? Tu plaisantes ?

Deux millions... Mais c'est ce que je lui avais dit...

Et tandis que Stephen poursuivait sa conversation, j'avalai mon riz puis commençai à trier mon linge. Quand je me penchai, il se plaça juste derrière moi et se pressa contre moi. Je me retournai : il arborait un petit sourire suffisant.

J'articulai en silence :

— Tu es obscène.

— Tu es vraiment chaude, dit-il sur le même ton.

Stephen était assez séduisant dans son rôle d'homme d'affaires tiré à quatre épingles. Toujours rasé de près, le front légèrement dégarni, des yeux presque noirs, comme ses cheveux ; il portait soit un costume, soit des vêtements de sport, je ne l'avais jamais vu habillé de façon décontractée. Pour ma part, j'étais vêtue d'un jean déchiré et d'un sweat-shirt portant le logo de l'université de l'Illinois. On ne peut pas dire que nous étions un couple assorti ; nous étions malgré tout attirés physiquement l'un par l'autre, même si je ne voyais pas comment cette relation pourrait évoluer dans un sens positif. Il ne m'avait jamais présentée à sa famille, et pour les fêtes de fin d'année il se rendait chez ses parents, en banlieue, tandis que j'allais chez Rose. Il était rare que nous passions du temps ensemble dans nos appartements respectifs, et, qui plus est, depuis le décès de Rose, j'avais tendance à m'isoler davantage, estimant que je devais apprendre à être seule ; aussi, je n'insistais pas pour que notre relation passe à la vitesse supérieure. Lui non plus, d'ailleurs. Je restais avec lui parce que c'était pratique, qu'il était sympa et que je n'avais personne d'autre. Mais, au bout de deux ans, il m'apportait encore un poulet au curry jaune !

D'un bond, je m'assis sur le rebord du lave-linge. Stephen acheva sa communication, puis s'avança vers moi, sans pour autant ranger son téléphone ; de fait, il gardait les yeux rivés à l'écran. J'ouvris les jambes pour qu'il puisse s'approcher plus près. Sans me regarder, il leva un doigt.

— Une seconde, dit-il, il faut juste que j'envoie ce mail...

C'était incroyable comme je pouvais me sentir seule, même si je ne l'étais pas. Parfois, en compagnie de Stephen, c'était encore pire... Je m'étais résignée au fait que notre relation était surtout physique, qu'elle nous permettait juste de soulager nos ardeurs. Il n'avait jamais lu un seul de mes papiers, sous prétexte qu'il ne s'intéressait qu'aux journaux économiques et aux articles sportifs. Et il n'avait aucun sens de l'humour.

— Je pars en Californie demain pour le travail, annonçai-je. Il s'agit d'un gros dossier que Jerry essaie de décrocher depuis des mois.

Il hocha la tête, les yeux toujours scotchés à son écran.

— Tu as entendu ce que je viens de dire ? Je quitte Chicago demain.

À cet instant, il leva enfin la tête et plaqua un chaste baiser sur mes lèvres.

— Alors bon voyage ! Je dois encore prendre cet appel, Kate, désolé. Tu pourras me rapporter mon linge quand la lessive sera finie ? C'est vraiment important, c'est pour un compte d'un million de dollars.

De nouveau, il m'embrassa, et je me contentai d'acquiescer, un sourire forcé aux lèvres.

— Merci, ma jolie, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte, sans oublier son plat.

Comme je le disais, il n'en a rien à cirer !

Quand je remontai son linge à Stephen, il portait toujours son costume lorsqu'il vint m'ouvrir. Il

avait juste ôté sa cravate et remonté ses manches, mais le téléphone était toujours collé à son oreille.

Il articula en silence :

— Merci. Je t’envoie un texto.

Je lui tendis sa corbeille de linge et répondis très calmement :

— Je t’en prie.

Il adorait m’écrire des SMS. Il trouvait excitant qu’on s’adresse des messages salaces, mais moins on se voyait dans la vie réelle, moins cet échange virtuel n’avait de sens !

Et bien sûr, deux heures plus tard, alors que j’étais déjà au lit, je reçus un message.

Tu étais magnifique, ce soir.

Normalement, je lui aurais répliqué qu’il n’était pas mal non plus, parce que j’avais l’impression que ses compliments étaient sincères, mais, ce soir-là, tout était devenu clair pour moi... et je m’étais prise à rêver à une relation avec un partenaire qui me chérirait. Je ne pouvais pas encore mettre un visage sur la personne qui serait aux petits soins pour moi, mais je possédais une certitude : ce ne serait pas Stephen.

Résolue à le laisser patienter pendant quelques minutes avant de répondre, je tapai pendant ce temps le nom de R.J. Lawson sur Google. Je trouvai de nombreux articles aussi assommants les uns que les autres sur ses succès du début et les contributions de ses inventions en matière de progrès technologiques dans le domaine de la communication et de la sécurité ; en revanche, peu d’informations, pour ne pas dire aucune, sur sa vie privée y figuraient. Un article montrait le prototype d’un serveur qu’il avait présenté lors de l’exposition scientifique de son lycée, avec une photo de lui près de ladite machine : il ne devait pas avoir plus de douze ans et portait un appareil dentaire. Je cherchai frénétiquement d’autres photos, mais chaque fois que son nom était associé à une image, il s’agissait soit d’un gadget numérique, soit de son vignoble, soit du logo de l’association caritative qu’il avait fondée. J’allais donc rencontrer R.J. Lawson en étant incollable sur ses prouesses techniques et ses entreprises philanthropiques, mais tout à fait ignorante de l’homme qu’il était.

Tout à coup, je regardai l’heure. Bon, Stephen avait assez attendu.

Si j’étais magnifique, pk t’es pas dans mon lit ?

RDV très tôt demain matin. Bon voyage. On se voit à ton retour.

Je ne répondis pas et m’endormis en pensant : je suis tout ce que j’ai.

Le lendemain, je m’envolai pour l’aéroport international de San Francisco à 14 heures. Mon premier rendez-vous était programmé à 17 heures heure locale, et il me faudrait traverser toute la ville, notamment le Golden Gate Bridge toujours bondé, pour rejoindre la Napa Valley. Il ne me restait plus qu’à espérer qu’un taxi serait disponible dès ma descente de l’avion, car je n’aurais pas vraiment le temps de lambiner. Durant le vol, je ne mangeai pas le repas qu’on me servit, de sorte que j’arrivai morte de faim, avec un début de migraine.

Tandis que j’attendais ma valise devant le tapis à bagages, je sortis l’itinéraire que la coordinatrice du *Chicago Crier* m’avait remis, et découvris alors, sous les détails du vol, un numéro de réservation Avis. J’appelai immédiatement Jerry.

— Pourquoi y a-t-il un numéro de réservation pour une location de voiture, sur mon itinéraire ?

— Tiens, bonjour à toi aussi, Kate ! Nous t’avons loué une voiture parce que la Napa Valley, c’est

immense. Et puis, le trajet en taxi aurait coûté une fortune.

— Mais je sais à peine conduire, Jerry !

— Dans ton dossier, il est pourtant indiqué que tu as ton permis !

— Oui, c'est vrai, je l'ai passé à dix-huit ans après qu'un copain m'a donné des leçons, et je n'ai pas touché à un volant depuis.

— Il suffit d'appuyer sur la pédale d'accélération pour avancer, sur le frein pour s'arrêter et de tenir le volant, justement. Ne viens pas me dire que c'est compliqué !

— Très bien, j'espère que tu as une bonne assurance, alors. Ça va être un vrai cauchemar !

Et sur ces mots, je raccrochai. Quelques minutes plus tard, je saisisais ma valise, qui fut bien sûr la dernière à apparaître sur le tapis roulant.

Chez Avis, une jeune femme me montra la voiture.

— Je dois faire une rapide vérification pour noter d'éventuels dommages. Ce ne sera pas long, m'assura-t-elle.

— Faites ! dis-je en jetant mon bagage dans le coffre avant de prendre place sur le siège conducteur.

C'était une petite Toyota, un modèle tout à fait ordinaire, mais elle paraissait neuve. Je voulus mettre le contact... et me rendis compte que l'employée ne m'avait pas encore donné les clés.

Elle fit le tour du véhicule avant de revenir devant ma portière. Se penchant pour me regarder par la fenêtre, elle m'adressa un charmant sourire.

— Rien à signaler, tout est au point, mais je pense néanmoins que ceci vous sera nécessaire...

Là-dessus, elle brandit un petit carré en plastique noir qui m'était visiblement destiné ; j'ouvris donc la portière.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Votre clé.

— Comment ça, ma clé ?

Elle plaqua une main sur la hanche et inclina la tête de côté.

— Vous ne connaissez pas le démarrage à bouton-poussoir ?

— Non.

J'étais nulle en conduite, et, de surcroît, les voitures avaient évolué, en dix ans !

L'employée me donna rapidement une petite leçon de révision, après que je lui eus avoué que je n'avais pas conduit depuis un certain temps. Je vis bien qu'elle était navrée pour moi, mais elle chercha néanmoins à m'encourager.

— C'est comme le vélo, vous savez, on n'oublie pas, conclut-elle.

— Merci pour tous vos conseils. Au revoir.

Je tapai alors l'adresse du vignoble sur le GPS, puis sortis du parking d'Avis. Je fis plusieurs fois crisser les freins et cahotai tous les deux mètres avant d'atteindre la route : il allait me falloir un petit temps d'adaptation... Grâce à la voix suave qui sortait de mon GPS, j'arrivai rapidement sur le Golden Gate Bridge, mais au prix de quelles sueurs froides ! En pleine crise de paranoïa, je redoutais de renverser un piéton ou un cycliste, ou bien de tomber de l'immense pont, et ne quittais pas des yeux le véhicule qui se trouvait devant moi. Une fois hors de la ville, je repérai un *Wendy's* et quittai l'autoroute pour m'acheter à manger. Initiative qui n'eut pas l'heur de plaire à Dame GPS...

« Calcul du nouvel itinéraire en cours, m'annonça-t-elle d'un ton moins cordial. Dirigez-vous vers le nord, avenue DuPont, sur 2 km. »

Sans lui prêter attention, j'effectuai un rapide demi-tour pour me retrouver de l'autre côté de la rocade et pouvoir déguster une bonne glace au chocolat.

« Calcul du nouvel itinéraire en cours. »

La ferme, ma jolie ! rétorquai-je en silence.

Et j'appuyai frénétiquement sur plusieurs boutons avant de faire taire cette voix insupportable. Je tournai une première fois à droite, puis une deuxième, avant d'atteindre le parking de *Wendy's* et de m'insérer enfin dans la file d'attente du drive-in. Je regardai la pendule : il était 15 h 40. J'avais donc encore le temps. Je me penchai vers le haut-parleur.

— Je voudrais une portion moyenne de frites et un grand cornet de glace au chocolat.

Ce fut alors qu'une sirène, brève mais puissante, me déchira les tympans. *Oups.*

Je repérai immédiatement la source du bruit dans le rétroviseur : un agent de police sur une moto.

Qu'est-ce qui lui prend ?

J'attendais tranquillement que le haut-parleur de *Wendy's* confirme ma commande lorsque...

— Madame, sortez de la file et gardez-vous sur le côté.

Que se passe-t-il ? C'est à moi qu'il parle ?

Je baissai rapidement ma vitre, sortis la tête et considérai le policier.

— C'est à moi que vous parlez ? demandai-je.

À mon plus grand désarroi, il me répondit dans le haut-parleur :

— Oui, madame, c'est bien à vous que je m'adresse. Sortez de la file, s'il vous plaît.

Et merde ! Je suis en train de me faire expulser du drive-in de Wendy's !

— Désolé, les amis, mais vous allez devoir annuler cette commande, poursuivit-il à l'intention des employés.

Quelques secondes s'écoulèrent, et la voix d'un jeune homme se matérialisa cette fois dans le haut-parleur.

— Reçu cinq sur cinq, dit-il avant d'éclater de rire et de couper le son.

Le policier, plutôt sympathique, parut lui aussi trouver la situation très drôle. Toujours est-il qu'il m'annonça bientôt que, juste avant d'entrer dans le parking, j'avais tourné à droite alors que le feu était rouge. Après m'avoir bien humiliée, il me laissa repartir avec un simple avertissement, ce qui était fort aimable, mais je n'avais toujours pas ma glace !

Me coiffant de ma vieille casquette des Chicago Cubs, j'avançai d'un pas résolu, et incognito, vers le magasin, bien décidée à ce que, cette fois, rien ne se mette en travers de mon chemin. Seulement, le sosie de Justin Timberlake derrière le comptoir ne put se retenir de rire.

— Bonjour, dis-je d'un ton détaché.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Et il plaqua une main sur sa bouche, faisant mine de s'éclaircir la voix, alors que, en réalité, il se gondolait.

— Je voudrais une glace au chocolat, la plus grosse ! Et vite, s'il vous plaît !

— Vous ne voulez plus les frites ?

Cette fois, il éclata de rire sans faire mine de toussoter, et j'entendis également des rires, derrière moi.

— Non merci, dis-je en prenant ma glace.

Et je m'éclipsai sans demander mon reste.

La Napa Valley était magnifique en octobre. Le soleil était en train de se coucher, et ses longs rayons filtraient à travers les imposants eucalyptus qui bordaient la route menant à l'établissement vinicole. Subjuguée par le paysage, je m'arrêtai sur le bas-côté pour prendre quelques photos, avant de retirer mon blazer : inutile de chercher à conserver l'apparence de la journaliste sophistiquée, d'autant que mon pantalon noir était tout froissé. Il faisait chaud dans la Napa Valley, comparé à

Chicago à cette période de l'année. Comme je n'étais qu'à quelques mètres de la propriété, je pris le temps de relire mes questions pour l'interview, avant de remonter dans ma voiture, direction le domaine de R.J. Lawson.

Dame GPS m'indiqua que j'approchais de ma destination. Alors que j'arrivais à un endroit où je devais tourner à gauche pour entrer dans le domaine, il me fallut laisser passer une voiture qui venait dans l'autre sens. Une autre se profila dans son sillage, et encore une autre, de sorte que je pris le risque de tourner le plus rapidement possible pour ne pas rester immobilisée trop longtemps sur la chaussée. Et ce fut ainsi que j'allai emboutir une camionnette qui sortait de l'allée de la propriété... L'airbag de la Toyota se déploya immédiatement et me heurta de plein fouet ; au même moment, j'entendis un froissement métallique et ressentis la force de la collision. Affolée, je commençai à me débattre avec l'airbag qui se dégonflait progressivement quand je repérai une silhouette masculine, côté passager.

— Tout va bien ? cria l'homme.

Je hochai la tête et, quelques secondes plus tard, il ouvrait ma portière.

Je bondis hors du véhicule pour me précipiter vers l'avant, jetant un bref coup d'œil à la camionnette que j'avais percutée. C'était un vieux pick-up Ford qui n'avait pas la moindre éraflure, alors que le nez de ma voiture était complètement aplati. Quelle journée ! J'eus soudain envie d'appeler Jerry et de lui dire que la seule façon pour moi de retrouver le « feu sacré » consistait sans doute à me faire brûler vive !

— C'est votre pick-up ? demandai-je, encore toute retournée et confuse, à l'homme qui s'avavançait lentement vers moi

De haute stature, il avait de longs cheveux blonds par le soleil. Ses yeux, d'un vert profond, semblaient soucieux. Il était par ailleurs vêtu d'un tee-shirt noir sur lequel était imprimé le logo du domaine.

— Vous êtes certaine que tout va bien ? insista-t-il. Vous avez l'air sous le choc.

À cet instant, je me sentis vaciller, et il posa ses mains sur mes épaules pour me maintenir d'aplomb.

— Vous travaillez ici ? questionnai-je.

— Oui, je m'appelle Jamie.

Il avait une barbe de deux jours, le menton volontaire, et bien qu'il fût mince, il émanait de lui une force farouche. Il portait aussi un Levi's noir et des boots de même couleur. Son teint, impeccable, était bien plus tanné que celui de l'homme typique de Chicago ; de toute évidence, il passait beaucoup de temps à l'extérieur. D'instinct, je regardai ses mains : c'étaient celles d'un travailleur, solides et calleuses.

— J'ai besoin de vos coordonnées, Jamie.

Un lent sourire éclaira ses traits.

— Il me semble que c'est vous qui m'avez percuté, par conséquent, c'est moi qui ai besoin des vôtres.

Waouh, qu'il était beau ! Mon niveau d'embarras monta d'un cran.

— Très bien, dis-je.

Je sortis un papier froissé de mon sac, y gribouillai les coordonnées nécessaires et le lui tendis sans le regarder. Il le prit, puis émit un petit rire... Je m'efforçai de ne pas y prêter attention, lorsque je découvris que ma voiture était vraiment endommagée, et que je ne pouvais plus la conduire. Or il ne me restait plus que cinq minutes avant l'interview. Et merde ! Je levai donc les yeux vers Jamie, qui m'adressa un sourire suffisant.

— Qu’y a-t-il ? demandai-je d’un air agacé.

— Vous êtes Jerry Evans ?

— Pourquoi ?

— Je n’ai pas reconnu votre voix. Ce matin, au téléphone, elle était plus grave.

— Écoutez, je vous ai donné toutes les informations requises, même si je n’ai pas l’impression que votre camionnette ait besoin de la moindre réparation. Bon, je suis désolée de vous avoir percuté... vous êtes content ? Je ne conduis pas souvent et je suis très très en retard pour mon interview avec M. Lawson.

— Ah ! C’est vous la journaliste ?

— Exact.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de vous grouiller, car R.J. est vraiment furieux quand les gens ne sont pas ponctuels.

Je marmonnai entre mes dents et sortis ma valise du coffre. Fermement planté devant moi, Jamie arborait toujours son sourire insupportable.

— Eh, Jerry, vous voulez que je vous dépose ? À mon avis, cette voiture ne pourra plus vous mener nulle part.

Je me penchai un peu pour considérer la longue allée bordée d’arbres qui menait aux bâtiments de la propriété : à vue de nez, j’en avais au moins pour une vingtaine de minutes de marche.

— Je m’appelle Kate... Et oui, ajoutai-je d’une voix peu assurée.

— Oui à quoi, au juste, Katy ?

Et il inclina la tête de côté et haussa les sourcils.

— Vous voulez que je vous dépose, c’est ça ? Vous avez une façon vraiment charmante de me le demander.

— Écoutez, je m’appelle Kate, pas Katy, et oui, si vous aviez la gentillesse de me déposer, je vous en serais extrêmement reconnaissante.

Il me détailla alors de pied en cap, puis regarda le ciel... et se mit à se gratter le menton comme s’il prenait une décision déterminante !

— Bon, entendu, Katy, je vous dépose. Avec grand plaisir d’ailleurs, même si vous avez failli me tuer.

N’y tenant plus, j’éclatai de rire.

Jamie parvint à pousser ma voiture de location sur le bas-côté ; je regardai les muscles de ses bras rouler sous sa peau tandis qu’il manœuvrait. Son bras droit était entièrement recouvert de tatouages tribaux, pas les dessins classiques que l’on pouvait trouver dans un salon de tatoueur, mais des motifs uniques, presque irréguliers, dans des tons ocre. Il était très attirant, et visiblement aussi fort que doué. Lorsque je grimpai dans son camion, je vis un labrador couleur chocolat assis à la place passager et... sanglé par la ceinture de sécurité.

— Je vous présente Chelsea. Il va falloir que vous vous faufiliez entre nous deux, au milieu de la banquette, car c’est son siège.

Je fis donc le tour par la portière conducteur, et lui adressai un petit sourire avant de me hisser à l’intérieur.

— Elle met la ceinture de sécurité ? demandai-je, médusée, en riant.

— Oui, et heureusement, sinon elle aurait volé par le pare-brise quand vous nous avez percutés.

— Je vous ai dit que j’étais désolée.

J’eus l’impression d’adopter soudain un ton presque geignard.

Il monta à son tour et mit le contact.

— Je plaisantais, précisa-t-il en posant la main sur mon genou.

À quand remonte la dernière fois qu'un homme m'a touché la jambe de cette façon ?

Normalement, j'aurais été très gênée. J'étais littéralement collée à lui, un inconnu dont j'avais heurté la camionnette, mais tout dans son attitude me mettait à l'aise, à part l'odeur d'alcool qui émanait de lui. Oui, il y avait dans l'air de puissants effluves de vin.

— Vous buvez ?

À cette question, il se pencha et huma son tee-shirt.

— Curieuse, hein ? Katy la journaliste, toujours en première ligne pour vous informer ! ironisa-t-il alors.

Il m'adressa un petit sourire satisfait, puis ajouta :

— Je travaille dans un établissement vinicole, ma jolie, et aujourd'hui j'ai nettoyé les fûts.

Du pouce, il désigna l'arrière de sa camionnette. Je me retournai et vis trois tonneaux en bois attachés solidement sur la plate-forme.

Je secouai la tête et levai les yeux au ciel. Franchement, je n'en ratais pas une, aujourd'hui. Je n'avais pas encore rencontré R.J. Lawson et pourtant j'étais déjà près de jeter l'éponge.

— Où alliez-vous quand je vous ai percuté ?

— En ville, faire une course.

— Tiens, je pensais que les Californiens avaient une conscience écologique plus développée. Ces vieux pick-up ne sont-ils pas des pollueurs de première catégorie ?

Regardant droit devant lui, il sourit.

— J'ai changé le moteur, je roule avec du bio-carburant.

— C'est-à-dire ?

— De l'huile de beignets. Aucune pollution, et en plus je me procure le carburant gratuitement à la boulangerie locale.

— Vous plaisantez ?

Il secoua la tête.

Chelsea scrutait la route, imperturbable. Quand je posai les yeux sur elle, elle tourna la tête et plongea son regard dans le mien, comme pour confirmer les propos de son maître.

— OK, dis-je.

Et je m'attendais presque à ce qu'elle renchérisse, mais elle se détourna nonchalamment et se remit à observer la route qui filait devant nous.

— On dirait une personne, commentai-je.

— Mouais, elle est géniale. Non ?

Je lui souris et il me pinça la cuisse.

— Hé ! protestai-je.

— Allez, vous êtes arrivée ! Je vous dépose ici.

Et il désigna un bâtiment.

— C'est le bureau de R.J. Ne soyez pas trop nerveuse, il impressionne tout le monde.

Je me mis à rire.

— Merci !

Il m'aida à descendre de sa camionnette, puis sortit mon bagage du coffre. Quand je voulus le prendre, il ne lâcha tout d'abord pas la poignée de sorte que, par inadvertance, je posai la main sur la sienne ; sans comprendre pourquoi, je ne la retirai pas, mais laissai courir mes doigts sur sa peau calleuse avant de lever la tête vers lui. Je me heurtai alors à ses yeux légèrement plissés, comme s'il me jugeait. Il s'avança un peu plus vers moi, un petit sourire aux lèvres, et je sentis la chaleur

émaner de nos deux corps quand il se pencha vers moi... Il allait m'embrasser, c'était certain... Et c'est bien ce qu'il fit, mais sur la joue. Sa main s'attarda un instant sur mon visage, tout comme ses lèvres sur ma peau, et je l'entendis inspirer profondément. Puis il recula et me sourit ; dans ses yeux, je lus soudain l'excitation de la curiosité, et un je-ne-sais-quoi en plus... du désir ?

— Ne sois pas nerveuse. Tout va bien se passer, me dit-il d'une voix grave.

J'étais figée, incapable de bouger quand bien même je l'aurais voulu. Mes mains tremblaient, tout mon corps frémissait en réalité, alors que nous continuions à nous regarder fixement... Je finis par me racler la gorge.

— Je suis désolée d'avoir percuté ton camion, murmurai-je.

Il secoua la tête sans me lâcher du regard.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu restes combien de temps ?

— Euh...

Mon cœur se mit à battre follement, comme s'il allait sortir de ma poitrine.

Il me demande de sortir avec lui ou quoi ? Me voilà dans de beaux draps.

— Eh bien, au moins jusqu'à vendredi, mais... j'ai un petit ami.

— J'allais juste te proposer de visiter la propriété, au cas où tu en aurais envie, car R.J. n'aura pas le temps.

— Oh !

Encore un moment affreusement embarrassant à ajouter à cette journée apocalyptique.

— Entendu, je veux bien, ce serait génial, ajoutai-je précipitamment.

Un large sourire barra son visage et ses yeux se mirent à pétiller.

— OK, Katy, l'envoyée spéciale qui a un petit ami. On se revoit bientôt.

Et sur ces mots, il tourna les talons pour remonter dans son pick-up.

— C'est Kate, corrigeai-je, et je suis journaliste.

Quand il démarra, il se pencha par la fenêtre et me salua de la main.

— Bonne chance, jolie môme ! Tu vas faire des merveilles.

Les jambes flageolantes, je m'appuyai à la rambarde, devant le bâtiment. J'étais en proie à une extrême nervosité, mais pas à cause de mon interview avec Lawson. Non... Je venais d'éprouver une impression que j'étais bien incapable de décrire, puisque je ne l'avais jamais ressentie auparavant, qui plus est envers un homme que je venais à peine de rencontrer.

Chapitre 3

HYPERBOLE

Il me fallut quelques instants pour me remettre de mes émotions et prendre conscience de mon environnement. Tous les bâtiments vinicoles étaient massés en haut du long chemin bordé d'arbres, et chacun donnait l'impression d'avoir été rénové récemment. De style artisanal, ils ressemblaient à des chalets de montagne. Sur la gauche, se trouvaient les chambres d'hôtes, dans une demeure à deux étages, aux fenêtres incrustées de vitraux ; sur la porte d'entrée en chêne massif était gravé un entrelacs de sarments. Sur un écriteau, on pouvait lire : « Ensemble, nous créons de la chaleur. » Même au cœur de l'après-midi, avec le soleil assez bas dans le ciel, je devinais une lueur orangée dans les appliques accrochées aux murs extérieurs ainsi que dans les lampadaires alignés le long de l'allée, ce qui conférait un charme supplémentaire à l'endroit. À droite se dressait une structure moins haute, mais d'une architecture semblable : il s'agissait de la salle de dégustation et du restaurant, ainsi que l'indiquait une pancarte. Au-delà se déployait une sorte d'entrepôt, où l'on fabriquait vraisemblablement le vin, et juste à côté s'élevait une grange en brique, qu'on eût dit directement sortie d'un ranch du Wyoming.

Je me tenais actuellement devant quatre petits bungalows, dont l'un devait être le bureau de R.J., les autres étant sans doute destinés au personnel. De ce poste d'observation, je devinais facilement que la propriété ne se réduisait pas à ce que j'en voyais : autour des bâtiments, de la vigne partait en effet dans toutes les directions. Elle formait un immense océan de rangs identiques, qui se fondaient avec l'horizon. Je n'en voyais pas la fin ; ils semblaient se répéter à l'infini. Les constructions qui s'élevaient devant moi tranchaient avec cette uniformité, pareils à des îlots.

Soudain, mon portable vibra : un message de Stephen.

J'ai un rendez-vous très tard, ce soir. Je t'appelle demain matin, chérie.

Je ne répondis pas. Il ne me demandait même pas comment s'était passé mon voyage, ni à quoi ressemblait la Napa Valley, ni tout simplement si j'étais en vie ! C'était typique de lui, le texto de base, avec l'obligatoire « chérie ». Une succession de mots vides, dénués de tout sentiment ou de chaleur, et une preuve supplémentaire que nous n'avions rien à faire ensemble. Je me rendis compte qu'il était 17 h 05... J'étais en retard ! Ce fut alors que je sentis une main se poser sur mon épaule ; je sursautai et me retournai prestement.

— Désolée de vous avoir effrayée, je suis Susan, la gestionnaire du domaine. Vous êtes Kate, n'est-ce pas ?

Je la détaillai rapidement avant de répondre. C'était une quinquagénaire plutôt rondelette, aux ongles impeccablement manucurés et aux cheveux grisonnants coupés en un carré tout aussi parfait. Elle portait un tailleur noir et un chemisier blanc, ainsi que des lunettes noires étroites.

— Oui, absolument. Je suis venue interviewer R.J. Désolée pour le retard, mais j'ai eu un problème avec ma voiture, à l'entrée de l'allée. C'est Jamie qui m'a déposée ici.

Elle se raidit et carra les épaules.

— Ah bon ?

— Oui... Ça pose un problème ?

— Eh bien, je l'avais envoyé faire une course, et cela ne lui ressemble pas de se laisser distraire.

Elle me scruta à son tour lentement, des pieds à la tête...

Mais qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Navrée, je...

— Ce n'est rien !

— J'ai eu un accrochage avec le pick-up de Jamie.

Elle parut soudain très inquiète.

— Il va bien, soyez sans crainte, et il est parti faire votre course. Seulement, je ne voudrais pas qu'il ait de problèmes s'il est en retard à cause de moi.

Son expression se fit alors bien plus chaleureuse, et elle se mit à rire.

— Jamie n'aura pas de problèmes, ma belle, m'assura-t-elle.

Et elle passa son bras autour de mes épaules pour m'entraîner vers la porte. Je laissai mon bagage sur la véranda, et Susan déclara tranquillement :

— Venez, je vais vous présenter au grand patron.

Elle me fit traverser un premier bureau plutôt petit, puis m'entraîna vers une porte ouverte, donnant sur un deuxième bureau assez spacieux : à l'intérieur, se trouvait R.J., adossé à son siège, et m'étudiant déjà avec la plus grande attention.

— R.J., voici Kate Corbin. Kate, je vous présente R.J.

Après quoi, elle se retira. Je m'avançai vers R.J. main tendue, mais il ne se leva pas, se contentant de se pencher au-dessus de sa table de travail pour me la serrer, avant de se rasseoir promptement, ce qui me mit mal à l'aise.

Je déclarai malgré tout d'un ton confiant :

— Je suis ravie de vous rencontrer.

— Je m'attendais à une blonde, rétorqua-t-il, moue désapprobatrice à l'appui.

Son commentaire me stupéfia, et je me raidis.

— Ah bon, et pourquoi ?

— J'ai toujours associé votre prénom à des blondes.

De mon côté, je trouvais une ressemblance très vague entre l'homme qui se tenait devant moi et la photographie du petit garçon de douze ans que j'avais vue la veille, sur Internet : tous deux étaient blancs, de sexe masculin, avec des cheveux châains et des yeux clairs, et c'était tout. L'adulte ne présentait pas de caractéristiques distinctives. Il n'avait plus d'appareil dentaire, mais son sourire montrait malgré tout qu'il avait grandi dans un milieu social peu favorisé avant de connaître la gloire, ce qui expliquait sans doute le mystère de sa vie recluse. Il était vêtu d'un costume bleu marine sans éclat, avec une chemise à rayures et une cravate. Ses grandes lunettes d'un style un peu ringard collaient en réalité à son identité de crack de l'informatique qui passait probablement plus de temps seul avec ses gadgets qu'à vivre et se divertir en compagnie d'autres personnes.

— Sans doute n'avez-vous jamais entendu parler de Kate Middleton ni de Katie Holmes ? lançai-je alors.

— Quel esprit de repartie !

— La vôtre n'était guère opportune.

Il se leva d'un bond, frappa une fois dans ses mains, puis déclara :

— Eh bien, voilà qui clôt notre affaire, Kate !

— Je suis désolée, répondis-je aussitôt en me laissant tomber sur le siège en face de lui.

J'avais raté l'examen d'entrée et je devais me ressaisir d'urgence.

— Je vous prie sincèrement de m'excuser, poursuivis-je. Vous m'avez déstabilisée, je ne m'attendais pas à un commentaire sur la couleur de mes cheveux.

Il se rassit sans me lâcher du regard.

— Bon, commençons. Vous étiez en retard, et je ne dispose que d'une heure. Je dois par ailleurs vous faire visiter la salle de dégustation.

Fouillant dans mon sac, j'en sortis un enregistreur vocal.

— Non, pas d'enregistrement ni de photos ! protesta-t-il en levant les mains. Juste des notes. Jerry était pourtant au courant.

— Désolée, mais c'était pour ne pas trahir votre pensée.

— Vous n'avez qu'à prendre vos notes correctement.

Waouh ! Il est passé de désagréable à carrément agressif en l'espace de deux secondes.

À cet instant, Susan entra dans le bureau.

— La salle de dégustation est prête, annonça-t-elle. C'est quand vous voudrez.

— Mais je n'ai pas encore eu le temps de poser la moindre question..., protestai-je.

R.J. afficha un sourire suffisant, alors Susan secoua la tête et ressortit. Je n'aurais su dire exactement à qui ce geste s'adressait, à R.J. ou à moi, mais j'aurais parié que c'était à lui.

— On commence, d'accord ? proposai-je.

Il se pencha en avant, posant son visage dans ses paumes.

— Allez-y, Kate. Nous n'avons pas toute la nuit devant nous, sauf si vous voulez poursuivre l'interview dans ma chambre.

— Non, sans façon.

Mais c'est quoi son problème, à ce rustre ?

— On m'a dit que vous avez passé quelque temps en Afrique où vous avez construit des écoles, poursuivis-je. Pouvez-vous me parler de cette expérience ?

— Et moi, on m'a dit que vous alliez me poser des questions concernant uniquement mon vignoble, mais sachez que mon expérience africaine n'est pas une invention. J'ai effectivement fondé une organisation qui bâtit des écoles en Afrique.

Je jetai alors un coup d'œil à ses mains délicates et ses ongles parfaitement manucurés.

— Donc, ce n'est pas vous qui avez mis la main à la pâte ?

— Questionnez-moi sur mon vignoble, Kate, dit-il.

Et il m'adressa un petit sourire hautain en haussant les sourcils.

— Très bien. Parlez-moi de votre vignoble. J'aimerais savoir ce que vous avez modifié et en apprendre davantage sur vos méthodes de production.

— Ça m'a coûté une fortune, vous pouvez me croire. Mais tout est affaire de gestion du personnel, il faut que vos employés sachent qui est le chef, vous voyez ?

Sans le vouloir, je reniflai légèrement.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Euh... Cela ne me surprend pas. Et vos méthodes de production ?

— Dans ce domaine, je n'y connais pas grand-chose, je laisse Guillermo s'en charger. Mais ses méthodes sont standard, j'imagine. Il travaillait pour les anciens propriétaires depuis les années 1980.

— Donc Susan est la manager en chef, et Guillermo gère la production du vin et sa distribution ?

— Exact.

— Et quelle est la fonction de Jamie ?

Il inclina la tête de côté.

— Vous l’avez rencontré ?

— Oui.

— Et que faisait-il ?

— Une course. Il venait aussi de nettoyer des fûts qui se trouvaient à l’arrière de son pick-up.

— Jamie s’occupe un peu de tout, ici. Il travaille aussi bien au vignoble qu’à l’entretien. Il donne parfois un coup de main pour les chambres d’hôtes et à la boutique, en fonction des besoins.

Intéressant... Un homme qui sait se servir de ses mains, ce Jamie !

— Et qu’est-ce qui distingue R.J. Lawson des autres propriétaires de vignoble et producteurs de vin ?

Il jeta un coup d’œil à un bloc-notes, puis commença à énumérer des faits.

— Notre vignoble est autosuffisant à cent pour cent, et notre objectif numéro 1 consiste à produire des vins de qualité dans un environnement durable. Nous possédons trois hectares de jardins hydroponiques et naturels, ainsi qu’un petit ranch qui nous permet d’approvisionner notre restaurant. Nos animaux sont nourris sainement et dans des conditions optimales. Neuf cent cinquante panneaux solaires installés à divers endroits du domaine nous fournissent l’électricité dont nous avons besoin.

» Tous nos véhicules fonctionnent avec une énergie propre, même nos tracteurs et nos machines agricoles. Nous n’utilisons que des pesticides organiques dans les vignes et les jardins. On fabrique du vin depuis des générations sur cette propriété, nous nous sommes donc contentés d’en moderniser les techniques dans une optique écologique et moderne. Nous développons une approche pratique et empirique, et je crois que c’est ce qui fait la beauté du domaine.

Après cette tirade, il m’adressa un coup d’œil qui reflétait un bien vague enthousiasme. Il me semblait évident que ce type restait confortablement assis dans son bureau toute la journée, en agitant son gigantesque portefeuille et en poussant des coups de gueule tout aussi énormes devant son personnel. Quel genre d’employés pouvaient bien être loyaux à ce gros crétin ? C’était un mystère à mes yeux.

— Surprenant, repris-je. Je suis vraiment impressionnée, mais êtes-vous en train de me dire que vous aussi participez de façon concrète à l’entreprise ? questionnai-je, les yeux rivés à ses mains immaculées.

Il se leva et posa les paumes sur son bureau tout en se penchant vers moi.

— À quoi jouez-vous, au juste ?

— À rien, j’essaie juste de saisir qui est le mystérieux R.J. Lawson.

— Rendons-nous à présent dans la salle de dégustation – à moins que vous ne préfériez sauter cette étape et venir directement dans ma chambre pour obtenir des informations un peu plus personnelles sur R.J. Lawson ?

— C’est la deuxième fois que vous me faites des avances. Avez-vous conscience que je suis en train d’écrire un article pour un journal à grande diffusion ?

— Des avances ? Ne soyez donc pas aussi vaniteuse. Vous êtes bien trop collet monté à mon goût. Et d’ailleurs, pouvez-vous me dire pourquoi écrire des articles sur le rouge à lèvres ou le yoga ne vous suffit plus ? N’est-ce pas le domaine de prédilection des journalistes de votre espèce ?

— Vous savez, rien ne m’empêche d’écrire dans mon article que vous êtes d’une misogynie sans nom !

— Vous savez, rien ne m’empêche de refuser la publication de votre article merdique.

Je le considérai, complètement stupéfaite.

— De quoi parlez-vous, au juste ?

— Ah, visiblement, vous n’avez pas eu vent de cette clause qui figure dans le contrat que j’ai signé avec Jerry ?

— Non, en effet. Mais je vous en prie, éclairez-moi.

Il afficha un sourire de pure satisfaction.

— Jerry a accepté de soumettre votre article à mon approbation, avant sa publication. S’il ne me plaît pas, il finira directement à la poubelle. Alors, petite fouineuse, vous pensez toujours que je suis un gros misogyne ?

Mon sang ne fit qu’un tour...

Bondissant de mon siège, j’approchai mon visage du sien et, poings fermés, m’efforçai de contenir ma fureur. Je pris une profonde inspiration, ainsi qu’une contenance, et rétorquai :

— L’opticien vient d’appeler. Il veut récupérer ses lunettes, il s’est trompé de verres.

Il parut prendre la mouche et secoua la tête.

— Allons-y, décréta-t-il. Je vous conduis jusqu’à la salle de dégustation, mais je ne peux pas vous promettre d’y rester très longtemps. D’ailleurs, j’avoue que l’idée de partager un verre avec vous a perdu de son attrait dès l’instant où je vous ai vue entrer dans mon bureau. *Nota bene* : vous ressemblez à une souris grise.

Quel con !

... Mais qu’est-ce qui m’arrivait ? J’étais en train de foutre en l’air la plus importante mission que l’on m’ait jamais confiée en me conduisant comme une adolescente agressive avec cette tête de... Bref ! Certes, son comportement était répréhensible, mais le mien l’était tout autant : comment allais-je pouvoir écrire un article qui conviendrait au propriétaire du vignoble, à mon journal et à moi-même ?

Nous nous dirigeâmes donc vers la porte et, à ma grande surprise, il s’effaça pour que je passe. Susan se leva immédiatement de sa table de travail, dans la première pièce, et se joignit à nous. Une fois à l’extérieur, je constatai que ma valise avait disparu, et que Chelsea s’y était substituée. On eût dit une statue contemplant le soleil, lequel disparaissait lentement à l’horizon.

— Salut, Chelsea. Qu’est-ce que tu as fait de mon bagage ?

Figée dans une posture héroïque, la chienne affichait une expression vraiment régaliennne. Elle tourna alors la tête vers moi, mais son regard me parut presque méprisant.

Susan se mit à rire.

— Jamie a monté votre valise dans votre chambre. Je vous y conduirai lorsque vous sortirez de la salle de dégustation.

Elle m’adressa un sourire réconfortant puis m’enlaça par les épaules.

— Autant vous prévenir, ajouta-t-elle, Chelsea va être aussi facile à conquérir que R.J. Ne vous cassez pas trop la tête, pour l’article. Contentez-vous de décrire le vignoble et oubliez le propriétaire.

— Vous avez écouté notre conversation ?

— Un peu, je l’avoue.

De nouveau, elle éclata de rire, et je l’imitai. Assez loin derrière nous, R.J. était hors de portée de voix, aussi en profitai-je.

— Se comporte-t-il toujours ainsi ? demandai-je.

Elle s’immobilisa et, plaçant ses deux mains sur mes épaules, me fit pivoter vers elle. Elle devait mesurer dix centimètres de moins que moi, c’était une petite femme, mais dotée d’une puissante énergie ; de profondes rides encadraient par ailleurs sa bouche. Elle avait l’air naturellement sérieux et, quand elle souriait, elle paraissait presque condescendante.

— Le vignoble est un endroit vraiment magnifique et une entreprise fantastique. Les gens qui

travaillent ici se sont investis corps et âme pour que le domaine soit ce qu'il est aujourd'hui.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Oubliez R.J. ! La première chose que je vous conseille, c'est d'expérimenter notre vin phénoménal, et nous avons choisi le meilleur pour vous.

— Merci.

Je ne comprenais toujours pas la réserve de Susan à l'égard de R.J., pas plus d'ailleurs que le franc dédain de Jamie. Je lui souris néanmoins et la suivis jusqu'aux grandes portes en acajou. La salle de dégustation me coupa le souffle : spacieuse, elle possédait une hauteur de plafond impressionnante, ce dernier étant traversé par de larges poutres. Elle était par ailleurs garnie de banquettes de style Mission et de mobilier Art nouveau. C'était un endroit accueillant, en dépit de ses dix-huit mètres de haut, au bas mot.

À l'une des extrémités, se trouvait une imposante cheminée au manteau en bois sculpté, surmontée de galets qui couraient jusqu'au plafond. Le tout aurait pu être intimidant, mais cette impression était temporisée par la merveilleuse musique de Miles Davis que diffusaient les baffles, et la chaleur des flammes. Quelques clients avaient pris place sur les banquettes et sièges disposés près du feu, mais la plupart des visiteurs étaient massés autour du large bar en carré, au milieu de la salle, où avaient lieu les dégustations. Je me dirigeai vers cet endroit, mais m'arrêtai devant un vaisselier en bois qui exposait des bouteilles ainsi que des conserves artisanales telles que tapenades, confitures et l'huile d'olive. Susan m'attendit patiemment tandis que R.J. rejoignait directement le bar.

Je levai ensuite les yeux pour admirer le plafond quelques instants, puis m'attardai sur les œuvres d'art qui recouvraient les murs et illustraient les charmes du début du ^{xx}e siècle : on y voyait notamment des photos en noir et blanc du vignoble auquel la salle rendait un véritable hommage. J'avais l'impression d'avoir remonté le temps et pénétré un monde bien plus agréable que celui d'aujourd'hui, toujours pris dans un tourbillon d'activités, de me retrouver à une époque où l'on pouvait siroter tranquillement un verre de vin en écoutant une légende du jazz. Je suivis ensuite Susan jusqu'au bar, et au moment où je reconnaissais « Someday My Prince Will Come », de Miles Davis, je vis Jamie marcher vers nous, les yeux rivés sur moi.

Il leva les bras, et un grand sourire éclaira son visage.

— Katy ! Finalement, tu as atteint ton but.

— Exact !

— Je suis ravi de te revoir.

Il échangea ensuite une poignée de main avec R.J.

— Bonsoir, R.J.

— Salut, Jamie. Tout se passe bien ?

— Comme toujours, R.J. Tout est sous contrôle.

Leur échange me parut un peu curieux, presque tendu. J'avais la sensation que Jamie était le plus serviable des employés, mais que de toute évidence R.J. n'était pas le meilleur des patrons. Je m'assis sur un tabouret, près de lui. Jamie, qui était passé derrière le bar, déposa deux verres devant nous ; Susan l'y rejoignit bientôt et je vis qu'elle lui murmurait quelque chose à l'oreille, tandis qu'il penchait sa grande silhouette vers elle pour mieux l'entendre. Après quoi, il se redressa et lui adressa un regard songeur ; elle lui frictionna alors le dos et il lui fit une bise sur la joue. Elle sortit ensuite du carré et s'éloigna en m'adressant un petit signe de la main. Elle se comportait de manière très protectrice envers Jamie, ce qui semblait un peu surprenant, dans ce contexte. Ce dernier revint vers R.J. et moi, et je pus ainsi l'observer de plus près. Il s'était douché, depuis notre première rencontre, et portait un polo noir, toujours estampillé du logo de la propriété, ainsi qu'un Levi's bleu foncé et

des Converse flambant neuves. Ses cheveux, lissés en arrière, étaient assez longs pour boucler derrière les oreilles... Alors qu'il me versait ma première dégustation, je levai les yeux vers lui et me heurtai à son regard. Il m'adressa un sourire en coin.

— Tu as vu quelque chose qui te plaît ?

Je secouai nerveusement la tête.

À cet instant, le portable de R.J. sonna.

— Oublie un peu ce truc, mec, lui dit Jamie en fronçant les sourcils.

Incroyable...

— Je dois prendre cet appel, décréta R.J. sans relever.

Et il s'éloigna vers la porte.

— Ça alors ! Je n'arrive pas à croire que tu lui aies parlé sur ce ton !

— Il me fait chier. Ça fait un moment qu'il ne m'a pas augmenté.

Sur ces mots, il me sourit, puis inclina la tête vers le vin qu'il venait de me servir. La subtile fossette qui creusa alors sa joue contrastait avec ses mâchoires carrées, et ce parfait équilibre entre une virilité affirmée et un côté un rien gamin lui prêtait une beauté indéniable.

Je pris mon verre.

— C'est notre pinot noir, millésime 2009, celui qui a remporté un prix, précisa-t-il au moment où j'en avalais une gorgée.

Et il laissa glisser son regard vers ma bouche, tandis qu'une expression amusée passait sur la sienne.

— Eh bien, qu'en penses-tu ?

— Il est remarquable, il vibre sous la langue, c'est délicieusement décadent.

Il hocha la tête en souriant, de toute évidence ravi que j'apprécie.

— L'âpreté est harmonieusement compensée, et il possède aussi une note finale boisée. Vraiment fantastique, poursuivis-je.

De nouveau, Jamie regarda ma bouche.

— Je savais qu'il te plairait, dit-il avec douceur.

Le moment fut bref mais intense, et j'eus l'impression qu'il aurait été tout à fait naturel que je me penche alors vers lui et l'embrasse... Il était urgent que je reprenne la situation en mains !

— R.J. n'a pas arrêté de me draguer pendant notre entrevue. Dommage qu'il ne me plaise pas, car le domaine est fantastique et le vin absolument divin.

Mes propos cassèrent définitivement l'ambiance : en effet, Jamie ouvrit aussitôt de grands yeux et serra les mâchoires.

— Il t'a draguée ?

— Ouais. Bon, ce n'est pas non plus l'événement de l'année.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Non.

— Mais quel con !

— Ouais.

— Tu l'as dit à Susan ?

— Je pense qu'elle l'a entendu de son bureau. De toute façon, ça changerait quoi ?

— Eh bien, elle aurait pu le rappeler à l'ordre.

Il m'adressa alors un petit sourire contrit et je ne compris pas très bien pourquoi.

— Je suis vraiment désolé qu'il t'ait traitée de cette façon.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas ta faute.

Il hochait lentement la tête, mais demeura visiblement sceptique.

— De quoi d'autre avez-vous parlé, durant cette interview ? demanda-t-il, sourcils froncés.

Je ne savais trop que répondre.

— A-t-il insisté sur le fait que nous avons dû travailler dur pour que le domaine soit entièrement viable et durable ?

— Oui, absolument, répondis-je immédiatement, sourire à l'appui.

— Bien, très bien.

— Seulement, il ne m'a pas raconté grand-chose de sa vie personnelle. J'aurais aimé en apprendre davantage sur son association en Afrique, par exemple.

— C'est un projet formidable, qui s'est remarquablement bien développé au cours des huit dernières années et qui est bénéfique à la population, surtout aux enfants du continent.

— Au fond, R.J. ne doit pas être aussi mauvais qu'il en a l'air.

Et sur ces paroles, j'avalai ma dernière gorgée de vin.

— Bon, avançons. Que vais-je te donner, maintenant ? Quelque chose de plus profond, avec plus de corps ?

L'espace d'un instant, j'oubliai que Jamie parlait de vin... Il faut dire que, penché vers moi, les coudes sur le comptoir, il avait planté un regard si intense dans le mien que j'avais l'impression qu'il sondait mon âme.

— Hein ?

Il arbora un sourire légèrement moqueur.

— Tu veux passer à l'étape suivante, Katy ?

— Quoi ? fis-je d'une voix aiguë, cette fois.

— Au deuxième vin, Katy. Le vin, dit-il.

— Oh, d'accord ! Euh... En fait, je meurs de faim et il faut aussi que j'aille dans ma chambre pour m'installer. Donc, je mangerais bien un morceau avant de poursuivre la dégustation, sinon tu devras me porter jusqu'à ma chambre.

— Ça ne me dérangerait pas, dit-il.

R.J., qui venait de rentrer sans bruit, s'assit au bar pour finir son verre.

— Voulez-vous que je vous montre votre chambre ? demanda-t-il à brûle-pourpoint. Encore qu'avec les qualités d'investigation propres à votre métier, vous devriez trouver sans peine, non ?

Quel sombre crétin !

Jamie intervint avant que je n'aie le temps de répondre.

— Susan a dit qu'elle l'accompagnerait.

— Bon, dans ce cas, je vais vous quitter. Kate, nous finirons l'interview à mon retour, jeudi. Ne cachez pas votre joie, cette perspective nous réjouit autant l'un que l'autre.

Et sans même saluer Jamie, il s'éloigna.

J'attendis qu'il se soit suffisamment éloigné, puis, incapable de me contenir, je poussai un profond soupir.

— Quel mufle !

Jamie acquiesça d'un hochement de tête, puis me saisit la main.

— Écoute, oublie-le, et contente-toi d'écrire sur le vignoble. Nous aimons tous la propriété. OK, il s'est comporté comme un goujat, mais cela ne reflète pas notre travail sur le domaine. Susan, Guillermo et moi te montrerons toutes les merveilles qu'il recèle.

Son ton était pressant.

— Pour l'instant, je te conseille de monter dans ta chambre et de te détendre. Je vais dire au chef

cuisinier de te préparer un repas succulent. Je suis désolé pour R.J.

— Susan fait-elle partie de ta famille ? demandai-je tout à trac.

Il tourna vivement la tête vers moi, l'air surpris.

— En fait, je la trouve très maternelle avec toi.

— Ah bon ? Il est vrai qu'elle est un peu comme une mère pour moi. C'est elle qui m'a trouvé ce travail.

— Tiens ? Intéressant.

Et je me levai avec lenteur du tabouret.

— J'ai décidément beaucoup de questions à poser, marmonnai-je, comme si je me parlais à moi-même.

Je savais toutefois que Jamie m'avait entendue.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard, me dit-il. As-tu des allergies alimentaires ou suis-tu un régime spécial ?

— Je suis végétarienne.

— Très bien.

Et il m'adressa un sourire chaleureux. Le silence s'abattit sur nous tandis que nous nous regardions fixement ; entre lui et moi, le courant passait bien, c'était palpable.

— Que dirais-tu d'un risotto aux truffes ?

J'étais vraiment sur un petit nuage, le regard perdu dans le sien qui, me semblait-il, cherchait à pénétrer l'intérieur de mon être... Il me captivait littéralement, et son plat au nom prometteur m'enchantait. Je devais vraiment être affamée. Mais tout de même, des truffes... Il s'agissait sans doute de simples champignons.

— C'est une hyperbole ?

— Une hyperbole ? répéta-t-il en riant.

— Oui, les truffes. Tu veux parler de champignons...

— Pas du tout ! En général, je ne donne pas dans la surenchère. Ce risotto est la spécialité de Mark, notre chef. Tes papilles apprécieront.

Il marqua une pause et ajouta dans un murmure :

— Tu es belle.

— J'ai un petit ami, répliquai-je sur le même ton.

— Tu me l'as déjà dit.

Je sentis mes genoux flancher ; par chance, Susan surgit à cet instant et, me saisissant par la taille, me remit d'aplomb.

— Il faut manger quelque chose, jeune fille ! Nous n'avons pas envie que vous vous évanouissiez, dit-elle.

Jamie m'adressa un petit sourire moqueur.

— Susan a raison. Ouste, montez dans votre chambre, jeune fille ! railla-t-il.

Cette dernière m'entraîna sans transition vers la porte, et je lançai par-dessus mon épaule, à l'intention de Jamie :

— Salut ! À demain.

— Au plus tard, rétorqua-t-il avec grand sourire.

Alors que nous nous dirigeons vers l'auberge, je profitai de l'opportunité pour questionner Susan.

— Jamie a-t-il une moto ?

— Non.

— Il joue dans un groupe ?

— Pas que je sache.

— Et du rodéo ? Il fait du rodéo ?

Elle éclata de rire.

— Jamie est déjà très occupé, sur le domaine. C'est notre homme à tout faire, un vrai couteau suisse ! Vous le constaterez rapidement par vous-même. Mais je crois que vous n'avez vu en lui que son côté mauvais garçon, alors qu'en réalité c'est l'homme le plus adorable qui soit.

Son sourire s'évanouit brusquement quand elle se redressa pour me regarder droit dans les yeux.

— Je dois vous dire qu'il est comme mon fils. Il a perdu des êtres très chers et a été trahi par des personnes qui étaient censées l'aimer. Il a trouvé un foyer et une famille, ici. J'espère que vous n'êtes pas en quête d'une histoire amoureuse, car, si c'est le cas, je peux vous assurer que vous vous trompez d'adresse.

Là-dessus, elle me gratifia d'un sourire vaguement méprisant.

— Remarquable plaidoyer ! rétorquai-je. Cela dit, il me semble que Jamie est tout à fait capable de prendre soin de lui tout seul.

Elle haussa les épaules.

— Je suis journaliste, donc curieuse, précisai-je. Et puis, j'ai déjà un petit ami.

— À qui le rappelez-vous, exactement ?

Sa question cinglante me fit presque monter les larmes aux yeux : Susan n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Je tâchai de faire bonne contenance, j'étais en mission, et je devais rester professionnelle !

— Je suis juste en quête de détails pour mon article... Je suis censée écrire sur R.J., mais bon, vous avez entendu la façon dont s'est déroulée l'interview.

Bien malgré moi, j'avais prononcé ces derniers mots d'une voix presque tremblante.

— Je suis désolée, Kate. Son comportement était tout à fait déplacé. Ce n'est pas notre état d'esprit, au domaine, voilà pourquoi j'ai insisté pour que l'entrevue se poursuive par mail, afin que vous n'ayez pas à revivre une telle épreuve jeudi.

— Pardon ? Mais je ne suis pas d'accord ! Si je me suis déplacée jusqu'ici, c'est précisément pour mener l'interview en personne. Je n'obtiendrai jamais les réponses dont j'ai besoin s'il peut y réfléchir et m'envoyer ensuite un mail.

Elle inclina la tête sur le côté et parut soudain vexée.

— Vous savez, il joue vraiment un tout petit rôle, ici.

— Ça, je l'avais deviné. Mais il détient un énorme compte en banque, n'est-ce pas ? Tout le monde le prend pour un génie alors qu'en fait il dépense sans compter pour assurer sa réputation.

Susan prit une profonde inspiration.

— Écoutez, Kate, demain, le personnel vous fera visiter la propriété et vous découvrirez le fonctionnement de l'établissement vinicole, du restaurant, de l'auberge. Vous rédigerez ensuite l'article que vous voudrez, toutefois, vous êtes désormais au courant du droit de veto que s'est réservé R.J. avant la publication. J'espère que vous saurez faire preuve de subtilité pour éviter la censure.

Après quoi, nous entrâmes dans la vaste auberge à deux étages qui comportait les chambres d'hôtes ; la mienne se situait au premier. Je gravis les marches en me tenant à la balustrade en bois poli, et, sur le palier, Susan me tendit ma clé.

— Voici votre chambre. On vous montera bientôt votre dîner. Vous verrez, nous repartirons du bon pied, demain matin.

— Oui, je l'espère aussi, dis-je d'un ton sincère.

Mais je repartirai avec une histoire, quoi qu'il arrive.

Elle me sourit et, sur le point de redescendre, tourna une dernière fois la tête vers moi.

— Vous trouverez le programme sous votre porte, demain matin.

Un programme ? Quelle opération soigneusement orchestrée !

Je refermai ma porte et m'y adossai, embrassant la pièce du regard... Elle était décorée avec goût, dans le même style Art déco que le hall d'entrée. Oui, vraiment, le tout était très raffiné. Le lit à baldaquin était de style Mission, et la porte-fenêtre donnait sur un charmant balcon qui abritait deux rocking-chairs de type Capitaine. La salle de bains comportait une charmante baignoire à pieds, avec robinetterie dorée, et des carreaux multicolores sur les murs, encadrant un lavabo juché sur un pied en porcelaine. Je m'écroulai sur le lit garni d'oreillers moelleux et d'une couette en tissu damassé, puis envoyai un texto à Stephen.

Je vais bien, au cas où cela t'intéresserait.

La réponse fusa.

Tu as vu l'heure ?

J'avais eu une journée absolument épouvantable, mais je décidai pourtant de la jouer fouguese.

Est-ce que tu m'aimes ?

Mon portable sonna immédiatement.

— Qu'est-ce qui se passe, ma belle ?

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Bien sûr.

— Est-ce que tu sais où je suis et pourquoi ?

— Tu es en déplacement pour une mission.

— Putain, Stephen, je ne travaille pas pour les services secrets. Je t'ai dit où j'allais et, bien sûr, tu ne m'as pas écoutée !

— C'est toi qui es distante.

— Moi ? fis-je, choquée.

Il soupira.

— Oui, depuis le décès de Rose, tu es distante. Depuis que tu t'es mise à faire ce rêve, tu sais, Kate, ce rêve complètement bizarre, et que tu suis cette espèce de SDF dans le métro, comme si tu le vénérais. Je ne sais pas ce qui t'arrive. Je comprends que tu aies été paumée pendant quelque temps, mais là, cela fait des mois que ça dure.

— Je...

— Nous n'avons pas la même conception de la vie, ce n'est pas nouveau, mais, depuis un certain temps maintenant, ça ne va plus du tout entre nous.

— Attends un peu ! Tu essaies de me coiffer au poteau, espèce de salaud ? Tu essaies de rompre avant que je le fasse, hein ?

— Kate, écoute...

— Non, Stephen, c'est toi qui vas m'écouter. Tu n'as vraiment pas de cœur ! Ce n'est pas un rêve que je fais, concernant Rose, c'est un affreux cauchemar, et parfois, quand je me réveille, j'ai

l'impression qu'il est réel. Elle est partie, comme ma mère. Elle ne reviendra jamais, mais sa vie triste et solitaire continue à me hanter. J'étais tout ce qu'elle avait et, quand elle a disparu, c'est comme si elle n'avait jamais existé. Et je suis terrifiée à l'idée de finir comme elle. Jusqu'ici je t'avais, *toi*, mais maintenant...

Après cet éclat, je me calmai subitement. Stephen demeura silencieux.

— De toute façon, ça n'a plus d'importance, repris-je d'un ton plus ferme, parce que je ne veux plus de toi. Et puis je t'ai déjà expliqué que si j'écoutais les sermons de Bob dans le métro, c'est parce qu'il dit la vérité : je suis tout ce que j'ai.

Et je me mis à pleurer sans bruit pour que Stephen ne m'entende pas.

Il finit par reprendre d'une voix impassible :

— Dans ce cas, je me demande ce qu'on peut faire.

Et j'entendis dans chacune de ses syllabes une indifférence qui me révolta.

Je déglutis avec difficulté.

— Dis-moi la vérité, Stephen : tu crois vraiment que tu m'aimes ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, selon moi, maintenant, tu devrais savoir ! me récriai-je.

Et ma voix se brisa.

— Je suis désolé, dit-il d'un ton imperturbable.

— C'est ça, ta réponse ?

Alors, sans attendre davantage, je raccrochai, plus stupéfaite que triste, finalement. Mes larmes avaient cessé de couler. J'étais sous le choc, non d'avoir perdu Stephen, mais d'avoir gâché deux ans de ma vie avec un homme qui ne m'aimait pas. Toutefois, ma réaction supposait sans doute que moi non plus je n'avais jamais été amoureuse de lui... Sonnée, je regardais fixement une petite craquelure dans le mur depuis un bon moment lorsqu'on frappa trois coups énergiques à ma porte. Un frisson me parcourut, et je me précipitai pour ouvrir, comme si le destin venait de sonner. Un homme âgé se tenait sur le seuil, un plateau à la main. Si ç'avait été Jamie, je me serais probablement jetée dans ses bras.

— Votre dîner, madame.

Je m'écartai pour le laisser entrer et poser le plateau sur la table qui se trouvait dans l'angle de la pièce.

— Risotto de truffes accompagné d'une bouteille de notre pinot noir 2009, avec les compliments du chef et de R.J. Lawson.

— Oh, parfait ! m'exclamai-je avec un rire presque hystérique.

Cette journée m'avait rendue folle ! Le serveur me lança un regard inquiet tout en ouvrant la bouteille afin de me verser un peu de vin.

— Bon appétit, madame, se contenta-t-il de marmonner.

Et il se retira rapidement.

Une fois qu'il fut parti, je m'écroulai de nouveau sur le lit et mes larmes se remirent à couler. Je repensai à Stephen et essayai de retrouver un souvenir joyeux avec lui, à part quand il me prenait dans la laverie de notre immeuble, ce qui n'était pas tout à fait non plus le comble du bonheur... À bien y réfléchir, le temps que nous avons passé ensemble était médiocre, pour ne pas dire sordide !

Rose ne l'avait jamais apprécié, et le qualifiait de pisse-froid. Je songeai soudain au rêve que Stephen avait mentionné lors de notre dispute... Peu après le décès de Rose, j'avais commencé à remettre ma vie profondément en question, et les réflexions que j'en avais tirées me déstabilisèrent : ne pas avoir de famille ou tout ignorer de ses origines donne la sensation de ne pas exister.

Il m'arrivait de me regarder dans le miroir sans me reconnaître. Je ne cessais alors de répéter « Qui suis-je ? », et la sensation et la crainte de ne jamais connaître la réponse me plongeait dans la panique la plus totale. J'aurais tant aimé poser à Rose toutes les questions que j'avais en tête avant sa disparition, mais je n'en avais rien fait. De ma mère et ses parents, je ne possédais que quelques photographies et des bribes d'informations, mais pas assez pour imaginer les vies qu'ils avaient menées. Et, dans mon esprit, s'ils n'existaient pas, alors je n'existais pas non plus ; or, c'est à l'époque où je me mis à croire à ce syllogisme que les rêves commencèrent, ainsi que ces chuchotements que je pensais entendre et qui m'ébranlaient profondément.

À l'enterrement de Rose, son cercueil était fermé, bien sûr, mais, dans mon rêve, il demeurait ouvert ; je la voyais étendue à l'intérieur, avec une expression qui ne lui ressemblait pas. Elle était vêtue d'une robe blanche, une couleur que je ne l'ai jamais vue porter de son vivant, et la tenue ne lui appartenait pas – ce n'était d'ailleurs par celle que j'avais remise aux pompes funèbres. On aurait dit une robe de mariée dotée de manches en dentelle et d'un haut en satin. Seulement, Rose n'avait jamais épousé personne – comme ma mère, elle avait mené une vie solitaire. Dans le rêve, j'avançais vers elle tout en sentant une présence à mes côtés, sans savoir qui c'était. Je me penchais au-dessus du cercueil pour regarder Rose, sans vie, et qui semblait bien plus jeune qu'elle ne l'était au moment de son décès. Elle avait de longues boucles auburn qui tombaient en cascade sur ses épaules recouvertes de dentelle, et lui prêtaient une expression angélique. Elle semblait avoir vingt ans, un âge où je ne l'avais pas connue.

Quand je voulais me tourner pour regarder qui se trouvait à côté de moi, une force invisible m'en empêchait. C'était un de ces moments typiques des rêves où l'on essaie avec acharnement d'accomplir un geste, mais où le corps refuse de coopérer. Je me sentais paralysée. Tout ce que je savais, c'était que la présence que je sentais près de moi me communiquait une sorte d'apaisement. Était-ce ma mère, mon père, Dieu ? Impossible à dire. Je regardais de nouveau dans le cercueil et percevais comme un léger mouvement, qui s'accroissait peu à peu. Je me rapprochais... Je voyais la bouche de Rose bouger, et il était évident que quelque chose ne collait pas, car un cadavre est censé demeurer parfaitement immobile. Par ailleurs, ses yeux étaient grands ouverts, tandis qu'elle s'efforçait opiniâtrement de remuer les lèvres pour parler. C'était terrifiant.

Elle est en vie. Il faut la sauver, hurlais-je, mais aucun son ne sortait de ma gorge.

Elle finissait par ouvrir la bouche, essayait désespérément de me communiquer un message pressant, mais je n'entendais pas ce qu'elle me disait. Tout ce que je percevais, c'étaient des battements de cœur, et à ce moment-là, je me réveillais systématiquement.

Chaque fois que je faisais ce rêve, j'aurais voulu qu'il dure au moins une seconde de plus. J'y repensais ensuite sans arrêt, désireuse de comprendre ce qu'elle voulait me dire. Son corps sans vie dans le cercueil tentant vainement de me parler formait une vision des plus effrayantes. Et pourtant, j'aurais aimé pouvoir m'approcher un peu plus près d'elle, juste pour saisir les mots qu'elle me murmurait. Et même s'il était terrifiant, je savais aussi que ce chuchotement transformerait ma vie pour toujours, si seulement je pouvais en saisir la teneur.

Peut-être essayait-elle de m'avertir au sujet de Stephen.

Peut-être son dernier souhait était-il que je le jette. Et peut-être, peut-être m'avait-elle envoyé Bob pour que ce dernier me rappelle que j'étais tout ce que je possédais...

Me ressaisissant enfin, j'allai m'asseoir à la table et me mis à dîner.

C'était une table pour une personne, ce qui me convenait tout à fait. Ici, j'allais pouvoir me concentrer sur mon article, et impressionner tout le monde, au journal. Alors, je pourrais enfin

avancer dans l'existence.

Un verre de ce délicieux pinot ne me suffisant pas, je m'en resservis un deuxième, puis un troisième. Le risotto était divin, et j'en savourai chaque bouchée en pensant : *C'est ça, la vie, personne n'en a rien à faire de moi, et c'est parfait, puisque je prends soin de moi-même.*

Le balcon était plongé dans l'obscurité à présent, et, tout en finissant mon verre, je contemplais le ciel étoilé. L'infinité du monde soulignait mon insignifiance, songeai-je soudain avant de me lever pour appeler la réception et annoncer qu'on pouvait venir prendre mon plateau. J'avais bu les trois quarts de la bouteille et me sentais un peu ivre quand on frappa de nouveau trois coups à ma porte. J'avais l'intention de m'excuser auprès du serveur pour mon fou rire antérieur, mais, quand j'ouvris, j'eus la surprise de découvrir Jamie sur le seuil de ma chambre. Jamie dans tout l'éclat de sa beauté. Il tenait une petite boîte à la main et, apparemment, autre chose derrière son dos. Je m'écartai pour le laisser entrer.

— Salut, dit-il.

— Salut. Tu ne rentres jamais chez toi ?

Il releva un coin de la bouche, ce qui creusa une fossette dans sa joue, et un sourire amusé flotta sur son visage. Je me rendis alors compte que ma remarque était un peu rude.

— Je veux dire, tu travailles ici 24 heures sur 24 ?

— Je vis sur le domaine.

— Ici ? demandai-je en désignant ma chambre.

— Non, j'habite dans...

Il émit un petit rire, puis poursuivit :

— J'habite dans la grange.

— La grange ? répétai-je en ouvrant de grands yeux.

— C'est vraiment un chouette endroit, bien aménagé, précisa-t-il d'une voix rauque.

Je frissonnai en entendant ses paroles, comme si elles contenaient une promesse.

Nous restâmes silencieux quelques instants, presque gênés. J'avais vraiment trop bu.

— Alors, ce risotto ? demanda-t-il en regardant ma bouche.

— Un délice.

— J'aime la façon dont tu as prononcé ce mot, comme si tu le pensais vraiment.

— Mais c'est le cas ! rétorquai-je en le jaugeant de pied en cap d'un air effronté.

— Tiens, c'est pour toi ! dit-il.

Et il brandit la petite boîte qu'il posa sur la table, tout en sortant de derrière son dos une autre bouteille de pinot.

— Au cas où tu aurais besoin de réserve, précisa-t-il avant de désigner la boîte : Et ça, c'est un petit cadeau.

— Je ne crois pas que je devrais continuer à boire.

Il haussa les épaules.

— C'était juste au cas où.

Puis il pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourna vers moi.

— J'ai été ravi de faire ta connaissance, Kate. J'espère que tu passeras une bonne nuit.

— Attends...

Il fit volte-face, et une sorte d'espoir éclaira ses traits.

— Oui ?

— J'aimerais que tu sois là quand je vais ouvrir la boîte pour pouvoir te remercier de vive voix.

Je m'en saisis alors et, soulevant le couvercle, découvris deux bouchées chocolatées au caramel

salé, posées sur deux minuscules napperons. L'eau me monta immédiatement à la bouche.

— Miam ! Ce sont mes préférés. Comment le savais-tu ?

— Il faut croire que le hasard a bien fait les choses.

Il se tenait toujours près de la porte, adossé au mur, les mains dans les poches.

— Et merci pour la bouteille, mais, franchement, ce ne serait pas raisonnable de ma part de l'ouvrir.

— Nous pouvons la partager, si tu veux.

Sur ces mots, je lui décochai un sourire, pris un chocolat dans la boîte et mordis dedans ; le caramel me collant aux doigts, j'en détachai l'autre moitié et m'avançai vers lui pour la porter à hauteur de sa bouche.

— OK, on partage.

J'étais ivre, mais je m'en fichais.

Il me saisit vivement le poignet et m'attira à lui. Sans me lâcher du regard, il fourra le chocolat dans sa bouche, puis lécha le caramel sur mon index. Après quoi, s'approchant de mon oreille, il murmura :

— Est-ce que ton petit ami aime partager ?

Je me sentis rougir des pieds à la tête et en restai bouche bée.

Il recula d'un pas et émit un rire bref.

— C'était juste histoire de te taquiner, Katy, déclara-t-il.

Et il se mit à scruter mon visage avec une telle intensité que j'en fus profondément troublée.

— Je serai respectueux, je te le promets, ajouta-t-il.

Je lui donnai une légère bourrade sur le torse, petit rire moqueur à l'appui.

— Ouvre la bouteille, alors !

— Ah bon ? Et tu crois qu'en me le demandant sur ce ton je vais obtempérer ?

— Ah, tu pousses !

On éclata de rire tous les deux.

— OK, s'il te plaît, Jamie, buvons ce vin ensemble.

Il s'empara de la bouteille, d'un tire-bouchon, de deux verres et déclara :

— Allons le siroter dehors. La nuit est si douce qu'il serait dommage de ne pas en profiter. Je vais te montrer la piscine.

Ne prenant rien d'autre que ma clé, je lui emboîtai le pas. Avant de sortir, je vérifiai mon image dans le miroir. Pas brillant ! Je portais toujours mon tailleur bien sage et mes chaussures de matrone ; quelques mèches s'étaient échappées de mon chignon et des traces de mascara avaient coulé sur mes joues quand j'avais pleuré. En somme, la pire femme avec qui un homme puisse avoir rendez-vous !

Sauf qu'il ne s'agit pas d'un rendez-vous, me rappelai-je alors, tout en me rendant également compte que Jamie n'était pas un homme comme les autres, car mon apparence ne semblait pas le rebuter.

Je lui jetais des coups d'œil à la dérobée, fascinée par le curieux mélange de douceur et d'assurance qui émanait de sa personne. Une fois en bas des marches, il déclara au réceptionniste :

— Nous allons à la piscine, George.

— OK, vieux, je vous envoie des draps de bain.

Je voulus protester : pourquoi aurions-nous besoin de serviettes ?

Mais Jamie me présenta son bras pour que je le prenne et déclara à mon intention, comme s'il avait lu dans mes pensées :

— Ne t'inquiète pas, cela fera de bons coussins !

— Tu as raison, approuvai-je finalement.

Nous avons traversé un grand salon qui menait à une immense véranda, de laquelle partaient des marches en pierre débouchant sur un portillon. Un écriteau y était accroché, indiquant que la piscine fermait à 22 heures.

— L'heure est passée, constatai-je.

— C'est moi qui nettoie cette piscine, je peux m'y baigner quand je veux ! répliqua-t-il.

Et il me fit un clin d'œil.

— Mais je ne pensais pas qu'on allait nager... Attends, tu entretiens aussi la piscine ? Y a-t-il des choses que tu ne fais pas, ici ?

— J'ai tout fait sur cette propriété au moins une fois. Même le ménage pendant une semaine.

— Pourquoi ?

— Par curiosité, j'imagine. Je voulais savoir ce que chaque job exigeait. Et comme Susan m'aime énormément, elle a accepté. Ainsi, je peux remplacer une personne absente au pied levé, car je suis toujours là, tu vois ?

— Et R.J., il est toujours là, lui ?

— La plupart du temps.

La piscine, superbe, comportait une cascade en pierre, à l'opposé de l'endroit où nous nous tenions, c'est-à-dire près d'une table. Pendant que Jamie ouvrait la bouteille, je tirai une chaise.

— On va plutôt boire les pieds dans l'eau, non ? demanda-t-il sur un ton empressé.

— Elle n'est pas un peu froide ?

— Non, elle est chauffée.

— Dans ce cas, pourquoi pas ?

Je retirai mes chaussures et roulai mon pantalon sur mes mollets, puis je le suivis au bord de la piscine où il disposa deux serviettes en guise de coussins. À son tour, il releva son jean et s'assit près de moi avant de plonger les pieds dans l'eau. Soudain, j'eus la folle envie de rejeter en arrière les mèches brunes qui venaient de lui tomber sur le front, mais me contentai finalement de le regarder faire, observant proprement subjuguée les muscles qui roulaient sous sa peau. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de sa personne, et il s'en rendit compte, puisqu'il demanda en me tendant mon verre :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. J'ai juste envie de tout oublier pendant quelques instants...

— C'est vrai ? demanda-t-il d'un ton intéressé.

Je hochai la tête.

— Ça tombe bien, j'ai une super idée.

J'enfonçai un pied dans l'eau... Mmm, elle était aussi chaude qu'un bain, ce qui eut pour effet immédiat de m'apaiser.

— C'est quoi, ta super idée ?

— Eh bien, petite curieuse, je vais te montrer...

Il bondit sur ses pieds, franchit le portillon, tripatouilla je ne sais quoi... et les lumières s'éteignirent. Toutes, celles de la piscine, du patio et même de la cascade. Je vis alors de la vapeur s'élever de la surface de l'eau et un million d'étoiles parurent s'allumer dans le ciel. J'avalai une gorgée de vin, et du silence s'éleva tout à coup la voix sentimentale de Will Ryan, filtrant doucement des baffles, à l'extérieur. Jamie revint s'asseoir à côté de moi.

— J'adore ce type. Il est vraiment doué, dis-je.

— Ouais, et il est génial. Sa femme et lui jouent dans un petit bar pas loin d'ici, le samedi. Tu

voudras qu'on y aille ?

— Avec plaisir ! Si je suis encore là.

Je lui lançai un coup d'œil... Le magnifique Jamie avait retiré sa chemise et était en train de défaire son pantalon ! Même dans la pénombre, je distinguais nettement les muscles sinueux de ses bras, tout comme ses abdominaux et ses pectoraux bien dessinés. Il m'adressa un sourire taquin.

— Que comptes-tu faire, au juste ? m'écriai-je d'une voix sourde.

Je ne voulais pas non plus réveiller toute la maisonnée.

— Un petit plongeon en ta compagnie ! Tu voulais tout oublier, il me semble.

— Ah non, je ne plonge pas !

— Comme tu veux !

Il ôta alors son jean et sauta dans l'eau, vêtu uniquement d'un caleçon gris et bleu.

Quand il refit surface, il tenait son sous-vêtement par un doigt, au-dessus de sa tête. Il le fit tourner et le lança dans ma direction ; la « chose » atterrit à ma gauche dans un « ploc ».

— Tu n'as pas osé ! m'exclamai-je.

— Pourquoi ? Il fait nuit, tu ne me vois pas. Et puis je suis certain que tu ne vas pas résister à la tentation de venir me rejoindre.

— Et qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Les jolies filles sont toujours un peu zinzins.

— Et toi, tu te crois intelligent, c'est ça ?

— Tu n'imagines même pas, répliqua-t-il d'un ton soudain sérieux. Allez, viens, Katy, je promets que je ne te regarde pas.

À ce stade, il est bon de rappeler que j'avais bu, que j'étais complètement ivre et que la présence de Jamie me grisait encore davantage. De ses longs cheveux mouillés ruisselaient des gouttelettes qui tombaient sur ses épaules. Je me mis à rire.

— Retourne-toi ! ordonnai-je. Tu as vraiment intérêt à ne pas me regarder.

— Promis ! lança-t-il.

Et il s'élança à l'autre bout de la piscine, me tournant le dos.

En un rien de temps, je me retrouvai en culotte et en soutien-gorge ; je baissai la tête pour examiner mes sous-vêtements : ils auraient pu passer pour un bikini, s'ils n'avaient pas été en soie. *Bah, peu importe !*

Je me glissai en douceur dans l'eau, à l'opposé de l'endroit où se tenait Jamie. Une trentaine de mètres nous séparaient. La piscine était fantastique. Alors que j'étais parvenue à me détendre, je pris tout à coup conscience que je me baignais avec un homme nu que je connaissais à peine. Pis encore, d'un homme nu et particulièrement séduisant.

— Bon, je suis dans l'eau, mais reste à distance.

Il se retourna, un grand sourire aux lèvres, et disparut sous la surface bleutée.

Bon sang, qu'est-ce qu'il allait faire ?

Je me sentis subitement nerveuse, presque effrayée. Sans la voix apaisante de Will Ryan et ses tendres paroles, je crois que j'aurais été tout simplement terrifiée...

Quand Jamie posa ses mains sur mes hanches, je ne sursautai pas, car je l'avais entendu approcher. Il surgit de l'eau sans me lâcher. Il ne souriait pas, mais cherchait mon regard. Et puis il leva les bras afin de ramener ses cheveux en arrière, et je dus faire appel à toute ma résistance pour ne pas lécher, de la pointe de la langue, les gouttes qui couraient sur ses épaules et ses pectoraux. Je fermai les paupières quand il combla la distance qui nous séparait... De la bouche, il effleura alors ma nuque.

— Ouvre les yeux, ma belle.

— Je...

— Je sais, tu as un petit copain, dit-il en relevant un coin de sa bouche. Mais nous sommes néanmoins amis, non ?

— Si, dis-je en soupirant.

— Tu as pleuré tout à l'heure. Pourquoi ?

Je secouai la tête.

— J'espère que ce n'est pas à cause de la façon dont R.J. t'a traitée.

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Il hocha la tête, puis détourna les yeux une seconde.

— Tu es chatouilleuse ?

— N'essaie même pas !

Il se mit à rire.

— Au moins, je sais une chose...

— Quoi donc, petit génie ?

Il posa de nouveau la main sur mes hanches, et je ne le repoussai pas, même si je savais qu'il avait franchi les limites. Il était si bon de sentir sa chaleur et son assurance m'envelopper...

Il m'adressa un sourire entendu, avant de déclarer d'un ton presque nostalgique :

— Ça va être difficile d'être juste ton ami. Mais je te promets que je vais essayer. Seulement... tu me plais. Tu es douce et spirituelle, et tu es aussi la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée.

Je poussai une petite exclamation stupéfaite. Il s'interrompit et posa sur moi un regard chargé de désir avant de rouvrir la bouche...

— Arrête ! murmurai-je aussitôt.

— Ce n'est pas une hyperbole, Katy, je te le jure.

Je me mis à rire et me laissai glisser sous l'eau... Jamie avait perdu la tête, pensai-je. Je ne correspondais pas du tout à sa description.

Mais il était vrai que j'avais laissé Stephen me dévaloriser pendant trop longtemps !

Chapitre 4

ALLÉGORIE

Enfilant mes habits sur mes sous-vêtements mouillés, je tournai le dos à Jamie quand il sortit à son tour de la piscine, de l'autre côté. Il se rhabilla rapidement, et quand je lui fis de nouveau face, il ramassait son caleçon trempé pour l'enrouler dans une serviette.

Je n'éprouvais aucun scrupule d'avoir accepté tacitement son audace. Ça m'avait plu !

— Je te raccompagne, dit-il.

— Génial, merci. Je suis morte de fatigue.

Je me sentais un peu inhibée après son adorable et poétique aveu.

Nous nous dirigeons donc vers l'auberge quand il déclara :

— Je dois prendre un truc dans mon pick-up, j'en ai pour une seconde. Ça ne te dérange pas ?

— Pas du tout.

Sur ces mots, il ouvrit la portière passager et sa silhouette me bloqua la vue. J'entendis alors le glissement d'une fermeture Éclair, puis il fouilla dans je ne sais quoi. Cela prit plus d'une seconde...

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je.

— Juste une minute, d'accord ?

Poussée par ma curiosité naturelle, je m'avançai sur la pointe des pieds et me penchai pour voir ce qu'il fabriquait. Il se retourna brutalement, la main derrière le dos.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien d'important, répondit-il nerveusement.

— Dans ce cas, je peux voir...

Dix bonnes secondes s'écoulèrent avant qu'il finisse par me montrer ce qu'il tenait, en l'occurrence une sorte de seringue.

J'en restai bouche bée.

— Tu... Tu te drogues ?

— Non... Enfin, en un sens, si, mais ce n'est pas ce que tu crois.

— Bon, alors qu'est-ce que c'est ?

Nous étions tous les deux hésitants.

— De l'insuline.

Une exclamation de surprise m'échappa.

— Tu es diabétique ?

— Oui, de type 1.

— Je suis désolée.

Il secoua la tête.

— Pas de souci. Je vis avec depuis longtemps.

— Et cela te gênait de me le dire ? repris-je avec douceur.

— Non, mais je ne voulais pas t'embêter avec ça. Il se trouve que je dois absolument m'injecter une dose, et je sais que la vue d'une seringue indispose certaines personnes.

— Ce n'est pas du tout mon cas, lui assurai-je, émue. Mais merci pour ta prévenance.

À l'âge de huit ans, j'avais dû jouer les infirmières auprès de ma mère que le cancer rongea peu à peu. Puis, à vingt-cinq ans, j'avais vu Rose, la seule autre personne que j'aie jamais aimée, consumée en un rien de temps par une sale bactérie attrapée à l'hôpital. Peu de choses pouvaient me faire tourner de l'œil.

Il tenait toujours la seringue et me regardait droit dans les yeux.

— Bon, je vais me piquer maintenant, d'accord ?

Puis il m'adressa un doux sourire, et je hochai la tête. Il retira l'embout de la seringue avec les dents, et le tint dans sa bouche tandis qu'il relevait son tee-shirt. Mon regard fut alors attiré par son jean sans ceinture, qui lui tombait sur les hanches. Il avait le ventre plat et musclé, et se présentait sous un angle qui incitait à laisser glisser les yeux un peu plus bas encore...

Quand je relevai la tête, je vis qu'il était concentré sur sa seringue, semblable à un stylo. Il appuya sur le dessus et une minuscule goutte sortit au bout de l'aiguille. Une odeur de médicament très puissant emplit brusquement l'air du soir, et ensuite, comme s'il avait dû le faire un million de fois, il pinça un peu de peau au-dessus de sa hanche et ficha l'aiguille dedans. À cet instant, il grimaça légèrement, pressa de nouveau le haut de la seringue et la retira rapidement avant de remettre l'embout, avec les dents, sans s'aider de ses mains.

— Merde, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai touché un petit vaisseau.

— Oh ! C'est grave ? demandai-je d'un ton affolé.

Il se mit à rire.

— Pas du tout, ma douce, juste un peu de sang.

Puis il regarda autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose, et je vis effectivement qu'il saignait à l'endroit de l'injection. Quelques gouttes avaient coulé sur son jean. Apercevant nos serviettes sur le capot du pick-up, j'en saisis une et me penchai pour l'essuyer délicatement.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il d'une voix amusée.

— J'absorbe le sang.

— J'aurais pu le faire.

— Oh !

Je levai les yeux vers lui, soudain mortifiée. N'aurais-je pas dû ? Je n'arrivais pas à déchiffrer son expression.

— Je suis désolée, ajoutai-je.

Il me sourit, mais je crois que lui aussi était un peu stupéfait.

— Non, je ne voulais pas que tu te sentes obligée de m'aider, c'est tout.

— Je sais, mais j'en avais envie et, comme je te l'ai dit, il en faut plus pour me faire tourner de l'œil.

— Merci.

— Bon, je te raccompagne à ta chambre, reprit-il. Tu dois être épuisée.

— Oui. La journée fut longue et... étrange.

— Mais pas trop mauvaise, j'espère, dit-il alors que nous montions l'escalier.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Tu viens de dire qu'elle a été longue et étrange.

— Elle m'a aussi apporté son lot de bonnes surprises, lui assurai-je.

Une fois devant ma porte, je me tournai vers lui avant d'ouvrir.

— De fait, je devrais te remercier, car c'est grâce à toi que cette journée n'a pas viré au fiasco, bien que j'aie percuté ton pick-up.

Il hocha la tête.

— Eh bien, merci à toi d'avoir épongé mon sang.

— Pas de souci.

— Bon, ma liste s'allonge...

Je haussai un sourcil, étonnée.

— Ah bon ? Quelle liste ?

— La liste des raisons qui font que ça va être difficile.

J'inclinai la tête, l'encourageant à élaborer. Il me sourit.

— Car, maintenant, tu as ajouté la compassion et la tendresse à la liste.

Se penchant vers moi, il me donna un baiser sur la joue.

— Bonne nuit, Katy, à demain.

Ah, je voyais de quelle liste il voulait parler !

Tiens, moi aussi, j'allais dresser une liste, et la promesse de le voir le lendemain fit battre mon cœur un peu plus vite.

Stephen qui ? pensai-je, un sourire aux lèvres.

Le lendemain matin, comme promis, je trouvai le programme sous ma porte. En haut, figurait en gras le mot **MERCREDI**, suivi des plats servis au petit déjeuner, avec une case à cocher en fonction de mes envies. Dans la marge, quelqu'un avait écrit : « Je recommande les œufs Comtesse ou les œufs Blackstone (sans bacon, bien sûr). »

Incroyable ! Des recommandations personnelles, et on avait eu la prévenance de se rappeler que j'étais végétarienne.

Après le choix du petit déjeuner, venait un programme détaillé.

10 heures : visite privée et éducative de l'établissement vinicole avec Guillermo. RDV dans le lobby.

Là encore, je remarquai une petite annotation, un smiley avec une grimace, et je compris alors qui était intervenu : Jamie ! D'ailleurs, il avait griffonné son nom en tout petit, à côté. Je ne pus réprimer un sourire en poursuivant ma lecture.

12 heures : expérience culinaire et dégustation de vin privée avec notre chef, Mark.

De nouveau, j'avais droit à un smiley de Jamie.

14 heures : Visite du domaine avec Susan.

« À la place de Jamie, était-il précisé, car voyez-vous, jeune fille, je dois travailler. »

Un grand espace s'ensuivait, puis de nouveau son écriture : « Le personnel de R.J. Lawson aimerait te convier à un coucher de soleil en voilier dans la baie de San Francisco. Rendez-vous à 16 heures. »

Tiens... Tout le personnel allait sortir avec moi... À moins que ce ne soit juste Jamie...

Après avoir mangé les meilleurs œufs Comtesse de ma vie, je fouillai dans ma valise pour décider ce que j'allais porter ce jour-là. Elle était remplie de vêtements plutôt classiques, et je n'étais pas très

sûre qu'ils soient adaptés pour une journée dans un vignoble. Soudain, j'eus une idée pour pimenter mon blazer noir : j'avais en effet apporté un caraco, que je portais normalement sous une tunique. J'enfilai rapidement ce haut en soie bordeaux, mon jean le plus serré et mon blazer noir, tout de même. Je mis aussi des talons.

J'avais envie d'annoncer à Jamie, dès que je le reverrais, que j'avais rompu avec mon petit ami, mais l'avertissement de Susan m'avait un peu refroidie ; par ailleurs, cela avait-il vraiment un sens de sortir avec un homme qui habitait à trois mille kilomètres de Chicago ?

Avec celui-ci, oui, ne pus-je m'empêcher de penser.

Il était temps d'appeler Jerry pour le tenir au courant de l'évolution de la situation, même si je n'avais pas du tout progressé sur mon histoire.

Je cherchai son nom dans mes contacts et appuyai dessus ; il décrocha avant que ça sonne.

— Jerry à l'appareil !

— J'ai un problème.

— Bonjour à toi aussi, Kate.

— Je suis sérieuse !

— Félicitations ! Ça fait longtemps que tu ne l'as pas été.

Nous avons souvent ce genre d'échanges avec Jerry : il se moquait de moi ou me taquinait afin, pensait-il, d'insuffler de l'inspiration à mon écriture. J'étais de mon côté certaine à quatre-vingt-dix pour cent qu'il souffrait d'un trouble du déficit de l'attention. Combien de fois n'avions-nous pas partagé notre déjeuner dans un parc, parfois au Lincoln, parfois à Stanton. Et tandis que nous savourions nos sandwiches, nous discussions de sujets profonds, tels que la mortalité ou la faim dans le monde. Et, tout à coup, Jerry levait la tête et disait : « Ça alors, regarde ce cerf-volant, on dirait un calamar géant. » Jamais je ne l'inviterais au Millennium Park, ce n'était même pas la peine. Je connaissais d'avance sa réaction : il s'assiérait ici ou là, et regarderait fixement les sculptures géantes, sans doute hypnotisé. Elles seraient trop massives pour son cerveau, et il ne cesserait à coup sûr de répéter : « Quel énorme objet métallique, quel énorme objet mécanique... » C'était un homme extrêmement rapide : il pensait, mangeait, écrivait et parlait vite, et marchait même à une vitesse supérieure à la moyenne, mais sa capacité de concentration n'excédait pas quelques secondes. Ses deadlines étaient parfois déraisonnables, et son esprit gérait difficilement des digressions dans une conversation, de sorte qu'il allait toujours droit au but.

— Arrête, Jerry.

— Ça se passe mal ? C'est tout ce que je veux savoir, en fait.

— Oui, pour répondre à ta question, ça se passe mal. R.J. est un peu spécial.

— Un peu spécial ? C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il est vraiment con. Il n'a pas arrêté de me faire des avances pendant l'interview.

— Tu as couché avec lui ?

— Mais non !

— Bien. Tu en as l'intention ?

— Certainement pas ! Enfin, Jerry, pour qui me prends-tu ?

— C'est bien que ce soit un crétin. Comme ça, tu ne t'aviseras pas de coucher avec lui.

— J'ai compris. Mais en quoi est-ce cool qu'il soit un crétin ?

— Parce qu'on a toujours besoin de partir d'un certain point de vue, quand on écrit un article, Kate.

— En tout cas, l'endroit est charmant, tout comme les gens qui travaillent pour lui. Quant au vin, il est phénoménal. À part ça, je sais aussi qu'il a un droit de veto sur mon article.

De son débit si caractéristique, il répondit :

— Écoute, dans un contrat, les failles, c'est inévitable... Si tu m'avais dit que R.J. était le plus philanthrope des hommes, un don de Dieu pour les femmes et l'humanité, j'aurais dit : « Génial, analysons les choses sous cet angle ! » Tu comprends ? N'angoisse pas trop, je ne t'ai pas non plus envoyée dans la jungle. Tiens-t'en aux faits. Interroge aussi le personnel pour découvrir ce que ses employés pensent de lui. Essaie de comprendre pourquoi son vin remporte des prix, etc.

— Son vin est primé parce qu'il est sacrément bon.

— Oui, mais pourquoi ? En quoi leurs méthodes sont-elles différentes ? C'est ça que tu dois trouver.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— À propos, je suis désolé pour Stephen.

— Mais... comment sais-tu... ? demandai-je, décomposée.

— Beth l'a vu ce matin en train de prendre son petit déjeuner dans un café.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il lui a raconté ?

— Euh, ce n'est pas tant ce que...

— Tu veux dire quoi, au juste ? l'interrompis-je.

Et tout à coup, cela fit tilt.

— Il était avec une femme, c'est ça ? Ce matin ? Déjà ? Ah, le chien !

— Oui, et tu connais Beth... J'imagine qu'elle a foncé sur lui et lui a asséné un truc du type : « Quand le chat n'est pas là, les souris dansent... », enfin tu vois, et donc il lui a annoncé que vous aviez rompu.

— Ah, quel connard !

Quelques secondes de silence s'ensuivirent, ce qui était rare lors d'une conversation téléphonique avec Jerry. Était-il en train de se frotter le menton et de regarder le plafond ? Ce n'était pas impossible.

— Tu peux le répéter ? reprit-il avec un sourire dans la voix.

— Jerry !

— Écoute, Kate, je suis vraiment désolé, mais je ne portais pas ce gars-là dans mon cœur.

Et il n'était pas le seul. Rose non plus ne l'aimait pas, et Beth ne pouvait pas le sentir, encore que cette dernière supportait difficilement les hommes. Cela dit, même le gardien de notre immeuble le détestait ; il fronçait les sourcils dès qu'il l'apercevait.

— Je te rappelle plus tard, déclarai-je.

— OK. Ne pense plus trop à Stephen, tu mérites mieux que lui. Concentre-toi sur ton travail, épuise ton entourage avec tes questions et mets-les KO, petite.

— Ouais, parce que ça, je sais le faire, répondis-je d'un ton sarcastique.

— Ça suffit, maintenant, Kate, au travail ! Je ne veux plus entendre ce genre de réflexions. Et attention, ne couche pas avec le génie.

— Au revoir, Jerry.

Il me restait un quart d'heure avant mon rendez-vous dans le hall ; j'en profitai pour brancher mon ordinateur et tentai en vain de me connecter au wifi pendant dix minutes. Le mot de passe que l'on m'avait donné ne fonctionnait pas ; j'ouvris donc un document Word à la place et commençai à taper quelques notes.

R.J. : crétin, aucun signe de génie chez lui, se vante d'avoir de l'argent, a des mains de fille.

Bon sang ! Comment allais-je pouvoir écrire un article de fond avec si peu d'informations ? Je me remis à taper :

Propriété : production durable, beaux vignobles, cadre rustique, charme d'un monde disparu, vin formidable.

Et enfin :

Jamie : grandes connaissances viticoles et fierté de la propriété, diabétique, adorable, sincère, beau, charmant, mains chaudes et vigoureuses, m'aime bien...

Et puis je dus y aller, car l'heure tournait.

Chapitre 5

À TROIS

Sortant précipitamment de ma chambre, j'en claquai la porte et dévalai l'escalier... pour me heurter au torse dur de Jamie. Je levai les yeux. Il arborait un large sourire.

— Bonjour, mon ange, dit-il d'une voix toute douce. Il va falloir que tu changes de chaussures, tu le sais, n'est-ce pas ? Tu as apporté une autre paire, j'espère.

Je reculai d'un pas pour mieux le détailler. Il portait un jean déchiré, des bottes de travail et un t-shirt blanc sous une chemise à carreaux non boutonnée. Je regardai mes chaussures.

— OK, je reviens, dis-je.

Et je remontai dans ma chambre.

À part mes escarpins et mes mocassins, j'avais une vieille paire de baskets à damier que j'emportais partout, car je pouvais les glisser dans n'importe quel sac. Normalement, je n'aurais pas été gênée de les mettre, mais quand je me mirai dans la glace, il me fallut bien reconnaître qu'elles n'allaient pas du tout avec ma tenue. Ôtant rapidement mon blazer, j'enfilai mon sweat-shirt gris à capuche avec le logo de l'université de l'Illinois.

Quand je redescendis dans le lobby, Jamie jaugea mes chaussures, puis releva la tête, un sourire aux lèvres.

— Parfait. Tu es ravissante. En avant, Chiefs !

Il venait de lire l'inscription qui figurait sur mon sweat-shirt.

— En réalité, il s'agit de Chief Illiniwek, mais il y a eu une controverse à ce sujet. Et toi, tu es allé à l'université ?

— Et comme tu n'en es pas sûre, tu préfères ne pas demander directement : « Quelle fac as-tu fréquentée ? »

J'émis un rire nerveux.

En gros, je venais de l'insulter.

Il se dirigea alors vers la porte, me faisant signe de le suivre.

— Allons retrouver Guillermo ! dit-il.

Je lui emboîtai le pas, et nous traversâmes le grand salon pour sortir.

— Je suis désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire. Bon, à quelle fac es-tu allé ?

Il leva les bras et fit un mouvement circulaire.

— Partout. Là où on m'a accepté.

— Donc tu n'as pas suivi de formation universitaire classique ? dis-je avec un sourire, désireuse de comprendre ce que cette réponse signifiait.

— Si, j'ai des diplômes, affirma-t-il en relevant un coin de sa bouche. Mais j'ai bien plus appris des gens qui m'ont entouré.

Puis il désigna l'homme qui se dirigeait vers nous et ajouta en élevant la voix :

— Comme Guillermo, par exemple. Ce gars a grandi dans les vignes, fabrique du vin et perfectionne chaque jour son art.

Guillermo, un homme trapu d'une cinquantaine d'années, donna une poignée de main à Jamie tout en l'étreignant, à la façon des hommes qui s'apprécient.

— J, bouge-toi, c'est encore la pleine saison.

Jamie éclata de rire et se tourna vers moi.

— Bonne visite ! On se revoit tout à l'heure.

Sans me lâcher du regard, il ajouta à l'intention de Guillermo :

— Je te présente Katy. Ramène-la entière, compris, mec ?

Guillermo se mit à rire.

Une fois Jamie parti, je déclarai :

— Ravie de vous rencontrer, Guillermo.

Il me serra la main, et j'ajoutai :

— À propos, qu'entendez-vous par pleine saison ?

— Ça veut dire que nous vendangeons encore, *mija*. Bon, allons voir ça de plus près.

À ses côtés, je traversai un vaste océan de vignes.

— La première chose que vous devez savoir, c'est que tout dépend du fruit, de la grappe de raisin.

Regardez, ils ne sont pas comme ceux que vous connaissez.

Et il s'arrêta devant un pied de vigne où pendaient des grappes à l'aspect bien terne.

— Vous voyez, ma chère, c'est avec ce raisin que nous faisons le pinot noir. Il est moins coloré.

— Il n'a pas l'air fameux.

Il secoua la tête.

— Détrompez-vous, il est excellent. Il nous a fallu dix ans pour obtenir ce raisin destiné au pinot noir, que les Français, eux, cultivent depuis des siècles.

Il détacha quelques grains et me les donna. Je me les fourrai dans la bouche.

— Waouh ! Je ne m'attendais pas du tout à ça ! m'écriai-je en recrachant la peau.

— Il est juteux, n'est-ce pas ? Plus juteux que ce que vous mangez habituellement ?

— Absolument ! Et très sucré. Mais son goût n'a rien à voir avec celui du pinot noir.

Il se mit à rire.

— Eh bien, vous voyez, c'est la peau qui lui donne toute sa saveur. Elle lui confère une certaine amertume et épaisseur, dont est dépourvu par exemple un pied de Thompson sans pépins, et c'est également pourquoi il n'est pas aussi agréable à manger. Mais cela donne un vin fantastique, n'est-ce pas ?

— Une question me taraude. Il y a longtemps que vous travaillez ici. Alors pourquoi n'est-ce que depuis que Lawson a racheté le vignoble que les vins sont si bons ?

— Il m'a envoyé en France.

Guillermo marqua une pause et fronça les sourcils.

— Il a tout pris en charge, et j'ai passé un mois là-bas. J'y ai énormément appris, même si je connaissais la plupart des techniques, mais j'avais besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire. Lawson m'a donné les ressources et l'espace. Les cépages de pinot noir étaient peu développés sur le domaine. À mon retour de France, nous nous sommes concentrés sur ce vin-là et nous lui avons alloué davantage d'hectares.

— Pourquoi Lawson s'est-il consacré plus particulièrement au pinot noir ?

Guillermo haussa les épaules.

— Par romantisme, j'imagine.

— J'en doute.

— Non, vraiment ! Il voulait produire du pinot noir parce qu'il trouve que c'est un vin sexy.

Et il se mit à rire, comme s'il estimait pour sa part que c'était ridicule.

À cet instant, je me rappelai le passage d'un article que j'avais lu dans *Vanity Fair*.

Le pinot noir est sans conteste le plus romantique des vins, doté d'un bouquet voluptueux, d'une attaque suave et d'un corps puissant, il rappelle un coup de foudre, il rend le sang plus chaud et l'âme si poétique que c'en est presque gênant.

— En un sens, cela se comprend venant d'un homme si... (*affreusement macho*, pensai-je.)

Puis j'ajoutai à haute voix :

— ... si désireux de vendre son vin.

— Peut-être, fit Guillermo. Avançons, *mija*.

Tandis que nous descendions les rangs de vigne tout en nous dirigeant vers la structure qui ressemblait à un entrepôt, je me mis à questionner Guillermo, histoire de mieux le connaître.

— Est-ce que vous avez une famille ?

— Oui, nous habitons là-bas, au bout de la route. Patricia, ma femme, travaille à la réception de l'auberge, et nous avons deux filles. Elles sont toutes les deux étudiantes, l'une à Berkeley et l'autre à l'Université d'Arizona.

— Ah bon ? Et vous avez les moyens de leur payer de si prestigieux établissements ?

Il tourna alors le visage vers moi, l'air vexé.

— Désolée, enchaînai-je aussitôt, je ne voulais pas vous offenser. Comme vous devez travailler sans relâche pour R.J., j'espère que vous avez des revenus corrects et des primes sur les bénéfiques.

Il hésita, puis répondit d'une voix plus réservée que précédemment :

— Oui, bien sûr... C'est lui qui a inscrit mes filles à l'université, il est comme un fils pour moi, mais lui aussi a pris soin de moi.

Ces propos me stupéfièrent. R.J. représentait une contradiction absolue à mes yeux : il pouvait se comporter comme le dernier des crétins, et être en même temps aux petits soins pour son entourage. À moins qu'il n'ait joué le rôle du méchant avec moi, qui appartenait au monde médiatique, pour que je ne puisse pas dévoiler sa réelle personnalité.

J'aperçus soudain une immense machine rouge, semblable à un tracteur, qui avançait lentement vers nous et semblait construite pour chevaucher les rangs de vigne. Guillermo m'attrapa gentiment le bras et me fit passer dans le rang voisin.

— Laissons-lui la place de passer, me dit-il.

— C'est quoi, cet engin ? demandai-je.

— Une machine à vendanger, m'apprit-il. Nous ramassons la plupart de la récolte à la main, mais nous utilisons malgré tout une ou deux vendangeuses mécaniques pour être dans les temps. Leur carburant est bio, grâce à Jamie.

— Comment ça marche ?

— Elles font vibrer la vigne en douceur, même si elles ont l'air intimidantes, ce qui permet à la grappe de se détacher et de tomber dans une hotte.

Quelques rangs plus loin, je repérai Jamie. Il avait ôté sa chemise et son tatouage ocre sur son bras gauche contrastait fortement avec la blancheur de son tee-shirt. Même à cette distance, je voyais un voile de sueur sur son visage. Il portait aussi une casquette noire et des lunettes de soleil. Mauvais garçon, gentil garçon, quel genre d'homme était-il vraiment ?

Je fis un signe de la main pour attirer son attention ; au même instant, un ouvrier lui remit quelque chose de sorte que, mains chargées, il inclina la tête en arrière et envoya un baiser dans ma direction.

Je m'esclaffai, puis me tournai vers Guillermo qui me regardait en souriant.

— Allez, on se concentre, *mija*.

Je haussai les épaules, comme si je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait.

— Jamie peut exercer ce travail aussi physique, en dépit de son diabète ?

— Oui, bien sûr. L'exercice est bon pour les diabétiques, cela permet de diminuer naturellement le taux de sucre. C'est pour cela que Jamie est si musclé.

— Ça, oui...

Guillermo haussa un sourcil.

— J'imagine que vous avez envie de voir le pressoir ?

J'éclatai de rire.

— Et comment !

Il m'emmena alors dans l'entrepôt où l'on entrait par une grande porte coulissante. Visiblement, les raisins vendangés ce jour-là n'avaient pas encore été foulés, car il régnait un calme curieux. Guillermo me désigna un entonnoir en inox surplombé par une grande machine noire.

— Voilà, c'est le pressoir. Un des meilleurs, et en tout cas le plus délicat pour un foulage à grande échelle. Nous en avons testé quelques autres avant de trouver celui-ci.

J'en fis le tour pour l'étudier et prendre des notes mentalement ; je repensai alors à un épisode de *I Love Lucy*, où le personnage principal incarné par Lucille Ball foule le raisin dans une immense cuve, nu-pieds, en compagnie d'une Italienne.

— Je croyais que j'allais pouvoir jouer à Lucille Ball, pendant que je serais ici, dis-je par plaisanterie, même si l'idée m'aurait réellement plu.

Une voix s'éleva tout à coup dans mon dos, et je sursautai.

— On peut tout à fait arranger ça.

Je pivotai sur moi-même : Jamie était adossé contre l'encadrement de la porte, magnifique et transpirant, Chelsea à ses pieds. Il enleva sa casquette, se passa les doigts dans les cheveux, puis la remit. Quand je le regardais, le temps semblait s'arrêter : ses gestes me semblaient assez lents, comme si on me passait une scène au ralenti.

— C'est-à-dire ? questionnai-je.

— Donne-moi deux minutes, dit-il.

Et il disparut. Guillermo secouait la tête, se retenant visiblement de rire.

— Bon, je crois que mon rôle est terminé, *mija*. Je dois retourner travailler. Vous avez encore des questions ?

— Oui, des millions !

— Dans ce cas, il faudra les poser à Jamie. Il connaît vraiment bien son domaine.

Je hochai la tête.

— Entendu. J'ai été ravie de vous rencontrer. Merci beaucoup pour la visite !

Je lui tendis la main, et il la serra.

— C'était avec plaisir, *mija*.

Puis il se pencha vers moi et me fit un baiser sur la joue. Ce geste affectueux me toucha.

Jamie revint bientôt en roulant un fût. Quand il passa devant Guillermo, ils se saluèrent d'un hochement de tête ; Chelsea s'affala sur le béton, à l'ombre, devant l'entrepôt.

— Prête, Katy ? me demanda Jamie.

Il remit le fût droit et en retira le couvercle. Alors je me penchai et humai un mélange d'arômes à la fois sucrés, âpres, terreux et boisés, une odeur piquante mais naturelle. Au fond, je vis l'éclat des raisins, quand la lumière les frappa.

Jamie me regardait.

— Eh bien, enlève tes chaussures, qu'attends-tu ?

Il me sourit et retourna un seau afin que je puisse m'asseoir.

Un peu réticente, je m'exécutai néanmoins et ôtai mes baskets et mes chaussettes.

— Je vais fouler ces raisins, c'est ça ?

Sans répondre, il s'agenouilla devant moi et releva mon jean jusqu'aux genoux. Puis il saisit un de mes pieds... et l'examina attentivement ! J'en conçus une vive gêne : *il ne regardait quand même pas si j'avais des champignons ?*

— Je boirai chaque goutte du vin que vont presser ces adorables pieds, déclara-t-il en les essuyant avec un linge mouillé qu'il étala ensuite sur le sol. Voilà, tu peux te lever. Je te conseille d'ôter ton sweat-shirt car tu risques d'avoir chaud. C'est un travail très physique, le foulage.

Me rappelant que je portais juste un caraco en dessous, je paniquai.

— Euh...

Devant mon hésitation, il me décocha un petit sourire suffisant.

— Je t'ai déjà vue en soutien-gorge, tu sais.

— Mais j'ai un haut, répliquai-je vivement.

Et j'enlevai mon sweat-shirt. Le caraco arrivait juste au-dessus de mon jean, de sorte qu'on voyait mon nombril. La soie brillait au soleil, et j'étais bras nus. Bah, peu importe, j'étais classe !

Le sourire toujours aux lèvres, Jamie plissa les yeux tout en me détaillant.

— Je ne sais pas si on peut appeler ça un haut, dit-il, mais il me plaît. Allez, monte dans la barrique. Bon, tu poses tes mains sur le rebord, à trois, tu sautes et je te hisse à l'intérieur.

Il se tenait à présent derrière moi, tout près, les mains sur les hanches.

— Un, commença-t-il d'une voix normale.

Il sentait légèrement la cardamome, et son haleine était fruitée.

— Deux.

Il resserra son étreinte... Cela prenait bien trop de temps : je sentais des frissons me parcourir l'échine, et mes jambes commencèrent à céder. Soudain, il se pressa contre moi... Puis rapprocha sa bouche de mon oreille.

Pitié !

— Trois, chuchota-t-il.

Cette fois, je me mis carrément à vaciller.

Il me retint et éclata de rire.

— Tu es censée sauter, petite sottie.

Réprimant un sourire, je me retournai vers lui.

— Dans ce cas, arrête de parler à voix basse contre mon oreille ! déclarai-je d'un ton faussement furieux.

— Mais tu aimes ça.

— Tu me rends timorée, alors que je ne suis pas du tout d'une nature timide.

Et sur ces mots, j'inspirai une profonde bouffée d'air pour reprendre contenance.

— OK, j'arrête, mon but n'est absolument pas de t'inhiber.

Pivotant de nouveau sur moi-même pour faire face au fût, je me cambrai pour le faire reculer un peu avec mon postérieur. Il ne lâcha toutefois pas ma taille.

— C'est moi qui vais compter, annonçai-je d'une voix ferme.

— Comme tu veux, ma jolie.

Et zut ! Le « ma jolie » me fit frémir de plus belle.

— Un, deux, trois, récitai-je rapidement.

Et je sautai. J'eus subitement l'impression de voler, comme si la gravité n'avait plus de prise sur moi, et il me sembla que le temps ralentissait sa course. Je fermai les yeux, imaginant que, quand je les rouvrirais, je me retrouverais en chute libre dans une galaxie inconnue remplie de marshmallows et de chérubins en train de pincer les cordes de leurs luths en forme de cœur...

Mais je revins rapidement à la réalité, pliai les genoux une fois à la hauteur du rebord, tandis que Jamie semblait me maintenir sans effort dans les airs, comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une enfant. Puis je me laissai tomber à l'intérieur et sentis alors un tapis de raisins sous mes pieds... L'impression était à la fois curieuse et délicieuse... Je me mis à rire pendant une bonne vingtaine de secondes sous le regard songeur et énigmatique de Jamie.

— Allez, jeune fille, au travail ! finit-il par dire.

Il maintint le fût pour le stabiliser, cependant que je me mettais à fouler les grappes, sans cesser de rire. Les grains étaient plus résistants que je ne l'aurais cru, mais assez spongieux pour me chatouiller. Je fis une pause, repris ma respiration et essayai du revers de la main une goutte de sueur sur mon sourcil.

— Pourquoi as-tu l'air si heureux ? demandai-je à Jamie.

Il affichait en effet un grand sourire.

— On a vraiment l'impression que tu t'amuses bien.

— C'est le cas, assurai-je en recommençant à écraser le raisin.

Mais, quelques instants après, je m'arrêtai encore.

— Tu avais raison, c'est épuisant !

Je baissai les yeux et vis que mon caraco me collait à la peau. Jamie suivit mon regard, puis le croisa... Je l'entendis clairement déglutir, et sa respiration s'accéléra. Mes seins se dressèrent sous l'étoffe en soie.

— Tu peux m'aider à sortir de là ?

— Bien sûr !

Il se planta de nouveau derrière moi.

— Saute et plie les genoux jusqu'à la poitrine.

Je m'exécutai et il me saisit par les hanches, me soulevant hors du fût avant de me reposer sur le linge, par terre. Il plaça alors le seau derrière moi, et je m'assis dessus.

De nouveau, il se mit à genoux devant moi, pour nettoyer cette fois les peaux et pépins collés à mes pieds. Soudain, il frotta un endroit où j'étais particulièrement chatouilleuse, et je me mis à rire.

— Tiens, tiens ! Kate Corbin, la très sérieuse journaliste d'investigation, toujours en première ligne, est chatouilleuse !

Et il m'adressa un sourire malicieux.

— Non, oh non ! m'écriai-je alors.

Car il venait de recommencer un peu plus vigoureusement, de sorte que je tombai du seau et me mis à me débattre comme un animal affolé, tandis qu'il continuait à me tenir les pieds et me chatouiller.

— Arrête, s'il te plaît !

Et je fis mine de pleurnicher, allongée à présent sur le ciment, me tortillant toujours autant. Il cessa immédiatement et se pencha sur moi, un genou posé à terre de chaque côté de mon corps. J'avais les larmes aux yeux...

— Tu pleurais vraiment ?

— Je pleurais en riant. Mais je déteste qu'on me chatouille.

Il se remit bien vite debout et me tendit la main pour m'aider à me relever.

— Tu m'as fait peur, j'ai cru que je t'avais fait mal.

— Non, mais c'est quand même un peu gênant qu'un inconnu vous chatouille.

— Mais nous sommes amis, non ? C'est ce que nous avons convenu hier.

— OK, nous sommes amis, dis-je d'un ton hésitant.

Il avait les yeux rivés à ma bouche.

— Amis, reedit-il.

Je hochai rapidement la tête et détournai le regard, embarrassée, car je me sentais rougir. En pensée, je venais d'imaginer une relation bien plus intime avec Jamie, alors que je l'avais seulement rencontré la veille !

Du coin de l'œil, j'aperçus sa montre : c'est une Luminox noire, comme celles que portaient les forces spéciales de la marine de guerre. Occasion rêvée de changer de sujet...

— Tu fais de la plongée ? m'enquis-je.

Il regarda son poignet.

— Non, mais un jour, je traînais avec des types des forces spéciales et ils portaient tous ce genre de montres. Je les ai trouvées cool, et je m'en suis acheté une.

Là-dessus, il m'adressa un sourire innocent de petit garçon.

— Pourquoi tu traînais avec ces types ?

— C'était pendant un voyage scolaire, il y a longtemps, éluda-t-il. Bon, et maintenant, il est 11 h 30, il faut que j'aie me doucher avant que nous allions retrouver Mark, notre chef. Rendez-vous à midi au restaurant ?

J'acquiesçai d'un mouvement de tête.

— Tu vas retrouver ton chemin ? questionna-t-il encore.

— Oui. À tout à l'heure.

Remontant la vigne, je fantasmai sur ce qui aurait pu se passer quelques minutes auparavant, quand j'étais allongée sur le ciment, devant l'entrepôt, Jamie juché au-dessus de moi... J'aurais pu lui enlever sa casquette, ses cheveux seraient alors tombés de chaque côté de son visage... J'aurais glissé mes doigts dedans, et il se serait penché sur moi pour m'embrasser...

Au moment où ses lèvres touchaient les miennes, je fus arrachée à mes rêveries par la vibration de mon portable. C'était un SMS... de Stephen !

J'ai demandé au gardien de m'ouvrir ton appart pour que je puisse te rapporter tes affaires.

Quel culot ! pensai-je immédiatement.

NE T'AVISE PAS D'ENTRER DANS MON APPARTEMENT ET FOUS-MOI LA PAIX !

Avant d'appuyer sur « Envoi », je regardai le curseur clignoter sur le dernier mot et repensai à ma vie à Chicago... Mon estomac se serra. J'imaginai Stephen avec une autre femme. Puis je songeai à Rose, à ma mère et à Juste Bob, qui étaient restés seuls toute leur vie. Au fond, qu'est-ce qui était le plus douloureux ? Le sentiment de solitude que l'on ressentait quand on était tout seul, ou celui qui vous envahissait lorsque la personne censée vous aimer se fichait pas mal de vous, ne songeait ni à se disputer avec vous, ni à se battre pour vous garder... Vous êtes-vous déjà sentis seuls dans une pièce

bondée ? Seuls même si vous ne l'étiez pas ? Eh bien, je peux vous garantir que ça fait bien plus mal que lorsqu'il n'y a personne ; par ailleurs, je n'avais jamais particulièrement cherché à souffrir. À cet instant, je compris le peu que je représentais aux yeux de Stephen.

J'appuyai sur « Envoi ». Sa réponse fusa presque immédiatement.

Franchement, de la part d'une journaliste, quel style ! Tu ne peux pas faire mieux ?

Si, c'était possible.

VA TE FAIRE FOUTRE, CONNARD !

Au moins, c'était clair. Après ça, allait-il tenter de se battre pour me récupérer ?

BON VENT !

... De toute évidence, non.

Chapitre 6

POÉSIE

Une fois douchée, je remis finalement mon blazer et des chaussures plates, les talons me semblant un peu déplacés ici. Sur le chemin du restaurant, j’aperçus Jamie devant la portière passager de son pick-up. En m’entendant approcher, il tourna la tête vers moi.

— Je dois mesurer mon taux avant de manger. Ce sera rapide.

Il portait un tee-shirt blanc propre, un jean noir et des Converse. Ses cheveux humides étaient ramenés en arrière. Sa barbe avait un peu poussé depuis la veille. *Quel effet cela ferait-il de frotter ma joue contre la sienne ?* me demandai-je subitement.

Je me tenais près de lui quand il ouvrit une petite mallette contenant des bandelettes de test. Il en inséra une dans le lecteur de glycémie, puis, à l’aide d’un petit instrument pointu, une lancette, supposai-je, il se piqua le bout du doigt et fit tomber la goutte de sang sur la bandelette qui se trouvait dans le lecteur.

— Cent, exactement. C’est bon, déclara-t-il.

— Et que fais-tu quand le taux est trop haut ou bien trop bas ?

— Ça, mon petit poussin curieux, je te le dirai tout à l’heure, quand nous irons faire de la voile. Car il faudra que tu saches.

Là-dessus, il me fit un clin d’œil, mais ces propos sibyllins m’avaient inquiétée.

— Qu’est-ce que je dois savoir ?

Il me saisit la main et m’entraîna vers le restaurant sans répondre.

— Viens, je meurs de faim !

Dans l’établissement, un comptoir se déployait autour d’une cuisine ouverte. Ainsi, m’expliqua Jamie, les hôtes pouvaient voir le chef leur concocter de bons petits plats, toujours accompagnés du vin approprié.

Le *Beijar*, puisque tel était son nom, était décoré sobrement et avec goût. Les box noirs et confortables étaient éclairés par une lumière tamisée qui contrastait avec celle plus crue de la cuisine, ce qui était du meilleur effet et attirait l’œil sur l’îlot en inox où la magie s’opérait. Je ne doutais pas un instant que le *Beijar* offrait tant une cuisine qu’une expérience.

Nous nous installâmes sur des tabourets disposés autour du comptoir et, avant que le chef vienne vers nous, je me tournai vers Jamie.

— D’où vient ce nom ?

— Il veut dire « baiser » en portugais.

Quand j’étais avec Jamie, j’oubliais tout, et le simple mot « baiser » prononcé par sa bouche pouvait arrêter la course du temps...

— Ah...

— La nourriture, c’est comme l’amour, non ?

— Si, si, confirmai-je d’une voix haletante.

— On en a besoin pour rester en vie.

— Probablement.

— Et le vin, c'est comme la poésie.

Et ses paroles, sa chaleur, c'était comme un pistolet paralysant posé sur ma tempe ! J'étais littéralement suspendue à ses lèvres.

— C'est-à-dire ?

— Si c'est du bon vin, bien sûr, précisa-t-il, et son sourire révéla une fossette. Sinon, c'est une tragédie.

Je me rendis alors compte qu'il avait en réalité deux fossettes, mais comme l'un des coins de sa bouche, gauche ou droit, se relevait un peu plus que l'autre, on n'en voyait qu'une à la fois. C'était adorable.

— Et on sert de la cuisine portugaise, ici ? demandai-je, désireuse d'oublier la poésie selon Jamie.

— Pas vraiment. On peut en repérer une vague inspiration, mais le menu propose plutôt de la nourriture américaine traditionnelle, du terroir à la table.

À cet instant, Mark s'avança vers nous.

— Bonjour, Kate, dit-il en me serrant la main.

— Ravie de vous rencontrer, répliquai-je.

Il portait une chemise blanche, et un bandana noir maintenait ses cheveux dans son cou. Cet homme d'une quarantaine d'années était doté d'un fort charisme ; on l'imaginait aisément diriger avec maestria toute une équipe en cuisine.

Il échangea ensuite une poignée de main avec Jamie.

— Salut, chef, dit ce dernier.

— Salut, vieux.

Mark frappa dans ses mains d'un air satisfait.

— Et si nous commençons par un quatuor de salades ? suggéra-t-il.

— Fabuleux ! dit Jamie.

Puis ce dernier nous servit de l'eau avant d'ouvrir une bouteille de pinot apporté par le chef qui regagna ses fourneaux. Il me versa ensuite du vin dans un verre à pied, mais ne remplit le sien qu'à un quart.

— Pourquoi en prends-tu si peu ? Tu es lassé de ce vin ?

— Non, pas du tout, je l'adore, mais, à cause de mon diabète, je dois faire attention. Et comme j'ai envie d'en boire ce soir avec toi, je me réserve.

Mon cœur fit un petit bond dans ma poitrine.

À cet instant, Mark déposa une assiette devant moi et me décrivit chacune des salades qui la composaient, en les désignant l'une après l'autre.

— Tomates de variété ancienne, avocat et maïs arrosés d'une vinaigrette légère, quinoa accompagné de mangue et de poivrons rouges, et enfin betteraves et chou frisé saupoudrés de fromage de chèvre. Bon appétit !

Jamie riva son regard à ma bouche quand je me mis à mastiquer.

— Qu'est-ce que tu manges ? demanda-t-il.

— De l'avocat assaisonné au citron et à la ciboulette.

Je goûtai ensuite aux tomates.

— Mmm... Un vrai délice.

— Nous les faisons pousser dans la serre. Les grosses tomates sont plus difficiles à cultiver dans la région.

Mark me demanda ensuite si les salades étaient à mon goût, tout en me précisant que la carte

comportait peu de plats végétariens, mais qu'il ferait de son mieux pour me contenter.

— En fait, je mange du poisson, lui indiquai-je alors.

Jamie et lui rejetèrent tous les deux la tête en arrière, puis Mark se pencha vers moi.

— Vous n'êtes donc pas végétarienne, ma jolie, mais pescétariste. C'est différent !

— Pescétariste ? On dirait une religion !

Jamie se mit à rire et m'adressa un regard compatissant. Quelle ironie du sort ! Jusque-là, c'était moi qui avais donné des leçons à Stephen en la matière, mais, en l'occurrence, je venais d'en recevoir une bonne !

— Voilà qui nous ouvre de nombreuses possibilités. Flétan ou saumon, que préférez-vous ? enchaîna Mark.

— Surprenez-moi.

— Cela élargit également le champ des possibles pour moi, renchérit Jamie en se tournant vers moi.

— Comment ça ?

Il saisit alors ma fourchette et, piquant le dernier morceau d'avocat dans mon assiette, me le tendit ; automatiquement, j'ouvris la bouche.

— J'aime te nourrir, dit-il. Et, demain soir, je compte t'emmener dîner en ville.

J'en restai bouche bée, consciente d'avoir l'air d'une parfaite idiote.

— Tu as fini ton assiette, mon ange, il n'y a plus rien à attendre pour l'instant, précisa Jamie.

Je refermai la bouche et secouai la tête, inspirant et expirant très fort par le nez afin de m'éclaircir les idées ; décidément, je n'arrivais pas à m'habituer à l'effet que Jamie produisait sur mes sens.

— Donc, acceptes-tu mon invitation à dîner ?

— OK.

Oh oui, absolument, carrément, définitivement, à cent pour cent !

Notre déjeuner se poursuivit dans une ambiance que je qualifierais d'érotique, même si je ne crois pas que Jamie s'en aperçut. Il remarquait toujours de petits morceaux qui restaient dans mon assiette – c'était visiblement un ennemi du gaspillage – et qu'il s'empressait de rassembler pour me donner la becquée, avec une attention qui allumait de véritables incendies en moi. Personne avant lui ne s'était jamais montré si prévenant à mon égard. Je m'efforçais de me graver chaque instant dans ma mémoire pour pouvoir les revivre plus tard, quand je serais seule. Hum !

Jamie représentait un mystère, à mes yeux. J'avais l'impression de le connaître depuis toujours, alors que je ne lui avais pas posé une seule question sur sa vie, sa famille, rien ! Mille interrogations se bousculaient pourtant dans ma tête, mais, en sa présence, je perdais mes moyens, ce qui m'agaçait. Ça ne pouvait pas continuer ainsi : cet homme m'hypnotisait littéralement. Et sous l'effet de ses paroles et de ses attentions, le sortilège se renforçait. Je repensais à son pouce sur mes lèvres, et à combien je me sentais à l'aise avec lui. Après le déjeuner, au moment de nous séparer, je regardai subrepticement mon téléphone pour calculer dans combien d'heures je le reverrais.

Je retrouvai Susan dans son bureau pour la visite des bâtiments. Elle m'expliqua ce qui en avait inspiré l'architecture et la décoration. Elle m'apprit que l'auberge et le restaurant étaient construits sur un terrain légalement séparé du domaine. Elle me précisa que R.J. s'était dûment renseigné pour que toute cette entreprise soit conforme aux règles en vigueur dans la Napa Valley, et m'assura qu'il avait payé plus qu'il n'aurait dû pour le vignoble, mais qu'il n'avait pas regardé à la dépense car il lui tenait à cœur de partager avec autrui le plaisir de ce merveilleux domaine. Selon elle, la propriété était son refuge, affirmation qui me parut bien curieuse, car il n'avait guère l'air impliqué. Et lorsque je tentai d'en découvrir davantage sur la dynamique relationnelle entre R.J. et ses employés, elle botta

en touche.

— Je ne lui vois aucune qualité, et pourtant j’ai entendu chanter ses louanges toute la journée, finis-je par m’exclamer. Pourtant, Jamie m’a prévenue que c’était un con, je le cite ; quant à vous, vous m’avez conseillé de ne pas prêter attention à ses manières parfois étranges.

Elle me scrutait attentivement pendant que je parlais.

— Disons que c’était un jour sans, pour R.J., hier. Je vous recommande de vous concentrer sur le vignoble et ses activités, et non sur la réputation de son propriétaire. S’il désire rester anonyme, où est le problème ?

— Il se trouve que je suis journaliste, Susan, et que je suis venue ici pour écrire un article sur lui.

— Je vois. Écoutez, j’ai noté son adresse mail sur un Post-it que j’ai laissé dans votre chambre. Vous pourrez lui envoyer d’autres questions, si vous en avez encore, mais je pense que les meilleures informations que vous pourrez recueillir, c’est ici, sur ses terres.

On se quitta un peu abruptement. J’avais l’impression que Susan m’aimait bien, mais qu’elle était contrariée par la distance que R.J. affichait envers moi, et par le fait qu’il se montre si peu coopératif.

Je remontai dans ma chambre et commençai à rédiger un mail à l’intention de ce dernier.

Cher R.J.,

Je suis désolée que notre première entrevue ne se soit pas aussi bien passée que nous l’espérions tous les deux. Je pense que nous communiquerons mieux par mail, c’est pourquoi j’ai dressé la liste des questions que je souhaitais vous poser. Répondez-y quand bon vous semble.

Bien cordialement,

Kate Corbin du *Chicago Crier*.

Pouvez-vous me fournir des détails sur votre vie personnelle ? Êtes-vous célibataire ? Vivez-vous seul ? Avez-vous des passions en dehors de votre activité professionnelle ? Votre famille est-elle impliquée dans votre entreprise ?

Pourquoi avez-vous choisi d’acheter un vignoble ?

Pourquoi avez-vous vendu votre société J-Com Technologies ?

Quand je cliquai sur « Envoi », un message d’erreur s’afficha, me rappelant que je n’étais encore pas connectée au wifi. Je m’efforçai pendant vingt bonnes minutes de rejoindre le réseau, avant de recourir finalement à la messagerie de mon smartphone. Une demi-heure plus tard, il me répondait en bonne et due forme.

Kate,

Je suis navré pour hier. Je ne me suis pas conduit de manière professionnelle et je vous prie de m’en excuser. Il se trouve que j’aspire à la plus grande discrétion concernant ma vie privée, d’où ma nervosité face à une journaliste. Je vais vous fournir quelques informations à mon sujet, et je répondrai ensuite à vos questions de manière aussi efficace que possible.

J'avais treize ans, comme chacun sait, quand j'ai obtenu le baccalauréat, puis seize lorsque, mon diplôme du MIT en poche, j'ai fondé la société J-Com Technologies. Après avoir fait breveter une nouvelle technologie pour un serveur, j'ai été surnommé « l'enfant prodige » par les médias. Une étiquette assez difficile à assumer. Je subissais une grosse pression, en dépit de l'appui infaillible de mon père, qui gérait la société.

Par ailleurs, même si j'étais toujours avide de découvertes et d'innovations scientifiques, mes centres d'intérêt ont commencé à évoluer. Un jour, j'ai pris conscience que toute la gloire de mes premiers succès s'était transformée en argent, mais que cet argent ne m'apportait rien d'autre qu'une impression de vide. Fort de ce constat, j'ai alors choisi de soutenir différentes organisations humanitaires qui favorisaient l'accès à l'eau potable, à la nourriture, au logement, aux vaccins et à l'éducation. Quand je me suis rendu compte qu'un tiers de la population mondiale était pauvre, affamée, et régulièrement décimée par des maladies dont on est pourtant capable de limiter la propagation, j'ai fini par vendre J-Com. À partir de ce moment-là, j'ai refusé de consacrer mon temps à des activités futiles, et j'ai été amené à découvrir un monde plus constructif.

Avec la somme récoltée lors de la vente, j'ai créé une fondation, et me suis rendu en Afrique, où j'ai passé dix ans à voyager, construire des écoles et des infrastructures. Ma fondation procure toujours des vaccins à des milliers de personnes, et nous travaillons inlassablement pour que les petits hameaux du continent africain soient alimentés en électricité et en eau potable. Voilà ma nouvelle passion. Je passe plusieurs mois par an en Afrique.

Pour moi, le vignoble est un refuge. Il me permet de mettre en pratique des théories liées à l'énergie durable, mais c'est avant tout un foyer. Je suis célibataire et je vis seul.

Mes violons d'Ingres sont tout à fait conventionnels et je suis très proche de mon père qui habite à Cleveland. Il est retraité et a travaillé comme ingénieur chez Boeing. Ma mère est morte dans un accident de la route il y a quatre ans, percutée par une jeune fille qui était en train d'écrire un texto, si bien que depuis j'utilise peu les gadgets technologiques que j'ai contribué à inventer. J'ai été anéanti par le décès de ma mère et j'ai eu alors besoin de me trouver une nouvelle passion, d'où l'achat du vignoble. J'ai une jeune sœur qui vit à Boston, mais nous ne sommes pas proches. Voilà, je pense que vous savez tout.

Encore une fois, désolé pour hier. J'espère que cette expérience n'a pas trop terni votre opinion du domaine.

Cordialement,

R.J.

Et voilà, j'avais mon histoire, inutile d'écrire l'article : R.J. l'avait rédigé pour moi ! C'était un philanthrope, un génie, un crâneur au grand cœur, en somme. Ce serait mon angle de vue. Le drame lié à la mort de sa mère l'avait conduit à acheter le vignoble et à se réfugier dans les montagnes de la Napa Valley, laissant le monde de la technologie derrière lui. J'avais envie de souligner la

remarquable organisation du vignoble, ainsi que ses activités bienfaitrices en Afrique, mais je ne pouvais oublier la muflerie dont il avait fait preuve lors de notre entrevue. Avait-il réellement besoin que l'on flatte encore son ego ?

Je jetai un coup d'œil à l'horloge : il était 15 h 50. Je me douchai en trois minutes, appliquai une touche de gloss et de mascara, puis enfilai un jean, un tee-shirt et mes chaussures plates. Quand j'arrivai sur le palier, je vis Jamie en bas des marches. Alors que je m'apprêtais à les descendre, il secoua la tête.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Retourne dans ta chambre, jeune fille. Il te faut des baskets et un sweat-shirt.

Je poussai un soupir et levai les yeux au ciel, comme une adolescente contrariée, avant d'obtempérer.

Quelques minutes plus tard, il m'attendait toujours au même endroit, mains dans les poches, appuyé contre la balustrade. Il avait l'air décontracté et adorable ; il portait un jean, un blouson assez épais et une casquette noire, et quand il m'adressa son sourire avec fossette, je crus que j'allais fondre. Il me saisit la main et m'entraîna vers la porte.

— Où sont les autres ? demandai-je.

— Quels autres ? rétorqua-t-il sans me regarder.

Et il salua George derrière le comptoir de la réception.

— À tout à l'heure, vieux, lança-t-il.

Ce dernier lui rendit son salut.

— Qui vient faire de la voile avec nous ? insistai-je.

Il s'immobilisa alors que nous nous approchions de son pick-up et se tourna vers moi.

— Il n'y a que toi et moi.

Il parut hésiter, scrutant ma réaction.

— Ça pose problème ?

— Non, seulement, je ne comprends pas pourquoi tu m'as dit qu'on dînerait ensemble demain soir, si tu avais déjà des plans pour la soirée d'aujourd'hui, dis-je en clignant des yeux avec une coquetterie affectée.

— Le dîner, c'est intime. La voile, c'est du sport. Nous allons nous amuser, tu vas voir.

Sur cette affirmation, il m'ouvrit la portière passager et je grimpai dans le pick-up. Assise sur le trottoir, Chelsea nous regardait ; Jamie se tourna vers elle.

— Toi, tu restes ici, décréta-t-il.

Puis il désigna l'auberge.

— Va dans ton panier, ajouta-t-il.

La chienne se leva à contrecœur, sentant exactement ce qui se passait.

Quand Jamie s'engagea sur la route principale, je baissai la vitre et sortis la tête pour que le vent me sèche les cheveux. Il mit alors la radio.

— Qui est-ce ? demandai-je en hurlant pour me faire entendre.

— The Amazing. Ce morceau s'appelle « Dragon ».

— Bizarre, comme titre.

— Pas du tout. Dis-moi, qu'es-tu en train de faire, au juste ?

— À ton avis, génie ? Je me sèche les cheveux.

Il se mit à rire en secouant la tête. À cet instant, je fermai les yeux et savourai la sensation du vent qui fouettait mes mèches sur toute leur longueur. Comme il était agréable d'écouter de la musique et de sentir en même temps le soleil couchant me caresser le visage... Mes cheveux étaient tout à fait

secs quand je rentrai la tête et remontai la vitre. Jamie baissa le son.

— Bon, Katy, il faut que nous discussions de deux ou trois choses.

— Parfait. Moi aussi, j'ai des questions à te poser.

— Pour commencer, je dois te parler des diabétiques.

Deux petites boîtes étaient posées entre nous, sur la banquette, l'une orange, l'autre noire, de la taille d'un étui à lunettes.

— La trousse noire contient mon lecteur de glycémie et mon insuline, et tu n'as pas à t'en soucier, car, ça, c'est moi qui m'en occupe. Quand mon taux de glycémie est élevé, j'ai besoin d'insuline, et, en général, je le sens. Quand il est bas, je peux prendre des comprimés de glucose ou du jus de fruits.

Il brandit alors une boîte contenant les médicaments.

— S'il tombe vraiment bas, je deviens très faible, et s'il est extrêmement bas, je risque de m'évanouir.

J'ouvris de grands yeux, et il me jeta un regard en coin.

— Rassure-toi, cela ne m'est encore jamais arrivé. Cependant, si c'était le cas, il faudrait que tu me fasses une injection, et le matériel approprié se trouve dans l'étui orange.

Il m'adressa de nouveau un bref coup d'œil.

— Tout va bien, Kate ?

— Oui. Où dois-je pratiquer l'injection ?

Il désigna son postérieur et fit la grimace.

— Ici, désolé. Mais il y a très peu de risque que ça arrive. Cela dit, comme nous serons sur un bateau, il est important que tu le saches.

— On va prendre le bateau de R.J. ?

— C'est mon bateau, fit-il d'un ton presque bourru.

— Hier, tu m'as dit que R.J. était un con, mais...

Il ne répondit pas. Au bout de quelques secondes, je repris :

— Jamie ?

— Il lui arrive de l'être, mais il n'était pas lui-même, lors de votre interview. Si tu veux mon avis, il a eu une petite crise de parano.

— Ah bon ? Et c'est pour ça qu'il m'a fait des avances ? Curieux.

— Oui, je sais qu'il s'est comporté comme un idiot. En général, il s'efforce de se conduire convenablement, mais parfois il rate son but.

Je considérai Jamie un instant, en profitant pour observer ses tatouages, puis j'optai pour un changement de sujet.

— Où t'es-tu fait tatouer ? Ils sont tous différents.

— Un peu partout dans le monde. J'ai beaucoup voyagé, après la fac.

— Ils sont vraiment fascinants. Pas du tout conventionnels. Ils ont une signification particulière ?

— Certains, oui.

Et il regarda la route, un petit sourire triste aux lèvres, de sorte que je jugeai préférable de changer de sujet.

— Où allons-nous, au juste ?

— Mon voilier est amarré à Sausalito, nous y serons bientôt.

Le soleil déclinait de plus en plus bas à l'horizon, et l'air était plus frais quand nous arrivâmes sur les quais de Sausalito.

— Et voilà, dit-il.

Sur ces mots, il désigna un voilier d'environ neuf mètres ; en m'approchant, je remarquai que

c'était un bateau plus vieux qu'il n'en avait l'air, avec un magnifique pont en bois poli, une ligne épurée et un très grand mât.

Dès que nous fûmes à sa hauteur, Jamie détacha les cordages qui le retenaient et les jeta sur le pont. Puis il détacha un câble de sécurité et sauta à bord, avant de me tendre la main.

— Pose ton pied sur ce bloc, pour monter. Tu pourras ensuite t'asseoir là-bas, car je dois préparer deux ou trois petites choses.

Et il me désigna un banc dans le cockpit, près d'un énorme gouvernail. Il retira alors les bâches qui recouvraient les voiles enroulées, accrocha les cordages, avant de faire glisser la porte coulissante qui menait dans la cabine, en bas. Quelques instants après, il remontait l'échelle muni d'une couverture et d'un verre de vin.

— C'est pour toi, me dit-il. Il va faire un peu frais, sur l'eau.

— Tu me gâtes, commentai-je. Tu fais ça pour toutes les femmes qui viennent visiter la propriété de R.J. Lawson ?

— Pas vraiment, dit-il tout en continuant à s'affairer avec les cordages. En général, je sors en mer avec Guillermo, parfois Susan ou son fils. Je n'aime pas faire de la voile seul, même s'il m'arrive quelquefois, pour de brèves virées, de partir en mer avec Chelsea.

— Comme c'est mignon ! Soit dit en passant, elle me déteste.

— Elle est peut-être jalouse de toi ?

— Un chien jaloux ? Je rêve.

— Elle se considère comme un être humain ! rétorqua-t-il. C'est toi-même qui l'as dit.

— Exact... Bon, parle-moi plutôt du bateau. Depuis combien de temps le possèdes-tu ? Et depuis quand pratiques-tu la voile ?

— J'ai appris à en faire enfant, avec mon père, au nord de la Californie, mais il y a seulement un an que je possède mon propre bateau. J'ai restauré ce petit bijou que j'ai acheté 1 500 dollars ; j'ai passé trois mois à le ramener à la vie.

— Ça ne m'étonne pas. Comment s'appelle-t-il ?

— *Cœur battant*.

— Pourquoi ?

— Tu verras.

Le soleil descendait à présent derrière le Golden Gate Bridge, et il aurait été bien banal de décrire le paysage comme pittoresque. J'étais vraiment impressionnée. Sous la manœuvre de Jamie, le voilier s'éloigna à reculons de la cale, puis avança dans le canal qui menait à la mer.

— Qu'est-ce que tu connais à la voile, Katy ? demanda-t-il, dos tourné.

— Rien du tout. C'est la première fois que je monte sur un voilier.

— Tu plaisantes ? J'espère au moins que tu sais nager.

— Oui, bien sûr.

— Cela dit, je doute que tu apprécies de nager dans ces eaux. Les gilets de sauvetage se trouvent sous ton siège, au cas où ; il y a aussi une balise de détresse et une radio que tu peux allumer, si quelque chose m'arrivait.

— Voilà qui est très rassurant !

— Ne t'inquiète pas, tout se passera bien.

— Et comment dois-je t'appeler ? Capitaine Jamie ?

— Ou Capitaine Fantastique, à toi de voir.

Alors il se tourna vers moi et me gratifia d'un beau sourire.

Une fois que nous fûmes au large, Jamie déclara :

— Maintenant, à toi de tenir le gouvernail.

— Moi ? m'écriai-je.

— Oui, car il faut que je hisse les voiles. Nous allons faire face au vent. Tu vois la flèche, en haut du mât ?

— Oui.

— Elle pointe toujours dans la direction d'où vient le vent. Si elle est pointée vers la proue du bateau, alors tu dois faire chapelle, c'est-à-dire virer de bord car tu fais face au vent. En l'occurrence, si je te demande de t'arrêter, il te suffira de tourner le bateau pour qu'il soit de nouveau face au vent. Allez, prends le gouvernail.

Se plaçant derrière moi, il m'enlaça par les épaules, approcha son visage tout près du mien, puis me désigna un point, au loin.

— Tu vois cette bouée ?

Je hochai la tête.

— C'est ton but. Moi, je vais hisser les voiles, après quoi nous couperons le moteur, c'est le moment que je préfère.

Il sauta alors sur le pont et se tint à la filière de sécurité tout en s'approchant des voiles. Il défit quelques nœuds, hissa rapidement la grand-voile et regagna le cockpit. Soudain, je le sentis dans mon dos, tout proche, et l'entendis tout à coup respirer profondément à quelques centimètres de mon oreille. Il posa ses mains sur les miennes et tourna le gouvernail de quarante degrés vers la droite jusqu'à ce que nous filions en direction du Golden Gate Bridge.

— Bon, ma jolie, maintenant, ton objectif, c'est ce grand pont. Tu ne peux pas le manquer, dirige-toi droit devant.

— Très drôle ! répliquai-je d'un ton ironique.

Il ajusta encore plusieurs cordages, les tirant à l'aide d'un treuil avant de les bloquer dans un taquet. Il tourna une clé, leva une manette, puis coupa brusquement le moteur avant de retourner à son poste, c'est-à-dire derrière moi. Le silence se fit pendant quelques instants, suivi par un léger sifflement de vent, et le clapotis de l'eau, contre la coque.

— Tu entends quelque chose ? demanda-t-il.

— Non.

— Écoute bien, me souffla-t-il dans l'oreille.

On aurait dit que tout son était étouffé, que toute inquiétude, toute préoccupation avaient disparu. Maintenant que le moteur était éteint, la paix semblait régner en maître, et le voilier se balançait doucement... Le bruit de la ville s'apparentait à un vague bourdonnement, dans l'immense baie. Le monde ressemblait à une peinture, et le seul mouvement en vue était celui de l'eau. J'eus soudain le sentiment de naviguer dans un tableau, avec des vagues peintes à la manière impressionniste, tout comme la ville de San Francisco, en arrière-plan, me semblait être née d'un pinceau. La lumière du soleil nous éblouissait à travers les câbles géants du pont rouge rutilant, de sorte que le monstre d'acier en paraissait presque effrayant. Oui, il était très impressionnant de se trouver si près de cette gigantesque construction. Aucune sonnerie de portable, aucun klaxon ne venait perturber le silence... Rien. Tout à coup, je perçus ce que Jamie entendait... Je pris une profonde inspiration.

— Des battements de cœur, c'est ce qu'on entend, déclarai-je tranquillement. Les tiens et les miens...

Je me tournai alors vers lui : il me souriait.

Le vent se leva rapidement. Je frissonnai et il passa un bras autour de mes épaules, tandis que, de l'autre main, il saisissait le gouvernail.

— Prête à t’amuser un peu ? questionna-t-il d’un air intrépide.

— Euh, je ne suis pas très rassurée...

— Ah, j’ai enfin réussi à te faire peur !

Il tourna légèrement le bateau, et nous commençâmes à gîter de façon spectaculaire. Le vent se mit à battre plus fort contre les voiles, et la vitesse du voilier augmenta. Je perdis un peu l’équilibre, mais Jamie me maintint contre son torse. Nous nous rapprochions du Golden Gate Bridge qui devenait de plus en plus énorme et intimidant, mais, en vérité, je n’avais pas peur du tout : la présence de Jamie me rassurait. En dépit du vent tumultueux, des vagues agitées et du pont immense, une force inconnue m’habitait, je me sentais capable d’affronter cet environnement bouillonnant. Le côté droit du bateau était surélevé, si bien que tout notre poids portait sur notre pied gauche quand le voilier commença à rebondir et piquer du nez successivement dans les vagues.

J’étais folle de joie. Je vis Jamie me sourire, un sourire si large et si fier que j’en eus les larmes aux yeux.

— Tu t’amuses bien, Katy ?

— C’est... incroyable.

Et à la dernière seconde ma voix craqua et des larmes coulèrent sur ma joue. Je me mis à trembler. Je me sentais choyée, et même si j’ignorais où tout cela me mènerait avec Jamie, j’appréciais chaque minute de cette virée en mer.

Il s’écarta de moi.

— Viens t’asseoir ici, je vais t’envelopper dans la couverture. Il commence à faire froid.

Je m’assis alors sur le banc, à sa gauche, dans la partie basse du bateau. Il me tendit mon verre de vin niché dans un porte-gobelet, puis m’enroula rapidement dans le plaid avant de regagner la barre.

— Nous allons virer, annonça-t-il. Normalement, le capitaine déclare : « Paré à virer. »

— Ça a l’air drôle, criai-je au-dessus du bruissement des vagues.

En réalité, un léger vertige me souleva.

— Ça veut juste dire qu’on va franchir l’axe du vent, et la bôme va donc changer rapidement de côté. Baisse la tête.

— Oui, mon capitaine !

Nous reprîmes le chemin de Sausalito. Sur le trajet du retour, aucun de nous ne parla, nous nous contentions de savourer. De temps à autre, je jetai un coup d’œil à Jamie... pour constater qu’il avait les yeux rivés sur moi et me souriait tranquillement. Une fois au port et le voilier amarré, il lui fallut une bonne vingtaine de minutes pour le bâcher et attacher les voiles.

Après quoi, nous regagnâmes le pick-up.

— En route, beauté, dit-il en m’ouvrant la portière passager.

Une fois à l’intérieur, je me regardai immédiatement dans le rétroviseur pour découvrir un vrai désastre : j’avais les joues écarlates, les cheveux ébouriffés, bref, rien d’une « beauté ». Il venait de se moquer de moi. Je me fis rapidement un chignon pour dompter tous mes frisottis et me tournai vers lui quand il se fut assis sur le siège conducteur.

— Tu t’es fichu de moi, espèce de salaud. Tu as vu la tête que j’ai ?

— Elle est parfaite, ta tête, déclara-t-il.

Et il loucha sur ma bouche, tandis qu’un frisson me parcourait.

— Tu as encore froid ?

Sans attendre ma réponse, il retira sa veste et m’en couvrit les genoux.

Ce fut alors que je le vis, stupéfaite, ouvrir la boîte noire qui se trouvait entre nous, en sortir une seringue stylo... Quelques secondes plus tard, il enfonçait l’aiguille dans la peau pincée de son

ventre. Cette fois, aucune goutte de sang ne coula et, l'instant d'après, nous étions sur la route.

— Mark a préparé le dîner, mais le restaurant sera sur le point de fermer quand nous arriverons, car le mercredi il y a karaoké.

— Tu veux rire ?

— Pas du tout. On ne plaisante pas avec le karaoké, sur la propriété Lawson.

— Mais je suis la reine du karaoké !

Il se mit à rire.

— Eh bien, moi, je suis connu dans cette région du monde pour être l'Otis Redding blanc !

— Donc on forme un duo ! Moi, je suis Carla Thomas. Quelle chanson on choisit ?

Chacun réfléchit quelques secondes...

— « Tramp » ! nous sommes-nous écriés à l'unisson.

Il accéléra et le pick-up franchit bientôt les grilles de la propriété. Une fois sur le parking, nous courûmes quasiment jusqu'au restaurant déjà bondé, tous les clients se tordant le cou pour voir la petite estrade installée dans un angle. Visiblement, le karaoké était une activité que l'on prenait très au sérieux, par ici. Je commençais à perdre ma belle assurance quant à mes prétendues performances dans ce domaine, lorsqu'un groupe de femmes d'une cinquantaine d'années, fortement alcoolisées, se mirent à chanter une version absolument affreuse de « Vacation », des Go-Go's. Il y avait donc pire que moi !

Dès que nous fûmes installés au comptoir de la cuisine, la serveuse nous apporta les plats que le chef avait concoctés à notre intention. Il m'avait destiné des fruits de mer en sauce, accompagnés d'une demi-baguette bien fraîche, et le tout sentait divinement bon ; pour Jamie, il avait préparé un poisson blanc.

Quand celui-ci constata que nous avions des plats différents, il sourit.

— On pourra partager, si tu veux, proposa-t-il.

Puis il attrapa une bouteille de chardonnay derrière le comptoir. Remarquant immédiatement qu'elle provenait d'un vignoble différent, je haussai un sourcil.

— Il faut bien vérifier ce que fait la concurrence, commenta-t-il devant mon expression étonnée.

— C'est vrai ?

Il me fallut presque crier en raison des sons épouvantables qui sortaient des haut-parleurs.

— Non, ce n'est pas pour surveiller les autres, m'informa-t-il alors d'un ton amusé, mais nous servons également les productions des vignobles alentour. Nos voisins sont aussi des amis.

— Ah, je vois ! dis-je en souriant.

Le domaine devenait vraiment un endroit magique et convivial à mes yeux.

À cet instant, Jamie se leva et alla brièvement parler au responsable de l'équipe karaoké.

— On est sur la liste, me glissa-t-il à l'oreille quand il revint.

J'éclatai de rire et attaquai mon dîner. Il me servit trois verres de vin pendant qu'il se contentait de siroter quelques gorgées.

— Tu essaies de me soûler ? demandai-je.

— Bien vu !

— Mais nous formons un duo ! Si je gâche tout, ta précieuse réputation pourrait en pâtir.

Il émit un petit sourire suffisant.

— J'y vois plus un duo qu'un duo, décréta-t-il.

Je me penchai vers lui :

— Nous verrons bien lequel de nous deux s'en sort ! rétorquai-je, pince-sans-rire.

Quelques instants plus tard, le présentateur du karaoké annonça :

— Capitaine Fantastique et Super Fille, c'est à vous !

Aussitôt, Jamie me prit la main et m'entraîna vers l'estrade.

— C'est nous ! hurla-t-il.

J'éclatai de rire... avant de paniquer complètement quand je me rendis compte que j'allais chanter devant une salle remplie d'inconnus.

Le responsable nous tendit nos micros et nous montâmes sur un petit podium rectangulaire. Sans me regarder, Jamie baissa la tête comme s'il s'apprêtait à déclamer un monologue de Hamlet devant une assemblée de comédiens. Décidément, il prenait le karaoké très au sérieux. J'avais intérêt à être à la hauteur, aussi, je réfléchis rapidement à une chorégraphie, car je dois avouer que je m'étais un peu avancée en prétendant être championne de karaoké...

Quand la musique jaillit, j'eus donc « le plaisir » de chanter le premier vers, à l'instar de Carla Thomas.

— *Tramp* ! lançai-je avec un fort accent du Sud tout en désignant Jamie.

Tête toujours baissée, il se mit à bouger l'épaule en rythme et nous refîmes le fameux mouvement de va-et-vient entre Otis Redding et Carla Thomas. Lorsque ce fut à lui de chanter, il releva la tête, tournoya sur lui-même et se laissa glisser sur les genoux devant moi.

— « Je sais, je suis amoureux-eux-eux-eux... », roucoula-t-il.

Il posa alors la paume sur son torse, qu'il frappa légèrement en continuant à chanter ; puis, d'un bond, il se redressa et me fit un clin d'œil. Il leva ensuite la tête vers le plafond, et chanta de façon très théâtrale la deuxième strophe, ce qui lui valut les encouragements du public, essentiellement des femmes. Mais ce fut quand il descendit dans la foule et qu'il entonna la dernière strophe que je compris mieux sa réputation. Il se mit à tourner autour des femmes qui avaient massacré « Vacation », et elles s'éventèrent avec leurs mains en riant comme des écolières.

Une fois la chanson finie, il m'entraîna vers la porte en hurlant « merci » à la foule. Avant de sortir, nous nous inclinâmes tous deux devant notre public et Jamie ajouta :

— Nous reviendrons mercredi prochain pour le *bis* !

Les applaudissements redoublèrent.

Une fois dehors, il se tourna vers moi.

— Tu as été formidable, dit-il, les yeux étincelants.

— Et toi, tu leur as promis que je reviendrais la semaine prochaine ? Quelle confiance en toi ! Je doute toutefois que je serai encore ici mercredi prochain. Le budget que le journal m'a alloué est serré, tu sais.

Et brusquement, l'idée de revenir à Chicago, à la réalité, me fit l'effet d'un coup de massue.

Jamie fourra les mains dans ses poches, regarda ses pieds et haussa les épaules.

— J'imagine que c'était un vœu pieux.

Je retins un soupir : j'aurais tant aimé, moi aussi, trouver une raison pour rester plus longtemps afin de faire plus ample connaissance avec Jamie.

— En tout cas, toi, capitaine, tu étais vraiment fantastique, notamment avec ces dames.

Il m'adressa un regard vide.

— J'ai travaillé mon numéro, Kate, ça ne m'est pas venu comme ça !

Nous éclatâmes de rire. Alors je levai les yeux au ciel et j'y vis briller mille étoiles. Le silence se fit, mais je restai immobile, à regarder fixement le dôme de la nuit, comme clouée sur place. Soudain, il me sembla que le vignoble m'était très familier ; je n'arrivais pas à concevoir que je ne connaissais Jamie que depuis la veille. J'en savais bien peu sur lui, mais je m'en fichais car, en sa présence, mon habituel sentiment de solitude m'avait désertée.

— Embrasse-moi, dis-je avec fougue.

Il fit en pas en arrière, puis me scruta sans répondre.

— Tu m’as entendue, non ?

— Demande plus poliment, rétorqua-t-il en relevant un coin de sa bouche.

— S’il te plaît, embrasse-moi.

— Tu as un petit ami.

Ma réponse fusa.

— Plus maintenant.

Sans hésitation, il plaqua ses lèvres sur les miennes.

Nous nous embrassâmes avec ferveur, en nous agrippant l’un à l’autre. Je nouai les bras autour de son cou, enfouissant mes doigts dans ses cheveux soyeux. Je sentis ses doigts remonter le long de mon dos... Ses lèvres étaient bien plus douces qu’elles en avaient l’air, et il prenait son temps ; après s’être repu de ma bouche, il enfouit la tête dans mon cou, me titilla l’oreille, sans cesser de me donner de petits baisers, avant de capturer de nouveau mes lèvres. J’aurais pu l’embrasser pendant des journées entières... Quand il ralentit finalement le rythme, il fit courir ses doigts de mes reins à mon cou, et je frissonnai... Je vacillai légèrement lorsqu’il me relâcha, et il me retint par le bras : il riva alors de grands yeux brillants sur moi, attendant de toute évidence que je me prononce sur le baiser.

— C’était bien, dis-je, encore stupéfaite.

— Bien ? rétorqua-t-il d’un air faussement offusqué.

— Merveilleux ? proposai-je.

— Hallucinant ! renchérit-il bien vite.

— À vous estourbir !

— Une explosion d’étoiles !

— Enivrant !

— Un matin de Noël.

— Un gâteau au chocolat.

— Du chlorate de potassium sur un ourson Haribo, déclarai-je avec vigueur, grand sourire à l’appui.

— Pardon ?

— C’est de la chimie, un mélange explosif. Vérifie sur Google.

À cet instant, il me prit la main et m’entraîna dans la pénombre.

— Où allons-nous ?

— Regarder les étoiles.

Quelques instants plus tard, nous nous allongions sur des couvertures qu’il avait sorties de son pick-up, et commençons à contempler le dôme étoilé, à discuter et à rire ; les quinquagénaires enivrées sortirent bientôt du restaurant, en échangeant des commentaires sur Capitaine Fantastique.

Puis, quand la nuit redevint calme, je me fis soudain plus indiscreète.

— Parle-moi de toi, Jamie.

Un long silence s’ensuivit.

— Que veux-tu savoir ? finit-il par demander.

— Parle-moi de ta vie et de ce qui t’a conduit ici.

— Eh bien, j’ai été adopté par deux merveilleuses personnes dont j’étais l’enfant unique. J’ai grandi sur la côte Ouest, pas très loin de Napa, et, à part mon diabète, j’ai vraiment eu une enfance idyllique. À dix-huit ans, j’ai retrouvé mes parents biologiques. Ils s’étaient mariés et avaient une autre enfant, que je n’ai pas rencontrée, car un mois après notre réconciliation, ils ont essayé de me

voler de l'argent.

Je lui étreignis la main, mais il poursuivit sans marquer de pause.

— J'ai coupé tout lien avec eux, non qu'il y en ait jamais eu, de toute façon. Puis je suis parti étudier sur la côte Est, avant de revenir en Californie, il y a deux ans. Auparavant, j'ai beaucoup voyagé et fait pas mal de choses différentes. J'ai rencontré Susan alors que je traversais une rude épreuve, et c'est elle qui m'a amené ici.

Cette fois, il s'arrêta quelques secondes, avant de déclarer :

— Et maintenant, à toi.

On aurait dit que Jamie n'aimait pas parler de lui, ni de sa vie. Je n'avais pas non plus l'impression qu'il voulait me cacher quoi que ce soit, juste que c'était un homme qui vivait dans le présent, et qu'il ne souhaitait pas revenir sur le passé. Telle qu'il me l'avait décrite, son existence me rappelait la mienne, et la solitude dont elle était empreinte. Je me pris alors tout à coup à penser que Jamie et moi étions deux âmes solitaires et perdues qui s'étaient enfin trouvées dans le vaste terrain vague de l'âge adulte...

— Pas d'objections ? dis-je au bout d'une minute ou deux, par plaisanterie.

— Mais tu n'as pas encore parlé ! Je veux en savoir plus sur toi, Katy.

— Bien... J'ai grandi à Chicago, avec ma mère. Je n'ai jamais connu mon père, j'ignore jusqu'à son nom, donc je ne le retrouverai jamais. Ma mère est morte d'un cancer quand j'avais huit ans. Après son décès, j'ai vécu avec sa meilleure amie, Rose. À ma connaissance, je n'ai aucune famille, mes grands-parents sont morts, et je n'ai ni frère, ni sœur, ni oncle, ni tante. J'étais timide, quand j'étais enfant, aussi, je n'avais pas beaucoup d'amis. Je suis sortie de ma coquille une fois à la faculté, mais mes relations n'ont jamais duré très longtemps. Je travaille au *Chicago Crier* depuis cinq ans. Je vis toute seule.

À cet instant, je me tus. N'avais-je pas effrayé Jamie, par mes propos sans doute un peu trop francs ? Mais il hochait la tête, m'incitant à continuer.

— Je suis très proche de Beth, une de mes collègues, au journal. Je suis sûre que c'est une lesbienne refoulée. J'ai aussi une bonne relation avec Jerry, le rédacteur en chef à qui tu as parlé hier. Voyons voir... Quoi d'autre ? Ah oui, mon ex, Stephen, m'a pratiquement dit qu'il ne m'avait jamais aimée et qu'il était malheureux avec moi depuis longtemps. Voilà, c'est ma vie. Plutôt pathétique, non ?

— Ce type est un idiot, déclara-t-il brusquement, les yeux braqués vers le ciel.

Nous étions tous les deux allongés côte à côte, main dans la main.

— Stephen ?

Il confirma d'un hochement de tête.

— J'aurais des mots plus durs pour le qualifier, renchéris-je. Nous avons rompu hier soir, et ce matin il prenait déjà son petit déjeuner avec une autre.

— Tu mérites mieux, dit-il.

Puis il porta ma main à ses lèvres.

— Où est Rose, aujourd'hui ?

— Elle est morte, il y a neuf mois, dis-je d'un ton morne.

— Je suis désolé, Kate.

— Je ne veux pas parler d'elle. C'est trop douloureux.

— Je comprends. Changeons de sujet ! De quoi pourrions-nous bien parler ?

— Euh... Quel genre de musique aimes-tu ?

— J'ai des goûts éclectiques, mais j'écoute surtout du rock indépendant et du folk.

Nous étions à présent étendus sur le flanc, face à face.

— Pareil pour moi.

— Dis-moi, pourquoi m'as-tu demandé de t'embrasser ?

Je déglutis avec difficulté.

— Je... Euh... Tu ne voulais pas m'embrasser ?

— Tu plaisantes ? Attends, laisse-moi réfléchir... (Il se gratta le menton.) J'ai voulu t'embrasser dès l'instant où j'ai posé les yeux sur toi. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question.

Mon cœur se mit à battre plus fort. Un instant, je me sentis comme paralysée, tant je redoutais d'avouer incidemment qu'il était l'homme le plus excitant que j'avais jamais rencontré.

— J'avais envie que tu m'embrasses, commençai-je d'un ton hésitant.

Il posa son index sur ma lèvre et la tira un peu vers le bas.

— Ça, je le sais, mais pourquoi ? À cause de mes talents remarquables au karaoké ?

— Non.

Il prit un air soudain morose.

— C'est une stratégie pour reconquérir ton ex ?

— Non.

— C'est quoi, alors ?

Je sentis monter en moi une terrible envie de rire, à laquelle je cédai finalement avant d'avouer :

— Tu me plais, c'est aussi simple que ça.

Et j'eus l'impression d'être la dernière des abruties !

Il m'adressa un beau sourire et m'embrassa sur le nez.

— Toi aussi, tu me plais.

Un peu plus tard, Jamie me raccompagna jusqu'à ma chambre. J'ouvris la porte et lui demandai dans un murmure confiant :

— Tu veux entrer ?

— J'en meurs d'envie... mais je ne le ferai pas.

Puis il s'approcha de moi et, passant son bras tatoué autour de ma nuque, m'attira à lui ; il me donna alors un tendre et lent baiser sur la bouche... Haletant, il s'écarta enfin de moi et déclara :

— Je veux qu'on se fixe un véritable rendez-vous, pour demain soir. Je te ferai visiter la ville et t'emmènerai dans un endroit que j'aime beaucoup et que je voudrais te faire découvrir.

— Entendu, dis-je.

— Parfait. Sinon tu as prévu quelque chose demain dans la journée ?

— Je comptais travailler sur mon article, à moins que l'on ne glisse un autre programme sous ma porte...

— Je viendrai te chercher à 16 heures, décréta-t-il. Enfin, si je ne te vois pas avant...

Une fois qu'il fut parti, je baissai les yeux vers mes baskets, mon sweat de la faculté, et me mis à rire. Je n'avais pas pensé un instant à mon apparence, quand j'étais avec Jamie, car, en sa présence, j'avais l'impression d'être belle et vivante. J'eus subitement envie d'appeler Beth. Je savais qu'elle se couchait tard, car elle aimait rédiger ses articles quand les autres dormaient déjà. En général, elle arrivait toujours après moi au journal, mais se vantait systématiquement, auprès de qui voulait l'entendre, du nombre de mots qu'elle avait écrits la nuit précédente.

Elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Kate ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

— Oh, je t'ai réveillée ?

— Pas du tout ! Je viens de pondre trois mille mots.

— Génial !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'arrives pas à dormir à cause de ce crétin de Stephen ?

— Non, en fait je t'appelais pour t'annoncer que je viens de rencontrer quelqu'un, ici.

— Un homme ou une femme ?

— Beth, tu plaisantes ? Tu sais bien que je suis hétéro.

— C'était juste une question. Cela dit, je comprendrais tout à fait que tu sois attirée par les femmes, après ce que les hommes t'ont fait subir.

— Pourquoi tu parles au pluriel ? Tu ne connais qu'un seul des types avec qui je suis sortie.

— Je voulais simplement que tu saches que si tu devenais homo, je ne t'en voudrais pas. Bon, on ne va pas en faire toute une histoire. Parle-moi plutôt de ce type.

— Tu ne dis rien à Jerry, promis ?

— Juré, craché !

— Très bien. Donc, c'est un homme qui travaille sur le domaine. Il est super beau, mais pas le genre de mec que je fréquente habituellement ! Il est grand, mince, mais très musclé. Il a les cheveux ébouriffés, et il les rejette souvent en arrière. Il a toujours une barbe de deux jours et des tatouages. Bon sang, Beth, si tu voyais ses tatouages !

— Dis-moi, Kate, ça sent le mauvais garçon, non ?

— Mais non, justement, il est adorable, et sensible, mais aussi confiant et sacrément sexy. Intelligent, en plus. Je me demande bien ce qu'il fiche ici à ramasser du raisin !

— Fais-le parler ! trancha-t-elle.

— C'est fait. Il m'a déjà raconté son enfance, et toute sa vie. Il a eu une éducation tout à fait normale, rien à signaler, à part peut-être le fait qu'il a été adopté.

— Non, ce que je voulais dire, c'est que tu dois connaître son passé amoureux avant de te déshabiller devant lui.

Je me mis à rire.

— Franchement, qu'est-ce qui vous arrive, à Jerry et à toi ? Vous me prenez pour une fille facile ou quoi ?

— Tu sais ce qu'est une digue dentaire ?

Ah, Beth et sa légendaire délicatesse !

— C'est bon, parlons d'autre chose.

— Sérieusement, Kate, tâche d'en apprendre davantage sur ses relations précédentes. Si tu veux t'accorder une petite aventure au sein d'une propriété viticole, soit, mais renseigne-toi.

— Là, c'est vraiment la journaliste qui parle ! Or je m'adressais à l'amie.

Elle demeura silencieuse quelques instants.

— Kate, je suis heureuse pour toi, reprit-elle. Sincèrement. Pour une fois, amuse-toi et profite-en. On se reparle bientôt.

Allongée sur mon lit, je me demandai alors où pourrait me mener une petite aventure avec Jamie... J'avais une vie à Chicago, des plantes à arroser dans mon appartement, et accessoirement une carrière. Dans le métro, Juste Bob m'attendait pour me prodiguer des conseils sur la façon de changer de vie, sans compter Beth et Jerry. Pourtant, quand j'additionnais le tout, le montant n'était pas énorme. Certes, j'aimais beaucoup mes amis, mais ils étaient des collègues ; par ailleurs, je pouvais écrire des articles de n'importe quelle ville, donc vivre n'importe où. Jamie recherchait-il juste une aventure de quelques jours, ou bien était-il curieux de savoir où cette relation nous emporterait ?

J'essayai d'imaginer ma vie en Californie... Soudain, l'idée de perdre mon appartement au loyer encadré m'effraya. Puis je repensai au métro de Noël, à Chicago : chaque année, les employés décoorent une rame entière, et le père Noël en personne s'affiche dans le décor. Toute ma vie, j'avais rêvé de prendre le fameux train de Noël, qui circulait au hasard sur toutes les lignes, mais je ne l'avais jamais croisé. Quand les gens m'expliquaient qu'il était vraiment ringard de circuler à bord de ce métro, j'avais envie de les gifler.

Par conséquent, j'avais encore de bonnes raisons de ne pas quitter Chicago, ne serait-ce qu'à cause du métro de Noël... Puis, je sombrai peu à peu dans le sommeil en pensant à Jamie et en fantasmant sur les sensations que me procureraient ses mains rugueuses sur ma peau nue...

Chapitre 7

MISE À NU

Trois coups frappés à ma porte m'arrachèrent à mon sommeil. Je regardai l'heure : 9 h 01 ! Je dormais rarement aussi tard. Je bondis sur mes pieds et me dirigeai vers la porte, vêtue d'un simple tee-shirt noir et d'une culotte assortie. Passant la tête dans l'entrebâillement de la porte, je découvris une femme de chambre tout sourires, un pot en métal à la main.

— Bonjour, mademoiselle Corbin. Je vous apporte du café et... ceci.

Elle me tendit alors une feuille pliée en deux sur laquelle était griffonné le mot « Programme ». Dissimulant le bas de mon corps derrière la porte, je l'ouvris pour la laisser passer. Elle alla poser le pot à café sur la table d'angle et je me faufilai dans la salle de bains où j'enfilai un peignoir, avant d'en ressortir sans prendre la peine d'en nouer la ceinture.

— Bonjour, euh... ?

— Lydia.

— Bonjour, Lydia. J'ai quelques problèmes avec mon wifi. Le mot de passe ne fonctionne pas.

— Entendu, je vais m'en occuper.

— Merci.

— Vous trouverez de l'omelette, des fruits frais, des muffins et des scones dans la salle à manger, quand vous serez prête, précisa-t-elle. Je reviendrai vous donner le mot de passe.

Après ces informations, elle se retira.

Je refermai la porte et dépliai ma feuille de route quand, de nouveau, on frappa trois coups.

Waouh ! Quelle rapidité !

J'ouvris – en grand cette fois : c'était Jamie qui se tenait sur le seuil, l'air charmeur ! Je baissai les yeux... Oups ! Je n'avais toujours pas attaché la ceinture de mon peignoir.

— Bonjour, murmura-t-il, visiblement troublé.

Je ne fis pas un geste. Il laissa son regard glisser sur mon corps, puis recula d'un pas avant de poser la main sur son cœur et de tourner les talons. Mais très vite il revint se planter devant moi. Il leva alors les yeux au plafond, croisa ensuite de nouveau mon regard et me sourit.

— Tu as vu quelque chose qui te plaît ? demandai-je en reprenant ses mots de la veille.

Il s'éclaircit la voix.

— Aucune idée.

— Je n'ai pas encore lu mon programme de la journée, aussi, j'ignore pourquoi tu es là, dis-je en battant des cils, sourire innocent à l'appui.

— Il ne s'agit pas de cela... Encore que je regrette à présent de ne pas avoir prévu le petit déjeuner en ta compagnie.

— J'ai du travail, jeune homme, répliquai-je alors.

Il parut s'absorber un instant dans la contemplation de ses chaussures, puis se mit à rire.

— Je voulais juste t'informer que la société *Avis* a remplacé ta voiture.

Il brandit une clé noire et carrée de sa poche.

— Elle est garée au parking, si tu as envie d’explorer la région, aujourd’hui. Mais sois prudente !

— Merci. Quand tu as frappé, j’ai cru que c’était Lydia car je lui ai demandé de se renseigner pour le wifi. Le mot de passe ne marche pas. Tu peux peut-être m’aider ?

Il secoua la tête.

— Quoi ? Tu ne sais pas comment il fonctionne ? insistai-je.

— Non, je ne m’en sers pas, mais je peux t’envoyer quelqu’un qui s’y connaît.

Sur ces mots, il se balança plusieurs fois d’avant en arrière sur les talons de ses bottes, comme s’il était soudain nerveux.

— Pas la peine, merci, Lydia s’en charge.

— Parfait. On se voit plus tard ?

Je hochai la tête.

Alors il s’éloigna, mais fit bientôt demi-tour et, un sourire adorable barrant son beau visage, déclara :

— J’ai hâte d’y être.

Et, cette fois, il partit pour de bon.

Comme Lydia ne revenait pas avec le mot de passe, je descendis dans la salle à manger et dévalisai la corbeille de muffins et de scones avant de remonter dans ma chambre travailler sur l’article. L’absence de wifi allait être problématique, mais je ne voulais pas embêter le personnel de l’auberge ; non, je préférais encore enquiquiner Jerry. Je saisis mon portable...

— Jerry Evans.

— Jer, je n’ai pas de wifi, ici.

— Tu plaisantes ? Tu vas écrire ça dans ton article ?

— Non, je vais procéder à l’ancienne mode.

— C’est-à-dire ? Le graver sur une tablette de pierre ?

— Au moins ! Je vais prendre des notes sur du papier et laisser mariner le tout. L’un des stagiaires fera des recherches pour moi, au bureau, et, à mon retour, je bouclerai l’article. Alors, tu en dis quoi ?

— Est-ce de la motivation que j’entends dans ta voix ?

— Si tu me donnais un dollar chaque fois que tu réponds à une de mes questions par une autre...

— Tu m’as l’air déjà plus en forme, Kate, enchaîna-t-il comme si de rien était. Prends ton temps. Je ne te donne pas de deadline, ce qui ne signifie pas pour autant que tu as l’éternité pour pondre quelque chose. OK ?

Je me mis à rire.

— Entendu. Tu es le meilleur, Jer.

À midi, j’avais déjà couvert plusieurs feuillets de notes, allongée sur le lit. Je me rappelai soudain le programme, qui était encore sur le guéridon, et me levai précipitamment pour le lire... Jamie avait juste écrit quelques lignes.

RDV à 16 heures pour aller en ville. Détends-toi et profite de ta journée d’ici là.

Baisers.

Jamie.

Je sentis les battements de mon cœur s’accélérer un peu quand je lus le mot « Baisers », car je l’imaginai alors en train de le prononcer. Je repris mes notes, mais je n’étais plus en mesure de me concentrer, obsédée désormais par mon dîner avec Jamie. Il fallait absolument que je fournisse un

petit effort et trouve une robe, pour ce premier rendez-vous officiel. Après avoir enfilé un jean et mes ballerines, je me rendis au bureau de Susan, en espérant qu'elle me donnerait quelques idées, même si, au fond de moi, je craignais qu'elle n'approuve pas ce rendez-vous.

Alors que j'atteignais sa porte, je jetai un coup d'œil dans le patio et vis Chelsea qui trônait dans son panier, plus diva que jamais.

— OK, tu as gagné ! dis-je.

Et j'allai m'agenouiller près d'elle pour la caresser et la gratter derrière les oreilles. Fondant littéralement, elle s'étendit sur le dos, pattes en l'air, pour que je puisse aussi m'occuper de son ventre.

— Tu es plus simple qu'on ne le croit, hein ? Au fond, tu es une bonne fille, qui ne cherche qu'à être aimée.

Chelsea s'ébroua, remua la queue, mais, quand je me relevai, elle reprit sa pose régaliennne et regarda droit devant elle, m'ignorant de nouveau. Si elle avait pu parler, elle m'aurait sûrement dit : « Ne crois pas que cet instant d'abandon fasse de nous des amies. » Je m'essuyai les mains sur mon jean et revins vers le bureau de Susan, qui était assise derrière son ordinateur ; elle leva les yeux vers moi par-dessus ses lunettes rectangulaires.

— Bonjour, Kate. En quoi puis-je vous aider ?

— Pourriez-vous m'indiquer où faire quelques emplettes ?

Elle me regarda fixement, sans réagir, aussi poursuivis-je :

— Y aurait-il par hasard une boutique de vêtements pas très loin d'ici ? Cela m'éviterait d'aller jusqu'à San Francisco.

— Ah ! Vous voulez vous acheter des habits..., dit-elle en me scrutant attentivement.

Je me contentai d'opiner timidement du chef. Avais-je été bien inspirée en venant la trouver ? Elle n'était pas tant possessive... que super protectrice envers Jamie ! Manifestement, un lien autre qu'une relation de travail unissait ces deux-là.

— Et pour quelle occasion ? poursuivit-elle.

J'hésitai quelques secondes, puis optai pour la vérité. D'ailleurs, elle était sans doute déjà au courant.

— Comme vous le savez probablement, j'ai rendez-vous avec Jamie, ce soir, pour dîner. J'avais envie de me faire belle.

Je vis clairement son visage s'animer, comme si elle se réjouissait de cette perspective. Elle m'adressa un beau sourire, et j'aurais juré qu'en réalité elle aimait bien me mettre à l'épreuve.

— Il y a une boutique, à Napa. Ils ont quelques petites robes qui vous iraient bien, je crois.

Elle écrivit l'adresse sur un Post-it, qu'elle me tendit.

— Merci, dis-je, et n'allez pas imaginer qu'il y ait quoi que ce soit entre Jamie et moi. Je ne suis pas le genre de femme à rechercher des aventures sans lendemain, seulement, je l'aime bien, et je pense que c'est réciproque.

Elle hocha la tête sans répondre, alors que j'attendais son approbation ; je n'avais nulle intention de faire souffrir Jamie, mais elle semblait en douter. Pire : on aurait dit qu'elle ignorait délibérément l'attrance que ce dernier éprouvait pour moi.

— Merci pour l'adresse, ajoutai-je en me dirigeant vers la porte.

Au passage, je jetai un coup d'œil dans le bureau voisin, celui de R.J., et n'y vis qu'un siège vide.

Quand le chat n'est pas là...

Comme je regagnai ma voiture, je reconnus les bottes noires de Jamie. Il était accroupi près de la clôture de la piscine ; de l'endroit où je me trouvais, je voyais des éclats de lumière danser dans l'air,

au-dessus de l'eau. J'avancai dans sa direction d'un pas hésitant. Près de lui se trouvait une machine de forme carrée, et il tenait un fer à souder. Il portait aussi un masque et des gants, mais aucune autre protection. Je m'approchai sans bruit et le regardai travailler. Des étincelles volèrent et certaines atterrirent sur son bras, mais il ne parut pas s'en émouvoir. Quand il se rendit enfin compte de ma présence, il s'arrêta immédiatement. Puis il se releva et retira son masque, révélant son visage en sueur.

— Il ne faut pas regarder les étincelles, ça peut causer des brûlures oculaires.

— Où as-tu appris à souder ?

— C'est mon père qui m'a appris.

Du revers de la main, il s'essuya le visage. À cet instant, j'aperçus un couteau dans un étui attaché à son ceinturon.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je stupidement.

— Un couteau.

— Pour quoi faire ?

Un petit sourire éclaira son visage.

— Couper des trucs.

Il m'était difficile de m'imaginer avec un homme qui savait souder et « couper des trucs ». C'était peut-être idiot, mais il faut préciser qu'il avait fallu trois jours à Stephen pour monter un bureau *IKEA*. Il avait même dû demander au gardien de notre immeuble ce qu'était une clé Allen – et donné une raison supplémentaire à ce dernier de le détester encore plus. Stephen ne portait pas de jean et fréquentait les mêmes salons de manucure et pédicure que moi. Mais il était diplômé et doué en affaires, force était de lui reconnaître ces qualités. Cela dit, Jamie aussi, apparemment, même s'il ne ressemblait pas du tout à un homme d'affaires ; en revanche, il émanait de lui une aura mystérieuse imprégnée d'intelligence. De fait, il alliait le meilleur des deux mondes. Les yeux rivés sur son couteau, je laissai mes pensées vagabonder quelques secondes et l'imaginai alors combattant des animaux sauvages, torse nu...

— Katy ?

— Oui ?

— Cela te dérange que je porte un couteau ?

— Non... Je suppose que tu n'as tué aucun être vivant avec, dis-je tout en l'imaginant terrasser un animal à l'arme blanche !

Il haussa un sourcil, impassible.

— N'est-ce pas ? ajoutai-je.

— Eh bien, nous avons des crotales par ici, et nous élevons aussi des animaux destinés au restaurant...

— Quoi ? Tu les tues avec ce couteau ?

— En général, ce n'est pas moi qui m'en charge, mais un professionnel, et je peux t'assurer que cela se passe de façon très respectueuse. Il m'est déjà arrivé de l'assister.

— Je te rappelle que je ne mange pas de viande !

— Je sais, et je suis désolé d'aborder un tel sujet, mais c'est toi qui m'as posé la question.

Il marqua une pause, et me jaugea.

— Tuer n'est pas toujours un acte de violence, poursuivit-il. Parfois, la mort est une délivrance.

— J'ai été surprise, c'est tout, reconnus-je. Mais je l'avoue : je n'ai rien contre un crotale de moins dans mon environnement.

Je lui souris.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— À Napa, pour me distraire un peu.

— Ne casse pas ta voiture ! s'exclama-t-il, pince-sans-rire.

Je m'apprêtais à lui donner une petite bourrade quand il me saisit le poignet, porta ma main à ses lèvres et y déposa un baiser. Je sentis mes jambes flancher... Alors je tournai les talons et m'éloignai, mais quand je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, il me regardait toujours, comme je m'y attendais. Il me sourit, visiblement intrigué.

— À tout à l'heure, matelot ! lançai-je. Seize heures !

Mes talents de conductrice ne s'étaient guère améliorés depuis mon accident. Dame GPS me conduisit toutefois à la boutique, mais je ne dépassai pas la moitié de la vitesse autorisée. Les voitures me doublaient à l'allure de fusées, me klaxonnaient, mais je ne percutai aucun véhicule. Dès que j'entrai dans la boutique, je repérai *la robe* : elle était noire, avec des manches trois quarts et un décolleté plongeant. Elle s'arrêtait au-dessous des genoux devant, et descendait un peu plus bas dans le dos, en décalé.

Parfait, songeai-je. Sexy sans être outrancier.

Je l'essayai sans attendre et tournoyai plusieurs fois sur moi-même dans la cabine, avant de me changer et d'aller à la caisse.

— Bon choix, me dit la vendeuse. Ne seriez-vous pas par hasard Kate, qui séjourne actuellement au domaine de R.J. Lawson ?

— Effectivement, je suis l'hôte de M. Lawson. Comment le savez-vous ?

— Susan m'a demandé de mettre le montant de vos achats sur le compte du vignoble, et de vous encourager à choisir tout ce que vous vouliez.

— Ah non, je ne prendrai rien d'autre ! Déjà, la robe, ça me gêne... Est-ce une pratique courante, chez eux ?

— C'est la première fois, en ce qui me concerne, mais je connais Susan. Elle vient souvent faire son shopping chez moi. Ne voulez-vous vraiment aucun accessoire, des chaussures ou des bijoux, par exemple ?

— Merci, la robe suffira.

Je n'avais même pas regardé le prix avant qu'elle enlève l'étiquette. Elle enveloppa le vêtement dans du papier de soie rose, puis glissa le tout dans un sac blanc qu'elle me tendit.

— J'espère que vous aurez du plaisir à la porter. Bonne journée.

Je regagnai ma voiture, un peu sonnée. Susan cherchait-elle à m'amadouer, ou bien tout le monde était-il naturellement sympathique au vignoble ? À l'exception de R.J., bien sûr, pour lequel je commençais à éprouver du ressentiment. Je devais écrire un article sur lui, parce que tel était le vœu de mon rédacteur en chef, et que c'était aussi la raison de ma présence en Californie, mais je m'acquittais vraiment de la tâche à contrecœur. Car comment allais-je pouvoir tourner mon histoire de façon à raconter la vérité sur R.J. Lawson sans que mes révélations aient des répercussions négatives sur le vignoble ? Je pourrais le décrire comme philanthrope et bien intentionné, mais si je voulais témoigner de tous les aspects de sa personnalité, cela m'entraînerait très loin de ces deux qualités... J'étais donc coincée, incapable d'écrire une ligne.

Il était 15 heures passées quand je revins à la propriété : j'étais censée retrouver Jamie moins d'une heure plus tard. Je me précipitai hors de la voiture et courus jusqu'à l'auberge. George éclata de rire en me voyant passer.

— Salut, George ! lançai-je sans m'arrêter.

Je montai l'escalier quatre à quatre pour prendre une douche en un temps record. Et voilà... J'avais à présent tout le loisir de me coiffer, me maquiller et m'habiller. Les escarpins noirs que j'avais apportés s'accordaient parfaitement à la robe. J'appliquai consciencieusement du mascara sur mes cils et passai quelques coups de blush sur mes joues ; puis je mis du gloss légèrement teinté sur mes lèvres et pensai à la façon dont Jamie le cueillerait.

À 16 heures tapantes, on frappa trois coups à ma porte. Je me ruai dessus, l'ouvris en grand et me heurtai alors aux yeux brillants et légèrement plissés de Jamie ; il me sembla y lire une certaine admiration. Il portait une chemise noire et un jean de même couleur dont l'ourlet tombait sur des Converse. Il était sexy et branché – et un rien dangereux.

— Tu es...

Il marqua une pause.

— Très beau, complétai-je avec un sourire effronté. Et élégant.

— ... Merveilleuse.

Il baissa les yeux vers ma bouche.

— Il n'y a eu aucune femme avant toi, et il n'y en aura aucune après, ajouta-t-il avec le plus grand sérieux.

Je déglutis.

— Et en plus, il est poète !

Il entra dans ma chambre, m'enlaça et m'embrassa sur la joue.

— Tu m'inspires, me murmura-t-il.

Puis il recula d'un pas et sortit un long écrin noir qui contenait, ainsi que je le vis quand il l'ouvrit, une chaîne en filigrane où pendait une briolette couleur pêche, bordée de marcassite.

— Oh, c'est magnifique ! m'écriai-je. On dirait un bijou d'époque.

— C'en est un.

— Mais c'est bien trop, Jamie. Je ne peux accepter ce présent.

— Un de mes amis est antiquaire et ne pratique pas des prix faramineux, si cela peut te rassurer.

— Non, ça doit valoir une fortune.

— Je t'en prie, ne pense pas à ça.

Il sortit le collier de la boîte.

— Tourne-toi, ma belle, m'ordonna-t-il.

Après quoi, il repoussa gentiment sur le côté les mèches qui me tombaient dans le cou ; je sentis alors son souffle chaud sur ma nuque. Quand il ferma la chaînette, il me donna en même temps un baiser sous l'oreille.

— Mmm, tu sens bon, dit-il avec douceur.

Je me mis à rire, car son souffle me chatouillait.

Lorsque je me retournai, il arborait un sourire serein, et un éclat de désir brillait dans ses yeux.

— Nous ferions mieux d'y aller maintenant, sinon, on ne pourra plus partir, dis-je.

— Tu as raison. En route !

Il fallut traverser l'imposant pont rouge pour entrer dans San Francisco, qui déployait devant et autour de nous ses collines escarpées, ses rangées de maisons victoriennes et ses rues sillonnées par les fameux tramways. Il se dégageait de cette ville une énergie que je n'avais expérimentée nulle part ailleurs. Baissant ma vitre, je m'enivrai de la vue et des odeurs. Chaque fois qu'une cloche annonçait un tramway, j'étais transportée dans un autre temps, celui où les photos en noir et blanc du vignoble avaient été prises, une époque où la vie était plus simple. Des senteurs d'eau salée, de pain chaud et de pavé mouillé envahirent mes sens... Jamie me conduisit au cœur de la ville *via* Nob Hill, puis je

reconnus Union Square. Jamie demeura pour l'essentiel silencieux, me laissant m'imprégner de l'ambiance de la ville. Bientôt, il se gara dans un parking, et, tendant le bras derrière son siège, il en sortit un trench-coat de femme.

— Susan a pensé que ça te serait utile, et je crois qu'elle avait raison.

Il faisait effectivement plus frais à San Francisco que dans la Napa Valley, et je fus reconnaissante à Susan de sa prévenance.

— C'est dommage que tu doives te couvrir, mais au moins tu auras chaud à l'extérieur.

J'enfilai le trench dont je nouai la ceinture.

— Où allons-nous ?

— Servir des repas à quelques-uns de mes amis. Je t'emmène chez GLIDE, un foyer pour SDF où je fais du bénévolat.

Je m'immobilisai brutalement. Il se tourna vers moi, et pour la première fois depuis notre rencontre, il parut déstabilisé.

— Cela ne te contrarie pas, j'espère ?

J'enserrai son visage entre mes mains et lui donnai un doux baiser.

— Bien sûr que non ! Je fais moi aussi du bénévolat à Chicago. Si tu savais combien de fois j'ai essayé d'emmener Stephen avec moi ! Mais il n'a jamais voulu.

Jamie émit un petit rire et regarda ses pieds. Au début, je crus que c'était par pudeur, mais, quand il releva les yeux, il déclara :

— C'est notre premier rendez-vous, Kate. Donc on ne parle pas de nos ex, compris ?

Et il agita un index menaçant. Je m'en saisis et fis semblant de le mordre.

— Mmm, fougueuse avec ça ! J'adore, dit-il.

En chemin vers le foyer, nous croisâmes de nombreux SDF dans les rues. Beaucoup saluaient Jamie quand nous passions devant eux. J'entendis même une femme dire : « Tiens, Jamie a une petite amie. » À cet instant, il m'étreignit légèrement le bras.

Une fois dans la cuisine du foyer, il me tendit un couvre-chef blanc et un tablier à nouer autour de la taille.

— J'ai l'air d'une idiote, comme ça.

— Impossible. Tu es la bénévoles la plus sexy que j'ai jamais vue.

La cuisine grouillait de membres de l'association. Un grand homme d'une extrême minceur et au regard intimidant s'approcha de nous. Je jetai un coup d'œil à Jamie pour m'assurer que tout était normal, et je constatai que oui, à la façon dont il releva la bouche : il était visiblement amusé.

— Tu es en retard, mec, dit-il à Jamie d'un ton sérieux... qu'il ne garda pas longtemps.

— Oui, mais j'ai apporté une paire de mains supplémentaire. Charles, je te présente l'adorable Kate Corbin. Kate, voici Charles, la personne qui gère ce merveilleux établissement.

Un grand sourire barra le visage de Charles, et quand je lui tendis la main, il m'en embrassa le dos.

— Adorable, effectivement ! Eh bien, au travail ! Que ces mains donnent à manger au peuple affamé !

Et l'on se mit à servir de la nourriture à une file d'hommes, de femmes et d'enfants démunis. Chaque personne à qui je tendais une assiette pleine me remerciait avec une telle sincérité et gratitude que je sentis comme une sorte de transformation chimique s'opérer en mon cœur. J'avais souvent exercé ce genre de bénévolat, mais rarement ressenti un lien si fort avec les gens... Je me rendis alors compte que c'était en raison de la présence de Jamie. Il riait et racontait des histoires drôles aux personnes qu'il servait, taquinait les enfants en leur ordonnant de bien manger leurs légumes, et chahutait quelques hommes sur le fait que les Giants avaient peu de chances de l'emporter lors des

prochains championnats du monde. Évidemment, Jamie était un supporter des Red Fox, de Boston, et il m'avait assuré que s'ils jouaient contre les Cubs de Chicago, à Fenway, il assisterait au match et que, à cette occasion, je devrais lui faire personnellement découvrir Chicago. Alors qu'il plaisantait et échangeait avec les SDF, je me demandai s'il faudrait vraiment un tel événement pour que je le revoie, une fois que j'aurais regagné ma ville.

Lorsque la file commença à diminuer, je pris plus le temps d'observer chacun. Ainsi, je repérai une jeune femme dans mes âges, seule et misérablement vêtue. Quand elle me tendit son assiette, j'y déposai une louche de purée. M'adressant un sourire satisfait, elle déclara :

— C'est mon plat préféré.

Je me sentais prête à passer le reste de ma vie à faire du bénévolat avec Jamie, car je me sentais enfin utile. J'avais pleinement conscience de l'humanité de chacun en lui servant à manger, une sensation que j'avais un peu perdue de vue depuis le décès de Rose. Il me semblait être proche d'eux, et il y avait bien longtemps que je n'avais pas éprouvé un lien si fort et authentique avec les autres. Je repensai à Jamie qui avait comparé l'amour à la nourriture, et désormais je voyais dans le partage de celle-ci une façon de renouer avec la vie. J'envisageai tout à coup les aspects positifs de mon existence, le temps dont je disposais pour les autres, la stabilité de mon emploi et le fait de pouvoir subvenir à mes besoins. Au fond, R.J. était-il aussi affreux que je le croyais ? Il consacrait tout de même une bonne partie de sa fortune et de son temps aux déshérités de la Terre. Or il n'avait pas besoin de ce genre d'exploits pour que l'on parle de lui ; d'ailleurs, la plupart des gens ignoraient tout de ses activités caritatives. En définitive, c'était peut-être sa bonté qui avait déteint sur Jamie et Susan... À présent, je voyais tout par l'autre bout de la lorgnette : l'écriture de cet article me pesait énormément, mais, par chance, la présence de Jamie allégeait mon fardeau.

— Katy, nos remplaçants sont arrivés. On y va ?

Jamie venait de m'arracher à mes réflexions et de me ramener à la réalité.

— Oui, c'était formidable. Merci de m'avoir amenée ici.

Main dans la main, nous regagnâmes le pick-up de Jamie, et je le regardai se faire une injection d'insuline. Nous laissâmes son véhicule là où il était stationné pour rejoindre Belden Place, où s'alignait une suite de restaurants romantiques. L'endroit était bondé, et pourtant il s'en dégagait une réelle intimité. Nous optâmes pour un restaurant français, où notre jeune hôtesse salua Jamie par son prénom. Elle avait à peine vingt ans, des cheveux blonds courts et lisses attachés dans la nuque. Le décolleté de sa chemise noire révélait une grappe de cerises d'un rose soutenu, tatouée sur son cou. Elle cligna des yeux rapidement.

— Salut..., dit Jamie.

Et il attendit, un peu gêné, qu'elle lui rappelle son prénom, qu'il avait visiblement oublié.

— Izzy, fit l'hôtesse d'un ton morne.

— Exact, Izzy, enchaîna-t-il. Et voici Kate.

Il posa alors la main sur mes reins.

Elle m'adressa un sourire superficiel avant de dédier toute son attention à Jamie.

— Je vais vous dénicher une table romantique du tonnerre ! Celle-ci vous plaît ?

La table était quasiment au milieu du passage !

À cet instant, Jamie me saisit la main.

— Allons-nous-en, me glissa-t-il à l'oreille.

Nous finîmes chez un Italien, aux tables bien plus espacées les unes des autres, et assez loin du restaurant précédent pour être hors de la ligne de mire d'Izzy.

— Qui c'était, au juste ? demandai-je.

— Euh... En fait, je l'ai invitée à sortir une fois.

— Une nuit sans lendemain, c'est ça ?

— Pas du tout, nous n'avons pas couché ensemble.

— De toute façon, ça ne me regarde pas, et d'ailleurs nous sommes censés ne pas parler de nos ex. Je croisai les bras, sentant à mon corps défendant l'irritation monter en moi.

— Mais non, ce n'est pas ce que tu crois... Un bénévole de GLIDE, Benny, m'avait arrangé un dîner avec elle, mais elle est bien trop jeune pour moi. J'ai essayé de le lui faire comprendre gentiment, je l'ai reconduite sagement chez elle après le repas, mais ensuite elle n'a pas arrêté de harceler Benny à mon sujet.

Il reprit sa respiration et secoua la tête.

— Quelle affreuse façon de commencer notre dîner ! Je suis désolé. Je ne me rappelai même plus qu'elle travaillait ici. Bon, on repart de zéro ?

Je le croyais sans mal, il était si sincère, et puis il ne me semblait vraiment pas le genre d'homme à rechercher les aventures d'un soir. Toujours est-il qu'avant même que je n'aie eu le temps de répondre, il commanda une bouteille de vin blanc et des huîtres en entrée. Notre table était si petite que, si je l'avais voulu, j'aurais pu poser ma tête sur son épaule. Nos jambes se touchaient sans que l'un ou l'autre cherche à se dérober. Pourtant, cette rencontre avec Izzy m'avait quelque peu contrariée.

— Entendu, faisons comme si rien n'était arrivé, décrétai-je avec un sourire, surmontant mes ultimes réticences. Cela dit, jouons cartes sur table et parle-moi un peu de ton passé amoureux.

— Mais on avait dit que...

— *Tu as décrété que !*

Jamie fronça les sourcils et éclata de rire.

— Bon sang, dans quel pétrin me suis-je mis ? J'ai invité une femme très étrange à dîner.

Je me mis à tambouriner nerveusement des doigts sur la table.

— Je te promets que ce sera la première et la dernière fois que je te questionnerai à ce sujet.

À cet instant, la bouteille et les huîtres arrivèrent, et un sourire satisfait éclairait son visage quand il me servit un grand verre de vin.

— Mais d'abord, ceci..., dit-il.

Et il porta une huître à ma bouche, avant d'incliner délicatement la coquille de sorte à ce que j'en aspire le contenu iodé. Il en dégusta une à son tour, de la même façon. Nous bûmes ensuite une gorgée de vin, et il se pencha vers moi pour me donner un baiser qui me fit oublier le reste du monde... Il glissa alors une main dans ma nuque pour renforcer l'étreinte, et quelques gémissements nous échappèrent tandis que nos langues dansaient une folle sarabande. Subitement, j'eus la sensation que nous étions les seuls hôtes du restaurant... Puis il ralentit le rythme et enfouit son visage dans mon cou avant de me donner un dernier baiser sur les lèvres. Quelle expérience ! Et dire que Stephen me tenait rarement la main dans la rue ! Même si je n'étais pas particulièrement une adepte des démonstrations publiques d'affection, avec Jamie, ça m'était tout à fait égal. Quand il m'embrassait, plus rien n'existait à part nous deux.

— Tu voulais me demander quelque chose, non ? dit-il avec un petit sourire rusé.

— Ce baiser était donc destiné à faire diversion !

— Non, pas du tout.

— Tu en es bien sûr ?

— Katy, je voudrais t'embrasser à chaque instant de la journée, et même dans mon sommeil.

Si le serveur ne s'était pas matérialisé devant nous à cet instant, je crois bien que je me serais

déshabillée et aurais supplié Jamie de me prendre sur notre minuscule table !

Nous commandâmes des moules et des pâtes, que nous prîmes tout le temps de savourer. Après les plats, je m'excusai pour consulter mes appels, car j'avais senti mon portable vibrer dans mon sac, et regagnai les toilettes. C'était Jerry qui avait cherché à me joindre. Je le rappelai immédiatement.

— Il est tard, Jer, que veux-tu ? commençai-je sans transition.

— Beth m'a dit que tu avais rencontré un homme.

Je me mis à rire.

— Et je lui ai aussi fait promettre de ne rien te raconter !

— Pourquoi ? Je suis content pour toi.

— Vraiment ?

Il était vrai que Jerry était un homme heureux en mariage et qu'il adorait sa femme. Souvent, il quittait le bureau avant nous en annonçant : « Je rentre, ma moitié me manque trop. »

Son épouse était son âme sœur, mais jamais Jerry ne s'était permis de me donner de conseil en amour. Je savais qu'il n'aimait pas Stephen ; d'ailleurs il ne prenait jamais de ses nouvelles.

— Beth m'a un peu parlé de lui.

— Mais je viens juste de le rencontrer, il ne s'est rien passé...

— Justement ! Ce que je voulais te dire, c'est de donner une chance à cette relation, car tu t'es refermée sur toi-même, ces derniers mois.

Il marqua une pause, et j'en profitai pour prendre une grande inspiration que je retins.

— Et puis, hier, poursuivit-il, j'ai décelé un regain d'enthousiasme dans ta voix. Je pense que tu es en train de nous revenir, Kate, et peut-être bien que ce type y est pour quelque chose...

Je toussotai pour m'éclaircir la voix, car je sentis ma gorge se contracter.

— Pour une fois, laisse-toi aller, insista-t-il. Nous sommes faits de sang, de chair et d'émotions, c'est ce qui nous rend humains et nous maintient en vie ! Tu t'es tenue à l'écart du monde, ces derniers temps, mais tu es une belle personne, Kate. Il ne faut pas avoir peur des gens qui essaient de t'approcher de plus près. Laisse la flamme intérieure qui brûle en toi te consumer pleinement !

Je regardai alors mon visage dans le miroir, et mon propre reflet me surprit : j'étais en train de pleurer comme une fontaine ! Ce n'étaient pas des larmes de souffrance, plutôt de capitulation, comme si je rendais les armes. Jerry avait raison : j'étais effrayée à l'idée de faire entrer de nouveau quelqu'un dans mon cœur.

Comme je pleurais sans bruit et ne répondais rien, il enchaîna :

— Je suis un mari comblé, j'ai eu la chance inouïe de trouver la femme qu'il me fallait, et je te souhaite autant de bonheur. Mais, pour y parvenir, il ne faut pas que tu retiennes prisonnière en toi celle que tu es vraiment, car si toi-même tu te perds de vue, lui non plus ne te verra pas. N'aie pas peur, Kate, je sais qui tu es, et tu vaux vraiment la peine d'être connue. Tu mérites ce qui est en train de t'arriver.

— Oh, Jerry, merci, merci ! Mais que se passe-t-il ? Pourquoi me dis-tu tout ça ?

— Parce que tu es mon amie ! Ah, et maintenant, je m'en veux de t'avoir fait pleurer.

— Mais je ne pleure pas, lui assurai-je avec aplomb.

— Tu es avec lui ?

— Oui. Enfin, on est au restaurant et je suis dans les toilettes.

— Parfait. Bon, suis mes conseils, OK ? Tu retournes à ta table et tu es toi-même.

— Je ne sais pas ce que je ferai si je tombe amoureuse de lui.

— Si tu tombes, laisse-le te rattraper.

Et sur ces mots, il raccrocha.

Quand je revins à la table, Jamie se leva et tira courtoisement ma chaise.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Absolument, affirmai-je en posant mes coudes sur la table, et mon visage dans mes paumes.

Passons aux questions, à présent !

Je me mis à rire, et une dernière larme roula sur ma joue.

— Pourquoi as-tu pleuré ? demanda-t-il d'un air peiné.

— Mais non, je ris, idiot, et ne compte pas encore une fois te dérober.

Il me sourit.

— Très bien, je t'écoute.

— Est-ce que tu es sorti avec beaucoup de femmes, dans ta vie ?

— Non.

— C'est-à-dire ?

— Quelques-unes. J'ai eu une relation de trois ans après la fac.

— Comment s'appelait-elle ?

— Julia.

— Et que s'est-il passé ?

— Elle m'a quitté.

— Pourquoi ?

— Elle n'avait pas la même conception de la vie que moi.

— Mais encore ?

— Elle était plus matérialiste.

— Tu étais amoureux d'elle ?

— Quand je me suis rendu compte de ce qu'elle attendait de moi, je ne l'ai plus été.

— Tu en as souffert ?

— Oui, dit-il, le visage sérieux.

— Alors comme ça, tu n'as jamais d'histoires sans lendemain ? J'ai du mal à te croire.

Il se mit à rire.

— Je suis un homme, je suis sorti avec des filles, mais les aventures d'un soir, non, ce n'est pas mon truc. Je veux rencontrer une femme qui m'intrigue, avec qui je peux m'amuser, rire, relever des défis. Bref, j'ai les mêmes aspirations que la plupart des gens.

— C'est-à-dire ?

— Une femme qui sera aussi mon foyer.

À ces mots, mes yeux se remplirent de larmes. Il se pencha alors vers moi, me donna un doux baiser, puis murmura :

— Bon, on peut s'amuser, maintenant ?

— Oh oui ! m'écriai-je avec vigueur. Quel est ton programme, matelot ?

— D'abord, je vais te faire manger ton tiramisu, après, on ira faire un tour dans San Francisco, et je te battrai au jeu de palets et aux fléchettes. Ensuite, si tu as de la chance, je te ramènerai au vignoble et te ferai visiter ma grange.

J'écarquillai les yeux, et il se mit à rire.

— C'est la proposition la plus étrange que l'on m'ait jamais faite, mais j'adorerais voir ta grange. Malgré tout, tu dois savoir une chose.

— Oh, oh, quoi donc ?

— Je suis connue comme la plus grande championne du jeu de palets à l'est du Mississippi.

— C'est du bluff ! Tu m'as dit la même chose pour le karaoké.

Et il me donna une cuillerée de tiramisu.

— Quel est l'enjeu ? demandai-je.

Il essuya, d'un baiser, un peu de crème à la commissure de mes lèvres.

— Si je gagne, je peux t'embrasser aussi longtemps que j'en ai envie.

Je hochai la tête avec enthousiasme.

— Et si je gagne, repris-je, eh bien... tu devras m'embrasser aussi longtemps que j'en ai envie.

— Entendu !

Nous nous rendîmes dans un troquet qui ne payait pas de mine, où je gagnai deux parties de palets mais perdis trois fois aux fléchettes, aussi Jamie s'estima-t-il gagnant. Il me persuada de boire trois shots de whisky, et chaque fois que j'en avalais un, il m'embrassait ensuite pendant une bonne minute.

— J'aime le goût du whisky dans ta bouche, me dit-il.

— Tu cherches à me soûler.

— Pas du tout, je veux que tu t'amuses.

— C'est le cas, et j'aime l'idée que tu me dévoies.

Il se mit à rire.

— Waouh ! Quelle pression tu me mets tout d'un coup, tu ne crois pas ?

Je lui proposai de jouer la belle avec une partie de billard.

— Non, je crois qu'il est l'heure de rentrer, répliqua-t-il. Et puis j'ai envie de savourer mon prix.

J'ai gagné de manière tout à fait équitable.

Ce fut alors qu'un type trapu et râblé vint s'asseoir à côté de moi.

— Salut, me dit-il d'une voix amicale.

— Salut, répondis-je plutôt froidement.

De toute évidence, il entretenait ses muscles pour paraître plus grand, tentative absolument vaine, et portait un tee-shirt noir qui enserrait ses énormes biceps, lesquels m'évoquaient des jambons. Bref, il n'était franchement pas mon type.

— Vous habitez San Francisco, ou vous êtes juste de passage ? me demanda-t-il.

Je jetai un coup d'œil à Jamie avant de répondre. Celui-ci rejeta ses cheveux en arrière et serra légèrement les mâchoires, mais ne broncha pas.

Je me tournai vers l'homme.

— Je suis de passage.

À cet instant, il posa la main sur mon genou.

— Je vous offre un autre verre ?

Je poussai une exclamation outrée et écartai sa main ; immédiatement, Jamie se leva, attrapa le type par le col et lui plaqua la tête contre le comptoir. Après quoi, il se pencha vers lui et, d'une voix inflexible, aussi pondérée que déterminée, mais en réalité effrayante, lui dit :

— Tu as bien vu qu'elle était avec moi, non ?

Il le regarda droit dans les yeux. L'homme tentait de se débattre et respirait bruyamment, mais la poigne de Jamie était puissante.

— Réponds-moi !

L'inconnu hochait la tête.

— Alors ne pose plus la main sur elle !

Il le relâcha, et son rival se redressa, levant les mains de manière défensive.

— C'est bon, mec, ne t'énerve pas.

Je me levai d'un bond.

— Je vais aux toilettes, déclarai-je d'un ton sec.

Et je m'éloignai sous le regard atterré de Jamie. Sans doute ne s'attendait-il pas à cette réaction de ma part, mais son élan possessif m'avait paru si curieux... Je sentais mon cœur battre violemment dans ma poitrine.

Reprenant mes esprits, je respirai profondément et m'aspergeai le visage d'eau froide. Quand je regagnai la salle, je trouvai Jamie appuyé contre le mur ; mains dans les poches, il m'attendait.

— Je suis désolé, dit-il, les yeux rivés au sol.

Et lorsqu'il les releva, ils étaient légèrement embués.

— Je ne voulais pas t'effaroucher. Je ne suis pas du tout violent, je n'ai jamais frappé une femme, je tiens à ce que tu le saches.

— Pourquoi as-tu réagi ainsi ?

— Ce type s'est montré totalement irrespectueux envers toi, et je n'ai pas pu le supporter.

— Mais on se connaît à peine, Jamie. Tu n'as pas à intervenir à ma place.

— Je t'ai gâché la soirée ?

À cette question, je pressai mon corps contre le sien et, plongeant mon regard dans le sien, je rejetai ses cheveux en arrière.

— Je ne sais pas au juste ce que je ressens... Tu m'as un peu effrayée et, en même temps, personne n'avait jamais pris ma défense.

Je lui donnai un baiser sur la joue.

— Merci, ajoutai-je. J'ai l'impression de compter.

— C'est le cas.

Après quoi, nous regagnâmes le pick-up, et chaque fois qu'une ombre se profilait sur un mur, Jamie m'attirait étroitement contre lui et m'embrassait avec fougue. Une fois sur le parking, tout se mit à tourner autour de moi et je manquai de perdre l'équilibre. Jamie me rattrapa par le bras.

— Je crois que j'ai un peu trop bu, dis-je quand il m'ouvrit la portière.

À cet instant, il enserra mon visage et me donna un bref baiser.

— Je vais m'occuper de toi, m'assura-t-il.

Il m'aida à monter, puis regagna son siège et se fit une injection d'insuline.

Je me frottai alors le nez.

— Ça sent le désinfectant.

— Oui, l'insuline dégage une forte odeur. Ça te dérange ? questionna-t-il avec une sorte d'appréhension.

— Non, pas du tout. C'était juste une remarque... Je suis soûle, ne prête pas attention à mes propos.

— Impossible, répondit-il.

Il me fit un clin d'œil et sortit du parking.

— Mais dis-moi, tu ne l'avais pas déjà faite avant de manger ? lui demandai-je subitement.

— De quoi parles-tu ?

— De l'injection d'insuline.

Il ouvrit soudain de grands yeux, où passa l'ombre de la peur.

— Ah bon ?

— Oui, j'en suis sûre.

— Comme j'avais chaud, j'ai pensé que...

Je me mis à rire.

— C'est sans doute à cause de tous les baisers que tu m'as donnés.

Brusquement, je vis son expression changer, et il parut tout dérouté.

— Ça va, Jamie ? demandai-je.

— Oui, répondit-il d'une voix calme en regardant dans le rétroviseur et par-dessus son épaule pour changer de voie. Je vais bien.

Nous approchions du Golden Gate Bridge, et Jamie était vraiment très silencieux. Une subite faiblesse m'envahit, et la dernière chose que je me rappelle, c'est d'avoir posé la tête sur ses genoux et senti sa main me caresser les cheveux.

Chapitre 8

LIGNE DE RUPTURE

Lorsque je rouvris les yeux, de gros coups résonnaient dans ma tête, à cause de mes excès d'alcool, j'imagine. Puis je compris que nous ne roulions plus. J'avais encore la tête sur les genoux de Jamie, qui avait lui-même le front posé sur le volant, et le bras droit sur le tableau de bord. Je crus d'abord qu'il dormait et, me relevant, je vis qu'il tenait ses comprimés de glucose dans la main gauche. Nous nous trouvions toujours sur le Golden Gate Bridge, sur le parking où s'arrêtent les automobilistes désireux d'admirer la vue sur la ville. Le moment était aussi étrange qu'irréel. Je regardai plus attentivement Jamie : il avait les yeux à demi ouverts.

— Jamie ?

— Mmm...

— Jamie, ça va ?

Je saisis sa boîte de médicaments : elle était vide ! Un élan de panique me traversa. Je posai la main sur son front, et il m'adressa un faible sourire.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Bas, marmonna-t-il.

D'un coup, la brutale réalité s'imposa à moi : Jamie s'était injecté trop d'insuline. Du regard, je cherchai vivement l'étui où se trouvait le glucagon... En vain.

— Jamie ! hurlai-je.

Mais il ferma complètement les paupières, sans répondre, et s'affala un peu vers la gauche ; je le redressai aussitôt et l'appuyai contre la portière, avant de considérer le pont. La circulation semblait s'être arrêtée, et les piétons figés dans le temps et l'espace. Un sentiment de frustration et d'impuissance s'empara de moi, comme dans un mauvais rêve...

De nouveau, je me mis à crier :

— Où est-il, ce fichu médicament ?

Affolée, je me saisis de mon portable, mais avant de composer le 911, je visualisai l'étui orange sous le siège.

Visualise les choses pour qu'elles se réalisent.

Et quand je regardai en dessous, l'étui y était. M'en saisissant promptement, je l'ouvris, et mes gestes furent alors fluides et précis, comme si j'étais sur pilote automatique. Je sus exactement comment introduire le liquide dans l'ampoule contenant la poudre. Je remplis ensuite la seringue du mélange et appuyai dessus pour en expulser la première goutte, afin d'enlever l'air. Ensuite, je détachai sa ceinture, descendis son pantalon au-dessous de la hanche et piquai sans hésitation l'aiguille dans sa chair avant d'appuyer sur le dessus de la seringue. Des larmes roulaient sur mes joues, j'étais complètement effarée.

S'il te plaît, remets-toi, s'il te plaît, le suppliai-je en silence.

Je composai le 911 sur mon portable, et au moment où j'allais appuyer sur le bouton pour appeler, j'entendis Jamie murmurer :

— Katie ?

— Oui ?

Je me penchai vers lui. Il inclina la tête en arrière et inspira deux profondes bouffées d'air. Alors je me glissai sur ses genoux et enserrai son visage dans mes mains, cherchant son regard... Ses pupilles étaient dilatées et son visage moite, mais il était conscient et me voyait.

— Oh, Jamie ! Comme j'ai eu peur !

— Ça va aller, maintenant, marmonna-t-il.

Entre deux sanglots, je lui donnais un baiser sur le visage, le cou. Il posa les mains sur mes cuisses et se laissa faire ; j'avais envie de le bercer, de le cajoler comme un enfant, de l'apaiser... Mais, en l'occurrence, c'était moi qui avais besoin de consolation car je ne parvenais pas à maîtriser mes larmes !

— Ma chérie, s'il te plaît, arrête de pleurer, je sais que tu as eu peur, mais maintenant, je vais bien. J'ai déconné, ça ne m'était jamais arrivé.

D'un air désolé, il prit mon visage en coupe et essuya mes larmes.

— Je regrette ce que je viens de te faire subir. Je n'ai pas su prendre soin de toi.

— Nous pouvons prendre soin mutuellement l'un de l'autre, ça fonctionne dans les deux sens, répliquai-je tout de suite.

Et soudain, comme si une nouvelle porte venait de s'ouvrir dans mon cerveau, je me rappelai mon rêve. *Les murmures.*

J'avais déjà vécu cette expérience de nombreuses fois auparavant : je passais la journée sans me rappeler le rêve que j'avais fait la nuit précédente, et tout à coup, une odeur, une chanson ou bien le commentaire d'un collègue me ramenait ce rêve, comme une vague de souvenirs. C'est ce qui se passa dans le pick-up, ce soir-là. Je me souvins de mon rêve, ce rêve récurrent qui me hantait depuis la mort de Rose. J'étais de nouveau inclinée sur son corps inanimé, j'entendais les battements de mon cœur, jusqu'à ce que je perçoive ceux d'un deuxième cœur. Je me penchai alors un peu plus, pour mieux entendre... Cela ne venait pas d'elle, mais d'un autre corps, bien vivant. Soudain, Rose prenait la parole, d'une voix douce et harmonieuse, mais suppliante.

« Prenez soin l'un de l'autre », disait-elle, puis elle regardait la personne qui se trouvait à côté de moi, cette présence que je sentais toujours sans la voir. C'était Jamie, et les autres battements, c'étaient les siens. Nos cœurs battaient à l'unisson.

Toujours juchée sur ses genoux, je posai la main sur le mien.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-il.

— Rien, éludai-je.

— Calme-toi, tout va bien.

— Je sais...

D'instinct, je laissai tomber la tête sur son torse et il me pressa étroitement contre lui. Une heure dut s'écouler. Toutes les deux minutes, je levais les yeux vers lui, pour m'assurer qu'il allait bien, et chaque fois, il me souriait. Nous demeurâmes ainsi, silencieux et apaisés dans les bras l'un de l'autre.

Finalement, je me laissai glisser à côté de lui.

— Je ne devrais pas t'emmener à l'hôpital ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Non, ça va. Il faut juste que je mange.

— Oh, bien sûr !

Je sortis une barre chocolatée de mon sac, en enlevai rapidement le papier et la portai à sa bouche.

Il se mit à rire, et je compris qu'il allait mieux.

— Je peux manger tout seul, tu sais. Merci, Katy, dit-il en croquant dedans.

Et, avant de s'emparer de la barre chocolatée, il mastiqua lentement sa bouchée et me regarda droit dans les yeux.

— Vraiment, merci de tout cœur, Katy.

Je secouai la tête.

— C'est bon, pas besoin de me remercier. Mange, s'il te plaît.

Il engloutit la moitié de la barre, puis reposa l'autre sur le tableau de bord. Je regardai mon téléphone : il était 2 heures du matin. Il descendit alors son jean et examina l'endroit où je l'avais piqué avant de passer son doigt dessus et de faire la grimace.

— Tu vas avoir un bleu, prédis-je. Je n'y suis pas allée de main morte.

— Effectivement, confirma-t-il, un rien amusé.

Il remonta son pantalon et sortit son lecteur de glycémie, pour vérifier son taux.

— Dis donc, tu me traites aux petits oignons. Tu as toujours des barres chocolatées dans ton sac ?

Je rougis.

— J'ai lu sur la notice du glucagon, l'autre jour, que les diabétiques ont parfois besoin de nourriture sucrée sans attendre.

Il me lança un regard ébahi.

— Tu es vraiment un ange, Katy.

Je lui souris, et une larme roula en même temps sur ma joue.

— Alors, cet indice glycémique ?

— Il est bon.

— Il serait sans doute préférable que je conduise.

— Ma belle, même si j'étais à moitié conscient, nos chances d'arriver en un seul morceau à la maison seraient plus élevées avec moi au volant.

Il m'adressa un sourire taquin et ajouta :

— Sans vouloir te vexer.

— Tu as sans doute raison. Dis-moi, tu t'es garé ici car tu ne te sentais pas bien ?

— Exact. J'aurais dû mesurer mon taux avant. Je n'ai pas réagi à temps, j'étais distrait, et puis après je me suis rendu compte que je n'avais plus de comprimés de glucose. C'est vraiment stupide de ma part, je suis tout à fait désolé.

— Arrête de t'excuser, tu as parfaitement bien réagi en te garant sur le parking. Mais, la prochaine fois, réveille-moi.

— C'est promis.

Il s'engageait pour une prochaine fois, me dis-je alors, pas nécessairement pour une situation où son taux de glycémie chuterait bien trop bas. Une prochaine fois, point.

Jamie nous reconduisit au vignoble avec la vitre baissée côté conducteur et le chauffage à fond, afin de pouvoir garder l'esprit vif sans que je gèle sur place. Durant tout le trajet, je ne le quittai pas des yeux ; quand on arriva à la propriété, il remonta un chemin caillouteux et s'arrêta devant la fameuse grange.

À cet instant, il me lança un regard empreint d'appréhension.

— Tu veux toujours passer la nuit avec moi ?

— C'est déjà demain.

— Tu veux toujours rester avec moi, demain ?

— Oui, chuchotai-je.

Alors il me prit la main et m'entraîna dans la grange. À l'intérieur, il alluma les lumières et

observa ma réaction lorsque je découvris son chez-lui : cela n'avait rien d'une grange ! Le décorateur avait été ingénieux : il avait laissé les poutres naturelles, et plaqué des dalles en bois blanc entre. Le sol était en teck vieilli, et de grands chandeliers rustiques étaient suspendus aux endroits les plus hauts du plafond, qui s'élevait à environ six mètres en son centre. Dans l'espace en dessous des pignons, étaient disposées des étagères emplies de livres, auxquels une petite échelle permettait d'accéder. Je balayai l'espace du regard, fascinée. C'était un intérieur à la fois chaleureux et masculin, et, en réalité, on aurait dit un cliché tout droit sorti d'un magazine de rénovation. La cuisine était conçue sur le même modèle, avec un évier typique d'une ferme et des placards à portes Shaker. Appuyé contre le mur, Jamie m'observait.

— C'est magnifique, dis-je. Qui a fait ça ?

— Moi.

Je me mis à rire. Quelle idiote, j'étais ! Bien sûr que c'était lui !

— R.J. t'a permis d'aménager cet espace ?

Il acquiesça.

L'ensemble ressemblait à un loft, avec quelques cloisons de séparation pour diviser l'espace ; seule la salle de bains comportait une porte. Sur un côté, se trouvait un bureau à dessin recouvert d'esquisses de machines en tout genre. Certaines étaient encadrées et accrochées au mur, et je reconnus parmi elles des copies de Léonard de Vinci, notamment la vis aérienne, inspirée de la vis d'Archimède, et l'Homme de Vitruve, représentant dans un cercle un corps aux proportions idéales. Jamie était un penseur, pas de doute. Je me rendis alors compte que, même s'il était social quand c'était nécessaire, il était également un peu solitaire... Un peu trop semblable à moi, sans doute.

Je traversai l'espace, trébuchai, mais retrouvai rapidement mon équilibre, avant de lancer un rapide coup d'œil à Jamie que je vis sourire.

— Ne te moque pas de moi ! ordonnai-je. J'ai un peu trop bu. Par ta faute.

— Tu es adorable, dit-il.

Au centre du mur opposé, se trouvait le lit, vers lequel je me dirigeai. J'entendis Jamie m'emboîter le pas, et les lumières derrière moi s'éteignirent l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une lampe de bureau allumée, comme des braises rougeoyant dans la nuit noire. Chacun se retrouva soudain d'un côté du lit. Jamie sortit sa chemise de son pantalon, j'enlevai mon manteau, et nous ôtâmes nos chaussures en même temps.

— C'est beau, ici, dis-je.

Il s'avança vers moi et releva sans hésitation l'ourlet de ma robe. Je dressai les bras pour l'aider, et, les yeux rivés aux miens, il retira ma robe qu'il posa sur la chaise, près de lui.

— Maintenant, effectivement, ça l'est, renchérit-il.

Je me tenais à présent en sous-vêtements devant lui, sans éprouver la moindre once de timidité. Je déboutonnai alors sa chemise et la fis glisser sur ses épaules, tout en effleurant sa peau. Puis je repoussai en arrière quelques mèches tombées sur son front, avec des gestes délibérément lents et sensuels... Il m'embrassa tout en enlevant son jean...

— Tu vas mieux ? demandai-je quand il s'écarta de moi.

— Oui, mais reposons-nous un peu.

Il tira la couette et s'allongea sur le lit ; il portait toujours son boxer.

— Viens me rejoindre, Katy, m'ordonna-t-il, un sourire lascif aux lèvres.

Quelle femme aurait pu résister à un homme comme lui ?

Je jetai un coup d'œil au réveil à l'ancienne sur sa table de nuit avant de me glisser près de lui : il était 3 heures. Nous étions maintenant allongés chacun sur le côté, face à face, le corps en feu... Nos

jambes s'entremêlèrent, et il posa un baiser sur mon front.

— Tu as l'air d'avoir sommeil, mon ange, dit-il. Laisse-toi emporter par Morphée...

Et sur ces bonnes paroles... je m'endormis !

Le soleil brillait quand je me réveillai, et la lumière filtrait à travers les persiennes. Nos corps commencèrent à bouger en même temps, lui aussi était réveillé. Je sentais la chaleur irradier de lui, et je ne doute pas un instant qu'il percevait la mienne. Il roula soudain vers moi et m'embrassa dans le cou, derrière l'oreille, en m'étreignant très fort contre lui ; je sentis alors son érection et poussai un petit gémissement. Il y répondit en se pressant encore plus étroitement contre moi, puis dégrafa mon soutien-gorge qu'il fit rapidement disparaître.

À cet instant, il se jucha sur moi, et déposa de petits baisers sur mes seins, mon ventre, et plus bas encore... Je regardai fixement les muscles de ses bras tandis qu'il se maintenait légèrement au-dessus de moi, sans effort apparent. Il retira prestement son boxer, il était de toute évidence doué pour ce genre de choses. Tout comme pour me rendre folle puisqu'il était en train de m'embrasser à travers ma culotte, exactement à l'endroit rêvé ! Je me cambrai légèrement contre lui, pour l'encourager à continuer... Il roula bien vite ma culotte sur mes cuisses et elle aussi s'évapora dans la galaxie. Bientôt, je sentis ses mains, sa bouche, sa langue se promener partout sur mon corps, à une lenteur très excitante. Quand il s'arrêta, il plongea ses yeux dans les miens, sans mot dire.

— Est-ce que je te plais, Jamie ? demandai-je.

— Oui, énormément.

— Quel est ton groupe sanguin ?

— O positif.

Il secoua la tête et se mit à rire.

— As-tu un compte épargne ? poursuivis-je.

— Oui.

— Et une assurance vie ?

— Oui, oui, murmura-t-il en embrassant mon corps de haut en bas et inversement.

— Tu as fait un bilan de santé, récemment ?

Quand il leva les yeux vers moi, j'ouvris grands les miens pour qu'il comprenne de quoi je parlais plus précisément.

— Oui, bien sûr.

— Quel est ton nom de famille ?

— Assez parlé ! décréta-t-il.

Puis il pressa sa bouche contre la mienne en me pénétrant ; je le sentis alors pleinement en moi et me cambrai... Il se mit à remuer de manière fluide, c'était la perfection même, associée à quelques picotements indéfinis liés à la nouveauté. Il m'embrassait les lèvres comme s'il s'agissait de bijoux précieux, procéda de la même façon avec mes oreilles. Nous respirions bruyamment, et je bougeais en cadence avec lui, tandis qu'il plongeait de plus en plus profondément en moi. Nos corps s'accordaient de façon harmonieuse, tout allait de soi entre nous, comme si des forces supérieures veillaient sur nous. Il se saisit soudain de mes mains, entremêla ses doigts aux miens et étendit mes bras au-dessus de ma tête.

— Ouvre les yeux. Je veux que tu me regardes quand tu vas jouir, dit-il.

Je lui obéis et sentis bientôt des vibrations remonter du bas de mon corps pour bientôt bourdonner dans mes oreilles... C'était si intense. Brusquement, il agrippa mes hanches et son regard rivé à moi s'obscurcit un peu... À cet instant, il me donna un coup de reins un peu plus vigoureux, et l'extase

déferla sur nous par vagues lascives, voluptueuses, d'une intensité rare.

C'était sans doute cela, faire l'amour, me dis-je, complètement happée par ces sensations extraordinaires, enfouissant mes mains dans ses cheveux pour savourer les derniers spasmes de la jouissance...

Il finit par fermer les yeux, puis, s'écroulant sur moi, enfouit sa tête dans mon cou. Le sommeil s'abattit subitement sur nous, alors qu'il était toujours en moi, ce qui ne me dérangeait pas du tout, tant j'étais heureuse de ne plus être seule.

Je me souviens vaguement que Jamie se leva pour aller fermer les persiennes car le soleil tapait trop fort, puis qu'il m'apporta de l'eau et du jus de fruits. Je l'entendis aussi parler à Susan avant qu'il revienne dans le lit, et, quand je me réveillai de nouveau, il s'affairait apparemment dans la cuisine. Bientôt, une odeur de viennoiseries flotta dans l'air... Avais-je rendu l'âme et étais-je montée au paradis ? me demandai-je. Me glissant hors du lit, je me mis en quête de mes sous-vêtements.

Mais au fond, au ciel, les gens sont peut-être tout simplement nus ?

Je me servis de sa brosse à dents en secret tout en songeant qu'il était stupide de me cacher après ce que nous avions fait. Alors que j'allais me remettre au lit, j'aperçus Jamie dans la cuisine. Il portait un pantalon de pyjama.

Ce n'était pas juste.

Quand il tourna la tête vers moi, je me figeai. Sans dire un mot, il s'avança vers moi d'un air intimidant, et je me sentis rougir de la tête aux pieds tandis que les battements de mon cœur s'accéléraient... Ce qui se passa ensuite, je n'en suis plus certaine, peut-être l'ai-je rêvé, mais il me semble bien que Jamie a laissé glisser son pyjama à terre et que nous sommes restés dans la lumière vive, complètement nus, à nous observer. J'entendais nos respirations légèrement saccadées, les pulsations de mon cœur... Ses cheveux étaient ébouriffés et sa barbe un peu plus fournie et brune que la veille. Un léger soupir m'échappa ; en trois pas, il fut à ma hauteur, me souleva, et j'enroulai instinctivement les jambes autour de ses hanches. Sans transition, il me plaqua contre le mur et me pénétra.

— Putain, ce que tu peux être belle ! marmonna-t-il.

Nous nous aimâmes pendant des heures, à différents endroits de la grange. Puis il m'entraîna de nouveau dans le lit, sur lui, et, plaquant les mains sur mes reins, me dévora des yeux. Alors je le guidai de nouveau en moi, où il s'enfouit jusqu'à la garde ; il posa ensuite ses paumes sur mes seins afin que je m'assoie sur lui.

— Ferme les yeux, Jamie.

— Non, je veux te voir.

Au début, je trouvai ce regard intense un peu gênant, mais une telle adoration s'y reflétait que je passai outre. Paupières alourdies, il semblait sous un sortilège ; je me mis doucement à onduler au-dessus de lui, avant de m'écrouler en poussant un gémissement de volupté. Je sentais tout mon corps engourdi par les prémices de la jouissance, mais Jamie accéléra bientôt la cadence, puis glissa la main entre nous... Alors je commençai à chalouper plus vivement, moi aussi et, rejetant la tête en arrière, je m'abandonnai totalement à la volupté... Soudain, Jamie se redressa et, secoué de spasmes, enfouit sa tête dans mon cou. Nous restâmes quelques minutes collés l'un à l'autre, laissant les secondes s'égrener en dehors du temps, que seuls mesuraient les battements désordonnés de nos cœurs.

Lorsqu'il s'écarta de moi, chacun se laissa retomber sur le dos. Au bout de quelques instants, Jamie se redressa sur un coude et, s'emparant d'un croissant dans la corbeille posée à côté du lit, me le fit manger par petits bouts, avant d'insister pour que nous fassions de nouveau un petit somme.

C'est sûr, c'est le paradis.

— Où est Chelsea ? demandai-je dans un demi-sommeil.

— Avec Susan.

— C'est sans doute préférable.

Du coin de l'œil, je le vis sourire.

Nous étions allongés, les yeux rivés au plafond imposant, quand il prit ma main et en embrassa le dos.

— Je voudrais rester ainsi pour toujours.

J'ouvris de grands yeux.

— C'est-à-dire ?

— Étendus, à manger, dormir et baiser.

— Oh !

— Désolé, dit-il en cherchant mon regard, ce n'était pas très romantique.

— Ce n'est rien.

— Je peux être romantique, tu sais... Mais d'abord, dormons un peu.

Il m'embrassa le front et m'attira contre lui...

Quand je me réveillai enfin de cette débauche de sexe et de sommeil, je me rendis compte que Jamie était parti. Je trouvai alors un livre relié sur la table de nuit et une feuille pliée en deux posée dessus. Je m'en saisis.

Mon royaume pour une minute avec toi. S'il te plaît, reste là. Te laisser seule dans mon lit comme un ange endormi me fend le cœur. Désolé. Mais je dois donner un coup de main à Guillermo. Je te laisse en compagnie d'un de mes livres préférés, afin que tu ne t'ennuies pas et que tu ne partes pas. Peut-être pourras-tu ensuite me dire si les poètes ont raison.

La dernière phrase sonnait comme une énigme. À défaut de mes sous-vêtements, je retrouvai ma robe et l'enfilai ; puis je fouillai dans le placard de Jamie jusqu'à ce que je trouve une de ses chemises en flanelle. Je me glissai dedans sans la déboutonner et lui écrivis un mot, moi aussi.

Je retourne dans ma chambre, mais ce n'est pas du tout par ennui. Viens me rejoindre quand tu as fini. Je t'embrasse. Katy.

Je le posai sur sa table de chevet, près d'une photo de lui en costume de diplômé, en compagnie d'une femme que je supposai être sa mère. Elle était belle et arborait un air fier. Jamie la tenait par les épaules ; il était manifeste qu'ils étaient proches. Un jour, on m'avait dit que l'on pouvait déduire tout ce qu'on devait savoir d'un homme à la façon dont il traitait sa mère et son chien. Il se dégageait quelque chose de familier de la photo, mais je n'arrivais pas à trouver quoi... Me saisissant du livre, j'en regardai le titre : *Chambre avec vue*. Comme c'était romantique. Je l'avais lu, aussi me mis-je à réfléchir pour trouver une réponse à l'énigme, mais rien ne me vint.

Dans la lumière déclinante du soleil, je regagnai ma chambre, nu-pieds, mes escarpins se balançant au bout de mes doigts. J'entendis des gazouillis d'oiseaux, une légère brise agitait les feuilles... Le ciel était semblable à un océan, bleu cristal et moutonné. J'observai une nuée d'oiseaux qui semblaient danser à l'unisson : ils descendaient en piqué avant de remonter vers les cieux, puis tournaient autour des nuages blancs comme un dessin d'enfant que l'on aurait animé.

Atteignant le dernier rang de vigne, je repérai Jamie à une quarantaine de mètres, dos à moi. Sans

bruit, j'avançaï vers lui et vis alors qu'il contemplait le ciel, fasciné par la chorégraphie des oiseaux, comme moi quelques minutes auparavant. Au moment où je m'immobilisai, il regarda par-dessus son épaule. Dès qu'il me vit, il marcha dans ma direction d'un pas déterminé, me prit dans ses bras de la même façon et me donna un baiser passionné... Au bout de quelques instants, je m'écartai de lui pour reprendre mon souffle et lui souris.

— Tu as compris maintenant ? questionna-t-il.

— Non, pas encore.

— Tu comprendras, sauf qu'ici, il n'y a personne pour nous arrêter à part nous-mêmes.

— Hum, hum ! Tu es très fort pour les énigmes.

Une petite odeur musquée émanait de lui, et je sentais sa transpiration à travers sa chemise.

— Où allais-tu ?

— Dans ma chambre.

Nous nous sourions, sur un petit nuage.

— Je peux te rejoindre lorsque j'ai fini ? demanda-t-il.

Je posais alors la main sur ma bouche, prenant une mine faussement effarouchée.

— Mais, Jamie, que vont penser les gens ?

— Exact ! Il vaut mieux que je cache de nouveau tes sous-vêtements, que je t'enferme dans ma chambre et te fasse l'amour jusqu'à n'en plus pouvoir.

Sa fossette se creusa, et je lui donnai une petite bourrade dans le bras.

— Ah, je savais bien que tu les avais cachés !

— Je n'avais pas le choix. Je voulais que tu restes nue.

Il jouait sans retenue de son charme.

— Bon, tu peux venir dans ma chambre, mais je ne te promets rien. On peut toujours se câliner, ajoutai-je d'un ton amusé.

— Cela me suffira pour tenir cent ans.

Chapitre 9

PAGES BLANCHES

Une vingtaine de feuilles étaient éparpillées dans ma chambre. Certaines comportaient des notes provenant de mes observations sur le domaine, d'autres étaient tout simplement les programmes que Jamie m'avait remis et dont je n'arrivais pas à me séparer, et enfin plusieurs étaient couvertes des gribouillages que j'avais faits quand mes réflexions n'avaient rien donné de concret. Je les ramassai rapidement, puis les posai sur mon bureau avant de me déshabiller pour prendre une douche. Mais je n'eus pas le temps de me sécher les cheveux, ni de me mettre du gloss, car déjà on frappait à ma porte.

Jamie portait toujours ses vêtements de travail, et moi une simple serviette nouée sous les bras.

Il entra dans ma chambre sans un mot et défit le nœud de mon drap de bain qui chuta lourdement sur le sol à mes pieds. Il fit aussitôt courir ses yeux sur mon corps...

— Tu as besoin de prendre une douche, décréta-t-il d'un ton pince-sans-rire.

— J'en sors.

Sans commentaire, il se pencha en avant et me fit basculer sur son épaule, direction la salle de bains. Je protestai lorsqu'il ouvrit le robinet pour régler la température, mais il parvint néanmoins à retirer ses chaussures tout en me maintenant sur son épaule. Il posa alors sa bouche sur ma hanche... et me mordit.

— Aïe ! me récriai-je.

— Oh, désolé, ma chérie !

Il n'était absolument pas désolé, puisqu'il colla sa bouche au même endroit et me fit un très long suçon jusqu'à ce que je me tortille comme une forcenée. Je me mis à lui donner des coups de poing dans le dos et sur les fesses ; il se contenta de rire. Une fois l'eau à sa convenance, il me posa et retira ses vêtements en cinq secondes. Avant même que je n'aie le temps de réagir, il me plaqua contre la paroi de la douche.

— Waouh, Jamie !

— Eh bien, quoi, tu voulais des câlins, non ?

— Tu es à la limite de transgresser mes règles.

— Très bien, laisse-moi te laver.

— Je suis propre.

— Je crois que tu as besoin de remettre ça.

Après une demi-heure passée à nous savonner mutuellement le corps et les cheveux, nous sortîmes de la douche et Jamie insista pour m'essuyer... et me mettre délicieusement à la torture.

— Je me réserve pour tout à l'heure, me dit-il en m'aidant à enfiler un peignoir.

— Où est-ce qu'on dîne ?

— On va nous apporter notre repas. Et je vais te faire manger dévêtue.

Comme il était toujours nu, je repris :

— Ah bon ? Et toi non plus tu ne vas pas t'habiller ?

— Moi si ! C'est toi qui seras nue.

— Ce n'est pas ce que j'avais compris, renchéris-je d'un ton accusateur.

— Dans ce cas, on reste nus tous les deux, d'accord ?

— Bon compromis, décrétai-je.

Et je lui fis un baiser sur la joue.

Toutefois, quand nos plats arrivèrent, j'insistai pour que nous dînions à table et en peignoir, comme des êtres civilisés, mais je lui promis qu'on mangerait le dessert comme il l'entendait. Il appela immédiatement le restaurant pour commander des boules de glace à tous les parfums en stock, recouvertes d'une bonne quantité de chantilly.

— Ça ne te gêne pas ? Tu travailles ici, tout de même, fis-je remarquer quand il eut raccroché.

— Qu'est-ce qui devrait me gêner ?

— Mark va se demander pourquoi tu commandes une coupe géante avec une tonne de crème fouettée !

— Pour les manger, quelle idée ! répondit-il avec un sourire innocent. Bon sang, Katy, comme tu as l'esprit mal tourné !

— C'est ça !

— Honnêtement, tout le monde s'en fiche ! Mark a sept enfants, donc je suis certain qu'il en connaît un rayon.

Sur ces mots, il me sourit et glissa la main sous mon peignoir, entre mes jambes...

— Surtout si tu corses la chose avec de la nourriture, précisa-t-il. Mais, s'il te plaît, ne parlons plus de Mark, je ne veux plus penser qu'à toi, moi et notre dessert.

Comme annoncé, Jamie mangea toute la coupe concoctée spécialement par Mark, mais pas avant d'en avoir enduit intégralement mon corps, tandis que je me tortillais sous ses coups de langue. Nous étions tous deux hilares et poisseux ; l'expérience était moins sensuelle que nous l'avions sans doute cru, et nous dûmes donc nous laver de nouveau. Jamie nous fit couler un bain, et nous servit un verre de vin. Nous plongeâmes dans les bulles en silence, et je posai la tête sur son épaule, yeux fermés, me demandant ce qu'il allait advenir de nous, de cette relation... Des pensées liées à Chicago m'envahirent tout à coup et je me redressai brutalement, ouvrant grand les paupières.

Jamie me regarda, l'air soucieux.

— Qu'y a-t-il, Katy ?

— Rien.

Il m'attira alors sur ses genoux.

— Tu mens.

— Que faisons-nous, Jamie ?

— Nous prenons un bain.

Il pencha la tête, puis, du bout de la langue, se mit à titiller un de mes mamelons. Je le laissai faire, et il remonta doucement la bouche vers mon cou.

— Je veux te parler, dis-je.

— Je t'écoute.

— Combien de temps vais-je rester ici ?

— Autant que tu le veux.

Mauvaise réponse.

— Jamie, dis-je le plus sérieusement possible.

Il se redressa et prit mon visage en coupe entre ses mains.

— Quand dois-tu rentrer ?

Je haussai les épaules.

— Quand dois-tu rendre ton article ? reprit-il.

— Il faut que je sois à Chicago la semaine prochaine, disons mardi, pour le remettre, et ensuite je ne sais pas...

— Bon, nous sommes vendredi, ce qui nous laisse encore un peu de temps...

Sur ces mots, il déversa une pluie de baisers sur mon corps. Puis, la tête enfouie dans ma nuque, tout en me mordillant le lobe de l'oreille, il poursuivit :

— Est-ce que tu aimes être avec moi ?

— Oui, dis-je.

Sur cet aveu, je me juchai sur lui et le guidai en moi.

Après que nous eûmes inondé la salle de bains, Jamie me souleva de la baignoire et me porta vers le lit, s'arrêtant juste pour dire :

— Tu as la plus belle chambre. Une chambre avec vue.

Le panorama était effectivement magnifique, surtout à ce moment de la journée ; le soleil avait disparu derrière l'horizon, mais le ciel rougeoyait encore de la mémoire de sa lumière. C'était une heure magique. Nous contemplâmes les rangs de vigne qui se déployaient à l'infini devant nous... On se serait cru dans un film de Terrence Malick : tout n'était que calme et poésie, une scénographie débordant de beauté.

Nous nous séchâmes rapidement, et nous remîmes en mode lascif, comme le matin. Il embrassa mes reins, mes épaules, tandis que je feuilletais une brochure sur le vignoble et qu'il m'expliquait le processus de la fermentation. J'en appris bien plus que je n'avais jamais espéré sur la levure naturelle et faite maison !

— Bravo, Jamie ! Tu pourrais donner des cours sur ce thème. C'était quoi ton sujet de maîtrise ?

— L'art de séduire les jeunes journalistes, dit-il en disparaissant sous les draps.

Je me rappelle juste avoir entendu le téléphone de ma chambre sonner une fois. J'étais profondément endormie, blottie dans les bras de Jamie. Quand il décrocha, il fut bref :

— Oui ? OK, OK.

Lorsqu'il raccrocha, je m'étais assoupie. Je ne sais pas combien de temps plus tard, mais quand je me réveillai au milieu de la nuit, le lit à côté de moi était vide. Je me redressai. Jamie était toujours nu, assis sur le bord du matelas, les coudes posés sur les genoux et la tête dans les mains.

— Jamie ? dis-je en m'approchant de lui.

Je le vis s'essuyer le visage.

— Tout va bien ?

— Oui.

Je lui embrassai le dos et, se retournant, il me souleva sous les bras et me fit remonter vers les oreillers. Puis il enfouit la tête entre mes jambes de sorte que je ne pus plus voir son expression, mais je sentais toute l'intensité qui l'habitait.

— Jamie...

— Chut...

Il remonta vers moi pour me donner un baiser sur la bouche avant de faire glisser ses lèvres le long de mon corps, ainsi que son visage sur ma peau nue, entre deux baisers, comme s'il ne pouvait pas se rassasier de moi. Je plongeai alors les mains dans ses cheveux, et soudain il se redressa et s'assit de nouveau sur le lit. Le clair de lune qui filtrait à travers le rideau me permit d'apercevoir son visage ; il avait l'air égaré, et son torse se soulevait et s'abaissait rapidement. Il reprit plusieurs fois

sa respiration, et baissa les yeux vers moi.

— Qu’y a-t-il ? demandai-je dans un murmure.

Sans répondre, et sans la moindre hésitation, il m’attira vers le bord du lit et, plaquant les mains sur mes hanches, s’agenouilla et me pénétra, les yeux rivés aux miens pendant qu’il allait et venait en moi. Notre respiration s’entrecoupa, j’avais très envie que nous nous allongions afin de sentir tout le poids de son corps sur le mien, mais il résista à mes tentatives de l’attirer sur moi. À la place, il porta mon pied à sa bouche, l’embrassa tendrement avant de poser ma jambe sur son épaule. Complètement offerte à lui, je m’abandonnai sans le moindre embarras, et il me fit l’amour sans relâche... Bientôt, il fit glisser son pouce entre mes cuisses et y décrivit de petits cercles de plus en plus intimes jusqu’à ce que je m’agite de façon incontrôlable et, tête inclinée en arrière, agrippe les draps en hurlant de plaisir, sans retenue et sans honte. Il se raidit quand je me refermai, poussa un grognement et s’écroula sur moi, enfouissant le visage dans mon cou. Nous restâmes immobiles pendant quelques instants, son corps en sueur contre le mien. Puis il s’écarta de moi et prit un de mes seins dans sa bouche. Il se mit à l’embrasser et le sucer jusqu’à ce que je m’endorme. Avec sa tête sur ma poitrine et mes mains dans ses cheveux, je tombai dans un sommeil profond et sans rêve.

Je sentis que j’étais seule avant même de le constater. Je roulai hors du lit et ouvris les rideaux. L’aube pointait et la lumière était presque aussi belle qu’au crépuscule que nous avons contemplé ensemble, la veille. Je savais que Jamie était parti, mais avant de me retourner pour en avoir visuellement la confirmation, je contemplai quelques instants le vignoble et repensai à la nuit... Jamie avait paru vulnérable et retranché en lui-même quand je l’avais surpris assis sur le rebord du lit, et soudain, dans un regain d’énergie, il avait semblé affamé de réconfort, de jouissance. Je balayai la pièce du regard, en quête de preuve de la nuit que nous avons passée ensemble... Comment, en si peu de temps, un lien si fort avait-il pu m’unir à lui ? Des vêtements jonchaient le sol, il y avait encore la coupe géante vide sur la table, les brochures sur le vignoble que j’avais feuilletées. Je me dis que Jamie avait dû se lever de bonne heure pour aller travailler dans les vignes. Je me fis couler un bain chaud et m’y prélassai longuement, guettant le bruit de ses pas.

À midi, morte de faim et d’ennui, je pris ma voiture pour aller en ville. Conduire représentait toujours pour moi une expérience terrifiante, mais je baissai la vitre pour m’oxygéner le cerveau et respirer l’air pur et chaud. C’était une journée parfaite pour découvrir une petite ville, et je me retrouvai bientôt dans une bouquinerie, où je tombai sur un exemplaire des *Carnets* de Léonard de Vinci. Je l’achetai pour Jamie, puis entrai dans diverses boutiques. J’avais l’impression que tout me le rappelait. Si je voyais un couple main dans la main, ou attablé à la terrasse d’un café, je pensais à lui. Sur le chemin du retour, je m’arrêtai dans trois établissements vinicoles, mais aucun ne me parut empreint de la magie que j’avais trouvée chez R.J. Lawson. Peut-être était-ce la présence de Jamie qui en faisait un lieu à part.

De retour au vignoble, je remarquai que son pick-up n’était toujours pas garé à sa place habituelle.

Je montai dans ma chambre : le ménage y avait été fait, et il ne restait plus la moindre trace de Jamie et moi dans le lit dont les draps étaient parfaitement tirés, comme dans un hôtel.

Une curieuse sensation commença à naître au creux de mon estomac. Je regardai par la fenêtre, tentant de l’apercevoir dans les rangs de vignes... Et soudain je me rendis compte qu’il ne m’avait pas appelée ni laissé de message. Son pick-up n’était plus là, et il commençait à se faire tard. Décrochant le téléphone, j’appelai la réception.

La voix d’un inconnu s’éleva dans le combiné.

— Bonjour, mademoiselle Corbin. En quoi puis-je vous aider ?

— Vous serait-il possible de me mettre en communication avec Jamie... euh... Vous savez, l'homme qui travaille sur la propriété.

Bon sang, je ne connaissais même pas son nom de famille ! Ce que je pouvais être stupide.

— Un instant, je vous prie.

Je poussai un soupir de soulagement : on allait sans doute me mettre en communication avec lui.

— Susan à l'appareil, je peux vous aider ?

Vains espoirs...

— Ah, bonjour, Susan ! C'est Kate.

— Bonjour, Kate, dit-elle d'un ton réservé.

— Je cherche Jamie.

— Euh... Jamie... Eh bien, il a été obligé de partir.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas certaine de pouvoir...

Elle s'interrompit.

— Pouvez-vous me donner son numéro de téléphone ?

— Kate, je vous recontacterai.

— Vous me recontacterez ? répétais-je, abasourdie.

Donne-moi son numéro. J'ai passé deux nuits enfiévrées dans son lit, merde !

— Peu importe, marmonnai-je.

Je raccrochai et me laissai tomber sur le lit, attendant que Jamie m'appelle.

Et la tristesse mêlée de fatigue que je ressentais ne tarda pas à se muer en une colère noire.

Tous mes sentiments d'insécurité resurgirent d'un coup : notre dernière conversation dans la baignoire, le comportement curieux de Jamie, la fille dans le restaurant... Tous ces souvenirs me revenaient comme un boomerang. Je me mis à respirer lourdement, l'inquiétude courant dans mes veines, mon cœur battant à tout rompre dans ma poitrine... Il ne reviendrait pas, j'en étais convaincue à présent.

Qui aurait voulu de moi ?

J'étais une femme creuse, sans intérêt, avec qui personne n'avait envie de rester. En l'espace de quelques jours, je venais d'en avoir la double preuve, administrée d'abord par Stephen et à présent par Jamie.

Cela dit, je n'aurais pas besoin d'apprendre à gérer la solitude, je ne le savais que trop bien ! Néanmoins, je m'en voulais énormément d'avoir cru qu'il pouvait y avoir quelque chose entre Jamie et moi. Il était trop beau pour être vrai, et toutes ces choses merveilleuses qu'il proférait, ce n'était que du blabla. Quand je l'avais découvert, la nuit dernière, assis sur le rebord du lit, j'aurais dû me douter qu'il réfléchissait à quelque chose qui pesait lourdement sur ses épaules. Il n'est pas aisé de comprendre ce qui se trame dans le cœur d'autrui, même si l'on se donne sans réserve. Était-il parti juste après que je me fus abandonnée à lui sans retenue aucune ? Il avait la tête posée sur ma poitrine quand je m'étais endormie, je pensais qu'il était mien... Mais il avait disparu et j'étais de nouveau seule au monde !

Le réveil était brutal. En quatre jours, moi qui croyais dur comme fer que j'étais destinée à mener une vie solitaire, je m'étais mise à croire en l'amour : plus je devenais intime avec Jamie, et plus je ressentais une grande sérénité intérieure. J'ignorais par quelle magie il était parvenu à extraire cette souffrance liée à la solitude chez moi, mais il avait réussi. Seulement voilà, il ne m'avait fait aucune promesse. J'avais cru qu'il existait entre nous un lien qui n'avait pas besoin d'être cimenté par des

paroles. Oui, j'avais cru, comme une idiote, qu'il était impossible que l'un ou l'autre renonce à ce que nous avons. Sans doute ce que j'avais éprouvé était-il plus fort que ce que nous avons réellement vécu, puisque Jamie venait de tout anéantir. Mais n'en allait-il pas toujours ainsi ? Les deux parties assemblées atteignaient forcément cent pour cent, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elles étaient impliquées à parts égales. Dans un couple, il y en a toujours un qui donne plus pour combler le déficit de l'autre, et j'avais été aveuglée par mon imagination romantique et stupide ! Je m'étais bâti un château en Espagne avec un homme dont j'ignorais jusqu'au nom de famille. Je m'étais donnée entièrement à lui, il m'avait quittée sans même me demander mon numéro de portable. J'en étais abasourdie !

Après une nuit agitée, je me réveillai de bonne heure, enfilai un jean, un sweat-shirt et dévalai l'escalier ; c'était George qui se trouvait maintenant à la réception.

— Salut, George. Auriez-vous vu Jamie ?

— Non, ma chère.

— Et vous ne l'avez pas vu non plus se glisser hors de ma chambre au beau milieu de la nuit, hier ? Arborant un air compatissant, il prit une légère inspiration.

— Je suis arrivé il y a une demi-heure à peine, donc non, je n'ai rien vu.

— Très bien.

D'un pas résolu, je me dirigeai vers le bureau de Susan. Comme toujours, elle était scotchée à son écran. M'ayant entendue arriver, elle me regarda avancer vers elle.

— Où est Jamie ? dis-je.

Et, sans frapper, j'entrai dans le bureau de R.J. – qui était vide.

— Je ne suis pas certaine d'être bien placée pour répondre à votre question.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas à moi de discuter de ses problèmes personnels avec vous.

Une vague de chaleur, de colère et d'agacement me submergea tout entière. Je n'entendais même plus ce qu'elle me disait tant mon pouls battait fort à mes tempes.

— Avez-vous la moindre idée du temps que j'ai perdu ici ? Je suis venue en Californie pour écrire un article sur R.J., l'homme invisible qui n'est jamais là.

J'avais élevé la voix, mais Susan ne parut pas s'en émouvoir.

— Il m'a consacré cinq minutes fort pénibles et m'a envoyé un mail assez froid. Était-ce savamment orchestré ? Avez-vous utilisé Jamie pour me distraire ? Pour compenser le fait que je n'obtiendrais pas ce qui m'avait été promis en m'envoyant votre homme à tout faire ? Sans blague, il ne recule devant rien ! Il accepte même de divertir les femmes seules pour mieux les rouler dans la farine ! Jamie, ce pauvre diabétique qui vit dans une grange et ramasse des raisins toute la journée, mais qui baise comme un dieu !

Susan ne broncha pas, aussi poursuivis-je ma diatribe :

— C'est quoi, cette histoire ? Une plaisanterie ? Comment Jamie a-t-il pu me faire une chose pareille ? Je pensais pouvoir lui faire confiance !

Je ne pus retenir mes larmes plus longtemps.

D'une voix basse, elle répondit simplement :

— Écoutez, Kate, ce n'est pas ce que vous croyez. Je suis désolée.

À mes oreilles, cette phrase passe-partout sonna comme un aveu.

— Moi aussi, je suis désolée, Susan. Et cette histoire avec Jamie est vraiment la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

— Ce n'était pas prévu. Je ne l'ai pas jeté dans vos bras.

— Peut-être, mais il n'en reste pas moins que je dois écrire un article sur ce vignoble et son propriétaire. Et je repars pour Chicago ce soir. Je ne vais pas rester ici comme si de rien n'était, c'en est assez !

Et sur ces mots, je tournai les talons. Elle ne chercha pas à me retenir.

Dehors, je vis Chelsea allongée dans son panier.

— Espèce de garce, dis-je en passant devant elle.

Puis je continuai mon expédition punitive, et écrivis un mot à l'intention de Mark :

Merci pour la chantilly. Je suis sûre que ce n'est pas la première fois que vous vous acquittez de cette tâche pour Jamie.

Le pauvre Guillermo fut ma victime suivante.

— Je ne sais rien du tout, *mija*. Je travaille juste ici.

— Est-ce que Jamie invite beaucoup de femmes dans sa grange ?

— Non, répondit-il en secouant vigoureusement la tête. Je crois que votre curiosité vous fait du tort.

— Ce n'est pas moi qui ai un problème !

Et je tournai encore une fois les talons pour remonter rageusement le rang de vignes où Jamie m'avait embrassée si passionnément. Puis je m'immobilisai et pressai mon poing contre mes lèvres, sentant les larmes rouler sur mon visage. Comment avais-je pu être aussi stupide ? Quand j'en aurais fini avec la rédaction de cet article, je ne repenserais plus jamais à cet endroit, me promis-je alors. Ni au fait que Jamie avait allégé ma souffrance quelque temps, et allumé une lueur d'espoir dans ma nuit.

Sous le soleil brillant de cette belle matinée, au cœur du vignoble, tout me revint d'un coup. Mon rêve m'avait induite en erreur. J'avais voulu croire que Rose m'incitait à trouver un homme avec qui partager ma vie. Qu'une force cosmique nous attirait l'un vers l'autre, Jamie et moi, mais les choses ne fonctionnaient pas comme ça, dans la vie ! J'eus un frisson en dépit de la chaleur du soleil, parce que je me rendis compte qu'il n'y avait pas de place pour la souffrance en amour. L'amour, ce n'était pas comme un mariage, ou une relation, ou avoir des enfants. L'amour, ce n'était pas du travail, c'était un sentiment, pur et simple. Quand on l'éprouvait, on pouvait imaginer se jeter sous un train pour l'être aimé, mais cette impulsion disparaissait dès que cette personne vous avait brisé le cœur. Si j'avais ressenti de l'amour pour Jamie, je le rayai de mon cœur ce matin-là, au milieu de cet océan de vignes. Je renonçai en même temps à tout espoir de relation avec un homme.

Je regagnai l'auberge en pensant : *Je suis tout ce que j'ai*. Je n'aurais jamais dû oublier ce mantra.

Personne ne saurait jamais ce que Jamie et moi avons partagé. Les moments d'intimité, les mots qu'il m'avait murmurés, sa façon de me dire que j'étais belle avec tant de conviction. Qui pourrait le prouver ou le nier ? De retour dans ma chambre, je regardai fixement le lit : quelques heures auparavant, nous étions encore des amants, allongés et enlacés dans ces draps. J'avais la sensation que nous avions grandi ensemble, comme un couple d'arbres plantés si près l'un de l'autre que leurs branches s'emmêlent et que l'on ne peut plus discerner les contours de l'un et de l'autre. Mais cela n'avait plus d'importance puisque Jamie s'était déraciné. Et dire que j'avais pensé que nous avions peut-être une chance de demeurer ainsi pour le restant de nos vies...

Qu'est-ce que je suis naïve ! C'est pathétique !

La femme de chambre avait rangé toutes mes affaires et les avait posées de manière ordonnée sur la commode et le bureau. Il allait être facile de faire mes bagages, pensai-je avant d'appeler Jerry.

— Jerry Evans.

— Tu peux me réserver un vol pour ce soir ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux fuir à Cancun ou je ne sais où avec ce type qui travaille sur le domaine de Lawson ?

— Mais non !

Ne pleure pas, Kate, du cran !

Mais ce fut plus fort que moi, et je me mis à pleurer.

— Ah, merde ! dit Jerry d'un ton impassible. Bon, va à l'aéroport, je t'envoie un texto avec les détails du vol dans quelques minutes.

— Merci, articulai-je entre deux sanglots avant de raccrocher.

Je fourrai toutes mes affaires dans ma valise, y compris mes notes et gribouillages, et regagnai l'aéroport au volant de la voiture de location avec une assurance nouvelle. Je klaxonnai les chauffards et fis même quelques doigts d'honneur. Mais quand je m'entendis hurler sur une femme plus âgée dans une Chevy Nova verte, je compris que je faisais une crise caractérisée d'agressivité au volant et qu'il était sans doute préférable que je me calme avant de me faire tuer.

À la réception de l'aéroport, je demandai un surclassement en première, estimant que je pourrais plus facilement noyer mon chagrin dans l'alcool que l'on y fournissait à volonté. Une fois à bord, je m'installai dans un grand siège, et l'hôtesse m'apporta une couverture ainsi qu'un oreiller. Je lui demandai un plaid supplémentaire et m'enveloppai comme dans un cocon, bras à l'intérieur, en espérant que les gens ne penseraient pas que c'était une camisole de force. Quand nous eûmes décollé, je commandai un double scotch, moi qui n'en bois jamais et, lorsque mon verre arriva, je le sifflai d'un trait avec une paille. Ce fut alors que je remarquai la passagère assise à côté de moi.

Elle me dévisageait de ses grands yeux bleus.

— Quel âge as-tu ? lui demandai-je.

— Douze ans.

— Et comment t'appelles-tu ? poursuivis-je, inclinant la tête de côté, comme si c'était un interrogatoire, mais je me fichais d'être ridicule.

— Aurora. Vous êtes sujette aux troubles mentaux ?

— Il faut en avoir un soi-même pour le détecter chez une autre personne, petite, rétorquai-je. (Elle ouvrit les yeux plus grands encore.) Non, je plaisante, et je ne suis pas folle. Pas encore. D'ailleurs, les gens dérangés n'ont pas conscience de leur folie, donc c'est une question stupide.

Elle acquiesça d'un hochement de tête, l'air songeur ; nul doute qu'elle faisait partie de ces enfants qui sont mûrs pour leur âge.

— Si tu veux tout savoir, j'ai eu une journée difficile car on m'a piétiné le cœur. Tu sais ce que c'est ?

Et je haussai les sourcils pour bien souligner ma question.

— Oui, dit-elle en soupirant. Je vois tout à fait ce que vous voulez dire. Genesis, dans ma classe, m'a dit que je lui plaisais, et ensuite il est allé raconter à tout le monde que je le harcelais.

— Genesis ? Hum... c'est quoi ce nom ? Ça aurait dû te mettre la puce à l'oreille.

Elle haussa les épaules.

— Eh bien, je vais te le dire, poursuivis-je. C'est un groupe de rock anglais New Age des années 1970-1990. Ses parents devaient adorer ce groupe, ou alors ils ont pris trop d'acide. J'opterais plutôt pour la seconde hypothèse. Cela dit, Genesis a un comportement bizarre. Ne t'en fais pas, tu auras un autre copain, sauf si tu te rends compte que tu préfères être seule pour qu'on ne te brise pas le cœur encore et encore. Il faut que tu en prennes conscience maintenant, mon enfant, cela t'évitera bien des

problèmes.

— Donc c'est mieux d'être seul ?

Elle me regardait droit dans les yeux, se demandant visiblement si je pouvais lui mentir.

— Est-ce que tes parents sont mariés ?

— Oui, depuis vingt-deux ans, acquiesça-t-elle avec un sourire.

— Bon, j'imagine qu'il y a toujours des exceptions à la règle. Ne m'écoute pas. Ça marche pour certaines personnes, tu en feras peut-être partie.

— Toi aussi, tu sais. Tu ne dois pas te laisser décourager par cette sale histoire.

Et dire qu'elle n'avait que douze ans !

— Tu as peut-être raison. Dis, tu ne voudrais pas m'aider à écrire un article... ?

Chapitre 10

NE JAMAIS COMMENCER UNE PHRASE PAR « DONC »

Après avoir voyagé une bonne partie de la nuit et écrit mon article d'un trait, comme sous l'effet d'une puissante drogue, je finis par regagner mon appartement froid et sombre de Lincoln Park. J'ouvris aussitôt mon portable, l'envoyai par mail à Jerry, puis allai me coucher et restai au lit pendant deux jours.

À : Jerry Evans
De : Kate Corbin
Objet : Fait chier !

Voilà, Jerry, je ne sais même pas quoi dire, c'est tout ce que j'ai. Je suis sûre que je vais être virée, ou sévèrement rétrogradée. Je pourrais peut-être être la fille qui apporte le café ? Je sais que R.J. n'approuvera pas l'article ci-joint, donc j'ai l'impression de t'avoir totalement trahi. J'ai encore des jours de congé à prendre et j'aimerais que tu m'accordes une semaine de vacances, si j'ai toujours un emploi. Il faut que je retrouve mes esprits. J'ai merdé, Jerry. Je n'aurais pas dû sortir avec ce type, j'ai tout raté, et je suis navrée.

Kate

R.J. LAWSON ET SON DOMAINE

Donc, prenez deux oiseaux. L'un est long, élané et puissant, une vraie force de la nature. L'autre est bigarré, petit et rapide, et on le loue pour sa beauté. Qui gagnera ? Avant toute chose, il est nécessaire de déterminer que tout l'enjeu de cette affaire, c'est le défi, connu aussi sous le terme de supercherie. Quelle que soit la force physique des joueurs, c'est le plus rusé qui l'emportera. Ne vous fiez pas aux apparences, elles sont trompeuses. Il faut fouiller le cœur de votre adversaire, comprendre ce qui le meut, ce qui le pousse à sacrifier son intégrité pour de l'argent. Car c'est de cela qu'il s'agit, en réalité. Le gagnant emporte une cage en or incrustée de diamants. Mais le succès a un prix : dans ce cas, c'est la liberté de voler. Il aura sans doute la promesse d'être admiré, mais ses ailes majestueuses ne pourront plus jamais se déployer dans le ciel.

Le monde veut savoir pourquoi tout ce que touche R.J. Lawson se transforme en or. Eh bien, je vais vous livrer son secret : il est l'oiseau le plus rusé. C'est un génie qui a pris son envol à dix-huit ans, fait fortune, et qui agite désormais fièrement son portefeuille dès qu'il se trouve une nouvelle passion – aujourd'hui, la viticulture. J'ai

passé une semaine sur le domaine viticole de R.J. Lawson, dans la Napa Valley, pendant les vendanges, afin d'en apprendre davantage sur lui et sur ses motivations. Or, durant ce séjour, j'ai pu constater qu'il passe peu de temps sur le vignoble, mais s'enorgueillit de tout ce qu'on y fait. Il décrit sa démarche comme empirique, toutefois, je ne l'ai jamais vu s'acquitter de la moindre tâche, lors de ma visite, à part vider des verres de pinot.

Son image est bien gardée par quelques loyaux sous-fifres prêts à accomplir le sale boulot pour lui. J'ai vu clair dans le jeu de R.J. : il maîtrise l'art d'acheter à la fois les gens et le succès. Peut-être qu'au fond de lui se trouve toujours le petit garçon doté d'une curiosité intacte qui lui a permis d'engranger admiration et argent, mais il ne demeure aucune trace de ce prodige dans l'homme que j'ai rencontré.

Si R.J. m'avait montré un tant soit peu de son brio ou même de son humanité, indépendamment de ses dons caritatifs ostentatoires, j'aurais sans doute pu écrire un article plus élogieux sur lui, mais, en vérité, il m'a fait comprendre que je ne méritais pas qu'il me consacre du temps. Il s'est révélé misogyne et humiliant, pontifiant et irritable au bout de quelques questions. De loin, on peut envier R.J. pour tout ce qu'il a accompli et possède. Incontestablement, son vin est formidable et le vignoble en lui-même est un joyau rare au cœur de la Napa Valley, et R.J. connaît le prix à payer pour une telle perfection. Ses judicieuses roueries l'ont finalement condamné à se retrouver dans une cage dorée. Il peut bien se jucher au-dessus de toute cette beauté, il n'en reste pas moins seul, dans cette cage.

Le personnel de l'établissement viticole a redoublé de convivialité envers moi, suite à ma triste expérience avec R.J. Quels pathétiques efforts ! Car j'ai vite découvert que cette hospitalité était trop belle pour être honnête et que toute cette mascarade était finalement orchestrée par R.J. Lawson, homme à l'ego sans bornes, désireux de compenser son comportement ridicule par le truchement de ses subalternes. Bien que cette propriété semble sans égale dans la région, vous pourriez bien y perdre votre sérénité en vous y rendant. Ainsi, avant d'entreprendre le voyage jusque là-bas, pensez à cet oiseau capable de renoncer à sa liberté pour une cage dorée. Vous aurez beau être ébloui par l'éclat des barreaux, une question demeure : où défèque ce beau volatile ?

Mon conseil : buvez le vin, mais n'avez pas le Fanta.

Kate Corbin
Chicago Crier

Le lundi matin, quand je me réveillai de mon coma dépressif, je trouvai la réponse de Jerry dans ma messagerie. Il me l'annonçait dès l'objet – sans doute était-ce pour cette raison qu'il était meilleur dans le rôle de rédacteur en chef que dans celui de journaliste. En l'occurrence, j'appréciai cette qualité et pus pousser un grand soupir de soulagement quand je découvris que, au moins, je n'avais pas perdu mon job.

À : Kate Corbin

De : Jerry Evans

Objet : Tu as encore un travail !

C'est brillant, Kate. Je ne sais pas encore ce que nous allons en faire, mais c'est le papier le plus inspiré que j'aie jamais lu de toi, et c'est tout ce qui compte. R.J. a sans doute fait de son mieux pour se rendre inapprochable, mais tu as prouvé que, dès qu'on perçoit l'essence d'une situation, une histoire peut en naître. Je t'accorde la semaine supplémentaire que tu réclames, car, j'en conviens, tu en as besoin. Apparemment, tu as laissé ton bagage à l'aéroport. Comme tu n'avais pas écrit ton nom sur l'étiquette, juste l'adresse du journal, la compagnie nous l'a envoyé. Je l'ai ouvert quand je l'ai réceptionné, et me suis rendu compte que c'était ta valise en voyant les notes prises et en reconnaissant tes affaires. Je l'ai mis dans la réserve en attendant, mais si tu en as besoin, je te l'expédie. Dis-moi ce qui t'arrange.

Je me fais un peu de souci pour toi, Kate, mais je sais que tu es forte. Et ne t'inquiète pas pour le boulot, on te réserve de nouvelles aventures. Beth a des idées.

Ton loyal rédacteur en chef,
Jerry

Il n'y avait rien de particulièrement émouvant dans le message de Jerry, mais je ne pus m'empêcher de pleurer. La vérité, c'est que je ne supportais pas que l'on s'inquiète pour moi, ou que l'on compatisse avec moi. Je voulais aussi cesser d'avoir la perpétuelle sensation de chercher quelque chose, ou d'être en quête d'un sens à donner à ma vie. Il m'avait semblé que l'existence ne pouvait se résumer à la triste équation suivante : se réveiller seule, prendre le métro pour aller au travail, puis rentrer chez soi où personne ne vous attendait. Pourtant, encore une fois, je me retrouvais toute seule dans mon appartement, entre deux peines de cœur.

Je me rendis dans la cuisine où j'ouvris mon réfrigérateur : il était vide. Je me mis à regarder fixement un pot de confiture ouvert depuis une éternité, en me demandant si je n'allais pas le manger à la petite cuillère, histoire de me nourrir un peu. Je n'avais pas envie de déployer des efforts surhumains pour rester en vie. Cela faisait deux jours que je n'avais pas pris de douche et, à part quelques crackers rassis et une bière qui traînait depuis un an dans mon frigo, je n'avais rien avalé. Au fond, pourquoi pas un peu de confiture ? Finalement, mon instinct vital l'emporta et, enfilant rapidement un vieux legging, un tee-shirt et une veste, je me rendis à l'épicerie en bas de chez moi. Un homme au comptoir confectionnait une sauce salsa maison, aussi, après avoir pris une banane, des cookies aux figues et un paquet de Bretzel, je me dis : *Et pourquoi ne pas en acheter un pot, pour mettre un peu de piment dans mon existence ?*

Décidément, je n'allais pas bien du tout.

— Excusez-moi..., commençai-je.

L'homme me jeta un coup d'œil par-dessous ses épais sourcils. Il avait presque les mêmes yeux que les miens, noisette avec des nuances de vert à la lumière, mais d'un brun banal dans la pénombre.

— Oui, madame, en quoi puis-je vous aider ?

— Êtes-vous mon père ?

La question avait surgi de nulle part. Oh, oh ! Il fallait impérativement que je me nourrisse pour retrouver toute ma tête !

Il se mit à rire, mais s'arrêta bien vite quand il remarqua que cela ne m'amusait pas du tout.

— Euh... non, ma chère. Je suis marié depuis quarante ans, et j'ai trois enfants. Désolé.

Et sur ces mots, il me lança un regard empreint de pitié ; il commençait décidément à m'insupporter !

— Oh, la pénombre m'a trompée ! Vous vendez de la bière ? enchaînai-je.

— Non, mais il y a un caviste, à quelques mètres.

Je secouai vigoureusement la tête.

— Non, je vous parle de bière ! Je ne supporte plus le vin.

— Dans ce cas, un peu plus loin, vous trouverez un commerçant qui en vend.

Ce dernier était en réalité assez loin, mais je m'y rendis en mangeant ma banane et des cookies. J'en voulais à l'univers entier. Tout à coup, j'aperçus Stephen sur le même trottoir que moi, à une centaine de mètres, en compagnie d'une femme. J'obliquai promptement dans une allée parallèle, et priai pour qu'il ne m'ait pas vue. En attendant qu'ils passent, je baissai les yeux et inspectai ma tenue : je portais un vieux legging gris que personne ne mettait plus sur cette planète, un tee-shirt orné d'un ourson jaune et une veste couleur bleu ciel, encore que ce ne soit pas le pire. J'avais en effet une chaussette noire et une violette, et une vieille paire de baskets aux lacets vert fluo. Un look à la Fifi Brindacier, en somme... sauf que j'avais vingt-six ans ! Je tâtai bien vite le dessus de ma tête. Aïe... J'avais un chignon lâche retenu par une pince.

Pourvu qu'ils ne me voient pas !

— Kate ?

Et merde !

Je fourrai mon dernier cookie dans ma bouche.

— Salut, Stephen, marmonnai-je.

— Je te présente Monique. Nous travaillons ensemble.

— Salut, Monique.

En général, il ne traînait pas avec ses collègues féminines ; en l'occurrence, il s'agissait d'une grande blonde élancée, moulée dans une jupe crayon et juchée sur des stilettos. Pendant un bref instant, je me dis qu'ils étaient une incarnation de la réussite et j'en conçus presque de l'amertume, ce qui n'échappa pas à Stephen.

Il plissa les yeux.

— Tout va bien, Kate ?

— Oui, épatant ! Et toi ?

— Ça roule. Où allais-tu comme ça ?

Je jetai un coup d'œil à Monique qui me détaillait de la tête aux pieds, et vis une ombre de tristesse mêlée de compassion passer sur son visage.

— Je vais m'acheter un pack.

— Un pack ? répéta-t-il en sourcillant.

— Oui, un pack de bières.

Il semblait de plus en plus abasourdi.

— Tout le monde n'a pas les moyens de s'acheter des alcools forts, enchaînai-je.

— Je ne t'ai jamais vue boire de la bière, il me semble.

— Eh bien, j'imagine qu'il y a beaucoup de choses sur moi que tu ignores. Mais ça n'a aucune importance, puisque tu ne m'as jamais aimée !

Monique ouvrit de grands yeux, et Stephen serra les mâchoires.

— J'ai dit : « Il me semble », précisa-t-il. Et on ne va pas se disputer ici. Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour rouvrir de vieilles blessures.

— « De vieilles blessures » ? Mais ça remonte à six jours, bordel !

Il secoua la tête, et leva une main, comme pour me mettre en garde.

— Amusez-vous bien, tous les deux, ajoutai-je en m'éloignant.

Dans mon dos, j'entendis alors Monique demander :

— Qui c'était ?

— Personne.

Je déglutis avec peine.

J'achetai non seulement un maxi pack de Budweiser, mais aussi des tortillas et huit paquets de billets de loterie à gratter. Il y en avait dix par paquet, de sorte que s'il me fallait trente secondes par billet, cela m'occuperait en tout quarante minutes. Quarante minutes pendant lesquelles je ne penserais pas à Jamie. Soit deux mille quatre cents battements de cœur que je n'entendrais pas.

Je rentrai chez moi en sirotant une canette de bière, et au moment où je pénétrai dans mon appartement, mon portable vibrait dans ma chambre. Je ne répondis pas. À 11 h 43, je finis ma quatrième canette et allai me coucher.

Ce fut la sonnette de mon appartement qui me réveilla. Je regardai l'heure sur ma table de nuit : il était 18 h 30. Je soufflai dans ma main. J'avais une haleine de poney ! M'étais-je seulement brossé une fois les dents en trois jours ? Je ne crois pas... On sonna de plus belle.

— J'arrive !

J'entrebâillai la porte et aperçus les yeux perçants de Beth dans l'interstice.

— Qu'est-ce qui se passe, ma vieille ? demanda-t-elle sur-le-champ. Tu me laisses entrer ?

Je refermai la porte, détachai la chaînette de sécurité et ouvris en grand le battant pour accueillir Beth.

— Putain, Kate, on dirait que tu reviens du royaume des morts !

— Merci, Beth.

— Bon sang, mais c'est quoi cette odeur ?

Je haussai les épaules jusqu'aux oreilles.

— Aucune idée.

— Ça sent les cheveux brûlés.

Et soudain, ça me revint.

— Ah oui, Dylan, du cinquième, est passé chez moi et on a fumé un joint. Tu vois qui c'est ? Celui qui joue de la guitare, au parc ? Il habite dans mon immeuble.

— Mais c'est un ado, non ?

— Il a vingt ans.

— Et depuis quand tu fumes de l'herbe ?

— Depuis que Dylan m'en a apporté.

Beth me lança un regard désapprobateur.

— Et tu as fait autre chose, avec Dylan du cinquième ?

— Certainement pas ! Mais enfin, Beth, pour qui me prends-tu ? Il est venu me montrer une BD de collection qu'il vient d'acheter, et après il m'a proposé un joint. Je me suis dit : « Allez, pourquoi pas ! », et j'ai pris une taffe. Par contre, je ne sais pas très bien ce que j'ai fait avec le briquet...

Et je lui montrai mon sourcil un peu roussi.

— Dis donc, il va falloir cacher ça avec un crayon à sourcils ! s'écria-t-elle.

— Ç'aurait pu être pire... Ensuite, il m'a demandé si je voulais jouer à Super Mario ou aller faire du roller. C'est un gentil garçon, tu sais.

Beth fit alors le tour de mon appartement, évaluant l'ampleur du chaos. Puis elle ouvrit mon

réfrigérateur.

— Il est vide ! Allons t'acheter un hot-dog.

— Tu sais bien que je suis végétarienne. D'ailleurs, j'ai de la sauce salsa. Enfin, pour être exacte, je suis pescétariste, il faut faire attention à la sémantique.

Sur ces mots, je lui adressai un grand sourire.

— Tu sais quoi ? ajoutai-je. On s'en fout ! Va pour un hot-dog !

Nous allâmes donc chez *Dogfather*, à deux pas de chez moi. Le restaurant semblait tout droit sorti d'un épisode des *Sopranos* avec ses banquettes en cuir rouge ; on y servait toutes sortes de hot-dogs, ainsi que d'innombrables variétés de bière. Il fallait commander au comptoir. Je choisis un énorme hot-dog aux oignons et Beth opta pour un classique. À la première bouchée, j'eus un haut-le-cœur et l'impression de mordre directement dans les intestins d'un porc, mais, une fois cette sensation surmontée, je le dévorai littéralement... et me régalai. Pas étonnant, vu comme je mourais de faim. J'arrosai le tout de nombreuses pintes de bière belge dont j'oubliai aussitôt le nom. J'étais complètement ivre quand Beth me proposa d'aller dans un bar gay.

— Pourquoi pas ? répondis-je.

Après tout, pensai-je, autant rester fidèle à l'esprit de cette journée ! Aussi ajoutai-je :

— Donc, tu as fait ton coming-out ?

— Je n'ai jamais rien caché, je ne veux pas m'encombrer d'une partenaire, c'est tout. Il faut que ça reste simple.

— Je te comprends complètement ! acquiesçai-je, pince-sans-rire.

— Kate, je me fais du souci pour toi.

Pour le coup, je ne l'avais jamais vue aussi sérieuse.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Je crois que tu passes trop de temps toute seule.

— Ce n'est pas par choix, Beth. Et de toute façon, toi aussi. Tu viens juste de m'avouer que tu ne veux pas t'embarrasser d'une partenaire.

— C'est vrai, mais je sors, je m'amuse. Toi aussi, tu le faisais avant, tu te souviens ? On allait au karaoké ensemble. À l'époque, tu riais un peu plus.

— Tout le monde me dit que j'ai perdu la pêche, et ça me rend folle parce que chaque fois que j'essaie de rebondir, je m'éprends. J'ai couché avec un type que je ne connais même pas, tu vois ? J'ai vraiment couché avec lui !

— Tu t'éprends ? Tu veux dire, tu tombes amoureuse ?

— Oui, je tombe, c'est le mot !

Elle me considéra d'un air songeur, puis déclara :

— Au moins, tu en as profité, même si ça a été bref. Ce n'est pas une mauvaise chose de tenter sa chance. Même si ça ne marche pas, l'expérience rend plus fort. Je ne veux pas que tu renonces.

— Franchement, entendre ça dans la bouche d'une fille qui vient de reconnaître qu'elle ne veut pas s'encombrer d'une relation...

Beth se mordit la lèvre.

— Je n'ai pas dit que je ne changerais jamais d'avis. Il est bon d'adopter un autre point de vue de temps en temps.

Beth me raccompagna jusqu'à la porte de mon appartement, et dès que j'en eus franchi le seuil, mon estomac me rappela brutalement que je n'avais pas mangé de viande depuis dix ans. Il se contracta en effet violemment, et, quelques secondes plus tard, assise sur les toilettes, je me tordais aussi le cou pour atteindre le lavabo et viser juste.

Beth resta à mes côtés jusqu'à une heure avancée de la nuit, m'aida à me laver et à me changer. Apparemment, mon corps refusait de garder en lui la moindre trace de hot-dog. Je jurai alors que je ne mangerais pas une miette de viande dans les dix prochaines années, et déclarai aussi à Beth, dans la foulée, que je la libérais. Elle s'en alla, mais revint dix minutes plus tard munie de glaces à l'eau, de Seven Up et de biscuits salés.

— Tu es vraiment une amie, lui dis-je.

— Je veux que tu te retapes et sois en pleine forme pour m'accompagner au *Lady Fingers*, vendredi.

— Tu te fiches de moi ? Ce bar pour lesbiennes s'appelle vraiment comme ça ?

— Tu verras, tu ne seras pas déçue.

Elle m'adressa un grand sourire, tandis que je soupirais. Dans quelle galère m'étais-je encore fourrée ?

Une fois Beth partie, je me mis au lit... et à fixer le plafond en pensant à Jamie. Il me semblait encore l'entendre murmurer : « Je prendrai soin de toi. » Alors j'éclatai en sanglots et finis par m'endormir en pleurant à chaudes larmes.

Le mardi et le mercredi passèrent en un éclair. Dylan du cinquième vint me rendre visite le jeudi. Cette fois-ci, je ne fumai pas d'herbe avec lui, mais le laissai en revanche polluer mon appartement, si bien que je fus encore plus stone que lorsque j'avais tiré sur son joint ; mes sourcils, eux, demeurèrent intacts. Nous regardâmes trois épisodes à la suite d'une émission d'improvisation théâtrale en nous gondolant. Dylan était vraiment adorable. Il était grand, maigre et pâle, avec des cheveux tout emmêlés, mais il avait de très beaux yeux bleus. Ce soir-là, il m'aida à descendre mon linge à la laverie.

— Eh, Kate, tu veux qu'on aille faire du skate ensemble, demain ?

— Je ne peux pas, j'ai rendez-vous avec une lesbienne.

Il ouvrit de grands yeux.

— Oh, trop cool !

— Non, ce n'est pas ce que tu crois.

Il me sourit et haussa les épaules.

— Ça te regarde. Tu n'es plus avec le connard du neuvième ?

— Stephen ? Non, il m'a laissée tomber la semaine dernière, et il sort déjà avec une autre.

— Il ne sait pas ce qu'il a perdu, dit-il si promptement et avec un tel naturel que je fus presque tentée de le croire.

Une fois au sous-sol, Dylan poussa la porte de la laverie, entra et s'immobilisa. Je le contournai... et découvris Stephen en train de discuter avec une fille, qui n'était pas celle avec qui je l'avais croisé en début de semaine. Je croyais avoir affaire à une inconnue, mais je ne tardai pas à la reconnaître à son affreux chouchou rose : c'était la bimbo du sixième ! Chaque fois que je tombais sur elle, elle était avec un type différent.

Stephen se retourna.

— Kate ! Je croyais que tu venais à la laverie le lundi ! s'exclama-t-il.

J'hésitai sur ma réponse : devais-je faire une remarque sur les presque trentenaires qui portaient encore des chouchous roses ? Je préfèrai finalement jouer franc jeu. De toute façon, l'un des deux aurait probablement une MST à la fin de la semaine, et je dois avouer que cette idée me procurait un certain réconfort.

— Ne m'adresse plus jamais la parole, Stephen ! décrétai-je.

Et je me mis à toussoter, avant d'ajouter d'un ton étouffé :

— Impuissant !

Tout le monde dans la pièce tourna les yeux vers moi, tandis que, l'air de rien, je remplissais un lave-linge. Je versai de la lessive dans le bac, introduisis mes pièces de monnaie, refermai le couvercle et me dirigeai vers la porte où m'attendait Dylan. Quand j'arrivai à sa hauteur, il me plaqua contre le mur... et m'embrassa comme s'il revenait de la guerre. Je le laissai exécuter son petit numéro jusqu'à ce qu'il pose la main sur ma poitrine.

— Eh ! m'écrié-je dans un souffle, contre sa bouche.

Alors il retira sa main et ralentit la cadence. Quand il se détacha de moi, je me tournai vers Stephen et sa bimbo, et leur adressai un sourire jusqu'aux oreilles.

— Steve (je ne l'appelais jamais Steve), tu pourras m'envoyer un texto quand ma lessive sera terminée ? Je dois remonter dans mon appartement pour une urgence, lançai-je d'un ton entendu.

Il hocha la tête, l'air toujours aussi abasourdi.

Là-dessus, je saisis Dylan par la main et l'entraînai vers l'ascenseur. Une fois les portes refermées, nous éclatâmes de rire.

— Tu n'étais pas obligé de faire ça, dis-je.

— J'en avais envie. Il méritait une bonne leçon, ce crétin !

— Bon, merci. Au fait, tu habites toujours chez ta mère ?

— Ouais.

— Ne lui dis rien, s'il te plaît. Je n'ose pas imaginer ce qu'elle penserait de moi.

— Je ne suis pas beaucoup plus jeune que toi, tu sais.

Il me donna un petit coup de coude et me sourit.

— Ouvre les yeux, ma vieille ! En tout cas, ma mère est cool, donc pas de souci.

— Hum, hum ! J'espère que ça ne t'a pas donné des idées.

— Mais non, on est potes, toi et moi. Et puis je crois que je suis amoureux d'Ashley, du quatrième. J'attends juste ses dix-huit ans... Elle les aura le mois prochain. Tu vois où je veux en venir ?

Il agita alors les sourcils de façon suggestive, et je me mis à rire.

— Vous ferez un couple adorable, tous les deux ! lui assurai-je.

Si seulement c'était aussi simple que ça !

Chapitre 11

RECTIFICATIF

Durant ma semaine de congés, je grattai de temps à autre quelques billets de loterie pour tuer l'ennui. Le vendredi, j'avais gratté les quatre-vingts et des dizaines de copeaux en papier argenté parsemaient mon appartement, mais je m'en fichais. J'avais eu treize coupons gagnants et empoché quarante-quatre dollars ; du coup, j'avais l'impression d'avoir touché le jackpot, même si, en réalité, j'avais perdu vingt-trois dollars.

Comme promis, je retrouvai Beth au *Lady Fingers*, mais je reconnais que je n'avais pas fourni de gros efforts pour soigner mon apparence. Je portais un jean slim noir, les baskets que je n'avais pas enlevées de la semaine, ainsi qu'un vieux sweat-shirt gris à capuche sur un tee-shirt froissé à l'effigie d'Ani DiFranco. Beth m'attendait au bar.

— Waouh ! Ce que tu es sexy ! me lança-t-elle en m'examinant de la tête aux pieds. Je me réjouis d'être la cause de cette transformation.

— Mais de quoi parles-tu ? Ça fait trois jours que je porte ce jean.

— Eh bien, le style décontracté te va à merveille, voilà ! Tu vas faire tourner les têtes de ces dames.

Beth avait tort, la preuve, je restai assise au comptoir à siroter ma Guinness sans qu'on m'approche, alors qu'elle-même se déhanchait sur la piste. Elle parvint d'ailleurs à l'enflammer avec une interprétation déchaînée de « Can't Buy Me Love ». Je souriais et riais à la fois, tout en me demandant ce que je faisais là.

— Je vais rentrer, lui annonçai-je quand elle vint se désaltérer.

— Déjà ? Mais la soirée commence à peine.

— Désolée, Beth, je suis claquée.

— Comme tu veux... À propos, j'ai lu ton article sur Lawson.

Un sourire éclaira son visage.

— Et ?

— Il est bon, Kate, très bon. Jerry l'a envoyé à l'impression, il paraîtra lundi.

— Quoi ? Tu plaisantes ?

— Pourquoi es-tu surprise ? Jerry l'a adoré, je t'assure.

— Mais je ne comprends pas... Il fallait bien l'approbation de R.J., non ? Et, en l'occurrence, je le massacre.

— J'imagine qu'il y avait des failles juridiques dans le contrat.

Jerry n'avait pas son pareil pour repérer les failles juridiques.

Un mélange d'émotions confuses me traversa : je ressentis d'abord une sorte de culpabilité pour avoir si ouvertement critiqué R.J., mais je ne m'attardai pas dessus, car une vive douleur l'étouffa bien vite. En réalité, j'étais furieuse contre moi-même et ce que l'établissement viticole représentait pour moi. Quand je repensais à tous les moments passés en compagnie de Jamie, sa vulnérabilité lorsque son taux de glucose avait baissé, notre complicité, et cette proximité physique que j'avais éprouvée avec lui, c'était comme si l'on m'enfonçait une poignée de lames dans le cœur... Car tous

ces beaux souvenirs étaient ternis par la façon dont il s'était éclipsé de ma vie, sans même me laisser son numéro de téléphone ou son nom de famille.

— Oui, tu dois avoir raison, dis-je. À lundi, Beth.

— À plus, Kate.

De retour chez moi, j'allumai mon ordinateur pour consulter mes mails. Jerry m'avait renvoyé mon article avec quelques corrections mineures ; j'approuvai sur-le-champ ses corrections et le lui réexpédiai.

Le reste du week-end se perdit dans les méandres de mon esprit brumeux. Je tentai de faire le ménage dans mon appartement ; de ma fenêtre, je vis Dylan en train de discuter avec Ashley dans la rue, ce qui me fit sourire jusqu'aux oreilles. Je fis aussi quelques courses au supermarché et achetai des fleurs pour décorer la tombe de ma mère. Ce dimanche, c'était son anniversaire. Cela n'a évidemment pas de sens de célébrer les anniversaires d'une personne après son décès, mais je suppose que ce rituel permet de conserver un lien avec elle. On tombe si facilement dans l'oubli, une fois morts. Prenez mon exemple : qui se rappellerait de moi lorsque je serais sous terre ?

Je m'appuyai contre la pierre tombale de ma mère, côté pile, ce qui me donna l'impression qu'on était dos à dos. Adolescente, quand je venais au cimetière, j'imaginai de grandes conversations avec elle, et je me la représentais comme la mère parfaite. Elle me prodiguait toujours les meilleurs conseils. C'était elle qui détenait la réponse que j'attendais face à un dilemme.

— Bonjour, maman, commençai-je.

J'étais si jeune, quand elle était partie, que j'avais toujours l'impression d'être une petite fille quand je venais sur sa tombe... Tout à coup, je pris conscience d'une chose bien précise.

— Je ne t'ai jamais vraiment connue, poursuivis-je. Je me souviens de toi, c'est tout.

La mère que je m'étais construite n'avait sans doute rien à voir avec la femme qu'elle avait été.

— J'ai vingt-six ans, maintenant, mais j'ai toujours l'impression d'avoir besoin d'une maman.

Et ce sera peut-être toujours le cas.

Des larmes inondèrent subitement mes joues.

— Je ne veux pas passer ma vie toute seule.

Ce fut la dernière phrase que je prononçai à haute voix. Puis je restai une heure assise sur la tombe, la tête posée sur mes genoux relevés.

Après m'être ressaisie, je rendis visite à Rose, qui se trouvait dans le même cimetière, au mausolée. Sa plaque n'avait pas encore été fixée sur le marbre, ce qui prouvait combien sa mort était récente. Je n'osai toutefois pas m'approcher trop près car, à cause de mon cauchemar, j'avais presque peur d'entendre ses plaintes. Un employé du cimetière passa près de moi, alors que je me balançais sur mes talons d'avant en arrière, à une distance respectueuse ; il me lança un regard curieux.

— J peux vous aider, m'dame ?

— Savez-vous quand la plaque sera fixée ? La mort remonte maintenant à neuf mois.

— C'est sans doute parce que la facture n'a pas été payée. Allez vous renseigner au bureau administratif.

Je remontai le cimetière pour gagner l'endroit indiqué, où une femme à l'abord doux m'informa qu'il manquait quarante-sept cents sur le compte de la morte pour qu'on fixe la plaque. Je me sentis soudain affreusement coupable : comment avais-je pu négliger ainsi la sépulture de Rose ? Je tendis sur-le-champ un billet de vingt dollars à la femme.

— Gardez la monnaie, lui dis-je, et créditez-la sur les comptes auxquels il manque de petites sommes comme celle-ci. Certains morts n'ont personne pour s'occuper d'eux après leur départ, mais ils méritent malgré tout une plaque.

La femme écarquilla d'abord les yeux, stupéfaite, puis hocha fiévreusement la tête. Je peux vous assurer qu'elle approuvait mes propos !

— Quand sera-t-elle posée ? repris-je.

— Avant la fin de la journée, répondit-elle.

Elle ouvrit alors un tiroir et en sortit la plaque. Et dire que celle-ci marinait ici depuis des mois pour quarante-sept cents manquants ! Quand l'employée me la montra, je fus subitement ramenée en arrière, juste après la mort de Rose, lorsqu'il avait fallu prendre des décisions concernant ses funérailles. J'avais bien entendu demandé que soient inscrits ses nom et prénom, ainsi que sa date de naissance et de mort, et également fait ajouter le simple mot « bien-aimée » car elle l'était, tout simplement.

— C'est celle-ci ?

— Oui.

— Très bien, je vais la remettre aux employés.

— Merci.

Apaisée, je sortis du cimetière. La nuit tombait quand je rejoignis le métro ; j'avais la sensation d'être purifiée, comme chaque fois que je me rendais sur la tombe de ma mère et de Rose. Une fois dans le métro, je songeai que, le lendemain, je pourrais aller au journal la tête haute. J'avais un travail, un appartement, quelques amis dévoués. Je redoutais la réaction que provoquerait mon article sur R.J., et craignais d'être poursuivie pour diffamation, mais je m'étais contentée de retranscrire mes observations, rien d'autre, et je n'aurais pas réalisé mon travail de journaliste en servant une version édulcorée des faits. Je ne doutais pas que mes collègues du *Crier* apprécieraient le risque que j'avais pris, et j'étais quasiment certaine qu'on ne me demanderait plus d'écrire des papiers sur les chewing-gums aux fruits. Je serais désormais considérée comme une journaliste sérieuse.

Le lendemain, en prenant ma ligne habituelle, je cherchai du regard Juste Bob, car j'avais besoin d'une bonne dose de ses vociférations inspirées. Hélas ! J'eus beau traverser le train de long en large deux fois, je ne parvins pas à le trouver. J'en manquai même mon arrêt, et dus effectuer presque un kilomètre à pied avant de franchir le seuil du *Crier*, bien après 10 heures, ce qui signifiait que, à ce moment de la journée, tout le monde avait lu mon article. Je sentis mon degré de nervosité monter d'un cran. Cela commença par le vigile, à l'entrée.

— Plutôt osé, celui-ci, Kate, me lança-t-il.

— Merci. Je le prends comme un compliment.

Lorsque je pénétrai dans « l'arène des stylos », comme on surnommait notre plateau de la rédaction de *Crier*, la musique se tut dans les baffles, aussitôt remplacée par la voix de Jerry.

— Elle est de retour, les amis !

Lentement, chacun leva le nez de son écran pour me regarder, et les applaudissements retentirent. Quelqu'un s'écria :

— Ravie que tu sois de nouveau parmi nous, Kate !

Un autre enchaîna :

— Grand article, ce matin.

Beth m'adressa un sourire jusqu'aux oreilles au moment où j'entrai dans mon box.

Je montai sur ma chaise afin de remercier mes collègues pour cet accueil chaleureux. Soudain, mon siège tourna légèrement et je faillis tomber. Tout le monde se mit à rire.

— Eh oui, je suis maladroite, dis-je.

Ma maladresse était légendaire, au journal ; quand on me voyait arriver, on rangeait ses affaires par peur que je ne les renverse.

— Bon, je voulais juste vous remercier, je suis contente moi aussi de vous retrouver.

Puis je descendis de ma chaise, et aperçus Jerry qui s'avavançait vers moi en roulant ma valise.

— Apparemment, elle ne t'a pas trop manqué, dit-il.

Je jetai un coup d'œil au bagage.

— Pour être honnête, je redoute plutôt de l'ouvrir.

Il s'appuya alors contre la paroi de mon box tandis que je m'asseyais à mon bureau.

— Que s'est-il passé, là-bas ?

Du coin de l'œil, je remarquai que Beth rapprochait un peu sa chaise : elle épiait clairement notre conversation !

— Tu peux nous rejoindre Beth. Je sais que tu nous espionnes, lançai-je.

Elle ne se fit pas prier !

— Espèce de fouineuse de journaliste, ajoutai-je.

— J'ai besoin de connaître les détails pour te soutenir.

— Je suis complètement tombée sous le charme de ce Jamie, qui travaille au vignoble de Lawson, racontai-je alors. Seulement, j'imagine que pour lui je n'étais qu'une histoire sans lendemain. Il s'est montré un peu louche quand je lui ai posé des questions personnelles, puis il s'est éclipsé au beau milieu de la nuit.

— À ton avis, pourquoi ? questionna Beth.

— Je pense que Susan, la gestionnaire du domaine, l'a placé en tampon entre R.J. et moi, à moins que ce ne soit R.J. lui-même ; mais plus j'y réfléchis, plus je me dis que ça ne change rien. Enfin, je ne sais pas... Le courant est vraiment passé entre nous. Je ne comprends pas, je ne suis restée là-bas que quelques jours. Malgré tout, peut-être que c'était trop, trop tôt.

Jerry m'adressa un regard légèrement repentant.

— Je suis désolé, je me sens responsable.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'ai encouragée à te lâcher. Je pense vraiment que tu mérites de trouver le prince charmant, mais j'imagine qu'il va falloir embrasser quelques crapauds avant.

— Tu crois vraiment que je vais le trouver ? Et que je le mérite ?

Beth passa ses bras autour de mes épaules.

— Absolument ! affirma-elle.

— Et maintenant, remets-toi au travail, Kate, déclara Jerry. Essaie de trouver de nouveaux sujets et viens m'en parler tout à l'heure dans mon bureau.

— Entendu, Jer !

Tous deux s'éloignèrent au moment où Annabel, la jeune assistante que j'avais chargée d'effectuer des recherches lorsque j'étais sans réseau au fin fond de la Californie, entra dans mon box.

— Je suppose que tu n'as plus besoin de mon travail, mais félicitations pour l'article, dit-elle.

Et elle posa une pile de dossiers sur mon bureau.

— Merci, et désolée de t'avoir fait travailler pour rien.

— Je me suis donné du mal, pourtant. Les infos sur ce type sont bien gardées. Il m'a fallu une éternité pour trouver ne serait-ce qu'une photo. Il doit être un peu parano, non ?

— Il a dû inventer un super programme pour protéger son identité. En tout cas, je suis réellement navrée.

— Pas de problème, Kate. J'ai adoré l'angle de ton article, et au cas où le journal voudrait en publier un deuxième, tu disposes des résultats de deux semaines de recherches sur lui.

— Merci.

Une fois qu'elle fut partie, je considérai la pile... J'avais l'intention de tout jeter à la poubelle lorsqu'un document attira mon attention. C'était un faire-part de décès datant d'un peu plus d'une semaine.

R.J. LAWSON senior, père du célèbre génie de la technologie, s'est éteint à l'âge de 68 ans.

Je parcourus rapidement des yeux la partie consacrée aux contributions de Lawson père au monde de l'ingénierie aérienne, puis celle qui évoquait sa relation avec R.J. et qui indiquait que son fils unique, Ryan James Lawson Jr, lui survivait, un inventeur de nouvelles technologies extrêmement discret et philanthrope.

Et dire qu'une semaine après la mort de son père, je publiais une diatribe contre lui !

Reposant l'article, je pris la feuille suivante, qui détaillait les organisations auxquelles R.J. avait octroyé des dons, par ordre d'importance : après sa propre fondation figurait l'Association américaine contre le diabète, et juste en dessous le foyer pour les SDF.

Je sentis soudain mon estomac se contracter, mais me décomposai totalement lorsque, écartant la feuille, je découvris une photo agrafée à l'article en dessous. En légende, Annabel avait écrit : « R.J., le jour de la remise de son diplôme du MIT, photographié ici en compagnie de sa mère, Deborah. »

Sous le cliché figuraient d'autres précisions :

Il est notoire que R.J. était un enfant adopté. Sa mère adoptive, photographiée ici avec lui, est morte dans un accident de voiture il y a quatre ans. Après qu'il a entrepris des recherches pour retrouver ses parents biologiques, ceux-ci lui ont extorqué de l'argent, ce pour quoi ils ont d'ailleurs été condamnés à une peine de prison. Il a par ailleurs une sœur biologique qui réside à Boston, mais bien qu'il ait étudié dans cette ville et y ait passé beaucoup de temps, il n'a jamais cherché à prendre contact avec elle : celle-ci a en effet témoigné en faveur de ses parents lors du procès qui a eu lieu dans la plus grande discrétion.

Je considérai la photo, complètement abasourdie : c'était la même que celle qui se trouvait sur la table de nuit de Jamie, dans la grange ! Soudain, je me rappelai le cliché que j'avais longuement étudié avant de me rendre en Californie, celui de R.J. adolescent, à l'exposition scientifique de son lycée. C'était clairement la même personne que le jeune diplômé, c'est-à-dire Jamie ! Pourtant, même en face de ces preuves irréfutables, il m'était difficile de voir en R.J. l'homme avec qui j'avais connu une intimité totale... Jamie ne pouvait pas être un génie de l'informatique, il ne correspondait pas du tout aux stéréotypes associés à ce titre. D'ailleurs, n'avais-je pas vu R.J. de mes propres yeux, lors de l'interview... ?

Je me levai d'un bond, jambes tremblantes. Non, ce n'était pas possible. La pièce se mit alors à tourner autour de moi.

Beth me lança un coup d'œil par-dessus la cloison.

— Tout va bien ?

Je hochai la tête... et tombai à genoux. J'ouvris vivement ma valise et me mis à fouiller dans mes notes, celles que j'avais prises dans ma chambre. Je parcourus la feuille où j'avais noté les informations que R.J. m'avait fournies dans son mail, et repensai immédiatement à ce que Jamie m'avait raconté sur sa vie... Tout concordait...

Les immenses pièces du puzzle qui flottaient au-dessus de ma tête commençaient à se mettre en

place.

Jamie : Ryan James.

MIT : Université sur la côte Est.

Construction d'écoles en Afrique : tatouages tribaux. « J'ai beaucoup voyagé. »

Approche empirique : « Je nettoie la piscine, je peux y nager quand je veux. »

Moi : « C'est le bateau de R.J. ? » Jamie : « C'est mon bateau. »

Moi : « Quel est ton nom de famille ? » Jamie : « Assez parlé. »

Mes larmes commencèrent à tomber sur les feuilles que je tenais à la main, tout comme sur le mot que Jamie m'avait écrit et que je n'avais pas lu, ni même remarqué le matin de mon départ, et encore moins après que la femme de ménage eut rangé ma chambre pendant ma brève absence. Elle avait rassemblé tous mes papiers en une pile, et ce message qui aurait pu tout changer s'était perdu dans la mêlée. Voici ce qu'il disait :

Katy, mon ange,

Je dois me rendre à Portland, mon père a eu une crise cardiaque et les médecins ne savent pas s'il va passer la nuit. Je t'en prie, ne pars pas. Si je ne peux pas rentrer demain, je t'enverrai une voiture qui te conduira à l'aéroport pour que tu viennes me rejoindre. S'il te plaît, ne me quitte pas. J'ai une information d'importance à te révéler, à part le fait que je suis totalement amoureux de toi.

J.

J'éclatai en sanglots, et Beth se précipita vers moi.

— Que se passe-t-il ?

— J... Jamie est...

— Qu'y a-t-il, Kate ?

— Jamie est R.J.

Voilà, c'était dit.

— Tu parles du type dont tu es tombée amoureuse ?

— Oui, grommelai-je.

— Dans ce cas, qui était le R.J. que tu as rencontré ?

— Je ne sais pas.

— Tu es sûre ?

Je hochai la tête.

— Donc, si Jamie est R.J., alors l'article..., commença Beth.

— Bon sang, j'ai pensé qu'il m'avait détruite, mais c'est moi qui viens de l'anéantir ! Ce n'est pas cet homme-là, décrétai-je en pointant l'article accroché à la cloison de mon box. C'est un homme au cœur immense, poursuivis-je en renflant. Il est brillant, il travaille dur. Comment ai-je pu ne pas faire le rapprochement ?

Et je brandis le mot qu'il m'avait laissé, cette fameuse nuit.

— En plus, il est amoureux de moi !

— Et merde, Kate ! Mais pourquoi t'a-t-il menti, nom d'un chien ?

Tenant d'avaler le nœud qui me serrait la gorge, je levai les yeux vers le bureau en verre de Jerry qui surplombait l'arène : il parlait au téléphone et me regardait. Il désigna alors le combiné et articula en silence : « Lawson. Il est en bas. »

Je me précipitai aux toilettes, suivie de Beth qui me tint les cheveux au moment où je déversai tout

le contenu de mon estomac dans la cuvette.

— Tu devrais rentrer chez toi, je vais parler à Jerry, me dit-elle.

— Merci, fut tout ce que je pus répondre.

Puis je repassai par mon box pour prendre mon manteau, ainsi que le mot que Jamie avait laissé à mon intention dans ma chambre à l'auberge, et que je n'avais pas vu en temps opportun. Et au diable ma valise et mes notes ! Quand je levai de nouveau les yeux vers le bureau de Jerry, ce fut pour constater que Beth l'avait rejoint et lui parlait déjà, la mine grave.

Je me ruai hors du plateau vers l'ascenseur de service pour ne pas croiser Jamie ou R.J., quelle que soit l'identité qu'il se donnait. Je traversai le hall à toute vitesse, poussai les portes en verre de toutes mes forces et me retrouvai dans la rue. Là, je m'arrêtai subitement... Jamie était appuyé contre le mur, regardant ses chaussures. Il portait un costume noir sur une chemise blanche dont les trois premiers boutons étaient ouverts ; ses cheveux étaient lissés en arrière.

Son visage reflétait une profonde tristesse, et de larges cernes obscurcissaient son regard. Je fourrai la feuille dans ma poche et me remis en marche, passant à vive allure devant lui, tête baissée, espérant qu'il ne me verrait pas.

Mais il se redressa et me bloqua le passage.

— Attends, dit-il.

Je carrai les épaules et posai une main sur ma hanche.

— Pourquoi es-tu vêtu ainsi ?

— Je reviens des obsèques de mon père, dit-il.

Et sa voix se brisa.

— Je suis désolée, Jamie... Enfin, R.J... Bref, je ne sais pas comment je dois t'appeler.

J'éprouvai de la compassion pour lui, désolée qu'il éprouve de nouveau la douleur de perdre un être cher, désolée aussi pour l'article stupide que j'avais écrit, mais j'étais réellement blessée par ses mensonges. Dépitée, je tournai les talons pour partir ; alors il me saisit par les épaules et me fit pivoter face à lui.

— Tous mes proches m'appellent Jamie. Et moi aussi je suis désolé, Kate.

Il voulut me serrer contre lui, mais je plaquai les paumes sur son torse.

— Tu es un menteur, dis-je en me mettant à pleurer. Tu m'as menti, même quand j'étais nue dans tes bras. Et en ce qui concerne l'article... Tu as fait de moi un imposteur, tu as ruiné ma carrière.

J'essayai de me dégager de son étreinte.

— Pourquoi l'as-tu approuvé ?

— Je n'ai rien approuvé, Kate. Seulement, si je ne me manifestais pas sous quarante-huit heures, Jerry avait le droit de l'imprimer. C'était dans notre contrat. Or j'étais occupé à enterrer le seul être de ma famille qui me restait, expliqua-t-il en faisant un pas en arrière.

Séchant mes larmes du revers de ma manche, je tentai de me ressaisir.

— Je suis vraiment navrée pour la mort de ton père, je le suis aussi pour tout cet affreux malentendu. Je regrette vraiment d'être venue en Californie. J'aurais préféré ne jamais te rencontrer.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? s'écria-t-il en me saisissant par les bras, cette fois.

Il plongea son regard suppliant dans le mien.

— Tu penses vraiment ce que tu viens de dire ? insista-t-il.

— Si tu ne m'avais pas menti, je n'aurais pas écrit ce fichu article truffé de mensonges sur toi.

Je me dégageai vivement.

— Qui était le type que j'ai interviewé ?

— Bradley Reis, un ami de Susan – enfin il l'était jusqu'à cette interview. Elle pensait qu'il saurait

tenir le rôle.

— Tenir le rôle ?

— Je sais, ça semble stupide, maintenant, mais je voulais protéger ma vie privée. Je voulais continuer à aller et venir sur le vignoble, et être moi-même, c'est-à-dire Jamie. J'avais peur qu'une rencontre avec un journaliste ne m'arrache à mon tranquille anonymat.

— Ça ne se serait pas passé ainsi.

— Peut-être, mais j'ai paniqué. Après la pathétique performance de Reis, Susan m'a conseillé de t'écrire un mail pour te livrer les informations liées au vignoble... Je n'ai jamais aimé ce type, je n'aurais pas dû lui faire confiance. (Il regarda le bout de ses chaussures.) Je ne crois pas qu'il s'attendait à tant de résistance de ta part, il s'imaginait qu'il pourrait te séduire.

Il releva les yeux et m'adressa un sourire timide.

— On dirait que ton petit plan s'est retourné contre nous, non ? fis-je d'un ton hautain. À présent, ta réputation est ruinée, tout comme ma carrière.

— Jerry m'a assuré que Beth pouvait rédiger un rectificatif.

— C'est génial pour toi, mais mon nom n'y figurera pas, et je n'aurai plus de boulot.

— Je ferai tout ce qui est en mon possible pour réparer les torts que je t'ai causés.

Je vis soudain ses yeux s'embuer. Puis, à voix basse, il demanda :

— Pourquoi es-tu partie ?

— Je n'ai pas vu le mot que tu m'as laissé, je l'ai juste découvert aujourd'hui, mais rien n'arrive par hasard, n'est-ce pas ?

Et une nouvelle fois, je tournai les talons. Il m'emboîta le pas.

— Katy, je sais que tu ne me crois pas, mais...

— Ne m'appelle pas comme ça !

Il me saisit par le bras, me forçant à me tourner vers lui.

— Franchement, pour qui te prends-tu ? poursuivis-je.

— Arrête ! C'est stupide ! s'écria-t-il en cherchant mon regard et en resserrant son étreinte.

Accorde-moi une seconde chance.

— Tu me fais mal !

Il me relâcha instantanément.

— Je te connais à peine, renchéris-je. Nous avons passé quatre jours ensemble. Quatre jours ! Comme je regrette de ne pouvoir faire machine arrière.

Il se raidit et carra les épaules.

— Tu mens, déclara-t-il.

— C'est toi le menteur !

— Je me fiche pas mal de cet article, ils n'ont pas besoin de publier un rectificatif. Et tu peux bien me traiter de menteur, de crétin ou de ce que tu veux, je sais que ces quatre jours ont compté pour toi. Ma réputation, l'argent, ça n'a pas d'importance pour moi.

— Ah bon ? Alors qu'est-ce qui en a, à tes yeux, Jamie ? Produire du vin, faire la fête au karaoké, mentir sur ton identité ? demandai-je tout en me remettant à marcher.

Il répondit d'un ton sincère :

— Tout ce qui m'importe, c'est toi.

À cet instant, je le saisis par les revers de sa veste.

— Écoute-moi bien, Jamie. Entre toi et moi, c'est impossible, OK ? Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. J'habite à Chicago, et toi à San Francisco. Tu es un génie richissime, et je n'ai même pas de voiture. Et sans doute même plus de job.

C'était la première fois que je le voyais rasé de près. Me hissant sur la pointe des pieds, je ne résistai pas à l'envie de déposer un baiser sur sa bouche.

— Tu m'as baisée, tu nous as baisés. Après ce genre de trahison, je vois mal comment nous pourrions nous remettre ensemble, murmurai-je.

Il me regarda fixement, l'air sombre.

— Dis-moi juste une chose, Kate...

— Quoi ? répliquai-je, bouillonnant de rage.

— Tu es certaine que je suis le seul que tu vises ?

J'eus aussitôt les larmes aux yeux. Baissant la tête, je fonçai vers le métro. Il ne me suivit pas, mais je l'entendis crier dans mon dos :

— Je ne renoncerai pas. Les poètes ont raison.

Dans ma confusion, je pris la ligne dans l'autre sens, et il me fallut une demi-heure supplémentaire pour rentrer chez moi. Quand je pénétrai dans mon immeuble, Jamie m'attendait, assis sur la première marche de l'escalier. Il avait enlevé sa veste et relevé ses manches. Il ressemblait à un milliardaire, à l'exception de ses tatouages et de sa peau tannée.

— Rentre chez toi, Jamie !

Il se leva et me suivit vers l'ascenseur.

— Kate, s'il te plaît. Allons prendre un café ensemble et discutons de tout cela.

— Non, dis-je en passant devant lui.

— Je pensais t'avoir effrayée à cause du mot que je t'avais laissé. J'ai cru qu'il était trop tôt pour toi, mais quand j'ai lu l'article, j'ai compris à quel point tu étais bouleversée.

— Je t'ai dit que cela n'avait plus d'importance. Tout est biaisé, maintenant. Je t'ai pris pour un autre, je ne sais même pas qui tu es.

— Bien sûr que si, tu me connais ! Je n'ai pas changé, je suis Jamie. Personne ne s'intéresse à R.J. Lawson. C'est juste un nom. Toi, tu sais qui je suis vraiment.

— J'ai cru que je te connaissais, c'est vrai, dis-je en m'immobilisant devant l'ascenseur.

— Je suis désolé, j'aurais dû tout t'avouer avant que...

Je me retournai, bras croisés.

— Avant que quoi ? hurlai-je. Avant qu'on baise ?

Plongeant ses yeux dans les miens, il s'avança vers moi et m'effleura la joue.

— S'il te plaît, calme-toi !

Et il laissa son regard glisser vers ma bouche.

— Tu sais bien que ce n'était pas ça, entre nous, ajouta-t-il.

— Mais si, tu l'as dit toi-même. (Je repoussai sa main.) Laisse-moi tranquille, s'il te plaît. Nous avons eu une aventure, elle est terminée. Rentre chez toi !

Je pénétrai alors dans l'ascenseur et restai forte jusqu'à la fermeture des portes, puis m'effondrai contre la paroi, en larmes.

J'appuyai sur le bouton qui menait à la terrasse sur le toit, mais l'appareil s'arrêta au cinquième étage pour laisser monter Dylan et Ashley ; je m'efforçai d'éviter leur regard.

— Tu vas sur la terrasse, Kate ? demanda ce premier en se penchant légèrement vers moi.

Je reniflai.

— Finalement non. Je redescends tout de suite, et la terrasse est à vous.

— Tu connais Ashley, n'est-ce pas ?

— Ravie de te rencontrer, marmonnai-je à cette dernière.

Elle paraissait timide.

— Même chose, répondit-elle.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Ashley en sortit, mais Dylan demeura à l'intérieur.

— Je reviens tout de suite, Ash, je raccompagne d'abord Kate chez elle.

Je secouai vigoureusement la tête et le poussai hors de l'ascenseur.

— Non, les amis, ne vous occupez pas de moi, je vais bien, rétorquai-je, le doigt sur le bouton d'ouverture des portes pour que Dylan sorte lui aussi.

— Tu ne vas pas bien du tout, Kate, rétorqua-t-il. Tu es complètement bouleversée. C'est à cause de Stephen ? Je vais lui foutre mon pied au cul, à celui-là, la prochaine fois que je le vois.

Il repoussa ma main du bouton, et envoya un baiser dans les airs en direction d'Ashley.

— Je reviens dans deux minutes, ma jolie.

Elle lui adressa un beau sourire rêveur, puis les portes se refermèrent.

Une fois devant la porte mon appartement, il m'enlaça et m'attira contre son torse.

— Quoi qu'il se soit passé, je suis désolé, dit-il.

Alors, malgré moi, je me mis à pleurer doucement sur son épaule.

Il plongea soudain la main dans sa poche et en sortit trois comprimés : deux jaunes et un bleu.

— Voilà, je te les donne, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des ansiolytiques.

— C'est-à-dire ?

— Deux Lexomil et un Xanax. Ils te permettront de te détendre et de dormir. Mais n'en prends qu'un à la fois.

Et il les plaça d'autorité dans ma main.

— Où as-tu eu ces trucs ?

— Dans la cachette de ma grand-mère.

— Mais c'est affreux, Dylan... Tu es bien trop jeune pour prendre ces médicaments. C'est de la drogue.

— C'est gentil de t'inquiéter pour moi, mais, si ça peut te rassurer, ça fait deux jours que je n'ai rien pris. Ashley insiste pour que je sois clean.

Il m'adressa un petit sourire.

— Et comme je ne peux plus me passer d'elle...

— Tu es adorable, dis-je. Et maintenant, va la rejoindre sur la terrasse.

— OK, à bientôt. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, ou simplement de quelqu'un pour te changer les idées.

Sur ces mots, il se dirigea vers l'ascenseur.

J'avalai la pilule bleue avec une grande gorgée de bière et passai le reste de la journée dans une sorte de brouillard anesthésiant.

Chapitre 12

L'INTERVENTION DES POÈTES

Un mois s'écoula avant que j'aie l'impression de redevenir normale. J'avais retrouvé ma routine habituelle, sauf que j'étais désormais condamnée à la rubrique « Arts et loisirs », mais c'était le cadet de mes soucis ; au moins, Jerry ne m'avait pas licenciée. Il avait compris que tout le monde m'avait dupée, sur le vignoble. J'assistai au concert que Will Ryan et sa femme donnèrent à Chicago, et Jerry imprima (sans me poser la moindre question) ma critique très élogieuse de leurs performances. Beth fut chargée de rédiger le rectificatif concernant l'article de R.J. en termes journalistiques. Autrement dit, elle devait corriger l'histoire sans indiquer où se trouvait l'erreur. Elle parvint à faire comprendre que l'on nous avait trompés, sans le formuler précisément. À notre grand étonnement, mon article avait soulevé peu de réactions chez nos lecteurs, et le rectificatif pas davantage, ce qui fut un soulagement pour nous tous. L'affaire avait pris des proportions démesurées à nos yeux en raison de mon implication personnelle. Toutefois, Jerry et moi étions d'avis qu'il était préférable que j'adopte un profil bas, le temps que cette affaire retombe complètement dans l'oubli. R.J. Lawson, ou quel que soit le nom qu'il se donnait, ne fit plus parler de lui, si ce n'est pour les compliments que lui valaient son vin et son vignoble. Après la sortie de mon article, plusieurs revues du comté de Napa publièrent des dossiers complets sur la propriété Lawson et ses vignobles fantastiques, mais R.J. n'y était jamais mentionné. Jamie resta dans l'anonymat après la parution du rectificatif, et chaque fois que je tombais sur une photo du domaine, je ressentais une curieuse impression, comme si je ne m'y étais jamais rendue. Mes souvenirs de ce merveilleux endroit avaient été ternis par la supercherie dont j'avais été victime.

Je ne retournai pas dans un bar lesbien avec Beth, mais nous dînions désormais un soir par semaine ensemble. Fidèle à la promesse faite au *Dogfather*, elle entama une relation sérieuse, et pour la première fois je fus capable de produire plus de mots qu'elle en un week-end. Tous les lundis matin, je me penchais au-dessus de la cloison qui séparait nos box et lui annonçai :

— J'ai pondu huit mille mots, ce week-end.

Alors elle éclatait de rire.

— C'est bien, mais moi, j'ai baisé.

— La réputation du sexe est complètement surfaite, répondais-je.

Je n'en pensais pas un mot, bien sûr.

Il était difficile de ne pas être heureux pour Beth, Jerry et Dylan, qui avaient tous trouvé l'âme sœur, aussi m'efforçai-je de me montrer positive, moi aussi. Je m'achetai une nouvelle plante, ainsi qu'un poisson combattant que je baptisai Anchois. J'eus l'impression de m'impliquer bien plus vis-à-vis de ce poisson que je ne l'avais jamais fait avec Rose. Sans doute allais-je bientôt finir avec une vingtaine de chats. Le rêve de Rose ne cessait de m'obséder, je le faisais régulièrement, mais il se terminait toujours avant qu'elle n'ouvre les yeux. Les moments terrifiants et émouvants avaient disparu ; ne restait plus que de la tristesse.

Avec Dylan, je lançai une pétition pour que l'on enlève la porte de la laverie, si bien que Stephen

cessa ses coucheries au sous-sol avec toutes les femmes qu'il rencontrait. Le gardien, qui n'était pas un grand fan de Stephen, fut trop heureux de s'en charger. Quant à Jamie, il continua de me laisser des messages, me suppliant de le rappeler, pendant deux semaines, puis se résigna à de simples « Bonne nuit », « Bonne journée », ou « Je pense à toi » sur mon répondeur. Entendre sa voix me brisait le cœur, mais c'était aussi un chemin nécessaire vers la guérison, comme la douleur que l'on ressent quand une plaie cicatrise. J'arrivais désormais à l'heure au bureau car j'avais cessé de chercher Juste Bob. Pour autant, je n'avais pas renoncé à mes projets de monter dans le métro de Noël, et mon objectif dans la vie, désormais, c'était de m'asseoir à côté du Père Noël dans ce train. Pathétique, je m'en rends bien compte ! Pourtant, je n'avais de cesse de l'atteindre. Je voulais me persuader que rechercher un Père Noël de pacotille suffisait à me donner une raison de vivre.

Le temps avançait furtivement tandis que je contemplais ma vie, comme on se repasse un film au ralenti, jusqu'à cette fameuse matinée où je revis un visage familier, sur ma ligne. C'était un matin de décembre, tout Chicago était gelé, mais moi, je transpirais. La température de votre corps doit constamment s'adapter, quand vous vivez dans une ville où il fait froid. Comme je mettais plusieurs couches de vêtements – j'étais frileuse – et que je finissais toujours par courir pour ne pas rater mon métro, j'étais généralement en nage quand je montais dedans. Sans compter que les couloirs étaient surchauffés et qu'il n'y avait aucune trace du froid extérieur une fois passé les tourniquets.

Parfois, on manque vraiment d'air dans les rames, et si de surcroît le métro est bondé et que l'on décide d'en profiter pour faire un petit jogging entre deux stations, vêtu d'une épaisse parka, on risque de s'évanouir ou de vomir lorsqu'on remonte sur sa ligne. C'est quasiment ce qui m'arriva le matin où je rencontrai Christina.

Tout de suite, je reconnus son visage, sans parvenir à me rappeler qui elle était. Elle devait avoir une trentaine d'années, arborait une chevelure blond vénitien et un teint de pêche. De toute évidence, elle me reconnut instantanément, mais me dévisagea sans mot dire. Mon cœur battait la chamade, et une goutte de sueur me tombant d'un sourcil, je retirai nerveusement mon manteau. Me regardant toujours de façon appuyée, elle inclina la tête de côté.

— Êtes-vous Kate ?

— Oui, répondis-je entre deux respirations bruyantes.

Elle me sourit d'un air entendu, et je vins m'asseoir près d'elle, puis lui tendis la main.

— Je suis désolée, dis-je, je vous connais mais je ne sais pas d'où.

— Robert Connor, ça vous dit quelque chose ?

La respiration toujours haletante, je pliai mon épais manteau sur mes genoux tout en fouillant dans ma mémoire...

— Euh... non, désolée.

— Bob, du métro.

— Oh, Juste Bob ! Oui, bien sûr, je le connais, et je me souviens à présent que vous faisiez vous aussi partie de ses disciples. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu, et je me suis dit qu'il prêchait maintenant sur une autre ligne.

Son visage se fit grave.

— Je suis contente de vous avoir retrouvée, même si je suis désolée de devoir vous apprendre que Bob a rendu l'âme il y a un mois et demi.

Et merde ! Je savais bien qu'il lui était arrivé quelque chose.

— Oh non ! m'écriai-je alors, sentant mes yeux se remplir de larmes. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous supposons qu'il est mort tranquillement dans son lit. Il était plus âgé qu'il n'en avait l'air. Quatre-vingt-quinze ans, mais malin comme un singe.

— Très juste !

— Comme il n'avait pas d'amis proches ni de famille, il a fallu un certain temps pour que l'on découvre le corps.

Elle fronça les sourcils et se mordit la lèvre, visiblement encore très émue à cette idée.

— C'est terrible...

— Oui, Bob a mené une vie très solitaire. J'en ai été informée lorsque son appartement a été vidé. Comme je suis avocate, je lui avais laissé ma carte de visite car il souhaitait rédiger un testament. Nous n'avons pas eu le temps de prendre rendez-vous, mais il devait savoir que ses jours étaient comptés car il avait écrit ses dernières volontés au dos d'une assiette en carton.

Elle ne put réprimer un ricanement nerveux.

— Bob ne possédait pas grand-chose, mais il tenait à vous remettre quelques affaires. Son appartement était en effet rempli de livres.

Je dus me décomposer car elle me prit la main.

— La plupart ont été donnés à des écoles et des bibliothèques, mais il en avait mis quelques-uns de côté dans une boîte à chaussures, avec une lettre. Sur l'assiette, il avait écrit :

S'il vous plaît, remettez la boîte à chaussures à Kate, la jeune femme du métro aux grands yeux et aux cheveux noirs.

C'est une chance que les autorités m'aient contactée après avoir trouvé ma carte de visite et que je me souvienne de vous. Seulement, je me demandais si je vous retrouverais un jour. Je m'étais pourtant promis d'accomplir sa dernière volonté et depuis, tous les matins, je vous ai cherchée parmi les passagers du métro.

— Que dit la lettre ?

— Je ne l'ai pas lue, déclara-t-elle en se levant. C'est mon arrêt. Peut-on se voir demain ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, donnons-nous rendez-vous au Rosehill Cemetery, à 10 heures, à l'entrée du mausolée. Vous savez où c'est ?

— Oui. (Et pour cause !) Merci, ajoutai-je en prenant la carte qu'elle me tendait.

Je la contemplai pendant quelques minutes avant de la ranger dans ma poche. Pourquoi Bob, parmi tous ses disciples, avait-il porté son choix sur moi ?

Après le travail, je rentrai directement chez moi et me mis au lit. Je consultai alors mon portable : j'avais reçu trois messages vocaux, dont l'un de Dylan.

« Hey, *chica*. Ashley aura dix-huit ans demain, nom de Dieu ! (Sa voix se fit soudain plus aiguë.) Je voudrais savoir si tu pouvais me prêter ton appartement. Je te paierai un ticket de cinéma ou ce que tu veux. »

Je lui répondis par texto :

Donc, tu veux utiliser mon appart pour coucher avec ta petite amie ?

Sa réponse fut immédiate :

Euh... oui ! C'est mal ?

Je me mis à rire. Dylan était d'une honnêteté aussi adorable que déconcertante. Un peu comme

Jamie – si je l’avais rencontré, bien sûr, dans d’autres circonstances...

J’écrivis alors :

Non, pas de problème. Mais ensuite tu laveras mes draps, et tu as intérêt à prendre tes précautions avec elle.

Je ne suis pas fou.

Tu pourrais lui préparer à dîner. Mon frigo est plein. Sois un gentleman.

On dirait que tu as lu dans mes pensées.

Je libérerai l’appartement à 18 heures. Tu as une clé, n’est-ce pas ?

Oui, depuis que j’ai dû nourrir Anchois.

Parfait. Amuse-toi bien.

J’écoutais ensuite mon deuxième message vocal. C’était Jerry : « Nous faisons du tri dans la réserve. Ta valise y est encore. Je te préviens, Kate : je la détruis si tu ne viens pas la chercher dans les plus brefs délais. Demain, je passerai au journal en fin de matinée pour travailler une heure ou deux. Tu pourrais peut-être me rejoindre et on déjeunerait ensemble ? »

Dans mon bagage, il y avait encore toutes les affaires qui dataient de mon séjour à Napa, ainsi que les recherches sur R.J. La robe que j’avais portée pour notre premier rendez-vous s’y trouvait également, tout comme le collier que Jamie m’avait remis et le mot qu’il avait écrit à mon intention juste avant de partir au chevet de son père mourant. Je sentis un nœud se former dans ma gorge... Pourquoi n’avais-je pas encore tourné la page ?

Et comme je m’y attendais, le troisième message était de Jamie : « Salut ! (Une pause, puis une profonde inspiration.) Je suis allé chez GLIDE, aujourd’hui. Plusieurs personnes m’ont demandé de tes nouvelles. J’ai dû avouer que j’étais un idiot... et que je t’avais laissée filer. (À ces mots, sa voix se brisa.) Bonne nuit, mon ange. »

Voilà pourquoi je n’arrivais pas à tourner la page ! Jamie m’abreuvait de doux messages ! Ce soir-là, toutefois, je ne pleurai pas, je n’avais plus de larmes.

Le lendemain, je me rendis au mausolée du cimetière Rosehill, comme convenu, pour retrouver Christina. Elle me tendit la boîte quand je m’approchai ; une enveloppe était scotchée sur le couvercle.

— Bonjour, lui dis-je en la prenant.

Je détachai immédiatement la lettre que je m’empressai de lire.

Kate du métro,

Je me souviens de notre première rencontre, il y a des mois. Tu semblais inconsolable et distante, et j’ai tout de suite eu envie de t’aider. Pourtant, j’ai aujourd’hui le sentiment d’avoir échoué dans mon entreprise. Vois-tu, tu me rappelais une personne que j’ai connue, autrefois. Elle s’appelait Lily, elle était belle, jeune, vibrante de vie, et c’était l’amour de ma vie. Tu lui ressembles, tu as les mêmes yeux chaleureux, la même chevelure de jais.

J'aimais me noyer dans son regard. Je n'ai pas toujours été l'ermite que je suis devenu, j'étais plein de vie alors, mais ma Lily est partie bien trop tôt, je l'ai perdue peu après notre mariage. Quand je t'ai rencontrée, tu étais dans le même état que moi lorsqu'elle est morte ; or je n'avais pas envie que le sosie de ma Lily souffre. J'ai cru que si j'arrivais à te convaincre qu'on pouvait trouver le bonheur dans la solitude, qu'on n'avait pas obligatoirement besoin d'une autre personne sur qui compter, tu cesserais de souffrir. Mais je me suis trompé. Ce que je veux à présent que tu saches, c'est que j'aurais troqué ma vie de solitude, entouré de mes seuls livres, pour une minute de plus avec Lily, même si ensuite j'aurais dû souffrir sans fin. Ne renonce pas, Kate. Ne cesse pas de chercher. Un jour, tu tomberas sur lui, vous prendrez soin l'un de l'autre, et ne vous séparerez plus jamais. J'espère que cette lettre te trouvera en forme et encore pleine d'espoir.

Ton ami,

Bob

Dire que j'étais en larmes était un euphémisme ! Même Christina pleurait rien qu'en me regardant lire la lettre.

Je levai les yeux vers elle et reniflai.

— Ça, on peut dire que Bob était un romantique invétéré.

— Vous plaisantez ?

— Non, lisez vous-même.

Et je lui tendis la lettre.

Pendant qu'elle était plongée dans la lecture, j'ouvris la boîte, curieuse de découvrir les livres que Bob m'avait légués. Il y avait quelques éditions de poche d'auteurs que je ne connaissais pas, et tout à coup, je repérai *Possession*, *Le Patient anglais* et *Chambre avec vue*. Tiens, peut-être était-ce un murmure...

Quand Christina eut terminé sa lecture, elle replia la feuille et me la tendit.

— Je ne m'attendais pas à ça, conclut-elle.

— Étonnant, non ?

Elle m'entraîna alors à l'intérieur du mausolée.

— Allons le saluer une dernière fois, me dit-elle.

Et nous prîmes un couloir qui m'était familier...

— Où allons-nous ? demandai-je, saisie d'un sentiment étrange.

— C'est juste à l'angle.

Bientôt, nous nous retrouvâmes devant la plaque de Rose, qui avait enfin été fixée. Je levai les yeux et, deux rangées au-dessus, je lus « ROBERT CONNOR », suivi de ses dates de naissance et de mort. Bob et Rose étaient sur le même mur.

Un autre murmure.

C'était une coïncidence, bien sûr, mais elle fit remonter beaucoup d'émotions en moi : le rêve avec Rose, tout comme les mots de Bob. Ces deux âmes solitaires tentaient de me transmettre un message de l'au-delà, me suppliant d'ouvrir mon cœur. Je posai ma main sur le nom de Rose, puis levai le bras pour toucher la plaque de Bob.

— Prenez soin l'un de l'autre, dis-je d'un ton serein.

— Je dois m'en aller, Kate, déclara Christina.

Elle était demeurée silencieuse tandis que nous nous tenions devant le mur en marbre.

Je me tournai vers elle.

— Merci infiniment d'avoir fait l'effort de me retrouver. Cela me touche énormément qu'il ait voulu partager ce qu'il ressentait avec moi. J'aurais tant aimé lui montrer ma gratitude.

— Vous pouvez... (Elle désigna la lettre)... en suivant ses conseils.

— C'est vrai, reconnus-je avec un sourire sincère.

Seulement, cela signifiait rouvrir des blessures.

Retournant au métro, je relevai la tête et laissai le vent froid me cingler le visage. Je devais rassembler toutes mes forces pour tourner la page et regarder vers l'avenir. Si je voulais être prête pour une autre relation, il me fallait absolument oublier Jamie. La première étape consistait sans doute à récupérer cette valise et lui réserver le sort qu'elle méritait.

— Salut, jeune fille ! lança Jerry quand je pénétraï dans son bureau.

Puis il se leva et retira ses lunettes.

— Ça te dirait qu'on aille acheter des sandwichs pour les manger au Millennium Park ? enchaîna-t-il.

— Mais il fait un froid de canard !

— Tu as raison. On va à l'aquarium, alors ?

De toute évidence, Jerry avait besoin de se distraire, ce qui n'était pas très compliqué pour lui. Il devait aussi sentir que j'en avais besoin.

— Bonne idée !

— On prend des sushis pour les animaux ? suggéra-t-il.

— Ça, en revanche, ce n'est pas une idée terrible.

Jerry avait un cœur d'or, mais des réactions quelque peu curieuses, parfois.

— Dans ce cas, allons acheter des sandwichs au fromage fondu et des soupes à la tomate chez *Ma's*.

— Super ! m'écriai-je.

La nourriture est toujours un réconfort.

Je bus ma soupe à grand bruit sur le banc qui se trouvait en face de l'aquarium des dauphins.

— Savais-tu que les dauphins s'accouplaient pour le plaisir ? me demanda Jerry en mastiquant une bouchée de son sandwich.

— Oui, j'ai déjà entendu dire ça.

— Ce sont les seuls animaux qui copulent pour le plaisir, et non à des fins de procréation, en dehors des êtres humains. Tu crois qu'ils sont aussi capables d'aimer ?

Je soupirai franchement.

— Tu n'as pas d'autre sujet de conversation ?

— Je te demandais juste ton avis.

— Eh bien, il faudrait déjà m'expliquer ce qu'est l'amour pour que je puisse te répondre.

Il engloutit sa dernière bouchée de sandwich et balaya l'endroit du regard d'un air songeur, tout en mâchant.

— L'amour est un sentiment que l'on ne peut pas faire disparaître, une fois qu'il a pris possession de soi. Quoi qu'on fasse. Il peut se transformer en haine ou en ressentiment, mais il sera toujours là, enfoui sous des sentiments moins glorieux.

— Mouais, c'est très poétique, Jerry, mais je pense que c'est une sensation comme une autre.

— Ne confonds pas amour et désir. Les dauphins s'accouplent sous l'impulsion du désir.

Je faillis m'étrangler avec ma soupe.

— Ce que tu peux être drôle, Jerry.

— Je suis sérieux, l'amour n'est pas un sentiment comme un autre, sinon, il viendrait et partirait facilement.

— J'imagine que ce j'ai connu avec Jamie, c'était du désir, alors.

— Peut-être.

Il regarda fixement l'aquarium, tout en me donnant un coup de coude.

— C'est sans doute pour ça aussi qu'il a été si facile pour vous deux d'oublier votre aventure...

Je me tournai vers lui et l'examinai avec attention. Son ton était manifestement ironique.

— Tu trouves ma conduite déraisonnable ?

— Oui ! Et pas seulement envers Jamie, mais aussi envers toi.

— Il m'a menti, Jerry !

— Mais il allait te dire la vérité.

— Comme le sais-tu ?

— Eh bien, il m'a appelé au moins trois cents fois depuis la parution de ton petit faux pas.

— À propos de quoi ?

— De nombreuses choses... Il tenait à ce que je sache qu'il était désolé de t'avoir blessée. Il voulait aussi s'assurer que tu allais bien, puisque tu ne réponds pas à ses messages.

Je haussai les épaules.

— Tu sais, Kate, je le trouve fascinant, moi, cet homme. Qui aurait pensé que le jeune Ryan Lawson serait devenu une personne si sensible ? C'était vraiment un geek, quand il était plus jeune ; seules les machines l'intéressaient. Il est toujours aussi brillant, ne te méprends pas sur mes propos, mais c'est vraiment un type bien, tu sais !

— Tu devrais peut-être sortir avec lui, alors, suggèrai-je.

— Il me surprend, c'est tout. Aucun d'entre nous n'aurait deviné, de toute façon, que Jamie était en réalité R.J. J'aurais dû te donner plus de temps pour effectuer des recherches en amont avant de t'envoyer là-bas.

— Peut-être. Sans doute, même. Personne sur la propriété ne s'attendait à ce que Jamie et moi...

— Tombiez amoureux ?

Je fis vigoureusement claquer mes paumes sur mes genoux et me tournai vers lui.

— Non, *couchions* ensemble, nuance ! Arrête avec tes délires sur l'amour.

À cet instant, Jerry se leva et brossa les miettes accrochées à ses vêtements, manifestement peu affecté par mes protestations.

— Tu finiras par comprendre, jeune fille, décréta-t-il.

De retour au *Crier*, Jerry me donna ma valise. Après quoi, je repris le métro, mais pas à ma station habituelle qui était fermée pour travaux. De nouveau, je me sentis aspirée par le froid. Je regardai ma montre : il était 16 h 30. J'avais encore un peu de temps pour regagner mon appartement et disparaître pour laisser la place à Dylan et Ashley. J'étais littéralement gelée quand j'atteignis la station suivante. J'attendis sur le quai en remuant les orteils dans mes chaussures pour ne pas qu'ils s'engourdissent. La pénombre commençait déjà à tomber. Entendant le train arriver, je me penchai légèrement vers la voie. Je n'en revenais pas : des lumières roses s'y reflétaient... C'était le train de Noël qui croisait enfin mon chemin !

Je me mis à rire nerveusement. À côté de moi, sanglé dans un trench-coat beige, un ronchon marmonna :

— C'est pas vrai, encore le train de Noël ! C'est la deuxième fois que je monte dedans cette semaine. Ce fichu engin est aussi lent qu'un escargot.

— Espère de rabat-joie ! m'écriai-je.

Et je fis rouler ma valise sur le bout de ses chaussures bien cirées pour remonter le long du train et trouver un compartiment où il restait de la place. Sur chaque porte où scintillaient des lumières roses, étaient peintes des scènes de la Nativité. J'entendis alors les premières notes d'un chant de Noël interprété par Harry Connick. Je franchis les portes, un immense sourire aux lèvres, empli d'une joie sans pareille, comme si j'entrais dans une vraie comédie de Noël et que j'allais retrouver mon amoureux. « Joyeux Noël » s'affichait en lumières blanches dans la voiture où se trouvait aussi le traîneau du père Noël.

Soudain, un contrôleur sauta du train, et tout s'éteignit : les lumières et la musique.

— Que se passe-t-il ? m'écriai-je, désespérée.

— Le train de Noël, c'est fini pour aujourd'hui, m'informa un voyageur.

— Quoi ?! hurlai-je d'une voix aiguë, qui perça le silence.

Puis je vis tous les autres passagers descendre sur le quai.

— Mais vous plaisantez ou quoi ? poursuivis-je sur le même ton.

— Désolé, ma chère, me dit le contrôleur, nous avons un problème technique. Vous le prendrez demain, il sera sans doute réparé. Accordons une petite pause au Père Noël.

Je me retournai pour regarder son traîneau, mais il avait déjà disparu.

— Je n'arrive pas à le croire, marmonnai-je, inconsolable. J'ai attendu des années pour le croiser.

Bordel de merde !

Je rentrai chez moi à pied, maudissant le ciel et roulant ma valise derrière moi. Tout à coup, je repérai une énorme benne à ordures dans une allée près de mon immeuble. Je retirai alors la boîte à chaussures de Juste Bob de mon bagage que je soulevai ensuite dans les airs – il était très léger pour cinq cents dollars – et le jetai dans la benne. Et voilà ! C'était aussi simple que ça... Je n'en revenais pas. Après quoi, je m'engouffrai dans mon immeuble sans me retourner. Je passai par la case salle de bains, puis sortis avec un des romans que Juste Bob m'avait légué : *Chambre avec vue*.

Il y avait un petit café à l'angle de ma rue, le *Living Room*. Il était particulièrement cosy, avec ses fauteuils confortables, et une odeur de café torréfié flottait dans l'air. Avant même d'entrer, j'entendis la musique diffusée par les enceintes : « Someday My Prince Will Come », de Miles Davis.

Décidément, ce titre me poursuivait, pensai-je, amusée, en poussant la porte. Certaines personnes levèrent la tête de leur journal ou leur portable, et je m'écriai alors, en désignant les enceintes :

— J'adore cette chanson !

On m'adressa quelques sourires, puis chacun se replongea dans ses activités. Je m'écroulai dans un fauteuil violet géant, style ottomane, et posai mes pieds sur le siège.

— Que prendrez-vous ? me demanda une serveuse.

— Un cappuccino, s'il vous plaît.

— Tout de suite !

Quelques minutes plus tard, elle me l'apporta et j'enveloppai le mug bien chaud de mes mains avant d'en avaler une gorgée. C'était divin. Je fermai les yeux, en humai l'odeur et le portai de nouveau à ma bouche.

— Mmm, fis-je malgré moi.

— Tu apprécies ?

C'était une voix masculine. J'ouvris les paupières : un jeune homme était assis dans un fauteuil identique, de l'autre côté de la table basse.

Je m'éclaircis la voix.

— Oui.

Il était charmant, et ses airs de garçon de bonne famille me rappelèrent Kevin McDonald, mon premier amoureux au lycée, celui qui m'avait appris à conduire. Je lui souris.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-il en désignant mon livre.

— *Chambre avec vue*, de Forster. Tu connais ?

— Non, c'est quoi, comme genre de livre ?

— Ça dépend de ce à quoi tu crois. À la base, c'est un roman d'amour, mais certains peuvent estimer que c'est de la science-fiction.

— Quel scepticisme ! commenta-t-il d'un ton moqueur.

— Je te cite un exemple, enchaînai-je.

Je feuilletai le livre et remarquai que Bob avait souligné des passages. Mes yeux tombèrent alors sur ces mots que je lus à voix haute :

— « Méfiez-vous des entreprises qui requièrent de nouveaux vêtements. »

J'éclatai de rire. Bob avait vraiment eu raison de souligner cette phrase. Je continuai à parcourir les pages, en quête d'un autre passage à partager, un peu plus long cette fois.

— Tiens, ça, dis-je. « Il n'est pas possible de s'aimer et de se quitter. »

Je m'interrompis, sentant mon cœur battre à tout rompre.

— Continue, m'encouragea le jeune homme.

— « Il n'est pas possible d'aimer et de se quitter. Vous souhaiteriez que cela le fût. L'amour change parfois de visage, il peut revêtir celui de la confusion, mais on ne peut jamais le faire disparaître. Je sais par expérience que les poètes ont raison : l'amour est éternel. »

Un nœud très étroit me serra soudain la gorge, au point que c'en était douloureux.

C'était la réponse à l'énigme de Jamie. Si j'avais su, alors, ce que les poètes avaient dit, j'aurais sans doute approuvé leurs propos, mais le pouvais-je encore aujourd'hui, assise dans ce café ? Était-ce pour cette raison que je ne pouvais déloger de mon cœur le souvenir de ces quelques jours passés en compagnie de Jamie ? Parce qu'il était impossible de déraciner le véritable amour ?

— Il faut que j'y aille.

Je sursautai. J'avais oublié le jeune homme.

— Tu me donnes ton numéro ? ajouta-t-il en payant pour nous deux.

— Désolée, dis-je.

Et je me ruai hors du café, direction la benne à ordures. Il faisait nuit, à présent, et je faillis trébucher sur deux ou trois SDF assis dans l'allée.

— Oh, excusez-moi ! Je suis désolée.

L'un d'entre eux marmonna je ne sais quoi, et, mon sac à main en bandoulière, j'agrippai le bord sale de la benne et sautai à l'intérieur. J'atterris dans les ordures jusqu'aux genoux... pour constater que ma valise avait disparu. Je me hissai rapidement en dehors, puis m'essuyai les mains sur mon jean.

— Eh, les gars, vous n'auriez pas vu quelqu'un sortir une valise de cette benne ? demandai-je aux compères installés par terre.

— Non, on n'a rien vu, me répondit un homme édenté.

Sa barbe montait et s'abaissait quand il parlait, comme une marionnette. C'était un peu effrayant dans l'obscurité, mais je ravalai ma peur et sortis un billet de dix dollars. Tous deux désignèrent alors la direction derrière mon dos.

— Elle est partie par là, s'exclamèrent-ils en même temps.

— C'est Darlene, précisa le deuxième homme, à la dentition également parsemée

Je leur donnai le billet et pris la direction indiquée. Je ne vis d'abord personne, mais poursuivis

mon chemin vers la lumière que projetait une boutique de CD, un peu plus loin. Subitement, une femme surgit d'une allée, roulant un bagage, et je remarquai tout de suite qu'elle portait ma veste. En m'approchant, je vis qu'elle avait aussi enfilé ma robe noire sur un pantalon en toile crasseux.

— Darlene ! m'écriai-je.

Elle se retourna promptement, fonça droit sur moi et inclina la tête de côté.

— Comment tu connais mon nom, toi ? questionna-t-elle d'un ton brutal.

— Tu portes mes affaires.

Elle avait également attaché autour de son cou la briolette que Jamie m'avait donnée. De toute évidence, elle aussi vivait dans la rue : sa peau était terreuse et ses cheveux gras et grisonnants pendaient sur ses épaules. Mon collier, en revanche, brillait de tout son éclat sur son décolleté.

— Non, ce sont mes affaires ! répliqua-t-elle vivement.

— Écoute, ce que tu portes est à moi, c'était dans cette valise qui m'appartient. Je peux te le prouver.

— Je m'en fiche pas mal. Tu pourrais être Barack Obama que ce serait pareil. J'ai trouvé ces trucs dans la benne : les ordures d'une personne sont les trésors d'une autre, les gens ne jettent pas les choses auxquelles ils tiennent.

— Tu as raison, je souhaite juste récupérer les notes de travail et le collier. S'il te plaît, c'est sentimental.

Sur ces mots, je sortis trois billets de vingt dollars. Elle enleva le collier, me le tendit, puis ouvrit la valise et en sortit mes notes. Je pris le tout et, apercevant soudain un tee-shirt blanc de Jamie à l'intérieur, je voulus m'en saisir.

— Non, non, pas question, jeune fille ! décréta Darlene.

Mes yeux se remplirent instantanément de larmes ; je relâchai le tee-shirt et reculai d'un pas. Des larmes roulèrent alors sur mes joues. La femme referma la valise, puis se tourna vers moi.

— Tu chiales ? fit-elle.

Je secouai la tête. En soupirant, elle sortit le tee-shirt de la valise et me le tendit sans me regarder.

— Merci, parvins-je à articuler.

Quand elle se releva, elle soufflait comme un bœuf.

— Franchement, pleurnicher pour un tee-shirt. Jamais vu ça.

Je le plaçai devant mon visage et en humai l'odeur : il sentait encore Jamie. La fragrance était à la fois chaude, épicée et dégageait aussi des notes telluriques.

Je rebroussai chemin et retournai à mon immeuble. Ne voulant pas déranger les tourtereaux, je montai sur la terrasse et attendis que Dylan m'envoie un SMS. J'étais en train de me geler pour que des ados puissent s'ébattre tranquillement avant le mariage ! J'en ressentis soudain presque de la honte, aussi le texto de Dylan qui m'arriva peu après me soulagea-t-il.

La place est libre, on n'a rien fait, juste bien dîné et regardé la télé. Elle n'est pas encore prête, donc on va attendre. Pour tout dire, j'ai les boules.

Je me mis à rire et répondis :

Ne lui dis pas des choses pareilles.

J'suis pas un salaud.

Je sais. On se parle plus tard.

À plus, *chica*. Merci encore.

Chapitre 13

C'EST DE LA FICTION

Je retrouvai mon appartement exactement dans l'état où je l'avais trouvé. Je pris une douche, remis mes draps et me glissai au lit, vêtue uniquement du tee-shirt de Jamie. Mon smartphone pressé contre la poitrine, j'appuyai sur le bouton pour écouter mon message du soir.

« Je suis allé faire de la voile, aujourd'hui, avec Chelsea. J'ai revu tes cheveux voler sur ton visage, tes joues rosies, ton grand sourire ravi quand nous avons traversé la baie. Je voulais juste que tu saches que j'ai pensé à toi. Je ne peux pas t'oublier. Je pense tout le temps à toi. »

Moi aussi.

Je posai mon téléphone pour saisir la feuille sur laquelle il m'avait écrit un mot avant de partir. Je le relus et, cette fois, me mis à pleurer.

Katy, mon ange,

Je dois me rendre à Portland, mon père a eu une crise cardiaque et les médecins ne savent pas s'il va passer la nuit. Je t'en prie, ne pars pas. Si je ne peux pas rentrer demain, je t'envoie une voiture qui te conduira à l'aéroport pour que tu viennes me rejoindre. S'il te plaît, ne me quitte pas. J'ai une information d'importance à te révéler, à part le fait que je suis totalement amoureux de toi.

J.

Le lendemain matin, la feuille était toute chiffonnée sur mon cœur. Je me levai d'un bond et la défroissai sur le comptoir, soulignai la dernière phrase et écrivis « Pourquoi ? » en dessous, puis je glissai le mot dans une enveloppe et l'envoyai au vignoble R.J. Lawson, précisant, amusée : « À l'attention du propriétaire ». Je passai tout le dimanche dans mon appartement, mais sans me morfondre. Je suivis le tutoriel d'une séance de yoga sur YouTube, corrigeai le dernier article de Beth et consacrai ensuite mon après-midi et ma soirée à un visionnage à satiété de rediffusions de *MythBusters*, ce qui me permit d'apprendre que la mort de Jack dans *Titanic* aurait pu être évitée. Si cette petite égoïste de Rose avait renoncé à son gilet de sauvetage pour l'attacher sous la porte en bois, celui-ci aurait été assez résistant pour qu'ils puissent flotter tous les deux. Je la maudis et, à 19 heures, je me mis au lit pour écouter le dernier message de Jamie, encore et encore.

« Je sens toujours ton odeur sur mon oreiller. Je te vois dans la grange, la lumière caressant des jambes si douces, tes cheveux noirs tombant en cascade sur tes épaules et ta magnifique bouche souriant sans effort. Tu me manques, je souffre de ton absence, je deviens fou sans toi. Reviens-moi. »

Il fallait que je me change les idées. J'appelai Dylan.

— Allô...

— Tu savais que la mort de Jack dans *Titanic* aurait pu être évitée ?

— Je veux bien te croire... mais encore aurait-il fallu que Jack soit une personne réelle. Tu as bu ?

— Non, je m’ennuie.

— Oh...

— Dis, tu voudrais pas monter avec moi sur la terrasse ?

— J’allais sortir voir un film avec Ash.

— Bon, très bien, dis-je d’un ton morne.

— Tout va bien, Kate ?

— Mouais.

— Tu veux venir avec nous ?

— Non, pas de souci. À plus, mon pote.

Deux soirées plus tard, je me retrouvai dans la même situation, seule, à m’ennuyer et à regarder abusivement la télévision. Après un nouveau marathon de *New York, police judiciaire*, cette fois, je tombai sur une rediffusion du *Titanic* sur le câble.

— Mets ce gilet de sauvetage sous la porte ! hurlai-je au moment fatidique. Putain, Rose, il est en train de geler sur place...

Et j’éclatai en sanglots. Je pleurai pendant les vingt dernières minutes du film, même quand Rose, devenue vieille, jette son diamant, le Cœur de l’océan, par-dessus bord. J’appelai Beth, mais je tombai directement sur sa messagerie.

— Beth, c’est moi. Inutile que tu me rappelles, dis-je en reniflant. Seulement, je ne comprends pas pourquoi Rose lance son collier par-dessus bord. Je n’ai jamais compris cette scène.

Je soupirai, et mon téléphone se mit à biper pour m’annoncer un autre appel que je pris sans regarder le nom de mon correspondant.

— Allô, dis-je d’une voix peu assurée.

— C’est toi, mon ange ?

Sa voix, douce et sensuelle, se déversa dans tout mon être, et une bouffée de chaleur me submergea...

— Jamie ?

— Bonsoir, Kate.

Cette fois, son ton était différent, plein d’espoir. Il devait avoir reçu ma lettre.

— Je t’appelais pour te souhaiter bonne nuit.

— Oh...

— Que se passe-t-il ? Tu as l’air triste.

Je me mis à rire à travers mes larmes.

— Je regardais *Titanic*.

Il éclata de rire. Nous étions un peu gênés l’un et l’autre, et la conversation avait du mal à démarrer.

— Il me semble qu’ils auraient pu tenir tous les deux sur la porte en bois, tu ne crois pas ?

— Si, absolument.

Je ris de plus belle.

— Si Jack avait été un prodige de la technologie, ils auraient peut-être trouvé une solution, dis-je.

— Peut-être, répéta-t-il sans enthousiasme. Il est facile de répondre à la question « Pourquoi ? ». J’aurais pu écrire des centaines de pages sur mes sentiments, mais je ne l’ai pas fait. J’espère que ma lettre te convaincra lorsque tu la recevras. Je suis désolé pour ce que je t’ai fait subir.

— Moi aussi, je suis désolée, répondis-je calmement. Jamie, pourquoi cherches-tu désespérément à fuir ton passé ?

— Il ne s’agit pas de cela, seulement, j’ai beaucoup changé depuis mes seize ans, et je ne suis plus l’enfant que j’étais alors. Je n’ai plus envie de rester assis devant mon écran à jouer à des jeux vidéo.

Car, à mes yeux, ce n'était qu'un jeu.

— Je ne vois pas trop comment ça pourrait marcher entre nous, Jamie. Nous avons passé à peine quatre jours ensemble, et chaque minute était marquée par le sceau du mensonge. Je ne suis même pas certaine de vouloir m'engager dans une relation.

— Ce que nous avons vécu était authentique. C'est le vrai Jamie que je t'ai montré, la version la plus réelle de moi-même. En ta compagnie, je me suis senti moi-même, plus satisfait, plus confiant et plus heureux que jamais dans ma vie. Je regrette simplement de n'avoir pas eu le courage de tout avouer.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— J'avais peur... Je ne comptais pas tomber aussi éperdument amoureux. Dès que mes yeux se sont posés sur toi, j'ai compris que je ne pourrais pas quitter le domaine pendant ton séjour, comme prévu. Tu étais pourtant la personne que je voulais éviter à tout prix, mais, après notre première rencontre, je n'ai pas arrêté de penser à toi, et tout s'est embrouillé. J'avais l'intention de t'avouer la vérité, mais je voulais d'abord que tu me connaisses tel que je suis vraiment. Je n'avais pas envie que tu penses à ton article et à mon passé, alors que nous faisons connaissance. Presque tout ce que je t'ai dit est vrai.

— Sauf qui tu étais en réalité. Et ça, c'est énorme.

— Mais tu sais qui je suis vraiment. Nous surmonterons cela, Kate, tu apprendras à me faire confiance. Je sais que tu ressens la même chose que moi. Sinon, nous ne serions pas en train de discuter en ce moment.

— Toujours aussi confiant, hein ? C'est pour ça que tu m'as appelée tous les jours ?

— Non, c'est parce que je n'arrive pas à te chasser de mes pensées. Et d'ailleurs je n'en ai pas envie. Je croyais que l'on pouvait vivre sans dépendre d'une autre personne, mais je me suis trompé : j'ai besoin de toi, Kate. OK, nous n'avons passé que quatre jours ensemble, et après ?

Il prit un ton plus ferme pour poursuivre :

— J'ai su dès que je t'ai rencontrée que je voulais te connaître, que j'avais besoin de toi dans ma vie. C'est la première fois que j'éprouve ça pour une femme. Ce qui arrivera dépendra de toi, mais sache que je ne serai plus jamais le même homme si tu ne veux pas de moi. Je ne pourrai plus respirer aussi profondément, je ne verrai plus toutes les nuances d'un ciel sans nuages, je ne sentirai plus jamais une odeur aussi suave que la tienne, et plus aucune voix ne comblera mon cœur. L'autre soir, dans mon pick-up, quand mon taux de glycémie était au plus bas, j'ai compris sans l'ombre d'un doute, même si je n'en avais pas eu avant, que j'étais amoureux de toi.

— Jamie, je t'en prie..., commençai-je, la voix brisée.

— Je ferai n'importe quoi pour toi, Katy.

— Mais ma vie est à Chicago.

— Je déménagerai, dit-il instantanément.

— Non, tu ne peux pas.

— Bien sûr que si.

— Écoute, je ne sais pas ce que je veux...

— Tu le sauras bientôt, je te le promets.

Nous demeurâmes silencieux durant quelques secondes.

— Bonne nuit, mon ange, finit-il par dire.

— Bonne nuit.

À 2 heures du matin, je me réveillai en sueur. J'avais encore fait ce rêve... Cette fois, Rose n'avait eu aucun mal à parler, sa voix était musicale.

Prenez soin l'un de l'autre.

Dans cette version-là, je baissais les yeux vers ma poitrine pour découvrir le collier de Jamie qui brillait de tous ses feux à mon cou. On aurait dit que le bijou dégageait sa propre lumière. J'entendais un battement de cœur, et quand je posais une main sur ma poitrine, je sentais des bras m'enlacer par derrière. Je tournais la tête et me retrouvais nez à nez avec Jamie. Il me serrait passionnément, tout en ayant les yeux fixés sur Rose. Je me concentrais alors sur la bouche de Jamie qui articulait en silence : « Pour toujours, je le promets. »

Mon premier instinct, en me réveillant de ce rêve, fut de vérifier que j'avais toujours mon collier... Oui, il était bien là, et j'eus soudain l'impression que Jamie était un peu avec moi. Je me levai pour aller boire un verre d'eau dans la salle de bains. Soudain, je me plantai devant mon miroir, puis sortis brusquement de la pièce et me précipitai sur mon smartphone. Dans mes contacts, j'appuyai sur le nom de Jamie.

— Allô, me répondit une voix endormie

Je pris une profonde inspiration.

— Tu ne m'as pas cité une seule qualité que tu aimais en moi.

— Si, mais tu ne t'en souviens pas.

— Je t'écoute.

— J'aime ta spontanéité et ta fougue.

Bien qu'à demi endormi, il semblait sincère.

— J'aime que tu m'appelles au milieu de la nuit parce qu'il te faut une réponse sans attendre, enchaîna-t-il.

— Bien.

— Tu te rappelles la liste que j'avais commencé à dresser quand tu étais en Californie ?

— Oui, je crois.

J'avais bien essayé de chasser de ma mémoire tous les bons souvenirs liés au temps que nous avons passé ensemble, mais, clairement, ça n'avait pas marché.

— La liste est longue, reprit-il, malgré tout, je vais t'en donner un aperçu. J'aime que tu sois si à l'aise avec ton corps. Bon Dieu, je n'arrête pas de penser à ton corps de déesse. Est-ce que tu peux comprendre ce que ça fait d'être seul ici avec des images de toi nue flottant dans ma tête ?

Oui, je comprenais, car je nourrissais les mêmes pensées. Jamie était si grand, si svelte, si musclé... L'image d'une partie bien précise de son anatomie était gravée dans mon esprit. J'avais envie de sentir ses mains calleuses et puissantes sur mes bras. Parfois, je fermais les yeux, et l'image de son ventre plat s'imposait à mon esprit, ainsi que la ligne de duvet qui menait un peu plus bas, telle une flèche bien placée...

— Oui, murmurai-je.

— J'aime que tu aies un cœur énorme, mais que tu joues les gros bras. J'aime que tu pleures quand tu es touchée, émue, triste ou excitée. J'aime que tu sois si spirituelle, que tu rebondisses presque quand tu marches, comme si tu étais happée par le ciel. J'aime le sang-froid et la détermination dont tu as fait preuve lorsque mon taux de glycémie a chuté.

— Jamie ? l'interrompis-je.

— Oui, mon ange ?

— Est-ce que tu crois qu'il existe une puissance invisible qui pousse inéluctablement les gens vers leur alter ego ?

— Et toi ?

— J'aimerais le croire, murmurai-je.

Une longue pause s'ensuivit.

— Mes parents étaient si heureux et amoureux que j'ai du mal à croire qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, reprit-il. Après l'accident de voiture qui a coûté la vie à ma mère, mon père s'est éteint à petit feu. Il ne pouvait pas vivre sans elle.

— Ça n'a pas dû être facile pour toi.

— C'est vrai, mais, curieusement, cela me donne l'espoir en un tout qui nous dépasse, et la foi en l'amour. Je ne peux pas imaginer que ce que j'éprouve pour toi ne soit pas le résultat d'une sorte de force supérieure qui plane sur nos âmes. Tu es la lumière qui est venue vers moi alors que j'étais dans les ténèbres. Et si j'ai surmonté la mort de mon père, c'est parce que j'étais persuadé qu'en rentrant chez moi je te retrouverais. Mais lorsque j'ai compris que tu étais partie, je me suis effondré. Toutefois, je n'étais pas anéanti, parce que je concevais encore de l'espoir. Il me suffisait de penser à toi pour avoir assez de lumière et visualiser les choses clairement.

— Et en quoi consistait cet espoir ?

— Dans le fait que tu partageais mes sentiments et que l'amour qui se trouvait en toi ne pouvait pas en être déraciné, tout comme il était impossible que je délègue le mien de mon cœur.

— Je me sens submergée, Jamie...

— S'il te plaît, ne réfléchis pas trop à tout ce que je viens de dire. Prends ton temps et rappelle-moi quand tu seras prête.

Je finis par me résigner à sa suggestion : tout ne pourrait pas se régler en un jour, comme par un coup de baguette magique.

— D'accord. Fais de beaux rêves, dis-je.

— Je ne veux rêver que de toi.

Sur ces mots, nous raccrochâmes. Jamie représentait une véritable énigme : il avait déjà vécu une sacrée vie, et à présent c'était un vieux sage, profondément et sincèrement convaincu que j'étais celle qui lui était destinée.

Le lendemain, en sortant de chez moi, j'aperçus Darlene, la SDF, qui vendait des articles hétéroclites sur le trottoir : des vêtements, deux paires de chaussures, et quelques bijoux disposés sur une épaisse couverture. Je repérai tout de suite mon caraco en soie et mon tee-shirt noir. Je vis aussi qu'elle se servait toujours de mon bagage pour transporter sa marchandise.

— Eh, salut ! s'écria-t-elle en me voyant. Approche. J'ai quelque chose que tu devrais aimer.

Ce jour-là, je portais des escarpins Mary Jane et une veste en cuir noire sur une robe portefeuille noire à pois blancs.

Quand je fus à sa hauteur, elle brandit une paire de bottes rouge vif.

— Tu chausse du 38, c'est bien ça ?

Elle était bien placée pour le savoir... puisqu'elle était en possession de trois paires de chaussures qui m'appartenaient !

— Exact.

— Elles t'iraient vachement bien.

— Tu crois ? Les bottes de cowboy, ce n'est pas trop mon style.

— Tu aurais les pieds au chaud !

Je me mis à rire. Au fond, pourquoi pas ? Je me sentais prête à toutes les audaces.

— Tu en veux combien, Darlene ?

— Cent balles.

— Tu es folle ou quoi ?

— Peut-être bien. Alors, t'en dis quoi ?

— Je te donne cinq dollars, plus mes Mary Jane.

— Marché conclu !

J'examinai les semelles : elles étaient flambant neuves. Après avoir remis l'argent et mes escarpins à Darlene, j'enfilai les bottes et repris mon chemin vers le métro, mes talons claquant sur le trottoir.

— C'est quoi, ces pompes ? s'exclama Beth quand j'arrivai au *Crier*.

— Ça fait country, non ? Rock and roll, plutôt ? Bon, passons.

En me retournant, je me heurtai à Jerry, appuyé contre ma cloison.

— Waouh, Kate ! Ça me rappelle tes débuts ici, quand tu voulais que chacun porte une couleur bien précise chaque jour de la semaine.

— Ah oui, je m'en souviens ! Un peu d'esprit d'équipe, ça ne fait pas de mal, si ? Ces cons du service design ont prétendu que ça bridait leur créativité. Tu parles !

— Et le jour où tu as lancé une pétition pour que, avec le café, les employés aient droit à des pâtisseries sans gluten, tu n'as pas oublié, j'imagine ? lança Jerry avec un petit sourire narquois.

— Les scones étaient durs comme de la pierre, renchérit Beth. En revanche, les pains au chocolat étaient à se damner.

— Toi aussi, tu as eu tes lubies, Beth, rétorquai-je. Quand tu tenais par exemple à ce qu'on ait une mascotte et que tu as porté ce tee-shirt ridicule pendant toute une semaine.

— Mais de quoi tu parles ?

Je plissai les yeux.

— Ah, de mon tee-shirt au lapin rose, c'est ça ? ajouta-t-elle.

— Non, ça, c'était pour Pâques, intervint Jerry en riant.

— En tout cas, on s'est bien marrés, commentai-je. Mais rassure-moi, Jer, tes enfants n'ont pas aimé, quand même ?

— Ah non, pas du tout ! Mon fils Davey en a même été traumatisé, il n'arrêtait pas de répéter : « Papa, pourquoi le lapin de Pâques a des seins ? »

— Tu aurais dû lui dire la vérité, à savoir que le lapin de Pâques est une fille, rétorquai-je. Cela t'aurait donné l'opportunité d'enchaîner sur le fait que les bébés ne naissent pas dans les choux.

— Il avait quatre ans, Kate !

— Bon, pourquoi parle-t-on de tout ça, Jer ?

Beth me fit un clin d'œil pendant j'attendais la réponse de mon boss.

— Parce qu'en te voyant chaussée de ces bottes rouges, je me suis dit que tu avais sans doute repris du poil de la bête. C'est tout. Allez, bonne journée, les filles !

— À toi aussi, marmonnai-je en le regardant s'éloigner.

Ce fut alors que Beth me demanda :

— Tu voudras un hot-dog, au déjeuner ?

— Beth, sans déconner !

Haussant les épaules, j'entrai dans mon box et ouvris un nouveau document Word que j'intitulai « Murmures dans la nuit ».

J'écrivis deux, puis trois, puis six et enfin neuf mille mots avant de refermer mon ordinateur et de rentrer chez moi. Le jour suivant, je fis la même chose ; j'avais une histoire en tête, de la fiction pure, mais qui trouvait des échos dans de nombreux aspects de ma vie, en ce moment. Bien sûr, j'effectuais aussi quelques tâches pour le journal, mais, dès que je les avais accomplies, je revenais bien vite à mon histoire ; les mots semblaient courir sous mes doigts. Le troisième jour, j'avais écrit cinq chapitres, que j'envoyai par mail à Beth, sans avertissement.

Un peu plus tard, je la vis venir vers moi, les pages imprimées à la main.

— C'est quoi, ça ? questionna-t-elle.

— Je ne sais pas.

— C'est vraiment réussi. C'est de la fiction ?

— Je crois.

— Il faut que tu continues.

— Je ne sais pas trop quoi en faire...

Beth croisa les bras.

— Tu es en train d'écrire un sacrément bon bouquin, Kate. Continue ! Tu te poseras des questions plus tard.

Ce que j'écrivais était à la fois noir et dérangeant, à l'image de ma vie, en somme. Les seules lumière et chaleur de mon existence, je les avais connues dans la Napa Valley. Mes souvenirs de ces quelques jours merveilleux avec Jamie me revenaient sans cesse, et semblaient courir dans mes veines comme un torrent inarrêtable. Je ne cessais de rêver à ses lèvres dans ma nuque, des lèvres si tendres et si chaudes, à ses mains vigoureuses sur mes hanches, qui me procuraient un sentiment de sécurité. Mon histoire parlait de la souffrance qu'il faut parfois endurer pour que l'univers nous accorde enfin en récompense un véritable amour. Ce travail d'écriture me permettait de me libérer de l'idée que je devais être seule. Je me purgeais de tous les sentiments et préjugés qui avaient été les miens depuis mon entrée dans l'âge adulte. Les personnages de mon récit, comme les souvenirs liés au temps passé avec Jamie, me ramenaient vers la lumière. Ils me prouvaient que le réel amour pouvait exister et qu'il se consumait en moi, que j'aurais beau lutter, je ne parviendrais pas à l'étouffer.

Pendant cette période, j'évitai Jerry, mais j'avais l'impression qu'il savait ce que je tramais, tout comme j'avais conscience qu'il me faudrait bientôt prendre des décisions importantes. Le *Crier* ne me payait pas pour écrire des histoires d'amour, mais l'idée de rédiger de nouveau des articles sur les dangers des acides gras saturés me donnait envie de renoncer à l'écriture. Le cinquième soir de cette fièvre dévorante, alors que je venais de rentrer chez moi, le brouillard se dissipa brutalement : cela faisait deux jours que Jamie ne m'avait pas laissé de messages ! Je me précipitai hors de mon appartement et fonçai jusqu'à ma boîte aux lettres, au premier étage.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Dylan en sortit en compagnie d'Ashley. Un léger sourire aux lèvres, il avait fière allure, tandis que sa petite amie, coiffée d'une queue-de-cheval, était toute rouge.

Ils l'ont fait, c'est sûr !

Peut-être sur la terrasse, ou dans la laverie désormais sans porte, mais j'étais absolument certaine qu'ils avaient couché ensemble !

— Salut, les enfants, dis-je avec un grand sourire.

— Quoi de neuf, *chica* ?

— Belle soirée, non ? demandai-je.

— Oui, répondit Ashley d'une voix à peine audible.

Dylan émit un petit rire gêné et s'éclaircit la voix.

— Où tu allais comme ça ?

— Chercher mon courrier.

— Je raccompagne Ashley jusque chez elle et je reviens. Tu m'attends ?

— OK, dis-je.

Je maintins la porte de l'ascenseur ouverte pendant que Dylan et Ashley s'éloignaient, main dans la main, au bout du couloir. Il lui murmura quelque chose à l'oreille, et elle lui adressa un sourire

paisible, l'air visiblement satisfait. Ils s'embrassèrent sur la bouche, puis il lui donna un baiser sur le front et elle entra dans son appartement.

Ils sont adorables...

Il revint vers moi en courant, le visage rayonnant.

— Eh bien ? dis-je.

— Putain, je suis fou amoureux ! déclara-t-il.

Et il soupira.

— Tu crois vraiment que c'est de l'amour ?

Il leva un doigt menaçant.

— Ah non, tu ne vas pas commencer à briser mes rêves, hein ?

— Non, Dylan, seulement, parfois, on n'arrive pas vraiment à percevoir la différence entre l'amour et le désir.

— Je me fiche pas mal de les différencier ; tout ce que je sais, c'est que je n'arrête pas de penser à elle. Je veux passer chaque minute de mes journées avec elle, discuter et rire avec elle, voir le monde à travers notre regard commun. Si ce n'est pas de l'amour, alors je ne connais rien à rien.

— Pourquoi es-tu si sûr de toi ?

— Mais je n'ai pas d'autre choix ! Je sais qu'elle est merveilleuse et que je lui plais. Je ne crois pas qu'il y ait place pour la peur ou le doute quand on rencontre l'amour. Je suis bien décidé à tenter ma chance. Et toi aussi, tu devrais l'être ! précisa-t-il alors que nous arrivions devant les boîtes aux lettres.

Quand j'introduisis la clé et tournai le petit verrou, la porte faillit sortir de ses gonds sous la pression du flot de courrier qui en jaillit. Pour la plupart, il s'agissait de publicités que je parvins d'ailleurs à rattraper, mais une enveloppe atterrit sur le sol. Dylan baissa la tête en même temps que moi, et nous lûmes simultanément l'adresse de l'expéditeur : Vignoble R.J. Lawson. C'était la réponse de Jamie.

— C'est lui ? demanda Dylan.

— Oui.

— Tu vas l'ouvrir ?

— Je ne veux pas m'effondrer devant toi.

— Mais je t'ai déjà vue pleurer au moins quatre cents fois ! Tu es la plus grande pleureuse que je connaisse.

— Je suis forte ! affirmai-je alors sur un ton bravache.

— Tu parles ! Ouvre ta lettre pour voir.

Je lui remis d'autorité ma poignée de publicités et ramassai la lettre. En la décachetant, je me coupai avec le papier.

— Bon sang, c'est un signe ! dis-je en me suçant le doigt avant de marmonner : Ça t'ennuie si je l'ouvre plus tard ?

— Oui ! Ouvre-la tout de suite !

Je poussai un soupir agacé, puis finis par sortir la feuille qui se trouvait à l'intérieur de l'enveloppe. C'était la même que celle que je lui avais envoyée, et mes yeux volèrent vers la phrase que j'avais soulignée : « Je suis totalement amoureux de toi », et mon « POURQUOI ? ». En dessous, Jamie avait écrit la réponse. Elle tenait en deux mots. Voilà. Deux simples mots : « ÉPOUSE-MOI. »

Je l'admets, ce n'est pas tout à fait la façon dont une fille imagine une demande en mariage, mais, à bien y réfléchir, c'était préférable ainsi. Le procédé était tout à fait inattendu, mais correspondait complètement à la façon dont les événements s'étaient enchaînés entre nous. Par ailleurs, Jamie savait

aussi que je n'aimais pas les formalités. Je posai soudain la main sur mon cœur et, reculant d'un pas, m'appuyai contre les boîtes aux lettres.

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Dylan.

Je tournai la feuille vers lui, et une première larme roula sur ma joue.

— Ça alors ! C'est super ! s'exclama-t-il après avoir vu de quoi il s'agissait.

Il me considéra un instant et m'adressa un sourire en coin.

— Tu pleures encore... Ce sont des larmes de joie, cette fois, j'imagine ?

— Oui, articulai-je.

Il m'attira contre lui et me serra très fort dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il.

— Je vais aller là-bas et...

Je m'étranglai et repris ma respiration. Dylan me frictionna le dos pour m'apaiser.

— Je vais quitter le *Crier*, poursuivis-je, m'installer à Napa, finir mon livre et dire oui sans réserve à Jamie.

— Ah, quelle femme !

Je finis par m'écarter de lui et essuyai mes larmes du revers de la manche.

— Puis-je te demander une faveur, Dylan ?

— Tout ce que tu veux.

— Tu pourras nourrir Anchois ? demandai-je en reniflant.

Il éclata de rire.

— Tu es vraiment une grande tragédienne, Kate ! Bien sûr que je m'occuperai de ton poisson.

— Et tu me promets que tu resteras toujours aussi doux et honnête ?

— Je ferai de mon mieux.

Il me raccompagna jusqu'à la porte de mon appartement, me tendit mon courrier et m'embrassa sur la joue.

— Tu mérites d'être heureuse. On reste en contact, OK ?

— Entendu. Et plus de drogues, d'accord ?

— Nan, ça, c'est fini. Je vais sans doute aller à la fac, l'année prochaine, avec Ashley, pour étudier la musique.

— Tu es un bon garçon, dis-je en pleurant de plus belle. Cette fois, ce sont des larmes de joie.

Il me sourit.

— Je sais.

Dès que j'eus refermé la porte, je m'élançai vers le téléphone pour appeler Jerry.

— Allô ?

Jerry avait six adorables enfants qui semblaient toujours parler en même temps quand j'appelais.

— Jerry ! hurlai-je par-dessus le bruit.

— Ah, salut, Kate ! Attends, je sors, une seconde.

Et au moins trois petites voix au ton bien distinct se mirent à crier : « Papa ! »

Quelques secondes plus tard, Jerry reprenait notre conversation dans un environnement plus calme.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas te déranger en famille, mais il faut que l'on discute. J'ai pris certaines décisions.

— Écoute, je vais coucher les enfants, et je dois ensuite rejoindre Beth chez *Harvey's* pour discuter d'un article qui va décoiffer.

— Parfait, je dois lui parler aussi.

— Alors rendez-vous là-bas.

J'enfilai un jean, mes bottes rouges et un manteau en laine pour affronter l'air glacé de Chicago. Une fois dehors, je me rendis compte que j'avais oublié mon écharpe... Bah, tant pis ! Il était trop tard pour remonter dans mon appartement, je me dirigeai donc vers le métro.

En entrant chez *Harvey's*, je repérai tout de suite Beth et Jerry assis au comptoir. À mon approche, Beth se leva et se décala d'un tabouret afin que je m'assoie entre eux.

— Eh bien, de quoi s'agit-il ? demanda Jerry.

— Je vais le faire, annonçai-je d'un ton triomphant.

Le serveur me regarda et je lui fis signe d'approcher.

— Je prendrai un pinot Lawson, c'est le meilleur ! décrétai-je. C'est un vin sexy.

Jerry sourit et hocha la tête, l'air un peu étonné.

— J'ai l'impression que tu vas nous annoncer des nouvelles douces-amères, décréta Beth.

— Je veux terminer mon livre, déclarai-je.

— Je savais bien que tu nous mijotais quelque chose, commenta Jerry. Ce qui veut dire que tu vas quitter le *Crier*, j'imagine ?

— Vous m'avez beaucoup soutenue, tous les deux. Vous avez cru en moi quand je n'écrivais que des articles nuls. Toi, Jerry, tu as continué à me donner des sujets alors que j'arrivais à peine à formuler des phrases cohérentes. Et toi, Beth, tu es une auteure géniale et tu as été une grande source d'inspiration pour moi. Avec le *Crier*, c'est fini, mais pas avec vous.

— Et qu'en est-il de Jamie ? s'enquit Beth.

— Je vais aussi m'occuper de la question, dis-je en regardant mes doigts. Pour tout dire, il m'a demandée en mariage.

Beth faillit recracher sa bière, mais Jerry n'eut pas l'air surpris du tout.

— Eh bien, ma belle, je suis vraiment ravi pour toi ! s'exclama-t-il. Félicitations. Tu vas nous manquer, au journal, mais je pense que tu as pris la bonne décision.

— C'est fantastique, Kate ! renchérit Beth d'un ton sincère, une fois qu'elle eut repris contenance.

— Je voulais vous le dire sans attendre, car j'ai l'intention de m'envoler pour la Californie le plus vite possible, sans doute demain. Je désire dire « oui » à Jamie de vive voix.

Jerry sourit.

— Ma petite Kate va épouser R.J. Lawson. Incroyable.

— Et tu vas devenir multimillionnaire ! roucoula Beth.

— Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse. Je l'aime.

C'était la première fois que je l'avouais à voix haute.

— Je l'aime et j'ai hâte de lui donner ma réponse, enchaînai-je.

Nous nous séparâmes en nous étreignant fort les uns les autres, puis chacun partit dans une direction différente. Je regagnai le métro d'un pas léger et dévalai l'escalier en volant quasiment, le sourire aux lèvres. Le quai était calme et désert, et lorsque le métro arriva, je montai dans la troisième voiture, pensant qu'elle était vide, elle aussi, mais je me rendis vite compte de la présence d'un homme, tout au fond. Le vent glacé de Chicago souleva mes cheveux avant que les portes ne se referment. Le long manteau noir de l'homme contrastait fortement avec sa peau très blanche, presque translucide. Même à distance, je remarquai tout de suite ses yeux bleu acier, qu'il braquait ostensiblement sur moi. Pour échapper à ce regard inconfortable, je me mis à contempler le paysage derrière la vitre. Les immeubles et les murs des tunnels défilaient comme dans un film en version accélérée, et j'admirai les reflets des néons qui se fondaient dans le ciel quand le métro aérien prenait de la vitesse. Du coin de l'œil, je surveillais l'homme, mais m'efforçais d'afficher un visage confiant, dénué d'appréhension.

Une vague de soulagement me submergea lorsqu'un couple monta à la station Belmont. Ils restèrent près de la porte, à s'embrasser pendant soixante secondes, le temps d'arriver à Wellington, leur destination, deux stations avant la mienne. Une fois le métro reparti, la peur m'envahit de nouveau, mais cette fois, de manière justifiée, et je regrettai de ne pas être descendue avec le couple. En effet, l'homme se leva et s'avança vers moi d'un pas menaçant. Je me réfugiai près de la porte du fond.

Vite, ouvre-toi, me répétais-je silencieusement comme un mantra.

Pour garder une contenance, je sortis la lettre de Jamie de la poche de mon manteau.

Quand l'homme se trouva à quelques centimètres de moi, il tendit la main vers mon cou. Je reculai, serrai la lettre contre mon cœur et, couvrant mon collier de la main droite, je sortis mon porte-monnaie de l'autre.

— Tenez, prenez ça, dis-je d'une voix aiguë.

— C'est le collier que je veux !

Son ton me terrifia, et tout mon corps m'envoya des signaux d'alarme.

— Écoutez, j'ai de l'argent et des cartes de crédit. Prenez-les.

— Tu es sourde ? Ton collier !

Je me mis alors à trembler, incapable de faire le moindre geste.

L'homme porta aussitôt la main à sa poche, en sortit un revolver et le braqua sur moi. Je me recroquevillai sur moi-même et fermai les yeux de toutes mes forces...

— Espèce de conne ! cria-t-il.

Puis je ressentis à la tête un choc dont la violence me terrassa... et ce fut la dernière chose que je me rappelai avant de m'écrouler.

Chapitre 14

IRONIE

Dans quelle mesure forgeons-nous notre propre destinée ? Les personnes apparemment dans une mauvaise passe sont-elles incapables de déchiffrer les signes qui les entourent, ou de prêter l'oreille aux murmures que l'ombre leur adresse ? Aurais-je baigné dans une flaque de sang, dans le métro de Chicago, chaussée de mes bottes rouges, si j'avais écouté plus attentivement mon instinct ?

J'eus la sensation de flotter dans l'obscurité pendant une durée que je n'aurais su quantifier, mais le temps importait peu, pas plus que ma condition physique. J'étais au chaud, je ne souffrais pas, et bien que je sois apparemment seule dans mon trou de ver, je sentais la présence d'une personne auprès de moi. Peut-être était-ce ma mère, ou Rose. Je n'éprouvais aucune peur, j'avais juste la sensation d'être aimée. Néanmoins, je nourrissais également le besoin d'autre chose, comme prier, manifester une volonté quelconque, ou voir enfin une lumière dans les ténèbres, mais quand je fournissais des efforts en ce sens, il en résultait une grande douleur. Alors je me refermais sur moi-même et revenais à ma nuit, où je passais ce qui me parut une éternité, perdue dans mes pensées.

Qui allait m'enterrer ? me demandais-je. Qui s'assurerait que j'aurais ma plaque ? Jamie assisterait-il à mon enterrement ? Pleurerait-il ? Pourrait-il continuer à vivre, après ?

La pensée qu'il allait me perdre me hantait davantage que celle de le perdre. Non que je ne l'aimais pas, mais ce serait lui qui serait en deuil, et cette idée me procurait aussi plus de force pour lutter, car il m'était intolérable de lui causer de la peine.

Je repérai tout d'abord deux lumières, toutes deux floues, auréolées de brouillard. L'une brillait au-dessus de ce qui était, je le compris rapidement, un lit d'hôpital, et l'autre venait de la fenêtre, sur ma gauche. Une douleur à la limite du soutenable m'enserrait la tête. Je distinguai soudain une silhouette assise sur une chaise, près de mon lit, tête inclinée en avant et appuyée sur le bord du matelas. C'était Jamie ! Je le sentais, même si je n'en étais pas certaine. Je clignai des yeux, pour accommoder ma vue, mais ma vision demeurait floue, et la lumière s'intensifiait en même temps que les battements de mon pouls à mes tempes.

Je fermai les yeux et partis de nouveau.

La fois suivante, je remuai légèrement, gardai les yeux clos, mais entendis des voix.

— C'est ma fiancée. Vous devez me dire ce qu'il en est !

— Nous ne pouvons donner des informations qu'aux membres de sa famille.

— Mais elle n'a pas de famille ! Je suis celui dont elle est le plus proche. S'il vous plaît...

Son ton suppliant me fendit le cœur.

— Bon, d'accord, concéda la femme, mais je pourrais avoir de sérieux ennuis, si ça se savait.

— Je vous promets que je ne dirai rien à personne. Je désire simplement savoir si elle va s'en sortir...

Je voulus parler, mais aucun son ne sortit de ma bouche. J'étais paralysée par la douleur.

— Elle a été violemment frappée à la tête avec la crosse d'un revolver. Les coups ont engendré des œdèmes importants et un épanchement du liquide rachidien dans le cerveau. Elle souffre de ce qu'on

appelle une hydrocéphalie post-traumatique.

La respiration de Jamie devint alors haletante, et j'ouvris les yeux juste une seconde : il était appuyé contre le mur, en face de moi, bras croisés et tête baissée. Il semblait brisé.

— Le pronostic ne dépend pas de nous, mais de la façon dont son corps va réagir. Nous la surveillons étroitement grâce aux moniteurs et nous effectuons des radios tous les jours. Si le gonflement ne régresse pas avec les médicaments, les chirurgiens l'opéreront et lui poseront un drain pour que le fluide s'écoule et que la pression diminue.

Je n'en étais pas certaine, mais il me semblait que Jamie pleurait à présent. La voix de l'infirmière se fit plus douce, apaisante, quand elle reprit :

— Restez optimiste. Continuez à lui parler. Si tout se passe bien, elle se remettra complètement et sera de retour à la maison dans une semaine.

À cet instant, je fournis un effort colossal pour ouvrir les yeux et parler, mais de nouveau la douleur me terrassa et m'en empêcha. Les cognements dans ma tête étaient si forts que c'en était assourdissant. Je n'entendais ni ne ressentais plus rien. La voix de Jamie, la lumière et la sensation des draps sur ma peau – tout était parti. J'avais replongé dans une sorte de vide sidéral, où régnaient l'obscurité, la chaleur et l'absence de douleur.

J'ignorais combien de jours, de mois ou peut-être d'années s'étaient écoulés quand je perçus de nouveau mon entourage ; cette fois, j'entendis Dylan, Ashley, Jerry et Beth en train de discuter. Ils parlaient de moi comme si je n'étais pas dans la pièce : oh, pas de façon négative, non ! C'était juste une conversation d'ordre général sur mon appartement et ce dont ils devaient s'occuper le concernant.

Sur mon assurance vie, j'avais indiqué que Jerry était un parent.

— Vous avez vu ? Elle a bougé la main ! s'écria soudain Dylan d'une voix tout excitée. Kate, tu m'entends ?

Je lui serrai alors les doigts et tentai d'ouvrir les yeux. La douleur était toujours aussi infernale. Au prix d'un gros effort, je battis plusieurs fois des paupières et distinguai mon entourage... Dylan tenait ma main dans les siennes, et Jerry était penché sur moi, les yeux grands comme des soucoupes.

— Bonjour, ma belle.

Je déglutis et m'efforçai de me racler la gorge.

— J'ai mal, articulai-je d'une voix que je ne reconnus pas, rauque et tendue.

— Va chercher l'infirmière, lança Beth à Ashley, qui se précipita aussitôt vers la porte.

— Garde les yeux fermés et repose-toi. Jamie va revenir dans quelques minutes, me lança Dylan, un sourire chaleureux aux lèvres.

Il paraissait soulagé.

De nouveau, je me sentis partir, j'ignore combien de temps, mais quand je rouvris les yeux, Jamie était assis sur une chaise, dans la chambre. Susan était là, elle aussi, en face de lui. Tous les autres étaient partis. Il était vêtu d'un tee-shirt blanc sous une chemise à carreaux, d'un jean et de tennis ; c'était le Jamie que j'avais rencontré au vignoble, pas R.J., juste mon adorable Jamie. Il portait une barbe d'au moins cinq jours et avait ramené ses cheveux en arrière. Tête baissée, il se tenait les bras et, les yeux baissés vers le sol, discutait avec Susan.

Immédiatement, deux impressions contradictoires me traversèrent. D'une part, nos âmes étaient si étroitement liées que je pouvais sentir la présence de Jamie avant même de le voir, et le fait de le savoir dans la même pièce que moi me conférait un sentiment de plénitude. Un seul coup d'œil à sa personne suffisait à réchauffer le sang dans mes veines et à accélérer les battements de mon cœur. D'autre part, il me semblait que nous nous connaissions à peine. Ce concept du « nous » était si

nouveau pour moi ! Cependant, je ressentais des picotements d'excitation à l'idée de tout ce que j'avais encore à découvrir sur lui. Mille tambours semblaient toujours battre dans ma tête, mais, d'une certaine façon, la présence de Jamie en estompait le bruit et me donnait sacrément envie de guérir.

Je le regardai quelques secondes d'un œil bienveillant. Il était anéanti, et même si j'avais du mal à suivre leur conversation, j'en saisis assez de bribes pour comprendre ce dont ils parlaient.

— Je suis maudit, disait-il doucement. Et je porte malheur à tous ceux qui m'aiment.

— Ce n'est pas vrai, rétorqua Susan.

— C'est à cause de moi que Kate se trouve dans cet état, affirma-t-il en se passant une main dans les cheveux. Elle ne voulait pas se séparer du collier que je lui avais donné. Tu le savais, ça ? Je te le dis, c'est ma faute si elle est allongée sur ce lit, brisée.

— Je ne suis pas brisée, murmurai-je.

Instantanément, il se leva et fut auprès de moi en deux enjambées.

— Mon ange, ne bouge surtout pas. Ne fais aucun effort.

Il se pencha vers moi et déposa un baiser sur mon front.

— Va chercher l'infirmière, souffla-t-il à Susan.

— Je crois que je vais bien, affirmai-je alors.

— Oh, je suis si heureux de revoir tes beaux yeux ! Tu as tant de chance d'être encore en vie.

— Viens, dis-je en ouvrant les bras.

Et il enfouit gentiment le visage dans mon cou.

— Comment suis-je arrivée ici ? demandai-je.

Il redressa aussitôt la tête.

— Tu ne te rappelles pas ?

— Non.

À cet instant, l'infirmière entra dans la chambre, suivie de Susan. Les deux femmes s'approchèrent de mon lit.

— Comment allez-vous, ma jolie ? s'enquit l'infirmière.

Elle consulta les moniteurs, puis releva mon lit de façon que je sois en position assise.

— J'ai toujours un peu mal à la tête, répondis-je.

— C'est normal, mais vous allez remarquablement bien. Je vais annoncer au docteur que vous êtes réveillée, déclara-t-elle.

Et elle sortit.

Susan m'adressa alors un beau sourire.

— Je suis heureuse que vous soyez de retour parmi nous, Kate. Et je voulais aussi m'excuser pour ce qui s'est passé, au vignoble. Je ne détenais pas toutes les informations, et je ne souhaitais pas me mêler de ce qui ne me regardait pas.

— C'est ma faute, intervint Jamie. Je n'ai pas dit à Susan ce qui nous arrivait.

— Je n'y ai pas mis du mien, renchérit celle-ci. Je savais que quelque chose d'important était en train de vous arriver, mais je suis tellement habituée à protéger la vie privée de Jamie...

— De l'eau a coulé sous les ponts, dis-je, sincère.

— J'espère. Bon, je vous laisse en tête à tête.

— Merci, dit Jamie.

Et il me serra la main.

— Jamie, dis-moi ce qui s'est passé.

Il rapprocha sa chaise de mon lit et me reprit la main.

— Tu as été agressée par un homme, dans le métro. Il t’a frappée plusieurs fois à la tête avec un revolver, ce qui a causé un œdème cérébral. Mais tout va s’arranger, car il va régresser de lui-même.

Quelques souvenirs refaisaient surface, par bribes, mais il m’était difficile d’avoir une vue d’ensemble.

— Je dois avoir la tête vraiment dure, dis-je en souriant.

— Oui, c’est certain, et j’en sais gré à la nature ! renchérit-il. Ne t’inquiète pas, tout va rentrer dans l’ordre.

— J’aurais dû porter une écharpe, ce soir-là.

Je souris et lui caressai le visage. Il me rendit mon sourire.

— Pourquoi ne lui as-tu pas donné le collier ?

— Je ne sais pas, j’y tenais et je ne pensais pas que... Mais attends un peu : comment sais-tu, pour le collier ?

— Parce que, quand les secours sont arrivés, tu avais les doigts crispés dessus et que, par ailleurs, la caméra de surveillance a enregistré l’agression.

Soudain, je palpai mon cou, paniquée : il était nu.

— On te l’a enlevé à l’hôpital, c’est Beth qui l’a, avec le reste de tes affaires. Il est en sécurité, mon ange, mais aucun objet ne vaut la peine qu’on s’y accroche à ce point. Ce collier aurait pu être remplacé. Toi non.

À ces mots, je sentis ma gorge se serrer.

— Je suis désolée, Jamie.

Et les larmes se mirent à couler malgré moi.

Les battements reprurent de plus belle dans ma tête. Je repoussai mes cheveux en arrière et sentis le bandage, sur le côté.

— S’il te plaît, ne pleure pas. Je n’étais pas en colère, juste terrifié. J’ai cru que j’allais te perdre.

— Je sais, dis-je en reniflant.

Il essuya mes larmes avec ses pouces, et je tâtai mon bandage, derrière la tête.

— Ils ont dû te raser un peu pour mettre les agrafes, précisa-t-il.

— Des agrafes ? Mais je dois avoir l’air de Frankenstein !

Soudain, je soufflai dans ma main.

— Oh, j’ai une haleine épouvantable ! Tu pourrais me donner de quoi me faire un bain de bouche ?

Il se mit à rire et alla dans la salle de bains, d’où il revint avec une solution buccale et un verre en plastique.

— Tes agrafes sont à peine visibles, déclara-t-il, elles sont recouvertes par tes cheveux, et tu n’as pas du tout l’air de Frankenstein. Tu es belle et tu le seras toujours.

Je lui souris tout en me rinçant la bouche.

Jamie me tendit ensuite une petite cuvette dans laquelle je crachai.

— Dis-moi, où est-ce que j’allais ce soir-là ? Pourquoi j’étais dans le métro ?

— Tu rentrais chez toi. Tu allais descendre à la station suivante quand ce type t’a agressée.

— D’où je venais ?

— Tu avais rejoint Jerry et Beth dans un bar. Ils m’ont dit que tu leur avais annoncé que tu quittais le *Crier* à cause de la lettre que je t’avais envoyée.

— La lettre ?

— Oui, je t’y demandais en mariage. Tu te souviens ?

À cet instant, un sourire malicieux illumina ses traits.

— Non, je ne me rappelle pas.

Je posai la main sur mon front, qui m'élançait un peu, et fermai les yeux. Puis je fis la grimace.

— Je suis désolée, je n'arrive pas à me souvenir de tout, seuls des fragments me reviennent. Ma tête me fait encore tellement mal.

Ça alors, il m'a demandé de l'épouser !

Il se leva et se pencha au-dessus de moi.

— Ferme les yeux, ma chérie. Ne pense pas à tout ça maintenant.

Tout à coup, je sentis qu'il s'allongeait à côté de moi. Il passa un bras autour de ma taille, et je m'assoupis, me sentant protégée.

On me garda encore deux jours à l'hôpital pour me faire passer des radios et des tests, avant de m'autoriser enfin à rentrer chez moi. Je m'aperçus alors que nous n'avions pas repris notre conversation au sujet de la lettre, ni évoqué nos projets. Il avait passé chaque jour de mon hospitalisation près de moi, m'avait-il appris, sortant juste pour aller se doucher à l'hôtel voisin où il était descendu. Beth, Jerry et Dylan étaient venus régulièrement me rendre visite. Ce dernier s'occupait d'Anchois et de mon appartement, et Beth avait relu les trente mille premiers mots de mon roman. J'étais tout excitée à l'idée de me remettre à l'écriture, même si j'avais conscience qu'il me restait d'autres choses à régler avant. Je ne me rappelai quasiment rien de la soirée de mon agression, mais la police me montra la lettre que je tenais aussi dans la main, quand on m'avait retrouvée. Les mots ÉPOUSE-MOI étaient maculés de sang, ce qui déclencha en moi un profond malaise.

La veille de ma sortie, on me retira mes agrafes et on cautérisa de nouveau les petites sutures sur mon front. Quand le médecin sortit de ma chambre, je jetai un coup d'œil à Jamie, qui feuilletait un magazine *Techworld*.

— Salut, beau gosse ! Je croyais que tu en avais fini avec tout ça ?

Il redressa vivement la tête, referma la revue qu'il lança sur une petite table, près de lui, puis regarda ses mains d'un air faussement horrifié, comme s'il venait d'être contaminé. Nous éclatâmes de rire tous les deux. Je me levai de mon lit, genoux légèrement tremblants, nue sous cette ridicule chemise d'hôpital qui était ma tenue depuis mon arrivée ici. Jamie vint tout de suite me soutenir tandis que je me dirigeais vers la salle de bains.

— Je veux juste me brosser les cheveux.

— Je vais t'aider.

— Non, Jamie, il faut que je fasse certaines choses moi-même.

Je m'arrêtai, prise de vertige. Jamie me jeta un regard affolé et resserra son étreinte. M'efforçant de détendre l'atmosphère, je lui souris.

— Il y a des courants d'air, ici, dis-je.

D'instinct, je passai la main dans mon dos, et découvris que ma chemise était ouverte, derrière. Alors son visage se creusa d'une adorable fossette, chassant le froncement de sourcils qui l'avait remplacé, depuis un certain temps. Il recula d'un pas pour admirer mon dos cependant que je continuais mon chemin vers la salle de bains.

— Ton joli petit cul m'a manqué, dit-il.

Je gloussai quand il passa la main sur mon postérieur.

— J'espère que tu resteras quelques jours après ma sortie ?

Et sur ces mots, je lui lançai un regard plein d'espoir.

— Tu pourras renouer avec ! précisai-je.

— Mais, Katy, bien sûr que je vais rester ! Je n'irai nulle part, tu vas avoir besoin d'aide. J'ai l'intention de m'installer chez toi.

À cet instant, il me jeta un coup d'œil dépité.

— Je ne savais pas si tu en aurais envie, marmonnai-je.

Il se tenait derrière moi alors que je me brossais les cheveux, et je voyais son visage dans le miroir.

— De quoi parles-tu, au juste ? Je t'ai demandée en mariage, il me semble, et je ne doutais pas un instant que tu allais me répondre oui.

— Tout me paraît si embrouillé, maintenant, murmurai-je.

Et je sentis les larmes me brûler les yeux. Que cette sensation m'était familière !

— Tu n'es pas obligée de prendre une décision dans l'immédiat, mais je préfère te prévenir que je reste avec toi.

— Tu ne veux pas rentrer à Napa ?

Il me fit pivoter sur mes talons, puis me prit une main et la plaça sur son cœur.

— C'est lui qui dicte mes décisions, dit-il. Le reste n'a pas d'importance, il faut que tu le comprennes. Je veux refaire connaissance avec toi, mais, tout d'abord, il faut que tu retrouves la forme.

Il se pencha pour m'embrasser et, quand nos lèvres se touchèrent, je pressai tout de suite mon corps contre le sien. Alors je lui saisis la main et la posai sur mes fesses nues ; je le sentis sourire contre ma bouche.

Le Dr Coco, qui s'occupait de moi depuis mon arrivée, entra à cet instant dans la chambre en sifflotant, et nous nous écartâmes rapidement l'un de l'autre. Jamie rabattit bien vite les pans de ma blouse dans mon dos.

— C'est mon médecin, Jamie.

— Et ça, c'est mon cul, maintenant, répliqua-t-il à voix basse en me pinçant les fesses.

— Aïe ! m'écriai-je avant d'ajouter d'une voix plus forte : Excusez-moi, docteur Coco. Je suis dans la salle de bains.

Quand le médecin m'avait dit son nom pour la première fois, j'avais éclaté de rire et répondu :

— Pardon, comment vous appelez-vous ?

Comme il avait un grand sens de l'humour, il ne s'en était pas offusqué et avait ajouté, pour plaisanter cette fois :

— Mon vrai nom est Coucou.

Et il avait imité le coucou d'une pendule.

— Docteur Coco, j'aimerais m'entretenir avec vous en tête à tête, dit soudain Jamie.

— Tu ne vas tout de même pas parler de moi en privé ! m'insurgeai-je. D'ailleurs, je sais bien quel sujet tu veux aborder.

Gêné, Jamie enfonça les mains dans ses poches. Regardant le médecin, visiblement intrigué, droit dans les yeux, je poursuivis :

— Il veut savoir si nous pouvons avoir des rapports sexuels.

Le Dr Coco se mit à rire.

— Eh bien, jeune demoiselle, vous êtes libre de faire ce que vous voulez tant que vous vous sentez à l'aise, mais restez tout de même au calme pendant les deux premiers jours après votre retour à la maison !

— Oh, nous n'entreprendrons rien de brutal ! protesta Jamie. Enfin, nous ferons ça lentement...

Sur ces mots, il se mit à rougir comme une tomate.

Le docteur sourit et sortit.

— Je crois que je ne t'ai jamais vu aussi écarlate, dis-je en me tordant de rire.

— Ma chérie, tu veux me tuer ou quoi ? Ce n'était pas du tout ce que je comptais lui demander. Je

ne voudrais pas t'inquiéter, mais j'aimerais savoir si nous devons craindre des troubles post-traumatiques.

— Oh ! fis-je en ouvrant de grands yeux.

— Je n'ai pas envie que tu aies peur de prendre le métro, maintenant.

À peine eut-il prononcé sa phrase que je me sentis nauséuse et portai la main à l'estomac. Il se précipita à mes côtés.

— Je ne veux pas voir de psy ! déclarai-je avec véhémence. J'ai suivi tant de thérapies après le décès de ma mère... Je parviendrai à surmonter toute seule mes craintes.

— Très bien, comme tu voudras, dit-il en m'embrassant le front.

— Est-ce qu'ils ont attrapé le type ?

— Oui, et il a avoué. Tu ne dois plus penser à lui, il est hors d'état de nuire.

— Je croyais qu'il allait me tirer dessus.

— Tu te souviens donc de la scène ?

— Un peu...

La mémoire me revenait par fragments. Nous passâmes le reste de la journée à dormir sur mon lit d'hôpital.

Le lendemain, quand je me réveillai, Jamie se tenait près de la fenêtre et me regardait. Il était rasé de près et s'était changé. Il brandit alors un sac dans ma direction.

— Beth t'a apporté des vêtements, pour rentrer.

— Tu t'en es remis à elle pour m'habiller ? m'insurgeai-je. Mais elle ne porte que des shorts et des tee-shirts !

Ses yeux me parurent soudain plus clairs et sa fossette plus profonde quand il me sourit.

— Je suis certain que ce sera parfait.

Beth avait choisi la tenue que je portais lors de notre sortie au bar lesbien, et qu'elle avait trouvée si sexy sur moi.

Jamie ferma le rideau et s'assit sur un siège près de mon lit.

— Tu ne vas tout de même pas me zieuter pendant que je m'habille ? demandai-je.

— Et pourquoi pas ? J'ai tout de même le droit de t'explorer du regard. Il me semble d'ailleurs que mes explorations sont déjà allées bien plus loin.

— Sans doute, mais je n'ai pas envie d'être observée en ce moment.

Je jetai un bref coup d'œil à mes jambes non épilées.

— Combien de temps ai-je séjourné ici ? poursuivis-je.

— Une semaine tout rond, dit-il.

Je braquai les yeux sur lui de manière insistante, pour qu'il se retourne.

— Bon, très bien, soupira-t-il.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre.

Lorsque j'enfilai mon jean, je constatai un espace de quelques centimètres entre le pantalon et ma taille...

— Beth n'a pas mis de ceinture ?

À cette question, il se retourna et contempla mon ventre, l'air désolé.

— Comme tu as maigri ! Tu as vraiment besoin de reprendre quelques kilos.

Il posa alors ses mains sur mes hanches et plongea la tête entre mes seins. À part mon jean, je ne portais qu'un soutien-gorge.

— Katy, s'il te plaît, ne me dis pas que c'est à cause de moi que tu as perdu du poids.

Déglutissant avec difficulté, j'enfilai mon tee-shirt et mon sweat-shirt.

— J'ai eu une année difficile, Jamie. Maintenant, je compte regarder vers l'avenir. Je ne veux plus ressasser le passé.

— Excellente décision ! Et la première chose que nous allons faire, c'est te nourrir comme il faut.

— Est-ce que tu aimes les sandwiches au fromage fondu et la soupe à la tomate ? lui demandai-je tout à trac.

Il se mit à rire et me donna un baiser fougueux, le premier depuis que j'étais à l'hôpital. Il me serra contre lui et me fit même décoller un peu du sol. Nos langues se mêlèrent passionnément, puis il ralentit le rythme et finit par s'écarter de moi.

— Ce sont mes plats préférés, m'avoua-t-il alors.

— Dans ce cas, je connais un restaurant qui donne sur le lac. Nous pourrions prendre la ligne rouge pour nous y rendre.

À ces mots, je sentis mon cœur s'emballer.

Il inclina la tête et me considéra d'un air songeur.

— Il vaut mieux prendre un taxi, tu dois te ménager pour ta première sortie. On mangera rapidement et on rentrera tout de suite après chez toi.

— Et toi, comment va ton diabète ? demandai-je tout à trac.

— Entièrement sous contrôle.

— On peut dire qu'on fait la paire, tous les deux ! Ce soir, je t'injecterai ton insuline et, toi, tu désinfecteras mes points de suture.

Il m'embrassa sur le nez.

— C'est parti pour le rendez-vous galant. Bon, tu es prête ?

— Oui, allons-y !

À cet instant, j'eus la sensation que je donnais mon accord pour bien davantage que ma sortie de l'hôpital. C'était le début d'une vraie relation, et je n'étais pas certaine que lui et moi sachions vraiment comment nous y prendre.

Une fois dehors, je me rendis compte qu'une Lincoln avec chauffeur nous attendait dans la cour.

— J'ai pensé que ce serait plus confortable qu'un taxi, expliqua-t-il.

— Mais, Jamie, cette location a dû te coûter une fortune !

Il passa un bras autour de mes épaules.

— Kate, je pense que je n'aurai jamais plus à me préoccuper de problèmes d'argent dans ma vie, et toi non plus. Ce n'est pas du tout une dépense superflue : tu as eu un traumatisme crânien, et il est hors de question que tu cahotes dans un taxi.

Je louchai alors ouvertement et demandai en riant :

— Tu crois qu'un jour mon cerveau se remettra ?

Il m'entraîna vers la Lincoln.

Une fois à l'intérieur, il me caressa nerveusement la jambe.

— Finalement, je ne sais pas si c'est une très bonne idée d'aller au restaurant. Nous ferions peut-être mieux de rentrer.

— Franchement, Jamie, je ne suis pas en sucre.

— Tu es encore fragile, rétorqua-t-il. On pourrait s'arrêter chez un traiteur et manger à ton appartement.

— Et tu comptes aussi me nourrir à la petite cuillère ?

Il tourna vivement la tête vers moi, un sourire aux lèvres.

— Pourquoi pas ?

Puis il se pencha pour me mordiller la lèvre.

— J'adore ta bouche, même si tu la ramènes toujours.

— Remarque, maintenant que j'y pense, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée... Tu ne pourrais pas lécher la nourriture étalée sur ma peau en public.

— Bien vu ! renchérit-il. Même si je suis prêt à relever le défi... dans quelque temps, cela va de soi.

J'attendis sagement dans la Lincoln que Jamie aille acheter notre repas chez le traiteur. Il revint en courant et se glissa promptement sur la banquette arrière.

— Ça va ? Je n'ai pas été trop long ?

— Si, tu as mis cinq minutes.

Il m'adressa un sourire en coin et donna alors mon adresse au chauffeur comme s'il l'avait déjà prononcée des milliers de fois.

— Bravo, Jamie !

— C'est vrai, tu peux me féliciter, car j'ai plutôt une mémoire...

— Oui ?

Il leva les yeux au ciel, presque gêné, et haussa les épaules.

— Non, rien.

— Oh, tu veux dire une mémoire visuelle ?

— Oui, quelque chose comme ça.

— Mais dis-moi ! Je veux tout savoir de toi.

— Eh bien, ça va sans doute te paraître curieux, mais je suis hypermnésique.

— Ce qui rime avec diabolique...

— Oui, parfois, ça peut même donner cette impression.

— C'est-à-dire ?

— Cela signifie que je peux me rappeler de longues listes de chiffres ou de noms. J'ai aussi une mémoire eidétique. Une sorte de mémoire visuelle, comme tu l'évoquais tout à l'heure.

— Mais c'est formidable. Pas étonnant que tu aies été diplômé si jeune.

— C'est à la fois une bénédiction et une malédiction, puisque par exemple je me souviens même des rides d'expression sur le visage de ma défunte mère.

Je repris bruyamment ma respiration.

— Je suis désolée. C'est sûr que vu sous cet angle...

Au bout de quelques secondes, j'enchaînai :

— Tu sais, moi, j'aimerais vraiment me rappeler le visage de ma mère. J'ai l'impression que le seul souvenir que j'ai d'elle provient d'une photo.

— Eh bien, figure-toi que je préférerais qu'il en aille de même pour moi ! Ce serait plus facile.

— Tu le penses vraiment ? me récriai-je.

Il détourna les yeux et me saisit la main, puis la porta à ses lèvres pour l'embrasser. Alors, regardant droit devant lui, il déclara :

— Je suis désolé, c'était indélicat de ma part.

Une demi-heure après avoir quitté l'hôpital, nous pénétrâmes dans le hall de mon immeuble, mais Jamie paraissait encore anxieux.

— Tu veux que je te porte ?

— Tu plaisantes ? Je peux tout à fait marcher.

— Je ne veux pas que tu te surmènes.

Il passa alors son bras autour de ma taille, me soulevant pratiquement du sol. Je passai un bras autour de son cou et me cramponnai à lui.

— Tout va bien, je t'assure. J'ai reçu quelques coups sur la tête, on ne va pas non plus en faire toute

une histoire.

— Katy, ne minimise pas ce qui s'est passé. Sais-tu combien d'heures j'ai passées à ton chevet, en me demandant si mon ange allait finir par se réveiller ?

— S'il te plaît, arrête !

Quand nous entrâmes dans l'ascenseur, une autre personne s'engouffra derrière nous et, au moment où Jamie appuyait sur le bouton correspondant à mon étage, une voix familière s'éleva dans mon dos.

— Katy ?

Stephen ! C'était la première fois qu'il m'appelait ainsi, Jamie ayant été le seul à utiliser ce diminutif, jusque-là. Je me tournai vers lui. Il portait un pantalon de costume et une chemise blanche, mais pas de cravate. Son sac pendait à son épaule. Il devait rentrer du travail.

— Stephen ?

Son expression se fit plus chaleureuse, et je vis que Jamie se redressait, comme pour montrer qu'il veillait sur moi.

— J'ai appris ce qu'il t'était arrivé, me dit-il. Je suis vraiment désolé, d'autant que je sais à quel point tu aimes le métro.

Puis il leva un regard plein d'appréhension vers Jamie.

— Je peux la prendre dans mes bras ?

Ce dernier haussa les sourcils.

— C'est à elle qu'il faut poser la question.

Alors j'ouvris les bras et serrai Stephen contre moi ; il m'étreignit à son tour affectueusement.

— Je suis navré, dit-il d'un ton sincère.

Mes yeux se mirent à me piquer : je compris qu'il n'était pas simplement désolé pour cet accident, mais pour bien davantage.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent à son étage, je lui souris.

— Au revoir, Stephen.

— Salut, dit-il.

Et il s'éloigna.

Je m'appuyai alors contre Jamie qui m'enlaça par-derrière.

— C'était mon ex.

— Je sais.

— Tu t'en souviens ?

— Je me rappelle tout.

— Sauf la dose d'insuline que tu t'étais déjà injectée...

— Je le reconnais, cela ne me ressemble vraiment pas. Mais ce soir-là, j'étais troublé par ta beauté exceptionnelle.

— Arrête ! dis-je.

Et je reniflai.

Il se tourna vers moi, et me scruta attentivement.

— Tout va bien ? C'était dur de revoir Stephen ?

— Non, c'est une bonne chose. C'est incroyable ce que les gens peuvent être subitement sympathiques quand ils savent que l'on a été dans le coma.

Quand je sortis de l'ascenseur, je vis Dylan et Ashley qui nous attendaient devant mon appartement. Dylan tendit les bras vers moi.

— C'est le comité d'accueil, lança-t-il.

— Merci, dis-je en riant.

— On ne veut pas te déranger, juste te souhaiter la bienvenue chez toi.

Et ils me serrèrent en même temps dans leurs bras.

— Vous êtes adorables, leur dis-je.

Mon appartement était inchangé, c'est-à-dire un peu en désordre. Je me précipitai pour ouvrir les fenêtres et aérer. Jamie posa les sacs du traiteur sur le comptoir et me regarda.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Ton appartement est sympa.

— C'est gentil, mais je n'ai pas été très inspirée pour la déco.

Mon logement de soixante-quinze mètres carrés était en forme de U. Le salon et la cuisine communiquaient, et la fenêtre donnait sur la rue. Un petit couloir menait à la chambre et à la salle de bains, d'où l'on voyait la cour. Je lui dis en plaisantant que toutes les merveilles qu'il pouvait admirer chez moi venaient de chez *IKEA* et de chez *Target*, ce qui le fit rire.

Il regardait lentement autour de lui, se familiarisant avec mon appartement. Il prit soudain un cadre, sur une petite table, où se trouvait une photo de ma mère

— Très belle, dit-il.

— Oui, elle l'était.

En raison de la présence imposante de Jamie, mon appartement me semblait avoir rétréci. Il revint vers le comptoir et sortit les boîtes du traiteur de leurs sacs en papier. Il retira ensuite sa veste et, d'instinct, je fis courir mes doigts sur ses bras, tout en étudiant ses étranges tatouages entremêlés de couleur ocre.

— Tu les as fait faire en Afrique ?

Il hocha la tête.

Je portai ses mains à ma bouche et les embrassai. Puis il m'attira doucement à lui et captura ma bouche, tout en me caressant la nuque, juste au-dessous de mon pansement. Je fis la grimace et il s'écarta rapidement.

— Tu vois, on doit être prudents ! dit-il.

— Ça va, il n'y a pas de problème.

— J'aurais pu te blesser.

— Mais pas du tout, Jamie !

Je poussai un soupir et portai la nourriture sur la table située entre la cuisine et le salon.

— Que veux-tu boire ? demandai-je.

— Je m'en occupe ! Assieds-toi et mange.

— Alors je prendrai une bière, annonçai-je.

— Non, je ne crois pas que ce soit raisonnable. Tu ne dois pas boire d'alcool pendant ton traitement.

Le médecin m'avait en effet prescrit des médicaments pour accélérer la résorption de l'œdème, ainsi que des antalgiques.

— D'ailleurs, poursuivit-il, je crois qu'il est l'heure que tu prennes un de tes comprimés.

Nous mangeâmes sans trop parler. Je mourais de faim, et Jamie me surveillait comme du lait sur le feu, au cas où je me serais sentie mal. J'avalai aussi, bien sûr, mes médicaments, et une demi-heure plus tard, je me sentais assommée et prête pour une petite sieste. Jamie me conduisit dans ma chambre, me fit asseoir sur le bord de mon lit et m'ôta mes chaussures, avant de déposer un baiser sur mes deux pieds. Après quoi il m'aida à me relever et commença à déboutonner mon jean.

— Je peux me déshabiller toute seule. Tu ne devrais pas vérifier ton taux de glycémie ?

— Non, ce n'est pas la peine, dit-il.

Puis il me souleva le menton et me força à soutenir son regard.

— J'aime te déshabiller.

Je me retrouvai rapidement en culotte et en tee-shirt, et il souleva la couette pour que je me glisse dans mon lit.

— Tu ne me rejoins pas ?

— J'adorerais, mais je pense que tu as vraiment besoin de te reposer. Par ailleurs, j'ai deux ou trois choses à régler. Il faut que j'appelle Susan et que j'aille chercher mes affaires à l'hôtel. Dylan m'a promis qu'il veillerait sur toi pendant mon absence.

— Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter !

— Sans doute, mais moi je me sentirai mieux en sachant que tu n'es pas seule.

Chapitre 15

VÉRIFIEZ TOUJOURS VOS SOURCES

Nous passâmes la semaine suivante dans mon appartement un rien trop étroit pour nous deux, d'autant que Jamie ne m'autorisait pas à faire autre chose que rester allongée, lire ou regarder la télévision. Nous eûmes notre première dispute lorsque je voulus m'épiler les jambes et qu'il s'y opposa sous prétexte que je ne devais pas me pencher. Non mais sans rire...

— Je peux tout à fait le faire pour toi, je sais très bien manier le rasoir.

— Ça va pas, non ? Pas question !

— Mais si tu baisses la tête et que cela te donne le vertige, tu risques de glisser dans la douche.

— Laisse-moi un peu respirer, Jamie !

Nous nous tenions à quelques millimètres l'un de l'autre, sur le seuil de ma salle de bains, et il me surplombait de toute sa hauteur, de sorte que j'avais l'impression d'être une petite fille.

— Non, je ne transigerai pas, reprit-il d'une voix déterminée. Regarde ce qui t'est arrivé quand je t'ai laissée « respirer » : tu as failli perdre tout ton sang dans une fichue rame de métro !

— Je ne vois pas le rapport. Il ne va rien m'arriver dans ma douche, enfin ! Tu m'étouffes, Jamie.

— Très bien, je vais courir. Mais attends mon retour, s'il te plaît, pour te doucher.

Sur ces mots, il releva son tee-shirt pour faire passer le fil de ses écouteurs en dessous. Il portait un pantalon de jogging gris, ce qui était très sexy sur lui, car ce genre de tenue soulignait ses hanches étroites et son ventre plat. Soudain, je sentis l'eau me monter à la bouche et j'eus envie de glisser la main sous l'élastique de son pantalon, même si, paradoxalement, j'étais très remontée contre lui ! Quand je relevai les yeux, je me heurtai à son regard, puis remarquai un léger voile de sueur à la naissance des cheveux, près de ses oreilles.

— Tu transpires déjà, Jamie, alors que tu n'as pas encore couru. Tu as vérifié ton taux de sucre ?

— Je n'ai pas besoin que tu me le rappelles constamment, s'exclama-t-il d'un ton agacé. Tu fais exactement ce que tu me reproches. À ton avis, qu'est-ce que je ressens ?

Là-dessus, il se dirigea vers le guéridon du vestibule où se trouvait son stylo à insuline. Il s'en saisit et se piqua, sans même se pincer la peau.

— Voilà, tu es contente, maintenant ?

— Tu ne devrais pas te faire d'injection sans avoir vérifié ton taux.

— C'est inutile, je connais mon corps, cela fait des années que je suis diabétique. Ce qui t'est arrivé est différent ! Tu as subi un traumatisme, on t'a agressée.

— Merci, je sais ce qui s'est passé !

— Dans ce cas, pourquoi ne comprends-tu pas que je sois inquiet ?

— C'est notre première dispute, non ?

Il s'immobilisa sur le seuil de l'appartement et prit une profonde inspiration.

— S'il te plaît, Kate, attends mon retour pour prendre ta douche ! répéta-t-il.

Un petit sourire flotta alors sur mes lèvres.

— Seulement si tu acceptes que moi aussi, je te rase.

— Entendu, dit-il en levant les yeux au ciel.

Ce soir-là, ce fut bien Jamie qui me rasa les jambes sous la douche, et la scène se révéla extrêmement érotique. Très excitante, en fait. Il fallait dire qu'il était doué pour susciter une telle atmosphère.

Au lit, il ne devait pas aller au-delà du baiser et déployait visiblement des efforts surhumains pour se contenir, je dois le reconnaître. Toutefois, son rôle d'infirmier touchait à son terme.

En effet, au rendez-vous suivant, le Dr Coco m'autorisa à reprendre des activités normales. Je le priai de l'écrire noir sur blanc afin de pouvoir brandir la feuille sous les yeux de Jamie chaque fois qu'il voudrait m'« épargner » une tâche que j'étais tout à fait en mesure d'accomplir. Par ailleurs, tous les jours, il me proposait de tenter de reprendre le métro. Ma réponse était toujours « non ».

Nous passâmes le samedi recroquevillés sur un banc à boire du chocolat chaud au Millennium Park.

— Dans quatre jours, c'est Noël. C'est passé si vite, je n'en reviens pas...

— Déjà ? Tu vas rentrer à Napa Valley pour les fêtes de fin d'année ?

Il serra les mâchoires.

— Pourquoi rentrerais-je ?

— Eh bien, je ne sais pas, il y a Susan et Guillermo, là-bas.

— Ils ont chacun leur famille.

— Mais tu ne dois t'occuper de rien, au vignoble ? Et ta fondation en Afrique ?

— Je travaille suffisamment quand je suis sur la propriété, pour qu'elle puisse fonctionner sans moi. Et puis j'ai des collaborateurs sur qui je peux totalement me reposer, comme en Afrique, d'ailleurs. Ma priorité absolue, c'est toi. Donc, que fait-on pour Noël ? On achète un sapin et on le décore ?

— Pourquoi pas ? Ça pourrait être drôle. Je n'ai pas fait de sapin depuis la mort de ma mère.

Il m'étreignit la main.

— Que veux-tu pour Noël ? me demanda-t-il.

— Toi. Je veux qu'on fasse l'amour et que tu cesses de penser à mon traumatisme crânien quand tu m'embrasses. Tu crois que ça va être possible ?

Un sourire aux lèvres, il m'ébouriffa gentiment les cheveux.

— Je verrai ce que je peux faire, mais ta coupe me rappelle constamment ton accident.

Je lui donnai une bourrade dans le bras.

— C'est bon !

Le lendemain, Jamie ne s'opposa pas à ce que j'aie faire du shopping avec Beth, mais me soumit à un interrogatoire en règle avant que je parte, pour s'assurer que j'étais capable de passer toute une journée loin de chez moi.

— Tu ne vas quand même pas m'espionner ? finis-je par demander.

— Ce n'est pas exclu. Si tu ressens le moindre vertige ou un soupçon de nausée, appelle-moi.

Jamie s'était remis à utiliser un portable, mais n'envoyait jamais de texto, en raison de ce qui était arrivé à sa mère.

— Et que comptes-tu faire ce soir, en rentrant ?

— J'aimerais écrire un peu, seulement mon ordinateur a un problème, il n'arrête pas de planter. Cela dit, j'en ai un autre dont je ne me sers plus, je pourrais le ressortir.

— Très bien. Et pour le dîner ? Tu veux sortir ou manger à la maison ?

— Restons à la maison ! répondis-je.

Je m'avancai alors vers lui et, sans prévenir, glissai les mains le long de son jogging, vers un endroit bien stratégique... Il poussa une petite exclamation.

— Et si on laissait tomber les préliminaires, suggérai-je.

— C'est dans l'ordre du possible...

Hélas ! À cet instant précis, on sonna à la porte. Jamie se rua dans ma chambre, tandis que j'ouvrais grand la porte à une Beth tout sourires.

— Allons faire du shopping jusqu'à ce qu'on s'écroule ! annonçai-je.

— Tu es sérieuse ?

— Non. En fait, je déteste le shopping. C'est Jamie qui m'a quasiment suppliée à genoux d'y aller avec toi.

— Quoi ?! s'écria-t-elle en ouvrant de grands yeux paniqués.

— Jamie ! hurlai-je par-dessus mon épaule. Je crois que tu vas avoir des ennuis.

— Amusez-vous bien les filles ! lança-il en riant.

Attrapant mon sac à main, j'enchaînai :

— On plaisantait. Bon, je dois d'abord passer à la banque, car je n'ai pas encore récupéré mes cartes de paiement. J'espère que ça ne te dérange pas ?

Mais avant que Beth ne puisse me répondre, Jamie reprit de l'autre pièce :

— J'ai mis une carte de crédit dans ton sac à main.

— Une seconde, dis-je alors à Beth.

Et je fonçai vers ma salle de bains pour trouver Jamie complètement nu devant le lavabo, en train de se brosser les dents.

— Toi, dis-je en m'approchant de lui, index levé.

Il cracha son dentifrice et se retourna vers moi, visiblement ravi de me révéler toute son anatomie, comme l'indiquait son sourire arrogant.

— Oui, ma chère, qu'y a-t-il ? Tu as un problème ?

— Sache que je gagne ma vie... et que tu as du dentifrice sur les lèvres.

Il me saisit promptement par les poignets, puis se pencha un peu pour être à ma hauteur.

— Tu peux me l'enlever ?

Je voulus me dégager, mais il me tenait fermement.

J'aspirai donc son dentifrice... et le mordis. Il me relâcha immédiatement.

— Aïe ! Quelle petite sauvage !

— Tu l'as mérité ! Non mais ! Je ne vais tout de même pas t'acheter des cadeaux avec ton argent.

— C'est *notre* argent, précisa-t-il alors. Tu vas m'épouser, non ?

Et un nouveau sourire impertinent barra son visage.

— Jamie, je t'ai dit que nous devons nous donner un peu de temps pour mieux nous connaître.

— OK, nous verrons ça ce soir, dit-il d'une voix langoureuse en pressant son corps contre le mien.

Je perçus nettement son érection... et me noyai dans le baiser qu'il me donna jusqu'à ce que j'entende Beth siffler un air d'Otis Redding, dans l'autre pièce.

— Il faut que j'y aille, chuchotai-je.

— Tu vas me manquer, ma beauté, me murmura-t-il à l'oreille.

Et sa voix si virile et suave me fit frissonner des pieds à la tête.

Je passai une bonne partie de la journée dans les boutiques avec Beth. Après des heures de débat, j'achetai finalement de la lingerie fine afin d'être sexy pour Jamie : c'était sans doute le meilleur cadeau que je pouvais offrir à un millionnaire qui avait tout ce qu'il désirait. Je rentrai chez moi dans l'après-midi, épuisée, et m'écroulai sur le lit ; ce fut Jamie qui me déshabilla et me borda.

Je me réveillai une heure plus tard de ma sieste, vêtue d'un de ses tee-shirts, et me rendis dans la cuisine pour boire un verre d'eau.

Jamie était assis à la table, torse nu, coiffé d'une casquette noire dont il avait rabattu la visière sur sa nuque. Près de lui gisaient des pièces de mon ordinateur ainsi que des outils... et il tapait frénétiquement sur le clavier ! Son visage affichait une expression enfantine, mélange de concentration et d'enthousiasme. Il était si absorbé par sa tâche qu'il ne remarqua d'abord pas ma présence. Pendant quelques secondes, je l'observai sans me manifester : jamais je n'aurais cru voir un jour Jamie assis devant un ordinateur. Il fuyait désormais la technologie autant que possible et, en réalité, j'avais eu jusque-là du mal à l'imaginer devant un écran. Il était en effet à mille lieues du geek tel qu'on se le représente habituellement, visage pâle et corps malingre. Une assurance émanait de toute sa personne, et sa casquette, en contrepoint, lui donnait une allure d'adolescent. Balayant la pièce du regard, j'aperçus un petit sapin de Noël dans le coin du salon, orné d'une guirlande aux lumières colorées et clignotantes – rien d'extravagant, juste une touche festive. C'était touchant. J'imaginai alors Jamie en train de l'installer... Finalement, on se ressemblait beaucoup, lui et moi : il était habitué à accomplir les choses par lui-même.

Quand je me raclai la gorge, il sursauta sur son siège.

— Désolée de t'avoir fait peur ! dis-je.

— Ce n'est rien, marmonna-t-il en se levant et en venant vers moi.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce truc ?

— Ne t'inquiète pas, je sauvegarde ton travail.

— Je ne m'inquiète absolument pas. Je suis plutôt intriguée, car je me demande ce que tu fabriques.

Il tapa dans ses mains et un grand sourire barra son visage.

— Eh bien, je suis très excité, je l'avoue ! J'ai réparé tes deux ordinateurs, et j'ai aussi écrit du code pour un nouveau programme qui sauvegardera automatiquement tout ce que tu écris sur un serveur en ligne. Ainsi, si la technologie te fait défaut, tu n'auras pas perdu tes données. Et ne te fais pas de souci, c'est un serveur complètement sécurisé. Je suis assez doué dans ce domaine-là.

— Tu as écrit du code ? répétais-je, presque choquée.

Il se tapota alors la tempe de l'index.

— C'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas.

— Je ne mets pas tes compétences en doute, je pensais juste que tu ne souhaitais plus te consacrer à ce genre d'activités.

— Je m'y suis remis pour toi, dit-il d'une voix lascive en m'attirant à lui. Mais je ne vais pas te mentir, ça m'a vraiment plu.

— En tout cas, merci, dis-je. Je n'aurais jamais cru qu'écrire du code pouvait être si excitant.

Je me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— À propos, avant que j'oublie, tu as reçu un appel, déclara-t-il. Un certain Paul Sullivan. Il voulait savoir si tu savais où se trouvait Ann Corbin.

À ce nom, je poussai une exclamation et posai instinctivement la main sur mon cœur. La nouvelle me laissait bouche bée.

— C'est ta mère, je suppose ?

— Oui, parvins-je à articuler, cherchant à reprendre ma respiration.

— Pourquoi es-tu si bouleversée, ma chérie ? demanda-t-il avec douceur.

— Il y a si longtemps que je n'avais pas entendu quelqu'un prononcer son nom. A-t-il laissé un message pour moi ?

— Oui. Il souhaite que tu le rappelles. Tu veux que je m'en charge ?

— Non, je tiens à lui parler moi-même. La plupart des gens qui connaissaient ma mère ont assisté à ses funérailles.

Je regardai l'heure : il était 19 heures.

— Je lui téléphonerai demain, ajoutai-je.

Une fois remise de mes émotions, je priai Jamie de me laisser préparer le repas. Il accepta à condition d'être mon aide-cuisinier, et je me lançai dans la confection de lasagnes. Il râpa le fromage, et ne cessa de me tripoter jusqu'à ce que je finisse par le chasser des fourneaux. Alors il regagna la table et termina son travail à l'ordinateur. De temps à autre, je lui lançai un regard en coin : il souriait avec une parfaite sérénité, comme s'il était en train d'imaginer le reste de sa vie. De toute évidence, il était heureux et satisfait de l'existence, dans mon soixante-quinze mètres carrés. Son seul regret, c'était que mon logement soit si peu économe en énergie. Depuis son arrivée, il avait tout de même changé toutes les ampoules et les robinets, et réfléchissait à présent à la façon d'installer des panneaux solaires sur la terrasse de l'immeuble.

Nous nous installâmes autour de la table basse pour dîner, puis sur le canapé afin de regarder toute la deuxième saison de *Breaking Bad*, sur Netflix. Je me réveillai quelques heures plus tard, la tête sur les genoux de Jamie, dont je sentais la main dans mes cheveux. Apparemment, lui aussi s'était endormi... Je ne souhaitais pas le réveiller, mais il ne pouvait passer la nuit sur le canapé, ç'aurait été bien trop inconfortable. Lentement, je me redressai et déposai quelques baisers dans son cou...

— Eh, mon chéri, il faut aller au lit !

— Mmm... Restons encore un peu ici, dit-il.

Et il m'assit sur ses genoux.

Sans transition, il m'enleva mon pull, et avec la plus grande aisance détacha mon soutien-gorge ; en un instant, il captura mes seins, tout en soutenant délicatement ma nuque. Je poussai un petit gémissement et inclinai la tête en arrière pour m'abandonner à sa bouche magique. Il s'attaqua ensuite à mes lobes, puis s'adossa un instant au canapé afin de reprendre son souffle. J'en profitai pour déboutonner son jean et me soulevai un peu pour le faire glisser sur ses cuisses... Je vis alors à quel point il se contenait. Mais quand je posai les mains sur ma culotte pour la retirer, il arrêta mon geste.

— Allez, c'est bon ! dis-je. Arrête d'être aussi prudent !

Il se mit à rire et secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. En fait, je la trouve très sexy et je préférerais que tu la gardes, déclara-t-il en me caressant à travers le tissu. Mmm, tu es toute chaude...

— Je suis trempée, oui ! Et maintenant, embrasse-moi.

Je me consumais de désir sur lui quand il s'empara de ma bouche.

Il me donna un baiser passionné, nos langues se mêlèrent au rythme de nos souffles entrecoupés... De ses mains, il continuait à explorer mon corps et je le sentais de plus en plus dur sous moi. Il finit par écarter le tissu de ma culotte et introduire ses doigts en moi ; je me pressai alors très étroitement contre sa main.

— Ne t'arrête pas, Jamie. J'ai envie de toi, s'il te plaît.

— Tu es si excitante, murmura-t-il.

Et brusquement, oubliant ses réserves, il agrippa mes hanches et me fit glisser sur lui jusqu'à ce que je le sente complètement en moi.

Je poussai un cri, me cambrant en arrière pour apprécier la puissance des sensations qui prenaient possession de moi... Il y avait si longtemps que nous n'avions pas fait l'amour ! Sans compter que la dentelle, bien que repoussée sur le côté, créait une petite friction irrésistible. Nous nous mîmes à chalouper avec fluidité, de plus en plus vite... Il répondait à chacun de mes mouvements avec un

équilibre parfait de douceur et d'ardeur, les yeux rivés aux miens, sans que nous cessions de nous embrasser. Soudain, il releva la tête et ferma les yeux... Je l'imitai, me laissant envahir par mille petits picotements...

— Katy... Oh, Katy ! Je t'aime.

Un puissant orgasme me foudroya tandis que Jamie se penchait sur moi pour m'embrasser les seins avec une maîtrise remarquable... Les spasmes de la volupté parcouraient encore mon corps lorsqu'il resserra son étreinte et se laissa lui aussi submerger par le plaisir, le visage dans ma nuque. Je nouai les bras autour de son cou et le tins contre moi aussi étroitement que possible.

Nous restâmes dans cette position pendant un temps infini... Après l'amour, nous adorions retenir l'intimité et le bonheur que nous avons connus. J'imaginai alors le soleil se lever, percer à travers les persiennes, puis d'étranges ombres se mettre à danser dans le salon lorsqu'il déclinait. La nuit nous trouvait toujours enlacés, à produire notre propre chaleur et à en remplir la pièce...

Jamie finit par déposer un baiser sur mes lèvres, se lever et me porter dans la chambre.

Une fois au lit, nous nous mîmes à discuter.

— Est-ce que tu crois en Dieu ? lui demandai-je.

— Je crois qu'il existe quelque chose, là-haut.

— Quoi, au juste ? Des extraterrestres ?

— Oui, exactement, répondit-il en riant.

J'étais allongée sur le côté, dans ses bras, et il faisait courir ses doigts dans mon dos.

— À quoi penses-tu ? reprit-il.

— J'espère qu'il y a plus que ça, pour le salut de tous ceux que j'ai aimés et perdus.

— Je te comprends. À vrai dire, je ressens la même chose. Que représente la famille pour toi ?

— J'aimerais en fonder une.

— Moi aussi... Dans ce cas, qu'attendons-nous ?

Tout à coup, ses paroles pénétrèrent pleinement mon cerveau...

— J'ai peur, Jamie...

— De quoi ?

— De tout rater avec mes enfants. Je ne sais même pas qui était mon père !

— Pour ma part, je sais exactement quel genre de personnes étaient mes parents biologiques, et je ne m'inquiète pas de l'hérédité, leur mesquinerie ne m'a pas contaminé.

Je pris son visage en coupe dans mes mains et l'embrassai.

— Entièrement d'accord avec toi.

— Et je pense que, même si nous avons perdu beaucoup d'êtres chers, nous avons toujours une famille autour de nous, même si nous ne sommes pas liés à elle par les liens du sang. J'en veux pour preuve les personnes que je considérais comme mes propres parents. J'ai Susan, Guillermo et Chelsea, tu as Jerry, Beth et Dylan, et nous nous avons l'un l'autre, bon sang !

Je hochai la tête, légèrement hésitante.

— Tu as peur de fonder une famille avec moi, Kate ? me demanda-t-il.

Je haussai les épaules et, cette fois, ce fut lui qui enserra mon visage entre ses mains, avant de plonger ses yeux dans les miens.

— Dis-moi juste si je vais bientôt te perdre, poursuivit-il.

— Et toi, vas-tu bientôt me quitter ? renchéris-je.

— Ne te rends-tu donc pas compte que je ne peux plus me passer de toi ? Que je t'ai dans la peau ?

— Parfois, j'ai l'impression d'être une femme brisée, cassée.

— Non, je ne peux pas te laisser dire ça, toi de qui émane une innocence tout enfantine, toi si

curieuse du monde qui t'entoure, même si tu es effrayée d'en faire partie. Tu n'es pas brisée, Kate, pas plus que je ne suis maudit. Je le sais, maintenant.

— Je t'aime, Jamie. N'est-ce pas suffisant ?

Il fronça les sourcils comme si mes paroles l'avaient peiné.

— Pour l'instant, murmura-t-il.

Puis, fermant les yeux, il me tourna le dos et s'endormit.

Le lendemain, c'était la veille de Noël.

Après trois tasses de café, je tremblais comme une idiote, aussi était-ce sans doute une mauvaise idée d'appeler Paul Sullivan, mais ce fut pourtant ce que je fis.

— Allô ?

— Bonjour... Euh... Kate Corbin à l'appareil. Je vous rappelle suite à votre coup de téléphone.

J'étais fébrile, c'était plus fort que moi. Ce type me connaissait, et moi, j'ignorai tout de lui.

— Bonjour, Kate. J'essaie de retrouver Ann Corbin. J'ai établi une liste de tous les Corbin de Chicago, afin de les appeler, et voilà comment je suis tombé sur vous.

— Ann était ma mère, dis-je rapidement. Elle est morte en 1994.

— Oh...

Il parut très surpris.

— Je suis désolé.

— La connaissiez-vous ?

— Je l'ai fréquentée dans les années 1980, jusqu'à ce qu'elle rencontre Samuel.

Qui était Samuel ? Mon père ! Bon sang...

— Kate, vous êtes toujours là ?

— Peut-on se voir ? Prendre un café ensemble, par exemple. Je ne sais pas qui est Samuel. Ma mère ne m'a jamais parlé de lui.

De la cuisine, Jamie m'observait, l'air soucieux. Il se leva, ouvrant grands les yeux. Je posai alors la main sur mon cœur pour tenter vainement d'en contrôler les battements.

— Bien sûr, me répondit mon interlocuteur. Êtes-vous disponible cet après-midi ?

— Oui.

— Parfait. Dans ce cas, retrouvons-nous à 15 heures au *Starbucks* de State Street.

— J'y serai. À tout à l'heure.

À peine eus-je raccroché que Jamie se précipita vers moi.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Juste qu'il connaissait ma mère et qu'ils étaient sortis ensemble avant qu'elle rencontre un certain Samuel. Mais ni elle ni Rose ne m'ont jamais parlé de ce Samuel.

Jamie passa les bras autour de mes épaules et me serra contre lui.

— C'est un miracle que cet homme ait pris contact avec toi. Il va sans doute t'en apprendre davantage sur ta mère.

— Je l'ai interrogée une seule fois sur mon père, et elle a été si bouleversée par ma question qu'elle n'a rien pu dire. J'en ai déduit que c'était un bon à rien et qu'il l'avait fait souffrir. Paul saura probablement répondre à mes questions. Rose disait toujours que si ma mère avait voulu que je sache, elle m'aurait raconté. D'où ma conclusion que mon père n'était vraisemblablement pas quelqu'un de bien.

— Ça, tu n'en sais rien ! Tout comme tu ignores ce qui a poussé ta mère à se taire.

— Tu as raison... Je vais d'ailleurs peut-être contre sa volonté en cherchant à fouiller le passé.

Mais comme elle n'est plus là, quelle importance à présent ? Bref...

Je réfléchis un instant, lèvres pincées.

— Bon, je vais faire une lessive. Tu voudras qu'on déjeune dans le centre, avant de retrouver Paul ?

— Ce qui veut dire que je peux t'accompagner au rendez-vous ?

— Bien sûr !

Je tirai alors sur l'élastique de son pyjama et lui pinçai les fesses.

— Et si on prenait une douche ensemble ? ajoutai-je, inspirée.

Aussitôt, il me souleva dans les airs et me porta jusqu'à la douche tout en commençant à me déshabiller. Puis il régla l'eau et recula d'un pas pour me dévisager. Sur une impulsion, je fis glisser son pantalon sur ses jambes et m'agenouillai devant lui. Il frissonna, me saisit la nuque...

— Tu n'es pas obligée, murmura-t-il avant de pousser un grognement.

Une fois qu'il fut bien excité, il m'aida à me relever et captura ma bouche, tout en me plaquant contre la paroi de la douche.

— Tourne-toi, ma sirène, souffla-t-il.

J'obtempérai ; sans attendre, il me saisit les mains, qu'il plaqua contre les carreaux au-dessus de ma tête, et se pencha vers moi.

— Je t'aime, murmura-t-il.

J'ouvris alors les jambes et émis un petit gémissement quand il me pénétra sans préambule.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oh oui ! Vas-y...

Il posa une main sur mon bras, l'autre dans ma nuque et se mit à aller et venir en moi, de plus en plus vite, jusqu'à ce que nous haletions bruyamment tous les deux. J'inclinai alors la tête en arrière et il enfouit son visage dans mon cou, m'embrassant, me mordillant... Pendant qu'il titillait le lobe de mon oreille, le plaisir me submergea...

— Moi aussi, je t'aime, m'exclamai-je.

Après de longs ébats sous la douche, je demandai en plaisantant à Jamie s'il avait conscience des litres d'eau qu'il avait gaspillés tandis qu'il me travaillait au corps. Il éclata de rire et lécha des gouttelettes sur mes épaules.

— Tu vois, l'eau n'est pas totalement gâchée, déclara-t-il en toute mauvaise foi.

Je m'habillai ensuite rapidement, tandis que Jamie s'allongeait sur le lit, sa serviette nouée autour de la taille.

— Je vais finir par m'habituer à partager mon lit avec toi, dis-je.

— Tant mieux !

Je lui jetai un coup d'œil et secouai la tête avant de m'emparer de ma corbeille à linge qui contenait aussi des vêtements de Jamie et de me diriger vers la porte.

— Je vais y aller ! déclara-t-il soudain. Juste une seconde.

Et en un éclair, il se leva et se fit une piqûre d'insuline.

— Voilà ! ajouta-t-il.

— C'est bon, ça fait des semaines que tu fais la lessive. Je peux tout à fait m'en charger aujourd'hui.

— Nous sommes le 24 décembre, tu ne devrais pas te rendre à la laverie aujourd'hui.

— Je mets juste le linge dans une machine, je reviens dans une seconde.

Hélas ! Tous les lave-linge étaient pris. Agacée, je m'apprêtais à ressortir quand je me retrouvai nez à nez avec Dylan.

— Salut, *chica*.

— Salut.

Je posai ma corbeille et le pris dans mes bras.

Il m'étreignit, puis s'écarta de moi et me considéra.

— Tu es resplendissante ! On dirait que tu as passé une bonne matinée, décréta-t-il d'un ton lourd de sous-entendus.

Mon irritation se dissipa instantanément.

— Et on dirait que tu t'y connais en la matière.

— Je ne vais pas te mentir, Ashley a le même air que toi depuis deux semaines.

— Tu es prudent avec elle ?

— Oui, nous le sommes.

Je lui souris.

— Bon, tu es un gentil garçon. Quels sont vos projets ?

— Puisqu'elle va étudier à Berkeley l'année prochaine, je compte moi aussi m'inscrire en musico, à San Francisco.

— C'est fantastique, Dylan.

— Et comme ça, je serai tout près de chez vous.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien... Je pensais que tu allais t'installer à Napa...

— Pourquoi irais-je vivre là-bas ?

— Kate, c'est toi-même qui me l'as dit.

— Ah bon ? Quand ?

Il croisa les bras et leva les yeux au ciel.

— Tu n'as donc pas recouvré toute ta mémoire depuis ton agression... ?

— Si, mais concernant ce jour-là précisément, j'avoue que j'ai quelques trous.

— Tu as reçu par courrier une demande en mariage de la part de Jamie.

— Oui, ça, je le sais.

— Et tu ne te rappelles pas ce que tu m'as dit ?

Je me creusai les méninges, puis secouai lentement la tête.

— Non. Et toi ?

— Ah oui ! Et de façon exacte.

— Éclaire-moi, alors !

Et je lui donnai un petit coup dans le torse.

— Tu as annoncé que tu allais quitter le *Crier*, t'installer à Napa, finir ton livre et dire oui sans réserve à Jamie. Je n'oublierai jamais ton visage, ce jour-là. Tu avais les yeux brillants, tu étais lumineuse, un peu comme maintenant, d'ailleurs.

— Oh, merde ! Ce sont vraiment mes mots ?

— Mouais.

Puisqu'il le dit... Seulement, est-ce que c'est toujours ce que je veux ?

Jamie héla un taxi devant l'immeuble, qui nous conduisit dans un restaurant vietnamien de State Street. C'était le jour rêvé pour ce genre d'endroit : les températures étaient juste en dessous de zéro, il ne neigeait pas, mais un vent glacé soufflait sur la ville. Aussi, une bonne soupe bien chaude dans un cadre intime était tout à fait indiquée. Je ne voulus pas parler de ce que j'allais demander à Paul, désirant simplement profiter de ce bon déjeuner et de la présence de Jamie.

Je le regardai de l'autre côté de la table. Il portait un pull noir et un jean de même couleur. Sa

chevelure, bien plus courte que lorsque je l'avais connu, révélait toujours des mèches plus blondes. Elle était légèrement en désordre sur le dessus de sa tête, ce qui lui donnait l'air très sexy. Pour je ne sais quelle raison, quand il était rasé de près, son regard semblait plus vert, et sa fossette gauche plus profonde. Sa bouche toute rose respirait la santé. Il aspirait les nouilles de sa soupe comme un petit garçon, pensai-je, soudain amusée. C'était de loin le milliardaire le moins prétentieux de la planète. Il savourait chaque instant de son existence, aimait la vie... et voulait la partager avec moi.

— Jamie ? dis-je en soufflant sur ma soupe.

Je sentis qu'il levait les yeux vers moi.

— Oui, mon ange ?

— Merci pour tout ce que tu as fait pour moi.

— Inutile de me remercier.

— Je ne te l'ai pas encore dit, mais je suis désolée pour l'article et les conclusions hâtives que j'avais tirées. J'ai passé une bonne partie de ma vie à fuir les relations que j'aurais pu nouer, mais, à présent, c'est terminé. Je veux m'installer avec toi à Napa. Je veux nous donner une chance.

Il tendit la main par-dessus la table.

— Cela me plairait énormément.

Je restai blottie contre Jamie tandis que nous parcourions les quelques pâtés de maisons qui nous séparaient du *Starbucks*. En pénétrant dans l'établissement, je me rendis compte que je ne savais pas du tout à quoi Paul ressemblait, mais ce fut lui qui me trouva.

— Kate ?

Je me retournai et me retrouvai face à un homme à la quarantaine finissante et, de fait, bien plus jeune que je ne l'avais imaginé. Il avait les cheveux poivre et sel, les yeux marron et une silhouette svelte. Curieusement, son visage m'était familier. Il portait un pull et un pantalon en laine, et incarnait l'image même du gentleman distingué.

— Paul ! dis-je.

Et je lui tendis la main.

— Je vous aurais repérée dans une salle pleine à craquer. Vous êtes d'une beauté aussi saisissante que votre mère.

— Merci, dis-je, décontenancée.

— Et je suis Jamie, le fiancé de Kate.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Ravi de vous rencontrer. Prenons place, dit Paul.

Il désigna alors une table d'angle.

— Je vais chercher les cafés, annonça Jamie.

Je pris place en face de Paul et le scrutai attentivement.

— Donc, vous avez eu une liaison avec ma mère ?

— Exact, et je sais ce que vous êtes en train de penser.

— C'est-à-dire ?

— Que j'étais bien plus jeune qu'elle. J'avais en effet une vingtaine d'années, et elle approchait de la quarantaine.

— Non, en fait, je pensais juste que votre visage m'était familier.

— Eh bien, je suis écrivain... Peut-être avez-vous lu l'un de mes romans ?

— Mais oui, bien sûr !

Ça alors ! L'homme qui se tenait devant moi n'était autre que l'auteur à succès Paul Sullivan !

— Quel honneur de faire votre connaissance ! Figurez-vous que moi aussi j'écris. Je suis

journaliste au *Crier*.

— Je lis régulièrement ce journal. C'est fantastique que nous travaillions dans le même domaine, mais franchement, cela ne me surprend pas, votre mère aimait beaucoup l'écriture.

— Que s'est-il passé entre elle et vous ?

Il s'adossa à son siège et, à ce souvenir, un sourire flotta sur son visage.

— Elle était ma conseillère bancaire, et d'une beauté unique. Je trouvais toujours un prétexte pour prendre rendez-vous au sujet de mon compte. Un jour, elle a accepté de déjeuner avec moi, et c'est ainsi que nous avons commencé à sortir ensemble.

Il marqua une pause, et pinça les lèvres.

— J'étais amoureux d'elle, ajouta-t-il.

La différence d'âge ne me choqua pas car ma mère était très jeune d'esprit ; en revanche, j'étais surprise de n'avoir jamais entendu parler de cet homme qui semblait si épris d'elle.

— Et donc, que s'est-il passé ? repris-je.

— Elle était réticente à l'idée de nouer une relation sérieuse avec un partenaire plus jeune qu'elle. Par ailleurs, elle se disait stérile, mais, apparemment, ce n'était pas le cas. Vous êtes la fille de Samuel, je présume ?

— Je n'ai pas la moindre idée de qui est Samuel.

Il plissa les yeux.

— Ah bon ? Eh bien, c'est à cause de lui qu'elle a rompu avec moi. Elle a fait sa connaissance à une fête entre collègues, il avait son âge, et elle a estimé qu'il lui conviendrait mieux qu'un jeunot comme moi. Peu après, ils se sont fiancés et elle m'a annoncé qu'elle ne pouvait plus me voir. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a montré la bague qu'il lui avait achetée.

À cet instant, Jamie nous rejoignit et posa sa main sur la mienne. Paul paraissait un peu troublé par le fait que je n'aie jamais entendu parler de Samuel.

— Elle a pleuré et s'est excusée... Et puis je l'ai laissée sur le sentier qui mène au lac Michigan. C'est la dernière fois que je l'ai vue, mais je n'ai jamais cessé de penser à elle depuis.

— Oh ! fis-je, totalement bouleversée.

Je sentis des larmes rouler sur ma joue.

— Je suis désolé, ma jolie. Je conçois que ce soit dur pour vous d'entendre cela.

— Je le reconnais, néanmoins je veux savoir, j'ai besoin d'en apprendre autant que possible. J'ignore qui est mon père. Ma mère ne me l'a jamais dit, expliquai-je d'une voix tremblante.

Jamie demeura silencieux.

— Votre père s'appelle Samuel Morrison. C'est de ce côté que vous devez chercher.

— Mais vous ? l'interrompis-je. Avez-vous une famille ?

Paul se mit à rire et l'atmosphère se détendit.

— Absolument. J'ai rencontré ma femme peu après ma rupture avec votre mère. Nous avons cinq enfants, deux petits-enfants, bientôt un troisième. J'ai une grande famille que j'adore, mais, comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais cessé de penser à Ann et je me demandais ce qui lui était arrivé. D'où mon appel.

Je n'arrivais pas à croire que ma mère ait été une femme fatale. Par ailleurs, comment avait-elle pu laisser tomber cet homme si charmant ?

Après quelques échanges de banalités, nous nous levâmes tous en même temps.

— Merci pour ce rendez-vous, Paul. J'ai enfin un point de départ pour commencer mes recherches.

— Je vous en prie. Et je suis navré que vous ayez perdu votre mère si jeune.

Il m'étreignit, serra la main de Jamie, et nous nous séparâmes devant le *Starbucks*. Je fus

immédiatement happée par l'air glacial de Chicago. Jamie et moi n'avions pas parcouru cent mètres qu'il se mit à pleuvoir. Sans hésiter, je lui saisis la main et l'entraînai vers la station de métro la plus proche.

— Tu es certaine, Kate ? Je peux appeler un taxi si tu préfères.

— Non, il faut que je reprenne le métro. Que je surmonte ce qui m'y est arrivé.

D'une certaine façon, la rencontre avec Paul m'avait revigorée.

Le métro arriva alors que nous commencions à nous transformer en statues de glace. Une fois à l'intérieur, je me pressai contre Jamie et lui donnai un baiser fougueux. Il enserra mon visage entre ses mains et m'embrassa avec une intensité redoublée. Je crus que nous allions prendre feu ! Quand il détacha sa bouche de la mienne, il déclara :

— C'est pour ça que je t'aime. Tu es tellement étonnante.

— Je veux garder un bon souvenir du métro de Chicago. Si je pars m'installer en Californie, je veux qu'il soit associé à toi, dans ma mémoire, à nous en train de nous embrasser, trempés et gelés.

J'éclatai de rire et il me donna un nouveau baiser, puis il fut temps de descendre.

De retour à mon appartement, il fallut exactement trois minutes à Jamie pour retrouver Samuel Morrison sur Google. Il habitait Chicago, à trois kilomètres de chez moi. La pensée d'une telle proximité géographique avec ce probable père qui ne s'était jamais préoccupé de sa fille et ne souhaitait peut-être pas entendre parler d'elle me perturba. Cependant, Jamie insista pour que je l'appelle. Il avait raison, bien sûr, car cela me hanterait toute ma vie, si je ne tentais pas au moins de retrouver mon vrai père.

Au bout de plusieurs sonneries, il décrocha, et mon cœur se mit à battre violemment dans ma poitrine. J'ignorais comme il allait réagir.

— Allô ?

— Bonjour... Pourrais-je parler à Samuel Morrison ?

— C'est moi.

Je déglutis avec difficulté...

— Allô ? reprit-il.

— Je m'appelle Kate Corbin, je suis la fille d'Ann Corbin.

Jamie hocha la tête, m'encourageant à poursuivre.

— Ma mère est morte quand j'avais huit ans, et je n'ai jamais su qui était mon père. J'ai de bonnes raisons de croire qu'il s'agit de vous.

La voix de mon interlocuteur se fit plus basse et plus grave quand il reprit :

— Je suis désolé que vous ayez perdu votre mère. Je l'ai effectivement connue, nous étions fiancés, mais je peux vous assurer que je ne suis pas votre père.

— Comment le savez-vous ?

— Je n'ai jamais eu de relations intimes avec elle. Elle était enceinte quand je l'ai rencontrée. Je l'ignorais jusqu'à la veille de notre mariage... Elle voulait vous garder, mais moi, je ne pouvais pas imaginer élever l'enfant d'un autre, alors nous avons rompu.

Je tenais toujours le téléphone pressé contre mon oreille, muette.

— Kate ? reprit mon interlocuteur.

— Que voulez-vous dire, au juste ?

— Je ne suis pas une mauvaise personne, je l'appréciais énormément. De fait, je suis resté en contact avec elle tout au long de sa grossesse. Elle a tenté de reprendre contact avec votre père, juste avant l'accouchement, mais il avait déménagé. Je ne crois pas qu'elle l'ait jamais informé de cette

paternité. Elle affirmait pouvoir vous élever seule, et je n'en doutais pas. C'était une femme qui avait du tempérament.

Les pièces du puzzle commençaient à s'assembler... La vérité était à portée de main.

— Est-ce que mon père est Paul Sullivan ? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Oui, je crois bien que c'est lui.

Mon père biologique était donc l'homme charmant que j'avais rencontré une heure plus tôt au *Starbucks* ? L'auteur apprécié par son public et récompensé par la profession... Je levai le regard vers Jamie : il était apparemment aussi choqué que moi. Il écarquilla les yeux, puis m'observa curieusement avant de m'adresser un grand sourire.

— Merci, monsieur Morrison. Je dois raccrocher à présent, dis-je. Au revoir.

Jamie me prit immédiatement dans ses bras.

— C'est incroyable, ma chérie. Le grand Paul Sullivan est ton père ?

— Oui, seulement, il ne le sait pas. Et s'il ne veut pas de moi ?

— Appelle-le pour lui faire part de tes découvertes, tu verras bien sa réaction. Maintenant que j'y repense, il me semble bien qu'il y a une certaine ressemblance, entre vous. Ses oreilles sont un peu décollées, comme les tiennes, précisa-t-il pour détendre l'atmosphère.

— Ça va bien, oui ? Je n'ai pas les oreilles décollées !

— Un tout petit peu, mais je t'assure que c'est adorable.

Prenant le combiné, il me le tendit.

— Bon, il est l'heure d'appeler Paul.

— Non, Jamie, je ne peux pas. J'ai trop peur...

— Tu as surmonté bien pire, ma chérie. Viens ici.

Il me prit dans ses bras et poursuivit à voix basse :

— Tu es la femme la plus courageuse que je connaisse. Tu vas l'appeler, je suis persuadé qu'il ne te rejettera pas mais sera heureux, au contraire, que tu fasses partie de sa vie. Comment pourrait-il en être autrement ?

Il s'écarta un peu de moi et, me tenant par les épaules, me détailla de la tête aux pieds.

— Tu es si merveilleuse.

— Très bien, je vais lui téléphoner.

Je pris le combiné que Jamie me tendit et composai le numéro de Paul, l'estomac noué...

— Allô ?

— Re-bonjour, Paul, c'est Kate. J'ai quelque chose à vous dire...

Chapitre 16

LA SITUATION ACTUELLE

À un moment de l'existence, des images nettes commencent à se dégager du tableau abstrait que forme votre vie. Pour moi, ce moment eut lieu quand je décrochai le téléphone pour rappeler Paul. Je me vis alors à Chicago et à Napa entourée de Jamie, Beth, Jerry et Dylan – ceux qui m'avaient soutenue pendant mes heures les plus sombres –, et je me rendis compte que tout ce que j'avais voulu et attendu pendant des années était désormais à portée de main. Je souhaitais une carrière passionnante : j'étais en train d'écrire un roman. Je désirais l'amour, le désir et tout ce qui allait avec : j'avais Jamie. Je voulais me battre, aimer et vivre à toute vapeur. Mais, plus que tout, je rêvais d'une famille avec qui partager ma vie. Et je l'avais aussi, cette famille, même si nous n'étions pas du même sang, et le sort allait peut-être me permettre d'agrandir ce cercle... Oui, tout ce à quoi j'aspirais était en réalité déjà présent dans mon existence. Le décès de ma mère, puis celui de Rose, mes réinterprétations constantes du rêve récurrent avec cette dernière, ainsi que ma relation avec Juste Bob m'avaient littéralement paralysée et maintenue dans un état de peur et d'isolement. J'avais cru que c'était tout ce que j'avais, et tout ce qui m'était nécessaire. C'était plus facile ainsi. Mais Jamie avait raison : j'avais peur de vivre, d'être heureuse, de prendre ce que je méritais.

Après que ma vie entière se fut déployée devant moi pendant cet instant crucial de lucidité, je fus immédiatement reconnaissante au destin de toutes les expériences traumatiques et douloureuses que j'avais connues. Si je n'avais pas traversé cette maudite obscurité, je n'aurais sans doute jamais revu la lumière. Désormais, je l'affrontais sans crainte, prête à aller de l'avant et à cueillir mon bonheur.

— Paul... J'ai de bonnes raisons de croire que vous êtes mon père. En fait, j'en suis certaine, et je voulais vous dire que si cette idée ne vous effraie pas et ne vous met pas mal à l'aise, je serais heureuse d'apprendre à vous connaître.

Je sentis l'émotion de Paul au téléphone.

— J'allais justement vous appeler, Kate, dit-il d'une voix rauque.

Je tremblais littéralement, et Jamie me regardait avec la plus grande attention.

— Sur le chemin du retour, après notre rencontre, poursuivit-il, j'ai vraiment trouvé curieux que vous n'ayez jamais entendu parler de Samuel. Pourquoi votre mère vous aurait-elle caché son existence ? Tout à coup, j'ai eu une intuition... J'ai repensé à la date des faits, à votre âge... Vous ressemblez énormément à votre mère, vous savez, mais quelque chose dans votre sourire me rappelle ma petite dernière. Et ce qui est encore plus frappant, c'est que vous avez les oreilles des Sullivan.

Je me mis à rire et à pleurer en même temps.

— C'est ce que mon petit ami m'a dit, m'écriai-je.

Jamie articula alors en silence « fiancé », et je vins m'asseoir sur ses genoux. Il se mit à me masser le dos tandis que je poursuivais ma conversation avec Paul. Mon père.

— Quand je suis rentré chez moi, j'ai dit à Elaine, ma femme, que j'avais un curieux pressentiment, et je lui ai raconté toute l'histoire. Elle est très excitée à l'idée de vous... de te rencontrer...

Il marqua une longue pause, s'éclaircit la voix et ajouta :

— Je suis désolé de n’avoir pas fait partie de ta vie plus tôt, Kate, mais je te promets que je ferais désormais tout ce qui est en mon pouvoir pour que nous rattrapions le temps perdu.

Autant dire que j’étais complètement hystérique !

— Moi aussi, je suis écrivaine, comme vous... toi, marmonnai-je de façon incohérente.

— Je sais, reprit-il d’une voix tremblante. (Il pleurait, lui aussi.) Je suis... je suis si fier de toi. Aucun autre de mes enfants... Oh, je suis juste fou de joie ! S’il te plaît, viens déjeuner avec nous pour Noël, demain, avec ton fiancé. Ainsi, tu pourras rencontrer tes frères et sœurs.

— Parle-moi d’eux.

Il prit une profonde inspiration.

— Eh bien, tu as une sœur, Olivia, qui a vingt-cinq ans. Elle a deux jumeaux d’un an, de sorte que tu es tante.

Je riais à travers mes larmes.

— Continue.

— Ton frère Aiden a vingt-trois ans. Il est fiancé avec Lauralie, qui est enceinte. Ils sont sans doute un peu jeunes pour devenir parents, mais ils sont vraiment amoureux. Gavin a vingt et un ans et il étudie à Los Angeles, à l’université de Californie du Sud, mais il est revenu pour les fêtes de fin d’année. Blake a vingt ans et se cherche encore, précisa-t-il d’un ton amusé. Et enfin Skylar, notre petite dernière, a dix-sept ans et va au lycée. Elle a déjà une vision bien à elle de la vie, et c’est une pianiste très talentueuse.

— Waouh ! Je suis sans voix... Et dire que j’ai vécu jusqu’ici en pensant que je n’avais pas de famille.

— Eh bien, tu en as une, et pas des moindres ! Et je suis persuadé que tous réserveront le meilleur accueil à leur grande sœur. Alors, qu’en dis-tu ? Tu viens demain faire connaissance avec tout le monde ?

— Oh oui, je viendrai !

— À demain, ma chérie. J’ai tellement hâte de te connaître.

— Moi aussi, dis-je d’une voix émue, et je raccrochai.

Me retournant vers Jamie, sur les genoux duquel j’étais toujours juchée, j’enfouis mon visage dans son cou, en larmes.

— Ce sont des larmes de joie, j’imagine ?

— Oui, les plus heureuses que j’aie jamais versées. Tu m’accompagneras ?

— Naturellement.

Nous nous mîmes au lit, nus et glacés, mais, très rapidement, la chaleur monta sous les draps et, blottis l’un contre l’autre, nous sombrâmes dans le sommeil.

À mon réveil, une agréable odeur de petit déjeuner flottait dans la pièce. Jamie était en train de préparer des pancakes et chantait en chœur avec les Black Keys, qui s’époumonaient dans l’iPod.

Lorsqu’il m’aperçut, il s’écria par-dessus la musique :

— Joyeux Noël, mon amour !

Il ne portait rien d’autre que son bas de pyjama, et moi, j’avais enfilé la lingerie noire et sexy que j’avais achetée avec Beth chez *Victoria’s Secret* à son intention. Je contournai le comptoir pour qu’il me voie de pied en cap... et il en resta bouche bée.

— Bon, on oublie le petit déjeuner, finit-il par décréter.

Et sans attendre il me souleva par la taille ; j’enroulai aussitôt mes jambes autour de lui. Alors il me plaqua contre le mur et captura ma bouche, tandis que le chanteur des Black Keys hurlait : « *I got*

mine ! »

La meilleure chanson sur laquelle faire l'amour, pensai-je subrepticement.

Après que Jamie m'eut prise contre le mur, nous dévorâmes notre petit déjeuner légèrement brûlé, avant d'aller sous la douche.

— Jamie ? dis-je pendant que nous nous habillions.

— Oui.

— En fait, je n'ai pas vraiment de cadeau pour toi...

— Ah bon ? Et ces dessous que tu portais tout à l'heure, ce n'était pas pour moi ?

Je me mis à rire.

— Si, bien sûr !

— J'ai une mémoire visuelle, tu te souviens ? Ce petit numéro sera un cadeau que je pourrai me rejouer autant de fois que j'en aurai envie. Et c'est le plus beau présent du monde.

Debout près de la commode, il se faisait une injection d'insuline. Quand il se retourna, il brandissait une petite boîte.

— Ça, c'est pour toi, mais tu ne dois pas l'ouvrir tout de suite.

Je fis une grimace contrariée.

— Oh, la petite Katy n'est pas contente ?

— Bien sûr que si ! Et j'accepte un peu de suspense..., me repris-je.

Jamie me proposa alors de partir à la recherche du train de Noël avant de nous rendre chez mon père qui résidait dans une banlieue proche de Chicago.

Comme nous sortions de mon immeuble, je remarquai une faute sur un carton accroché à la porte, et qui disait : « JOYAU NOËL ».

— Tu as vu ? dis-je à Jamie. Ils ont fait une erreur.

— Mouais. Les idiots !

Il se mit à rire et me prit par la main. Comme nous approchions de la station, j'aperçus soudain Darlene, enveloppée dans une couverture et assise sur un carton.

— Salut, jeune fille ! dit-elle quand j'arrivai à sa hauteur. Dis oui !

Je regardai Jamie, qui haussa les épaules et se mit à observer le ciel, subitement très absorbé par cette contemplation.

— Joyeux Noël, Darlene ! lançai-je en lui tendant un billet de dix dollars. Reste bien au chaud sous ta couverture.

— Merci, dit-elle.

Nous continuâmes notre chemin, mais, tout à coup, je m'arrêtai et me tournai vers Jamie.

— Qu'est-ce que tu mijotes, hein ?

— Qui, moi ? questionna-t-il d'un air moqueur. Allez, dépêchons-nous ou nous allons être en retard.

— Pourquoi doit-on se dépêcher ?

— Ne discute pas ! trancha-t-il.

Il me prit par le bras et m'entraîna vers la station.

Une fois sur le quai, il se mit à neiger...

— J'ai commandé la neige, dit-il d'un ton pince-sans-rire.

Et ce fut alors que le train de Noël entra en gare !

— Quoi ? Tu as tout organisé ?

Il m'entraîna sans attendre vers la voiture du père Noël.

— Mais non, petite sottie, il y a des horaires précis, pour ce train.

— Tu plaisantes ? Et pendant toutes ces années, j’ai cru que…

Je n’en revenais pas. Mais bientôt nous fûmes devant la voiture du Père Noël, qui en descendit pour accueillir les passagers, et Jamie me regarda droit dans les yeux.

— Joyeux Noël, mon bijou.

Le Père Noël répondit en écho :

— Épouse-le !

À cet instant, Jamie désigna ce dernier du doigt.

— Ça, je l’ai planifié, dit-il.

Puis, posant un genou à terre, il sortit l’écritoire qu’il m’avait montré un peu plus tôt et l’ouvrit : une belle pierre rose y brillait doucement, sertie dans un anneau en platine.

— Désolé, ma chérie, mais pour toi, pas de diamants : j’aurais trop peur que ça finisse dans un bain de sang, si on te les demandait avec un revolver posé sur la tempe.

Je secouai la tête et me mis à rire.

— Alors, tu veux m’épouser, Katy ?

— Jamie Lawson… Est-ce une façon de demander une femme en mariage ?

— Katherine Corbin, acceptes-tu de devenir ma femme et de porter au moins deux fois par semaine la lingerie noire que tu avais ce matin, et ce pour le restant de nos jours ?

Je m’agenouillai à mon tour devant lui, saisis son visage et l’embrassai.

— Oui, à cent pour cent ! Et c’était une proposition bien plus digne de ce nom qu’une question écrite sur une feuille chiffonnée !

Les gens autour de nous se mirent soudain à applaudir et à nous acclamer. Même le Père Noël était plus jovial que d’ordinaire ! Jamie passa la bague à mon doigt, puis nous nous remîmes debout afin de monter en toute hâte dans le wagon. Tout recouverts de neige, nous nous sommes embrassés jusqu’à la fermeture des portes. Je me fis alors la promesse de toujours embrasser Jamie avant que les portes se referment, quand à l’avenir nous prendrions le métro. C’était le début de nos nouveaux souvenirs.

Jamie loua une voiture, et nous prîmes la direction du nord. Paul Sullivan, mon père, habitait dans une maison de style colonial à un étage, au cœur d’une banlieue tranquille et cossue. La rue bordée d’arbres et les grandes maisons recouvertes de neige étaient pittoresques ; c’était un endroit idéal pour grandir. Je ressentis une vive tristesse en remontant l’allée… Était-ce du ressentiment envers ma mère ou bien de la jalousie vis-à-vis des autres enfants de mon père qui avaient grandi ici, alors que j’avais été élevée dans un minuscule appartement par une femme adorable mais dépressive ? Je me rappelai les nuits passées dans le canapé-lit, rêvant d’avoir ma propre chambre. Pourtant, Rose m’avait aimée comme une mère.

Avant de descendre de voiture, Jamie me regarda, soucieux.

— Ça va ? Tu as l’air ailleurs.

— Non, je suis ici, je t’assure. Seulement, j’ai un peu de peine, car je ne comprends pas pourquoi ma mère n’a jamais voulu que je sache qui était mon père.

Il me saisit la main pour y déposer un baiser.

— Il se peut que tu n’élucides jamais le mystère, mais je peux te dire par expérience qu’il vaut mieux ne pas chercher à comprendre. Mes parents biologiques ont tenté de m’extorquer de l’argent, m’ont raconté mensonge sur mensonge – à moi, leur propre fils, qu’ils avaient de surcroît abandonné, alors que de mon côté je ne souhaitais que le bien de tous. Pendant des mois, je me suis demandé pourquoi. Finalement, ma mère adoptive m’a conseillé de cesser de chercher une réponse à

cette question et de tourner la page. Une fois le procès terminé, je me suis juré de ne plus jamais m'interroger à ce sujet.

Il s'interrompt et reprit :

— Regarde, Katy, tu as vu toutes ces voitures ?

De fait, une dizaine de voitures, sagement garées, entouraient la grande maison blanche.

— C'est ce que tu as, maintenant. C'est fou, non ? Ne pense plus au passé.

Bien qu'il s'efforce de le masquer, Jamie était un émotif et, consciente de ce qu'il avait perdu, je ne pouvais m'empêcher de songer que, dans la vie, rien n'était jamais acquis.

— Est-ce qu'il t'arrive encore d'en souffrir ? demandai-je d'une voix douce.

— Longtemps, j'ai ressenti une sorte de vide que je pensais ne jamais pouvoir combler... jusqu'à ce que je te rencontre.

— Et maintenant, tout ceci est aussi à toi, dis-je en désignant les voitures, un sourire aux lèvres.

La rencontre avec ma nouvelle famille fut tout d'abord une mêlée de noms et de visages, mais tous étaient plus accueillants les uns que les autres. Je pris mes neveux dans les bras et écoutai ma jeune sœur, la talentueuse Skylar, jouer du piano. Jamie paraissait parfaitement à l'aise. De temps en temps, je lui glissais un regard, et il me le rendait toujours avec un grand sourire.

Sur le chemin du retour, j'abordai nos projets.

— Je n'ai pas très envie de quitter Chicago maintenant, mais je sais que tu dois rentrer à Napa, dis-je.

— Nous ne sommes pas obligés de choisir, Kate. Nous pouvons tout à fait vivre dans les deux villes. D'où l'avantage d'être écrivaine.

— Et toi ? Ça te serait égal ?

— J'ai toujours effectué des allers et retours dans ma vie, l'idée de vivre entre Chicago et Napa me séduit.

— C'est bien vrai ?

— Je t'assure que oui ! Veux-tu garder ton appartement ?

— Je n'y tiens pas particulièrement. Je souhaite juste pouvoir séjourner à Chicago de temps à autre.

— C'est tout à fait envisageable.

Chapitre 17

ENCHAÎNEMENT

La semaine suivant Noël, je partageai mon temps entre les cartons et l'écriture de mon roman, tandis que Jamie organisait notre retour en Californie juste après la Saint-Sylvestre. Notre mariage était planifié pour le printemps, sur la propriété, sauf imprévu. Mais Jamie affirmait qu'il n'y aurait pas d'imprévu et que je devais cesser de croire que la réalité était trop belle pour être vraie. Il passait beaucoup de temps à m'assurer que tout se déroulerait à merveille.

Vers la fin de la semaine, je venais de me réveiller quand je l'entendis s'affairer dans la cuisine.

— Que fais-tu, au juste ? demandai-je en entrant dans la pièce.

Il était tout habillé, prêt pour la journée, et de toute évidence avait attendu que je me lève. Il posa bien vite devant moi une corbeille remplie de croissants et un *latte* de chez *Starbucks*.

— Bonjour, ma chérie ! J'étais si excité que je me suis réveillé de bonne heure.

Je m'assis à la table entourée de cartons.

— Et qu'est-ce qui t'excite à ce point ?

— Je ne peux rien te dire, décréta-t-il, fébrile. Il faut que je te montre, et ce n'est pas possible avant 9 heures.

Je mordis dans une viennoiserie.

— Ils sont délicieux, non ?

— Tu en as mangé ?

— Mouais, un.

Aussitôt, il se précipita sur son lecteur de glycémie.

— Merde alors ! s'exclama-t-il.

Il se rua de la même façon vers son stylo à insuline, se fit une injection, puis s'assit à la table, près de moi.

— Est-ce que tu crains que nos enfants ne soient aussi diabétiques ? demandai-je tout à trac.

— Nos enfants ?

— Oui.

— Et toi, Kate, ça t'inquiète ?

— C'est toi qui vis avec cette maladie. Dois-je l'être ?

— Si l'un de nos enfants est diabétique, je pourrai lui montrer comment faire pour mener une vie normale. D'ailleurs, même si mes parents ne l'étaient pas, ils m'ont aidé à vivre le plus sainement possible. Mais si cela t'effraie trop, nous pourrions adopter un enfant. De toute façon, je crois que nous devons recourir à l'adoption, car j'ai envie d'une grande famille.

— Effectivement, mais puisque tu n'as pas peur, moi non plus ! Je te fais confiance.

— Parfait, décréta-t-il en me donnant un baiser sur le nez. Bon, qu'as-tu prévu, ce soir ?

— J'ai proposé à Dylan et Ashley de venir boire du champagne avec nous sur la terrasse de l'immeuble à minuit, et de taper sur des casseroles ou des poêles, comme ils voudront, pour accueillir la nouvelle année.

— Parfait !

Quand je fus prête, Jamie héla un taxi et nous prîmes la direction de Gold Coast, un quartier huppé. La voiture s'arrêta alors devant un immeuble somptueux où Oprah Winfrey aurait tout à fait pu résider. Jamie me guida jusqu'à l'ascenseur, y inséra une clé et appuya sur le bouton d'un appartement. Nous pénétrâmes dans un grand vestibule et il me mena dans une pièce spacieuse, de type loft, dotée de baies immenses donnant sur le lac Michigan. Un parquet vernis, d'une couleur chaude, recouvrait le sol. Quoique vide, l'appartement ressemblait à un véritable foyer. Peut-être était-ce dû au panorama extraordinaire sur la ville que j'aimais tant, ou bien à la présence de Jamie à mes côtés.

— Donc, tu veux acheter cet appartement, c'est ça ? m'enquis-je en m'efforçant de prendre un air détaché.

— Si je veux l'acheter ?

— Oui.

— Non.

Il se contenta de me regarder, mains dans les poches, puis se mit à se balancer sur ses talons.

Je plissai les yeux.

— Tu l'as déjà acheté, c'est ça ? m'écriai-je.

— Bingo !

Un sourire éclaira son visage, tout comme une de ses charmantes fossettes.

— Mais ça a dû te coûter une fortune !

Cette fois, j'avais atteint le maximum dans les aigus.

— Pas tant que ça, et puis ce sera déduit de mes impôts.

— Pas tant que ça suivant quel standard ?

— Katy, arrête, c'est bon ! C'est un loft incroyable qui te permettra d'écrire et de lire en toute tranquillité. Viens voir.

Je le suivis alors dans une cuisine ultramoderne, d'où partait un escalier ouvert menant à une autre pièce dont tous les murs étaient occupés par une bibliothèque. Une immense baie offrait la même vue fantastique sur le lac qu'à l'étage inférieur. J'étais hypnotisée, je n'arrivais pas à détacher les yeux de l'eau. La neige accumulée sur le rivage brillait si intensément que j'en étais aveuglée. La journée était particulièrement ensoleillée pour cette période de l'année, et j'imaginai déjà la neige fondre et se mêler aux ondes calmes et scintillantes du Michigan.

— C'est magnifique ! dis-je en me tournant vers lui.

— Encore plus maintenant que tu es là.

Un grand sourire me monta aux lèvres.

— Tu veux qu'on le baptise ?

Sans répondre, il me prit dans ses bras et m'embrassa.

— Katy, tu n'es qu'une petite coquine, me murmura-t-il à l'oreille.

Je plaquai mes mains sur ses fesses.

— Eh bien ?

Il poussa alors un long soupir dépité.

— Je suis désolé, ma chérie, mais il faut que je mange, je me sens un peu faible.

Jamie ne se plaignait jamais de son diabète, aussi n'avais-je pas réellement conscience des conséquences de cette maladie sur nos vies. Ne souhaitant pas recourir de façon systématique à l'insuline, il préférait, par prudence, éviter un exercice qui aurait entraîné une chute encore plus grande de son taux de sucre.

Je passai la main dans son cou et plongeai mon regard dans le sien avant d'incliner la tête, l'air rêveur.

— Quoi ? questionna-t-il.

— J'ai une barre de céréales au beurre de cacahuètes dans mon sac. Ça te tente ?

Il m'adressa un sourire adorable et hocha la tête.

— Je t'aime, Jamie. Merci pour ce superbe appartement, rien n'aurait pu me faire plus plaisir.

— J'en suis heureux. Moi aussi, je t'aime.

Nous nous mîmes alors à tourner dans les bras l'un de l'autre, dansant lentement au son de nos cœurs battants.

Vous vous rappelez le jeu de cache-cache ? Il faut s'éloigner le plus vite possible de celui qui compte pour trouver la meilleure cachette. Alors vous restez silencieux, à frémir d'impatience, et même si le but du jeu est l'opposé, vous souhaitez au fond de vous être découvert par le joueur qui, après avoir compté, vous cherche. Je m'étais caché pendant des mois. J'avais couru si loin et trouvé une si bonne cachette que je pensais que personne ne me trouverait. Mais Jamie, lui, y était arrivé.

J'étais encore à moitié endormie quand Jamie était entré dans ma vie. Mais maintenant je sais que c'est vrai, ce qu'on affirme sur l'amour : on ne peut pas le déloger du cœur d'une personne, car il la change pour toujours. Ma rencontre avec Jamie m'avait sortie de ma torpeur. Le monde était devenu plus bruyant, plus fou, plus excitant, plus beau, beau à en pleurer.

— Tu crois que ce sera toujours comme ça ? demandai-je, songeuse.

— Parfois, il faudra que nous fassions quelques efforts pour que rien ne change, mais j'y consentirai sans difficulté jusqu'à mon dernier souffle, pour que tu restes toujours à mes côtés.

Sur le chemin du retour, je fis rire Jamie quand il me demanda si j'allais lui donner le baiser de la Saint-Sylvestre dont il avait toujours rêvé, ce soir-là.

— Quelle question ! Je ne vais quand même pas jeter mon dévolu sur Dylan, même si, soit dit en passant, il embrasse très bien.

— Comment sais-tu cela ? demanda-t-il, apparemment choqué, mais toujours souriant.

— Un jour, Dylan m'a accompagnée à la laverie, et devine sur qui nous sommes tombés ? Stephen, en compagnie d'une fille ! J'étais dans ma phase « pauvre de moi », tu vois le tableau ? Ni une ni deux, Dylan m'a plaquée contre le mur et m'a embrassée sous le nez de Stephen et de sa bimbo. Il a vraiment bien donné le change.

Jamie se mit à rire comme une baleine en se tenant les côtes.

— Tu me fais marcher ?

— Non, je te jure que c'est vrai !

Il secoua la tête.

— C'est vraiment un chic type, ce Dylan !

— Incontestablement.

— Mais il n'a pas intérêt à poser la main sur toi.

— Je peux te garantir que tu n'as aucune inquiétude à avoir, lui assurai-je avec un sourire.

Tard ce soir-là, après nous être embrassés sur la terrasse et avoir porté un toast à la nouvelle année avec Dylan et Ashley, nous regagnâmes notre lit vers minuit et demi. Quelques heures plus tard, je me réveillai brusquement : la place à côté de moi était vide. Mue par un pressentiment, je me mis aussitôt à la recherche de Jamie, et le trouvai dans le salon, chancelant et désorienté.

— Jamie, tu cherches ton lecteur de glycémie ?

Il leva les yeux vers moi et me regarda quelques secondes fixement, comme s'il ne me

reconnaissait pas. Il avait l'air d'un enfant effrayé.

— Katy ?

— Oui, je suis là, dis-je en le conduisant vers le canapé.

— J'ai la nausée.

— Je vais chercher ton lecteur de glycémie, déclarai-je.

Je trouvai le précieux appareil sur le comptoir de la cuisine et retournai précipitamment auprès de Jamie. Fébrile, je cherchai une seringue dans l'étui avant de la piquer dans son doigt et de placer une bandelette imprégnée d'une goutte de sang dans le lecteur. L'écran affichait 20.

— Ton taux est très bas, mon chéri. Ne bouge pas.

Je me ruai vers le réfrigérateur, versai du jus d'orange dans un mug et le lui apportai. Il semblait très affaibli quand il tendit la main pour le prendre.

— Ça va aller, Katy, m'assura-t-il pourtant.

— Il faut que tu manges.

Je retournai dans la cuisine, versai des crackers dans une assiette, y ajoutai des noix, une barre de céréales, une banane et du fromage. Le tout en moins de trente secondes ! Je fonçai dans le salon... et constatai qu'il allait un peu mieux.

Il se mit à rire.

— C'est quoi, tout ça ?

— Je ne savais pas de quoi tu aurais envie.

— Tu es adorable.

— Est-ce que ça t'est déjà arrivé alors que tu étais seul ?

— Si j'ai une chute de glycémie pendant la nuit, ça me réveille, et mon lecteur est toujours sur ma table de chevet... J'ai été distrait, hier, la journée a été longue, sans compter le champagne. Heureusement que tu étais là !

— Je m'en félicite aussi.

Après qu'il eut mangé et de nouveau vérifié son taux de sucre, il s'endormit sur le canapé, la tête sur mes genoux. Je restai assise le reste de la nuit, incapable de me rendormir. Je pensai à notre couple, à notre départ pour Napa, à notre mariage, aux enfants que nous aurions, et puis à nos voyages à Chicago, de temps en temps. Il me devenait impossible d'imaginer la vie sans lui. La fin de mon livre serait le début de ma vie. C'était notre histoire, et ma résurrection. Ce qui avait commencé comme le voyage d'une fille qui restait toujours tapie dans l'ombre débouchait sur l'histoire de deux âmes qui s'étaient trouvées et avançaient ensemble vers la lumière. Je ne pouvais pas me représenter précisément notre avenir, mais quelle importance, puisque nous étions ensemble ? Aucun endroit au monde ne comptait, à part celui où nous nous trouvions.

Dans la matinée, Jamie aborda le sujet de la contraception. Nous n'en avons pas encore parlé, mais je me doutais de ce qu'il en pensait.

— Je n'ai pas utilisé de préservatif, dernièrement. J'aurais dû ? demanda-t-il.

— Non.

... Et ce fut tout ce que je répondis.

Il plissa les yeux, intrigué, puis un petit sourire éclaira son visage tandis qu'il se replongeait dans son magazine.

Jamie loua une voiture et nous fîmes le trajet jusqu'en Californie par la route, en raison des quelques cartons que j'emportais. Le reste de mes affaires se trouvait désormais dans le merveilleux appartement que Jamie avait acheté.

Et c'est ainsi que je quittai Chicago, en espérant revoir tous ceux que j'aimais à notre mariage, au printemps.

Le voyage nous permit de nous connaître encore mieux, dans tous les sens du terme, et nous fîmes même un détour par le sud de la Californie avant de regagner Napa Valley. À San Diego, Jamie connaissait un charmant boutique-hôtel qui donnait sur la baie, près de East Village, ainsi qu'un adorable café-restaurant, le *Cowboy Star*.

Il se rendit aux toilettes pendant que je m'asseyais au comptoir et commandais un Mae West, cocktail à base de martini. Quelques instants plus tard, j'entendis derrière moi Jamie demander un verre de pinot Lawson. Je me retournai et lui souris.

— Excellent choix, matelot !

Il se jucha sur le tabouret à côté de moi et me tendit la main.

— Je m'appelle Jamie.

— Moi, c'est Kate, dis-je.

Et je lui serrai la main.

— Ravi de vous rencontrer, enchaîna-t-il en penchant la tête vers moi.

— Vous avez commandé un vin très sexy, matelot.

— J'approuve totalement vos propos. D'autant que je m'y connais un peu en la matière, puisque je suis R.J. Lawson.

— Allez-vous-en immédiatement ! dis-je en lui donnant une bourrade dans le bras.

Il se mit à rire.

— Mais c'est la pure vérité.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir dit vous appeler...

— Jamie, et je confirme. Parce que c'est le nom que me donnent mes amis.

— Jamie, ah bon ? Donc nous sommes amis ?

— J'aimerais beaucoup, dit-il d'une voix de velours en louchant vers ma bouche.

J'avalai une gorgée de mon cocktail et tentai de réprimer un sourire.

— Eh bien, je m'appelle Kate Corbin, j'ai été journaliste au *Chicago Crier*, et il y a peu, je me serais damnée pour décrocher une interview avec vous.

— À ce point ? Eh bien, Kate, je suis à votre disposition... Posez-moi toutes les questions que vous voulez.

— *J'étais* journaliste.

— Oh, je vois... Dans ce cas, que faites-vous maintenant ?

— J'écris un livre, en fait, et j'aurais bien besoin d'un peu d'inspiration.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Eh bien, donnez-moi une information sur vous que je ne trouverai pas sur Wikipédia... Parlez-moi de vos projets.

— Je peux vous confier juste un secret ?

— Volontiers.

— J'espère que le hasard fera bien les choses et que je finirai avec un ange, ce soir, dit-il à voix basse.

Je le regardai durement et secouai la tête.

— Désolée, mais ça me paraît impossible. Et puis quel intérêt de passer la nuit en une telle compagnie ? Les anges sont si purs.

— Oh, alors avec un ange légèrement grivois, si vous préférez.

— Et que comptez-vous faire avec cet ange ?

Il haussa les sourcils et se pencha vers moi.

— Vous voulez un petit aperçu de ce que je lui réserve ? chuchota-t-il.

— Oui !

J'avais hurlé. Mon cœur battait à tout rompre, et je commençais à ressentir les premiers picotements du désir.

Mais il secoua lentement la tête.

— Non, ce ne serait pas raisonnable, nous venons à peine de faire connaissance. Il ne faut pas aller si vite en besogne.

— Pardon ? m'écriai-je d'une voix aiguë.

— Eh bien, livrer à une inconnue, qui plus est journaliste, mes pensées et mes impressions les plus intimes me semble un peu... imprudent.

— Ah, c'est comme ça ? m'exclamai-je.

Je vidai mon cocktail en deux gorgées. Je sortis ensuite un billet de dix dollars de mon porte-monnaie, le posai sur le comptoir, fis un signe de la main au serveur avant de descendre de mon tabouret.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

— Je rentre chez moi. J'espère que vous trouverez votre ange.

Et je clignai de l'œil. Il me suivit jusqu'à notre hôtel et se précipita alors pour m'ouvrir la porte.

— Madame..., dit-il d'un ton courtois.

— Me suivez-vous, monsieur ?

Il m'emboîta le pas jusqu'à l'ascenseur.

— Je vous traque, dit-il d'un ton naturel. Et j'y passerai ma vie s'il le faut.

Nous montâmes dans l'ascenseur dont les portes se refermèrent.

— Mais c'est terrifiant ! m'exclamai-je.

Pour toute réponse, il me poussa contre la paroi et voulut m'embrasser, mais j'esquivai son baiser en tournant la tête à droite puis à gauche. Nous nous mîmes à rire.

— Bon sang, mais laissez-moi vous embrasser !

— Pas lors du premier rendez-vous.

— C'est nouveau ? Nous avons fait l'amour d'au moins dix-huit façons différentes, lors de notre premier rendez-vous.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et je me glissai à l'extérieur.

— Ce n'était pas vraiment notre premier rendez-vous...

— Ah bon ? Allons, ma jolie, je vais te rafraîchir la mémoire ! Tu t'es déshabillée et tu es restée dans mon lit cinq heures montre en main après notre premier dîner ensemble.

— Mais qu'essayez-vous de me dire ?

— Que j'ai beaucoup de charme.

— Et un énorme ego, ajoutai-je en glissant la carte dans la porte.

— J'adore quand tu te fais désirer.

J'allumai les lumières en pénétrant dans notre suite, au moment où Jamie refermait la porte derrière lui. Je lançai mon sac à main et mon manteau sur une chaise, et posai une main sur ma hanche.

— Dans ce cas, je me ferai désirer plus souvent.

— Non, je mens ! En fait, je te préfère consentante. Assez causé ! Déshabille-toi.

J'obtempérai, trop ravie de ce qui m'attendait pour minauder davantage.

Le lendemain matin, nus sous la couette, nous échangeâmes un grand sourire, comme deux enfants éperdument amoureux l'un de l'autre.

— Tu sais ce que j'aime par-dessus tout ? demanda-t-il.

— Non, dis-moi.

— Quand tu te débats dans tous les sens, dit-il d'une voix presque menaçante.

Et il éclata de rire, avant de disparaître sous les draps.

— Ah non, tu ne vas pas me chatouiller ! protestai-je.

D'autorité, il me retourna, et je me retrouvai sur le ventre. Alors il me mordit une fesse !

— Aïe !

Je l'entendis marmonner d'une voix étouffée :

— Oh, désolé, ma chérie !

Puis il rejeta la couette et, me saisissant les bras, les maintint au-dessus de ma tête. La lumière se déversait par la fenêtre. Pendant quelques secondes il demeura immobile tandis que, une joue plaquée contre l'oreiller, je l'apercevais dans ma vision périphérique.

— Je te fais mal ? questionna-t-il.

— Non, mais que fais-tu, au juste ?

— Je te regarde.

— Tu regardes mon cul, c'est ça ?

— Pas uniquement... J'admire aussi la courbe de tes épaules, tes cheveux qui caressent tes reins, tes seins pressés contre le lit.

Il marqua une pause.

— Je vais lécher chaque parcelle de ta peau, je préfère te prévenir.

Je me mis à rire.

— Je commence à me sentir un peu vulnérable et presque gênée.

— Pourquoi ? Tu es belle, Kate, tu as un corps fantastique, dit-il d'un ton sérieux avant d'ajouter dans un éclat de rire : Et un cul vraiment magnifique !

Et de nouveau je sentis ses dents dans ma chair.

— Arrête ! Tu me rends folle.

— Vraiment ? Je ne fais que regarder ce qui m'appartient.

— Écoute-moi bien, matelot, je n'appartiens à personne, pas même à toi.

— Tu as raison, concéda-t-il en approchant sa bouche de mon oreille. En fait, je vais te posséder, ce sera mieux. Ensuite je t'aimerai aussi longtemps que tu me laisseras faire.

Il relâcha mes bras, et je me retournai.

— Je peux t'embrasser, maintenant ? demanda-t-il, un sourire aux lèvres.

Et il n'attendit pas ma réponse.

Le soleil brillait de tous ses feux quand la propriété se profila devant nous. Susan et Guillermo vinrent nous saluer, ainsi que Chelsea, qui était très excitée. J'appris alors que Susan avait déjà commencé à organiser le mariage, et même acheté les billets pour ma famille et mes amis. C'était une vraie mère pour Jamie, et je sentais qu'elle jouerait toujours un rôle essentiel dans nos vies. Ses enfants étaient grands, à présent, et sous ses apparences un peu brusques, elle avait un cœur d'or et accordait beaucoup d'importance à la famille.

Ainsi commença notre vie commune dans la grange. En réalité, Jamie décréta que nous devions cesser de l'appeler « la grange », mais « chez nous », ce en quoi je l'approuvai. À l'intérieur, il m'aménagea un coin écriture, près d'une fenêtre donnant sur le vignoble. Je passais le plus clair de

mon temps à écrire, et parfois, quand mon regard s'égarait dehors, j'avais l'impression que ma vie était trop belle pour être vraie ! Je voyais Jamie discuter avec les autres employés, ou bien conduire des machines impressionnantes, ou tout simplement admirer le ciel, au milieu de l'océan de vignes, en s'émerveillant sans doute sur sa vie, comme moi.

À cause de Juste Bob, l'année précédente, j'avais suivi une voie qui m'avait presque conduite à croire que l'amour n'était pas nécessaire à la vie. Oh, je ne lui en voulais pas, au contraire ! Je lui étais reconnaissante de pouvoir aujourd'hui d'autant mieux savourer le contraste... Il est difficile d'imaginer à quel point l'herbe est plus verte ailleurs, si l'on ne s'est jamais trouvé de l'autre côté de la clôture. Parfois, je m'imaginai que si j'avais prêché dans le métro, je me serais dit : « Vis ta putain de vie, Kate, et ouvre-toi à l'amour. » Mais ce n'est pas le genre de conseil que les gens comprennent et suivent. Car chacun pense qu'il est en train de vivre sa vie.

Aussi, voici ce que je dirais :

« Oublie ta vie, ceux que tu aimes, tes soucis, ton stress, tes devoirs. Vis toute seule. Comprends que, si tu as un arrêt cardiaque, si tu t'étrangles avec un hot-dog ou si tu t'électrocutes, personne ne te trouvera. Tu seras fichue. Personne ne portera le deuil pour toi. Oui, imagine que tu disparais et que c'est un étranger qui trie tes affaires, organise ton enterrement, et ne pense même pas à mettre une plaque sur ta tombe. Visualise bien cela, alors que tu t'es isolée de tous, et puis reviens vers ceux que tu aimes. »

Tel serait le défi que je lancerais à mes disciples dans le métro. Durant mon périple, j'avais appris ce que c'était d'être en vie, et que vivre, c'était être reconnaissant.

Le ciel affichait un bleu sans nuage, plus vibrant que jamais, le jour de notre mariage. Jamie était splendide avec sa veste noire et sa chemise blanche. Il se tenait sous une arche en fer forgé, attendant que la cérémonie commence. Pour ma part, je me trouvais derrière l'immense tente installée pour la réception, d'où je l'observai par une fente ; je vis également que les sièges répartis des deux côtés de l'allée, devant la tente, étaient bondés. Nous avions invité tous ceux que nous aimions. Susan, Guillermo, Mark, le chef cuisinier, et leurs familles avaient répondu présent. De mon côté, mes frères et sœurs étaient venus avec leur conjoint et leurs enfants. Même mes grands-parents paternels et ma belle-mère avaient fait le déplacement. Je repérai aussi Jerry, Beth, et mon sourire s'élargit encore quand j'aperçus Dylan et Ashley qui s'installaient près d'eux.

De nouveau, je contemplai Jamie. Parfois, on apprend énormément sur une personne en l'observant de loin. Ses cheveux rebelles étaient savamment décoiffés, et il était absolument adorable, souriant à tous les invités. Je devinais sa fébrilité tout comme je voyais clairement qu'il était ému que tant d'invités soient venus jusqu'en Californie pour nous.

La cérémonie était prévue à l'heure magique où le soleil s'engouffre derrière les collines, mais où le ciel porte encore la trace de son flamboiement. Mes cheveux tombaient en cascade dans mon dos, et mon voile était retenu par une couronne de fleurs sauvages ; mon bouquet était constitué de marguerites et de coquelicots. Je portais une robe vintage blanche en satin et dentelle, et un maquillage discret. Je voulais épouser Jamie dans la plus grande décontraction, comme lors de notre première rencontre.

— J'ai deux ou trois choses à te dire, avant de te conduire à l'autel.

Je me retournai et vis Paul, mon père, fringant dans son costume noir.

— Coucou, papa.

— Coucou, ma chérie. Tout d'abord, Jamie a de la chance. Tu es belle, intelligente, et tu mérites

qu'on te chérisse pour le reste de ta vie. Cependant, si tu estimes que Jamie ne sera pas capable d'assumer ce rôle à cent pour cent, alors je t'emmène loin d'ici en dix secondes. Tu peux encore le dire, il n'est pas trop tard, conclut-il d'un ton très pragmatique.

J'éclatai de rire, et lui aussi.

— Je suis convaincue qu'il sera à la hauteur, papa.

— Très bien, parfait. Deuxièmement, si tu n'es pas certaine à cent pour cent d'être toute ta vie folle amoureuse de Jamie, même chose, on rentre dare-dare à Chicago. C'est mon devoir de père.

— Ça n'arrivera pas, je suis sûre de moi, papa, et Jamie aussi.

— Je te crois. Et maintenant, parlons de nous deux. Je te promets d'être toujours là pour toi, pour quoi que ce soit, jusqu'à ma mort. Et même si tu as rencontré ton mari avant de connaître ton père, tu n'en es pas moins encore ma petite fille, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te protéger.

— Je sais, dis-je en lui donnant un baiser sur la joue.

— Maintenant, toi aussi, tu dois me promettre quelque chose.

— Entendu.

— Quand tu auras terminé l'écriture de ton manuscrit, je veux être le premier à le lire.

— Promis.

— Merci ! Et maintenant, il faut que nous assistions à un mariage, il me semble...

Un grand sourire aux lèvres, il me présenta son coude, et sans hésitation, je glissai mon bras en dessous.

Lorsque j'aperçus Jamie près de l'autel, je vis briller une lueur magique dans ses yeux, qui s'intensifia à mesure que je m'approchai. Et quand il me sourit, je me sentis chanceler. Mon père me remit aux bons soins de Jamie, les deux hommes échangèrent un regard bienveillant et une poignée de main, le tout en silence.

Puis Jamie me saisit la main et nous fîmes face à l'officiant. Dans un souffle, mon futur mari me murmura :

— Tu es encore plus belle que je l'imaginai. Comment est-ce possible ?

Je dus fournir un gros effort pour ne pas l'embrasser avec fougue.

— Merci, me contentai-je de répondre avec le plus grand calme.

Durant la cérémonie, j'eus la sensation de me trouver dans une bulle. Je savais que tous ceux que nous aimions nous regardaient, et pourtant nous fîmes abstraction de notre entourage ; seule la présence de l'autre comptait, quand nous échangeâmes nos vœux. Nous étions seuls au monde.

— Katy, mon ange, je suis amoureux de toi depuis notre première rencontre, et je m'engage à ce que cet amour dure toujours. Je ne rêve d'être nulle part ailleurs qu'à tes côtés, car c'est là que je me sens intègre et authentique. Je promets de faire toujours le meilleur, pour toi et nos enfants.

Il déglutit et ses yeux s'embuèrent de larmes.

— Je promets que ces mains te tiendront toujours avec passion, prévenance, chaleur et respect chaque jour de ma vie.

Je n'avais jamais vu un homme à la fois si fort et si sensible. Je sentis mes lèvres commencer à trembler et mes yeux se remplir de larmes ; il m'étreignit les mains pour m'encourager à prononcer mes vœux.

— Jamie, tu es ma lumière. Depuis que nos chemins se sont croisés, je peux enfin voir les feuilles sur les arbres et les motifs les plus complexes dans un tissu. J'entends désormais les oiseaux s'appeler, je me sens tout simplement en vie. Ta rencontre m'a permis de sortir de mon hibernation, tu m'as apporté bien plus que tu ne peux l'imaginer. Je promets de ne jamais tenir l'amour qui existe entre nous pour acquis et de te donner tout ce qui il y a de meilleur en moi pour le restant de mes

jours.

Et, sans la permission de notre officiant, j'unis mes lèvres aux siennes... et perdis la notion du temps, submergée par son baiser à la fois tendre et déterminé... Mais il écarta tout à coup son visage du mien.

— Je t'aime, me dit-il.

J'eus la merveilleuse impression que c'était la première fois qu'il prononçait ces mots magiques.

Je lui souris.

— Moi aussi, je t'aime.

Et à cet instant, le monde extérieur refit irruption dans mon monde en applaudissant à tout rompre. Ma sœur Skylar se mit à jouer un air de circonstance au piano, et nous remontâmes l'allée le sourire aux lèvres, main dans la main, en saluant chacun. Un véritable courant énergisant passait entre Jamie et moi.

La réception fut intime et romantique. La tente était éclairée de petites lumières blanches, et au centre de chaque grande table de ferme étaient disposés des tournesols, ainsi que des fleurs des champs. Grâce à Mark, la nourriture était exquise. M'en étant entièrement remise à Jamie pour la musique, je fus un peu surprise de constater l'absence d'un D.J. et de son matériel. Pendant le dîner, Skylar joua quelques morceaux, puis l'heure de couper le gâteau arriva. Je me tournai alors vers Jamie.

— Et pour la musique, qu'as-tu prévu ?

— Un karaoké, bien sûr !

— Tu plaisantes ? fis-je, déconcertée.

— Évidemment ! Je ne t'aurais pas fait une si mauvaise plaisanterie. Ce qui va suivre, c'est mon cadeau de mariage, m'annonça-t-il.

Et il m'adressa un petit sourire mystérieux.

— Je te donnerai le tien plus tard, précisai-je, clin d'œil à l'appui.

— Tu as intérêt ! Tout mariage doit être consommé.

— Oh, je pense que nous avons déjà réglé la question !

Il fronça les sourcils.

— Comment ça ? Tu veux dire que nous n'allons pas... la nuit de nos noces ?

— Nous pourrons, mais ce n'est pas ça, le cadeau que je te réserve.

— Tu vas me rendre fou avec tes mystères !

Une fois le gâteau coupé, je vis que l'on installait des instruments sur la petite estrade dressée au fond de la tente.

Deux personnes montèrent alors sur le podium, et en m'approchant je reconnus Mia et Will Ryan, un couple de musiciens dont je suivais le travail depuis quelques années. Leurs deux jeunes fils étaient assis sur le bord de la scène, où ils balançaient leurs petites jambes. L'un tenait un tambourin et l'autre une sorte de shaker.

Will s'empara du micro.

— Bonsoir à tous. Ma famille et moi-même sommes honorés de faire partie de cette belle journée.

Il s'exprimait d'un ton confiant en nous regardant, Jamie et moi. Mia riva alors ses yeux sur lui avec un sourire serein et aimant.

— Exister si fortement dans le cœur d'autrui sans avoir de lien physique avec eux est une grande marque d'amour, ce dont nous sommes infiniment reconnaissants à Jamie et Kate.

Il leva sa coupe de champagne, et tous les convives l'imitèrent.

— Que votre paradis soit sur Terre, l'un auprès de l'autre ! ajouta-t-il. À Jamie et Kate !

Et tous les invités reprirent en chœur :

— À Jamie et Kate !

Puis chacun trinqua avec son voisin, tandis que Jamie et moi levions nos verres à l'amour. Après quoi il m'embrassa, cependant que Mia gagnait le piano et que Will prenait la guitare. Ils entamèrent tout de suite une de leurs compositions bien rythmées. Un autre musicien jouait du bongo et un autre de la basse ; les petits garçons tapaient sur leurs instruments comme s'ils l'avaient déjà fait des millions de fois. C'était une vraie histoire de famille.

Jamie me prit dans ses bras, me fit tourner... et me donna un baiser ardent.

— Qu'est-ce que tu en penses ? me demanda-t-il ensuite en reprenant son souffle.

— Je suis ébahie ! Comment les as-tu convaincus de venir ?

— Ils habitent sur la côte Ouest, et je n'ai pas eu vraiment besoin de parlementer. Ce sont des gens vraiment géniaux.

— C'est incroyable.

Il me regarda avec un regard intense.

— Comme toi, mon ange !

— Je serai tout ce que tu veux pour toi, Jamie Lawson, je suis si amoureuse de toi.

Après le concert privé de Mia et Will, pendant lequel la piste de danse fut très animée, nous prîmes congé d'eux ainsi que du reste des invités. Jamie semblait impatient que nous regagnions notre foyer, dans la grange.

Nous marchâmes main dans la main dans le vignoble plongé dans l'obscurité et atteignîmes enfin la lumière qui brillait sous l'auvent de notre maison.

— Et c'est parti ! s'écria Jamie en me soulevant de terre.

Une fois à l'intérieur, il me donna un baiser aussi tendre qu'aimant près du lit. Puis il retira mon voile de mariée et enleva ses chaussures sans se baisser. Il défit alors lentement et précautionneusement la glissière de ma robe. Je portais une combinaison en soie et dentelle blanches.

— Waouh, c'est encore plus sexy que le noir ! dit-il.

Je l'aidai à mon tour à se déshabiller et l'admirai ensuite dans toute la splendeur de sa nudité, baigné par le halo d'une douce lumière. Du doigt, je suivis le tracé de ses épaules, de ses bras. Il m'embrassa sur la bouche avant de faire glisser ses lèvres sur mon corps jusqu'à ma culotte...

— Jamie ?

Il était à genoux devant moi. Entre deux baisers, il me demanda :

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Je voulais te parler de ton cadeau.

Sans lever les yeux, il me poussa doucement vers le bord du lit et, une fois que je fus assise, il se mit à couvrir l'intérieur de mes jambes de baisers.

— Je t'écoute, ma chérie, dis-moi.

— Tu vas bientôt être père.

Il s'immobilisa et leva enfin les yeux vers moi : tant d'amour s'y reflétait que mon cœur manqua un battement.

— C'est vrai ?

Ses yeux se remplirent de larmes.

Je lui souris, sentant que je commençais moi aussi à pleurer.

— Oui. Nous allons avoir un enfant.

Alors il se redressa, enleva ma combinaison, et nous roulâmes bientôt tous deux sur le lit. Il m'embrassa partout, puis posa la tête tout près de mon ventre et s'adressa tranquillement à la vie qui

poussait à l'intérieur :

— Je t'ai aimé avant que tu n'existes, et je t'aimerai encore quand j'aurai quitté cette vie.

Je sentis une larme mouiller ma peau. Il l'aspira et me regarda.

— Merci. Je n'avais jamais été aussi heureux.

— Moi non plus, murmurai-je.

JAMIE

Des murmures, c'est ainsi qu'elle les appelle. Ce sont des signes, des petits bruits ou des marques qui nous rappellent qu'il existe quelque part un esprit supérieur aux nôtres, qu'une force s'emploie à donner vaillamment du sens à l'univers. C'est ce qu'elle prétend, en tout cas. Les murmures lui sont venus dans un rêve. Elle croit que son destin était écrit d'avance et qu'elle devait suivre ces murmures ou être attentive à ce que cette puissance extérieure lui dictait.

Je ne l'ai jamais dit à Katy, mais je suis convaincu que le rêve était la manifestation d'une énergie présente chez elle depuis le début, et qui découle du désir que nous éprouvons tous d'aimer et d'être aimé. C'est cet élan qui nous pousse à endurer des blessures d'amour, encore et encore. Peut-être la force dont elle parle est-elle une dynamique collective émanant de l'ensemble de l'humanité et qui dit simplement : aimez-vous les uns les autres, lutez pour votre prochain, prenez soin de lui.

Tout comme elle, j'ai d'abord voulu résister à son amour par peur, mais très rapidement il m'a été impossible de lutter contre le courant qui m'entraînait vers elle. J'étais attiré par sa personne au point d'avoir l'impression que le monde tournait si vite sur lui-même que sa gravité m'entraînait vers son centre, vers elle, vers son âme.

À présent, Katy habite mon cœur, et je ne pourrai plus l'en déraciner. S'il y a eu des murmures dans ma vie, ils ont été rapidement intelligibles. D'ailleurs, en réalité, il s'agissait de cris, et ils sont entrés dans mon existence en même temps qu'une petite Toyota de location a percuté mon vieux pick-up avec la force de mille soleils. Depuis, l'enchantement n'a pas cessé...

Je la regarde qui s'avance vers moi dans les rangs de vigne, et elle me coupe toujours le souffle, comme au premier jour. Elle porte notre fille Charlotte dans les bras, tout en contemplant le ciel et en savourant la chaleur du soleil sur sa peau. Chaque jour qui passe fait éclore leur beauté.

Je les observe l'une et l'autre, de blanc vêtues, et je me rends compte que le paradis existe sur Terre. Le vent, qui souffle doucement dans ma nuque, me pousse dans leur direction. Quand Kate m'aperçoit, elle m'adresse un sourire serein et fait sauter notre fille dans ses bras ; une fois arrivé à leur hauteur, je prends Charlotte, qui se met à gazouiller entre deux éclats de rire qui m'émeuvent profondément.

— Parfois, j'ai l'impression que mon cœur va éclater de joie, dis-je.

Kate et moi savons qu'il n'y a pas de lumière sans pénombre, pas de joie sans peine, mais nous nous sommes promis de profiter toujours de l'instant, l'un à côté de l'autre. Et je crois que c'est vraiment ça, l'amour.

Susan me prend joyeusement Charlotte des mains et l'emmène faire une petite promenade. Je suis Kate dans notre maison et lui saisis la main. Elle se retourne et je lui adresse un sourire effronté.

— J'ai entendu un murmure, Kate. Il me dit que je dois t'emmener tout de suite au lit.

Elle noue les bras autour de mon cou.

— Tu veux bien arrêter avec ça ?

— Mais il faut être attentif aux murmures qui nous entourent, non ?

Fléchissant légèrement les genoux, je la jette sur mon épaule et me dirige d'un pas décidé vers le lit conjugal, pendant qu'elle s'agite et rit aux éclats, juchée là-haut.

REMERCIEMENTS

Merci infiniment à mes amis et à ma famille qui m'ont soutenue et encouragée durant l'écriture de ce roman, et en particulier à mon frère Rich, qui n'a vu que mon dos pendant des mois, et en a profité pour faire des grimaces. Merci, je t'aime, frérot.

Papa et maman, merci à vous d'avoir assuré la base de ma campagne en apportant mes romans à la banque et en tenant régulièrement informés mes conseillers bancaires de la progression de mon travail, et enfin pour avoir aussi impliqué la communauté portugaise dans l'affaire. Donna, merci pour tes petits mots gentils et ta promptitude à me relire.

À ma cousine, Debbie : merci de tout cœur pour ton amour, ton soutien et tes encouragements.

À Kristina Radi, pour toutes les précieuses informations sur Chicago que tu as eu la gentillesse de partager avec moi. Grâce à toi, j'ai senti vivre la ville. Merci !

Un grand merci à mon agent, Christina Hogrebe qui, dès le premier jour, a cru en ce travail.

Angie, merci à toi d'avoir trouvé des créneaux dans ton emploi du temps surchargé pour faire partie de l'aventure.

Daralyn Christensen, je te remercie de tout cœur de m'avoir confié de bonne grâce ton histoire. Tu m'as ouvert les yeux sur la vie des diabétiques et ce que c'est d'avoir un partenaire qui l'est. Grâce à ces renseignements, j'ai pu appréhender cette maladie de façon tangible, réelle et authentique, et la rendre telle quelle à travers les yeux de Kate.

À Roberta Bohn, pour le temps que tu as pris pour répondre à mes questions et pour tes super scoops sur Chicago vu de l'intérieur.

À mon éditrice, Jhanteigh Kupihea, qui a dû, j'en suis certaine, se cloner au moins quatre fois. Ta rapidité, ton énergie et ton enthousiasme sont sans pareils. Merci pour tout le mal que tu t'es donné et pour ta réactivité.

Aux auteurs qui m'ont apporté leurs précieux conseils et leur soutien, notamment ceux de Authors Off the Shelf, Joanna, Kylie, Kim J., Katy, Kim, Carey et les déesses. Merci !

À l'équipe D2 et aux Ramies, vous m'avez inspirée.

Aux lecteurs et aux blogueurs qui ont lu et aimé *À quatre mains* et qui guettaient mon prochain roman, merci pour votre fidélité. Votre enthousiasme a été mon moteur pendant tous ces mois.

Heather, les mots me manquent pour t'exprimer ma reconnaissance. « Merci » est bien faible pour traduire tout ce que j'ai à te dire, mais je commence par là : merci de te passionner pour ce monde et d'être la meilleure assistante de tous les temps !

Merci d'être une si grande amie et une personne absolument géniale. Je t'aime.

À mes garçons, qui me rappellent chaque jour combien il est amusant de rêvasser et de faire semblant. Merci de m'empêcher de vieillir trop vite. J'ai tant à apprendre de vous.

Enfin, à Anthony, véritable couteau suisse, capable de construire, souder, faire pousser n'importe quoi, le tout sans quitter ses Converse. Merci pour l'excellent café que tu prépares et les dix-huit millions d'autres choses que tu fais.

Renée Carlino a toujours vécu sur la côte californienne, même si elle nourrit une fascination assumée pour New York, Chicago et Los Angeles, où elle aime situer les intrigues de ses romans. Passionnée de littérature depuis l'adolescence, elle a d'abord écrit des nouvelles et des poèmes. Son premier roman, *À quatre mains*, est paru aux éditions Milady.

Du même auteur, chez Milady :

À quatre mains
Rien qu'avec toi
Après la pluie

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Nowhere but Here*

Copyright © 2014 Renée Carlino

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Atria Books, une marque de Simon & Schuster Inc., New York.

© Bragelonne 2016, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Rekha Garton / Arcangel Images

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2771-4

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/MiladyFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [1. Nouvelle donne](#)
- [2. Pas seule, mais solitaire](#)
- [3. Hyperbole](#)
- [4. Allégorie](#)
- [5. À trois](#)
- [6. Poésie](#)
- [7. Mise à nu](#)
- [8. Ligne de rupture](#)
- [9. Pages blanches](#)
- [10. Ne jamais commencer une phrase par « donc »](#)
- [11. Rectificatif](#)
- [12. L'intervention des poètes](#)
- [13. C'est de la fiction](#)
- [14. Ironie](#)
- [15. Vérifiez toujours vos sources](#)
- [16. La situation actuelle](#)
- [17. Enchaînement](#)
- [Jamie](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Milady c'est aussi](#)